This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

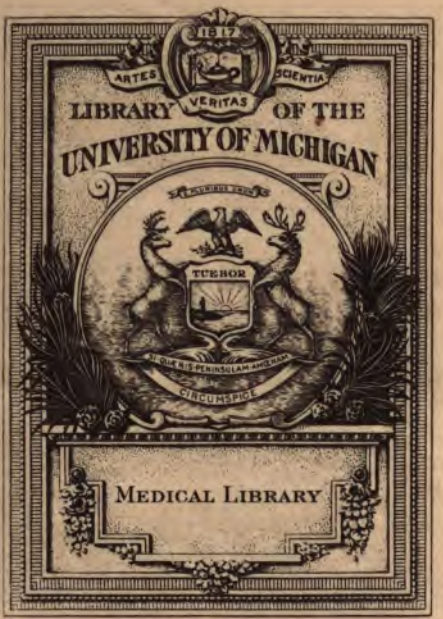
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
MEDICAL LIBRARY

610.5
J86
G32

JOURNAL

GÉNÉRAL

DE MÉDECINE,

DE CHIRURGIE ET DE PHARMACIE;

OU

Recueil Périodique de la Société de Médecine de Paris;

Rédigé par M. SÉDILLOT (JEAN), D. M.,

Secrétaire-général de la Société, Membre d'un grand nombre de Sociétés et Académies nationales et étrangères.

ONZIÈME ANNÉE.

TOME VINGT-NEUVIEME.

A PARIS,

Chez { CROULLEBOIS, rue des Mathurins, n°. 398;
{ Théophile BARROIS, rue Hautefeuille, n°. 22.

AN 1807.

2-38
2237

TABLEAU DE LA SOCIETÉ,

Divisée par Classes ;

Arrêté le 7 janvier 1807.

MEMBRES HONORAIRES.

MM.

Bouillon-Lagrange,
Brieude,
Chaptal,
Coste,
Cuvier,
Desessartz,
Fourcroy,
Frochot,
Huzard,
Lafisse,
Le Tenneur,
Parmentier,
Piet,
Pinel,
Sabatier,
Sue (Pierre),
Tessier,
Valmont-de-Bomare,
Vauquelin.

Membres résidans (1).

Médecins.

Alibert,
Andry,
Baget,
Biron (a.),
Bourdois,
Bouvier,
Burdin,
Chaussier,
Collinet, *secrét. part.*
Couecou,
Delaporte,
Demours,
Descemet, *président.*
Desgenettes,
Double,
Duchanoy,
Emonnot, *secrét. de correspondance.*
Gautier je. (a.),
Geoffroy (a.),
Gilbert (a.),
Hallé,
Jacquemin,
Jard-Panvilliers,
Jeanroy,
Leclerc,
Ledru,
Léveillé, *archiviste.*
Louyer-Villermay,
Maquart, (a.),
Plaichard - Choltière (a.),
Portal,
Roussille - Chamseru (a.),
Salmade,
Sédillot (Jh.),
Sédillot (Jn.), *secrétaire général.*
Thouret,

Chirurgiens.

Ané,
Arrachart,
Baudelocque,
Becquet,
Bodin,
Bousquet, *trésorier.*
Cerveau (a.),
Cervenon,
Coutouly,
Cullerier,
De Beaumarchef (a.),
Deschamps,
Devilliers,
Didier,

Nota. Le signe (a.) après les noms signifie *absent.*

Dubois (Ant.),
Dubois (F.),
Duval,
Fardeau (a.),
Gallée (a.),
Gaultier-Claubry,
Gay aîné (a.),
Gay jeune (a.),
Giraud (a.),
Grandchamp,
Hernu,
Heurteloup,
Larrey, *vice-présid.*
Tartra,
Laveran,
Marchais,
Michaud,
Noël (a.),
Paullet (a.),
Pinson,
Pipelet,
Richerand,
Renoult (a.),
Roux,
Ruffin,
Vergez fils,
Villars (Noël),
Yvan (a).

Pharmaciens.

MM.

Alyon,
Boullay,
Bouriat,
Cadet-Gassicourt, *secrétaire particulier.*
Delunel,
Guyart,
Lescot,
Morelot,
Moringlane,
Nachet,
Pelletier,
Planche,
Sureau,
Trusson.

Médecin Vétérinaire.

Lafosse.

Associés libres.

MM.

Bourges,
Chavassieu - d'Audebert,
Demangeon,
Dupont-de-la-Motte,
Giraudy,
Jouart,
Levacher-de-la-Feutrie
Michel,
Prost,
Verdié.

Associés nationaux.

MM.

Adoue, à Toulouse.
Allioni, à Turin.
Arnaud, à Moulins.
Bardol, à Antibes.
Baudry, aux colonies.
Baumes, à Montpellier.
Becu, à Lille.
Belloc, à Agen.
Beraud, à Strasbourg.
Berdot, à Strasbourg.
Bernard, à Beziers.
Billard, à Brest.
Blanche, à Rouen.
Blin, à Nantes.
Bodin (Laurent), à Château-du-Loire.
Bonhomme, à Villefranche.
Borgella. à Barrèges.
Boucher, à la Flèche.
Boulet, à Lille.
Bouriat, à Tours.
Bridault, à la Rochelle.
Brunié, à Paris.
Buniva, à Turin.

Cailleau, à Bordeaux.
Cantin, à Nantes.
Caudeiron, à Toulon.
Cazalès, à Bordeaux.
Cazejus, à Bordeaux.
Chabert, à Charenton.
Chappe, aux armées.
Charoy, aux armées.
Charmeil, à Metz.
Cizeville, à Forges-les-Eaux.
Coffinières, à Castelnaudary.
Courtez, à Toulon.
Coze, à Strasbourg.
Deguise, à Charenton.
De Montgarny, à Châlons.
Deplaigne, à Montluçon.
D'erm, à Morlaix.
Derousselle, à Caen.
Deseze, à Bordeaux.
Desleau Desfontaines à St.-Germain.
Deveze, à Fontainebleau.
Dubosq de la Roberdière, à Vire.
Dubuc, à Rouen.
Dumas, à Montpellier.
Dupont, aux armées.
Dupont (J. A.), aux armées.
Duret, à Brest.
Emiliand (Etienne), à Bonn.
Fages, à Montpellier.
Filleau, à Etampes.
Flamant, à Strasbourg.
Fournier, aux armées.
Galleron, au Mans.
Gastellier, à Montargis
Gauthiéri, à Novare.
Geoffroy, à Soissons.
Gesnouin, à Brest.
Gibelin, à Aix.
Gigaud, à Pont-Croix.
Giraud-St.-Rome, à Toulon.
Gosse, à Genève.
Gouan, à Montpellier.
Gourcy, à Metz.

Graffenauer, à Strasbourg.
Gros-Jean, à Plombières.
Grunwald, à Mézières.
Guérin, à Bordeaux.
Guyenot, à
Henry, à Givet.
Houzelot, à Meaux.
Hoin, à Dijon.
Jaubert, à Aix.
Jeunet, à Champagnole.
Kok, à Bruxelles.
Langlet, à Beauvais.
Lapostolle, à Amiens.
Larrey, à Toulouse.
Lartigue, à Bordeaux.
Laumonier, à Rouen.
Lecheverel, au Hâvre.
Lefaucheux, à Angers.
Lombard, à Strasbourg
Lorentz (Bernard), à Marseilles.
Lucas, à Custine, près Nancy.
Mandel, à Nancy.
Mangin (Ch.), à Constantinople.
Marchant, à Besançon.
Marie, à Compiègne.
Marquis, à Tonnerre.
Martin, à Lyon
Martin, à Strasbourg.
Martin, à Gravelines.
Martinet, à Plombières.
Masuyer, à Dijon.
Maunoir, à Genève.
Mezaise, à Rouen.
Molinier, à Bordeaux,
Monroi, à Mons.
Morelot, à Beaune.
Moula, à Beaune.
Nicolas, à Nancy.
Noël (N.), à Rheims.
Odier, à Genève.
Opoix (Charles), à Provins.
Pamart, à Avignon.
Paschal, à Brie-Comte-Robert.
Pasquier, aux armées.
Peffaut de la Tour, à la Flèche.

Percy, aux armées.
Petit, à Lyon.
Pipelet père, à Coucy.
Planchon, au Havre.
Pontingon, à Montpellier.
Pouderous, à Toulouse.
Protat, à Dijon.
Prozet, à Orléans.
Pugnet, aux armées.
Ragot-Desparanches, à Blois.
Ramel, à Aubagne.
Rampont, à Chablis.
Révolat, à Nice.
Robineau, à Dourdan.
Rogery, à St.-Geniez.
Rouyer, à Mirecourt
Rozières, à Laval.
Salmon, à Nancy.
Savaréti, à Paris.
Saucerotte, à Lunéville.
Senneaux, à Montpellier.
Soquet, à Turin.
Souville, à Calais.
Tarbès (Roch), à Toulouse.
Terrade, à Bruxelles.
Theis, à Chauny.
Thiébault, à Bruyères.
Thomassin, à Strasb.
Tissot, aux armées.
Tourdes, à Strasbourg.
Valentin (L.), à Marseille.
Vallot, à Dijon.
Vallois, à Versailles.
Van-Asbrouek, à Bruxelles.
Van-Dorpe, à Courtray.
Van-Mons, à Bruxelles.
Verdier, à la Ferté-Bernard.
Vernet, à Caen.
Villars, à Grenoble.
Vimont, à Châtillon.
Voisin, à Versailles.
Wauters, à Gand.
Weidman, à Mayence.
Willemet, à Nancy.
Wurser, à Bonn.

Associés étrangers.

MM.

Abernetthy, à Londres
Alfurno, à Turin.
Babington, à Londres.
Bicker, à Londres.
Blair, à Londres.
Bojanus, à Jena.
Bremer, à Berlin.
Caballeiro, à Madrid.
Careno, à Vienne.
Cline, à Londres.
Cooper-Astteg-Pastou, à Londres.
Crichton, à Londres.
David, à Rotterdam.
Decarro, à Vienne.
Desgranges, à Morges en Suisse.
Fabrice, à Altdorf.
Fox, à Londres.
Frank (J.-P.) père, à Vienne.
Frank (Jh.) fils, à Vienne.
Frière, à Breslaw.
Gariot, à Madrid.
Gasci, à Gènes.
Giscaut, à Rome.
Gruner, à Jena.
Haigthon, à Londres.
Haslam, à Londres.
Hédin, à Stockolm.
Heisler, à Copenhague.
Huffeland, à Berlin.
Hunt, à Londres.
Jenner, à Londres.
Johnson, à Londres.
Lavater fils, à Berne.
Loder, à Jena.
Miller, à New-York.
Moreschy, à Milan.
Moscati, à Pavie.
Mugetti, à Milan.
Pearson, à Londres.
Piguillem, à Barcelonne.
Porta, à Rome.

Powelle, à Jena.
Quarin (le baron de), à Vienne.
Sacco, à Milan.
Saunders, à Londres.
Saumaret, à Londres.
Saxdorph fils, à Copenhague.
Scarpa, à Pavie.
Scharmann, à Friedberg (Véterravie).
Schiferly, à Berne.
Schwenger, à Rheda.
Schultz, à Bruschsal.
Simons, à Londres.
Sœmmering, à Francfort.
Stocker, à Londres.
Stromeyer, à Hanovre.
Vanderlande, à Amsterdam.
Nogel, à Altdorf.
Walshman, à Londres.
Waterhouse, à Cambridge.
Wichmann, à Hanovre.
Wilkinson, à Londres.
Winslow, à Copenhague.

Nota. La Société invite ses Associés nationaux et étrangers, et tous les autres Savans, à rendre leur correspondance très-active. Elle a pris des mesures pour que leurs travaux soient promptement publiés.

Toutes les personnes qui reconnoitroient sur ce tableau quelques erreurs ou quelques omissions, voudront bien les faire connoître par écrit, *franc de port*, au Secrétaire-général, rue Favart, n°. 6.

JOURNAL

GÉNÉRAL

DE MÉDECINE,

DE CHIRURGIE, DE PHARMACIE, etc.

OU

Recueil Périodique de la Société de Médecine de Paris.

OBSERVATIONS *cliniques sur l'emploi de la digitale pourprée dans la phthisie pulmonaire, les catarrhes chroniques, l'hydrothorax, etc.; par* J^N. MOUTON *fils, docteur en Médecine, à Agde.*

(Premier Mémoire.).

QUELQUES progrès que l'on ait faits en médecine, dans le traitement des maladies les plus graves qui affligent l'humanité, la

Sur la digitale pourprée.

Sur la digitale pourprée.

phthisie pulmonaire confirmée n'en a pas moins été regardée jusqu'à présent comme une affection incurable, malgré la multiplicité des remèdes proposés en divers temps pour sa guérison. Le peu de succès que les médecins ont retiré des méthodes les plus vantées, a éloigné des nouvelles tentatives les esprits les plus judicieux; et les malades abandonnés sans espoir comme sans ressource sont, dans la plupart des cas, livrés à quelques foibles palliatifs, qui ont à peine l'avantage de prolonger leur vie de quelques instans. Cependant il est peu de maladies sur lesquelles nous possédions des notions plus précises que sur la consomption pulmonaire. Les écrits des savans médecins, qui depuis Morton jusqu'à nous se sont exercés sur cette matière, laissent peu de chose à desirer. Les diverses espèces de pulmonie et les affections primitives qui les déterminent ont été si bien étudiées; les avantages des antiphlogistiques, des évacuans, des révulsifs, etc., sont clairement appréciés, que l'art devroit triompher plus souvent de ces maladies rebelles s'il suffisoit de ces connoissances pour les combattre avec succès. Mais il faut en convenir c'est plutôt à prévenir la consomption qu'à la guérir, quand elle est décidément établie, que

l'art peut employer avec fruit ses moyens. La destruction des poumons par un état ulcéreux de ces organes ramène à une affection en quelque sorte identique les divers genres de pulmonie qui tiennent à une hémoptisie fréquente, à un catarrhe chronique ou à des tubercules crudes; la fièvre hectique, compagne presque inséparable des suppurations internes, marche avec son appareil destructeur et immole sa victime.

Sur la digitale pourprée.

C'est dans les cas de cette nature, qui ne laissent au médecin que des ressources précaires, malgré l'abondance des divers moyens curatifs, que des médecins anglais d'une grande réputation ont vanté la digitale pourprée, et que le docteur Beddoès a regardé son usage d'un succès aussi assuré que celui du quinquina dans les fièvres intermittentes (1). Une assertion aussi imposante, malgré le nom de son auteur déja très-avantageusement connu par plusieurs travaux littéraires, devroit inspirer quelque

(1) Voyez *Essay on The Causes, early signs and prevenntion of consomption*, du docteur Beddoès et l'analyse de cet ouvrage, Annales de Littérature médicale étrangère, rédigées par le professeur Kluisken, cahier de août 1806, n°. 14.

Sur la digitale pourprée.

défiance, si elle n'étoit appuyée par des observations précises des docteurs Drake Fowler, Maugennis, Mossman, Maclean, etc. qui ont employé ce remède et en ont fait un grand éloge. Mon dessein n'est point d'étayer cette opinion de quelques observations isolées, ni de mêler encore mon nom à ceux des savans dont je parle; mais comme leurs travaux sur cette matière ne paroissent pas avoir été appréciés par les médecins français, je me hâte de faire connoître mes premières expériences, ne fût-ce que pour introduire dans le traitement de la phthisie l'usage d'un médicament dont les vertus ont été peut-être exagérées, mais qui administré convenablement paroit devoir offrir de grands avantages.

Première observation. L'emploi de la digitale pourprée dans la phthisie tuberculeuse a dû être une conséquence naturelle de l'efficacité de ce remède dans les scrophules en général; et l'on sait que les médecins qui ont écrit sur les écrouelles l'ont singulièrement recommandé. Appelé à la fin de l'an XIII pour donner des soins à une demoiselle atteinte d'une fièvre catarrhale avec point pleurétique, je fus assez heureux pour arrêter la marche de la phthisie pulmonaire qui

qui se développoit à la suite de cette première maladie par l'usage long-tems continué de la digitale en poudre, tandis que d'autres remèdes administré antérieurement n'avoient eu presqu'aucun succès. Les effets qu'elle produisit en cette circonstance me donnèrent une haute idée des vertus de ce végétal; mais pour ne pas me borner à de simples apperçus sur une observation qui peut paroître décisive, je vais en donner le précis. Sur la digitale pourprée.

Mademoiselle ...., âgée de vingt ans, née d'une mère phthisique, avoit été sujette, dans son enfance, à plusieurs maladies propres aux sujets rachitiques et scrophuleux. Le peu de développement des os qui forment la cavité de la poitrine, et l'engorgement des glandes mésentériques en ont été, dans l'âge adulte, la suite la plus remarquable; la menstruation n'a jamais eu lieu que d'une manière irrégulière et pénible. Cette demoiselle se plaignit, en fructidor de l'an XIII, d'une douleur vive située au côté gauche de la poitrine avec toux sèche, fièvre et délire pendant les exacerbations. La saison où nous nous trouvions, et la foiblesse de la malade interdisant la saignée, je recourus à divers loochs et à quelques préparations opiatiques qui amendèrent cet état; mais la douleur

Sur la digitale pourprée.

persista pendant la convalescence ; la toux fut vive et constante ; il y eut quelques crachats d'une matière suspecte et un paroxisme chaque jour, vers les trois heures, suivi d'un peu de sueur. Les pommettes se recouvroient par intervalles de cette couleur vive qui, alternant avec la paleur habituelle des malades, annonce la lésion des poumons ; les forces diminuoient avec beaucoup de rapidité, et sembloient annoncer, par leur absence, une fin prochaine et inévitable.

Nous essayâmes successivement quelques verres de petit lait, des bouillons préparés avec les feuilles de cresson et quelques plantes chicoracées, la douce-amère en tisane, etc. ; mais le tout inutilement. Après un mois et demi de ces remèdes, auxquels la malade répugnoit beaucoup, je la mis à l'usage des feuilles de digitale en poudre, à la dose d'un décigramme (un grain) pour une pillule, combinées en quelques circonstances avec trois décigrammes (trois grains) de la poudre de Dower que l'on donnoit le matin à jeun. Ce remède dans le principe combattit avec avantage les périodes fébriles ; la toux devint moins intense et la douleur plus modérée. Nous le continuâmes pendant près de quarante jours, et nous eûmes lieu

de nous convaincre, pendant tout cet intervalle, des propriétés de la digitale pour modérer la fièvre hectique, dissiper la dyspnée, et calmer les douleurs spasmodiques fixées sur les poumons. Sur la digitale pourprée.

Depuis cette époque, cette jeune demoiselle a éprouvé plusieurs autres incommodités; la toux même a reparu en quelques circonstances; mais sa poitrine a resté saine; et rien n'annonce jusqu'à présent une nouvelle attaque de pulmonie. Pour la prévenir plus sûrement, j'ai fait pratiquer à la jambe un exutoire que l'on entretient avec soin.

Deuxième observation. M. ...., capitaine de vaisseau marchand, d'une taille médiocre et d'une constitution foible, a eu toute sa vie la voix rauque et voilée. Sa mère est morte phthisique, quoique dans un âge avancé; une de ses sœurs est sujette à des attaques d'hémoptisie, et lui-même offre dans la conformation de sa poitrine une prédisposition singulière à la consomption. Dans les fréquens voyages que l'état qu'il avoit embrassé l'a forcé d'entreprendre, il a constamment éprouvé que les climats chauds étoient les plus favorables à sa santé, celui d'Egypte sur-tout, qu'il a habité pendant la dernière

guerre, et où il n'a éprouvé aucune des maladies qui sévissoient sur les Européens.

Sur la digitale pourprée.

Il y a vingt mois que le sieur M... fut pris d'une pneumorrhagie considérable, que son chirurgien ordinaire traita par des remèdes appropriés, mais qui fut suivie de toux avec crachats de matière muqueuse et puriforme. La fièvre se joignit à cet état et prit le caractère remittent des fièvres symptomatiques. Le malade éprouva des douleurs vives en différentes parties, notamment au côté gauche de la poitrine, une sensation permanente de froid le long de l'épine du dos, des coliques, beaucoup d'insomnie, une émaciation générale; les urines qu'il rendoit chaque matin paroissoient colliquatives. Ce fut en vain que l'on se flatta pendant quelque tems d'opposer une barrière aux progrès de cette maladie; le petit lait avec le suc de cresson, le lait d'anesse, un exutoire au bras gauche et autres moyens analogues eurent si peu de succès, que, la consomption pulmonaire faisant tous les jours de nouveaux ravages, le chirurgien qui donnoit ses soins au malade, voulut appeler en consultation plusieurs personnes de l'art.

Ce fut d'après cette résolution que nous fûmes demandés à la fin de décembre dernier,

conjointement avec M. le docteur Taillet, médecin, qui jouit en cette commune de la considération que donnent des talens réels, joints à une longue expérience. Le malade n'ajouta rien autre chose aux détails que j'ai présentés, sinon qu'il y avoit dix à douze ans qu'il avoit contracté la gale, dont il avoit été guéri par des remèdes externes, employés empiriquement; et qu'il étoit souvent sujet à des fluxions catarrhales. Les symptômes qui se présentèrent à notre examen furent une toux violente avec insomnie complette, crachats puriformes rendus en grande quantité, redoublemens réguliers, et les forces tellement abattues qu'il pouvoit à peine traverser son appartement une ou deux fois dans la journée. La douleur étoit fixée au côté gauche de la poitrine; et les frissons le long de l'épine du dos se montroient intolérables.

Sur la digitale pourprée.

L'état phthisique étoit si manifeste par tout ce que je viens de rapporter, qu'il ne pouvoit y avoir de doute sur le caractère de la maladie que nous jugeâmes être à la fin du second degré, ni sur le pronostic à porter, lequel ne pouvoit être favorable. Après nous être résumés sur le peu d'efficacité des méthodes de traitement généralement employées, et les avantages qu'ont présentés plus récemment

Sur la digitale pourprée.

l'aconit et le sulfure calcaire vantés par le docteur Rusch, le lichen d'Islande employé par M. Regnaud, et la digitale pourprée, à laquelle le docteur Drake et Fowler donnent de si grands éloges, nous résolûmes d'employer la teinture de digitale préparée suivant la formule qui suit : Prenez (1) feuilles de digitale pourprée une once; esprit-de-vin rectifié et eau pure de chaque deux onces. Faites infuser pendant vingt-quatre heures à une douce chaleur, et coulez en exprimant fortement le marc.

Le journal de ce qui s'est passé durant l'administration de ce remède a été régulièrement tenu par M. Laugier, chirurgien ordinaire du malade, à qui je dois les plus grands éloges pour le zèle qu'il a porté à rendre cette observation complette.

Le malade, préparé par un léger minoratif, fut soumis, le 3 janvier dernier, à l'usage de la teinture de digitale, à la dose de seize gouttes en deux prises dans quelques onces de lait d'amandes : le jour suivant, la teinture fut continuée et administrée à six heures du matin

(1) Cette formule est celle qu'employe le docteur Drake. Voyez Annales de Littérature médicale étrangère, cahier de septembre 1806, n°. 15.

et à midi, en augmentant régulièrement la dose de quatre gouttes par jour.

Sur la digitale pourprée.

5 *janvier*. XVI gouttes de teinture. Ensemble des symptômes tels qu'ils ont été énumérés. Le pouls donnoit cent cinq pulsations par minute.

9. XXXII. gouttes. Léger amendement dans l'intensité des symptômes; la sensation du froid est moins vive; la toux et l'expectoration sont un peu diminuées; les douleurs et la colique persistent: le pouls, dans l'exacerbation, est réduit à quatre-vingt-cinq pulsations.

14. LII gouttes. La prostration des forces est toujours considérable; le malade passe la journée étendu sur un canapé; l'insomnie et la douleur de la poitrine persistent comme auparavant; l'expectoration diminue; l'appétit se soutient un peu; le pouls est réduit à soixante-dix-huit pulsations.

18. LXVIII gouttes. Même état quant au sommeil et à la prostration des forces; la toux et l'expectoration diminuent sensiblement; la poitrine paroît plus libre; il survient un vomissement de beaucoup de matières: on suspend la digitale; le pouls est réduit à soixante-deux pulsations.

20 Amélioration sensible, à la foiblesse

Sur la digitale pourprée.

près. Le malade est remis à l'usage de la digitale ; et pour combattre la débilité, on lui fait prendre dans une once et demie de la décoction suivante : Prenez quinquina rouge en poudre une once ; bois de cassis et écorce d'orange, de chaque deux gros ; eau bouillante douze onces : faites infuser pendant trois heures et coulez.

23. LXXXIV gouttes. Après l'essai de divers calmans, huit grains de pillules de Cynoglosse provoquent un sommeil tranquille. La décoction de quinquina fatigue la poitrine ; on en abandonne l'usage : le pouls est à soixante pulsations.

24. La digitale paroît incommoder le malade ; elle est suspendue. Quelques nausées fatigantes nous déterminent à administrer quatre grains d'ipécacuanha qui produisent un bon effet.

30. LXXXXIV gouttes. Le malade se trouve bien, quoique sans forces ; la toux est diminuée, l'expectoration presque nulle, le sommeil meilleur ; le pouls ne donne que cinquante-six pulsations le soir, et quarante-six le matin. Durant la nuit le malade s'apperçoit que l'œil gauche a perdu la faculté de distinguer les objets. Cet accident dure une demi-heure, et se dissipe ensuite. On diminue de

quelques gouttes la dose de la teinture de digitale.

Sur la digitale pourprée.

10 *février*. Quinze grains d'ipécacuanha déterminent des vomissemens copieux de matière biliforme. A la suite de cette évacuation, l'appétit est meilleur; le sommeil plus long, et la toux diminuée au point que le malade n'a rendu dans la nuit que trois crachats.

17. CXII gouttes. Le malade éprouve durant la nuit une douleur si vive dans l'orbite de l'œil gauche, qu'il ne peut dormir un seul instant. Cet accident attribué à l'usage du remède nous oblige à le suspendre pendant quelques jours.

Dès cette époque, les forces du sujet sont augmentées au point qu'il peut faire quelques promenades hors de la ville; l'appétit et le sommeil sont bons; le pouls est lent et régulier; et quoiqu'il lui reste un peu de toux et quelques crachats, il paroît presque guéri: il continue par intervalles la teinture de digitale, en en diminuant la dose de quelques gouttes. Cet état d'amélioration se soutient jusqu'au 2 mars.

2 *Mars*. Le malade se promène jusqu'à cinq heures du soir. Il éprouve une sensation pénible par la rencontre imprévue d'une personne avec qui il est brouillé; dans la nuit

Sur la digitale pourprée.

il tousse plus qu'à l'ordinaire, et rend quelques crachats teints de sang; le pouls s'élève subitement; et le 3 mars il bat quatre-vingt-cinq fois par minute; la toux devient plus fréquente; les coliques reparoissent. Nous conseillons au malade de continuer l'usage de la teinture de digitale, de prendre une décoction de lichen d'Islande en tisane, de passer ensuite au lait d'ânesse, etc.

On retrouve avec intérêt dans l'observation que je retrace la série des phénomènes que le docteur Drake avoit recueillis, et dont il a si bien tracé l'histoire; il paroît assez probable que, si la maladie que nous combattions avoit été moins invétérée, la guérison auroit été radicale. Mais l'amendement qui s'est opéré dans l'état de notre phthisique, pendant la saison où nous sommes, fait augurer bien favorablement des qualités d'un remède capable de produire un pareil effet. Et malgré la nouvelle rechûte, je pense qu'il est possible qu'il ait encore quelques succès.

Le régime que nous avions adopté consistoit en bouillons de viande, riz, vermicelli, un peu de volaille rôtie, et généralement tout ce qui peut produire un chile de bonne qualité. La constitution du sujet étoit tellement affoiblie, qu'il eût été dangereux de l'exténuer da-

antage par une diète rigoureuse ; nous permettions un peu de vin vieux par intervalles ; et le malade s'en trouvoit fort bien.

Sur la digitale pourprée.

Troisième observation. La femme P...., âgée de quarante-huit ans, étoit tombée, à la suite d'une fièvre lente qui duroit depuis cinq ans, dans une phthisie pulmonaire avec aphonie complette, émaciation, insomnie, crachats puriformes, oppression, débilité, et fréquence si considérable des pulsations artérielles, qu'elles se montoient à cent cinquante par minute ; et elles étoient si petites qu'à peine pouvoit-on les distinguer.

Le peu de renseignement que j'avois recueilli sur la cause de cette maladie ne me permettant pas d'adopter une méthode de traitement rationelle et appropriée à ses divers élémens, je mis la malade le 10 février à l'usage de la teinture de digitale pourprée, à la dose de trente gouttes en deux prises, dans un verre de tisane ; le premier jour, ce remède excita des vomissemens.

12 mars. XXXX gouttes n'apportent aucun changement à l'état de la malade.

14 *id.* L gouttes. Le pouls prend un caractère plus régulier ; l'expectoration diminue ; le sommeil revient un peu.

16 *id.* LV gouttes. La malade se trouve un

Sur la digitale pourprée.

peu mieux; la voix paroît moins voilée; l pulsations arterielles diminuent sensibleme

20 *id.* LXX gouttes. La malade éprou un sentiment de foiblesse à la région de l'e tomac, comme si elle alloit perdre la vie; el continue cependant ce remède à la même do

23 *id.* L'amélioration qui avoit eu lieu l jours précédens se soutient; mais l'état d l'estomac nous force à suspendre le remè pendant six jours consécutifs; et, durant ce intervalle, les premiers symptômes repa roissent. La malade revient à l'usage de l digitale le 27 février; mais ne se trouvan pas guérie, elle abandonna bientôt ce re mède, et retomba dans son premier état

Quatrième observation. Mademoiselle... âgée de cinquante ans, et d'une constitutio affoiblie par des erreurs de régime, épro voit depuis quelques mois une douleur a côté gauche de la poitrine, avec palpitation de cœur, fièvre lente, émaciation et foi blesse causée par un défaut d'appétit: malgr l'emploi de divers remèdes, cet état persist jusqu'à la fin de janvier dernier. A cett époque, la douleur se porte au côté droi de la poitrine, et devient très-vive, sur-tou dans l'exacerbation du soir; la fièvre acquie plus de force, la malade éprouve une tou

légère avec crachats d'écume blanchâtre ; il y a des sueurs toutes les nuits ; mais la palpitation a disparu.

Sur la digitale pourprée.

Il étoit difficile de déterminer si l'on devoit rapporter à un hydrothorax commençant cette série de symptômes, ou s'ils dépendoient exclusivement de la consomption pulmonaire. La digitale pouvant convenir également dans les deux cas, je mis en usage ce remède, le 18 février, de la manière qui suit :

Prenez sirop de capillaire une once ; teinture saturée de digitale pourprée, trente gouttes ; vin d'opium composé (de Sydenham) douze gouttes ; eau pure deux onces ; à diviser en deux doses pour prendre matin et soir.

Dès le premier jour la sueur disparoît, et la douleur s'appaise.

24 *février*. La dose du remède est portée successivement à quarante-cinq gouttes ; la sueur a reparu ; débilité générale, mais amélioration dans l'état de la malade ; le pouls est lent, la toux et la douleur paroissent presque nulles.

On supprime le laudanum liquide de la potion précédente, que l'on remplace par l'acide sulfurique.

Sur la digitale pourprée.

28 *id.* L gouttes. Depuis trois jours la m lade dort bien, reprend un peu d'appét mais elle ne peut sortir de son lit, à cau de la foiblesse où elle se trouve; elle v voltiger devant ses yeux des phantômes q l'épouvantent; on continue le remède.

5 *mars*. LX gouttes. Tous les symptôm de la maladie ont disparu; il ne reste que la foiblesse. On abandonne la digitale po faire usage des toniques.

Cinquième observation. La femme F.. âgée de soixante-cinq ans, habituellement m lade, étoit atteinte depuis le mois de décemb 1806, d'une fièvre catarrhale avec exacerb tions, légère sueur dans la nuit, cracha puriformes rendus en plus grande quanti le matin, débilité, perte d'appétit, do leur fixe à la poitrine et enflure aux jambes le soir principalement.

Cette femme répugnoit généralement toute espèce de remèdes; elle avoit mis e usage les infusions pectorales, l'eau miellé qui aggravoient son état : je la fis consentir quoique avec peine, à prendre dans la jour née deux décigrammes (deux grains) d feuilles de digitale en poudre, délayée d une tasse de sa boisson.

Le 8 février, elle en commence l'usage le 9, le 10 et le 11, nulle amélioration.

Le 12, la nuit a été meilleure ; la quantité de crachats beaucoup moindre ; la fièvre diminuée. L'enflure disparoît les jours suivans ; la quantité de crachats se réduit à fort peu de chose ; l'appétit et les forces augmentent sensiblement. Mais la malade se fatigue du remède ; malgré mes représentations, elle en abandonne l'usage, et sa convalescence est beaucoup plus pénible que cette première amélioration ne permettoit de l'espérer. Sur la digitale pourprée.

Ces observations prouvent d'une manière évidente que la digitale pourprée jouit de quelques propriétés dans le traitement de la consomption. Par l'usage de ce remède convenablement administré, l'expectoration diminue, les douleurs de la poitrine ainsi que la toux se calment, la circulation du sang est presque toujours ralentie, et la marche de la pulmonie, qui faisoit chaque jour de nouveaux progrès, s'arrête subitement. Quand on en élève la dose au-delà de ce que le sujet peut supporter, il en résulte des vomissemens, des défaillances, la perte momentanée de la vue, des douleurs dans les orbites ; et les malades se plaignent de voir voltiger devant eux des phantômes qui les effrayent. Mais ces accidens cessent bientôt, dès qu'on

Sur la digitale pourprée.

suspend le remède, et je n'ai point vu enc qu'il en ait résulté rien de fâcheux. Si effets que j'ai observés sont constatés par u suite d'expériences plus nombreuses, n'est pas douteux que l'on ne doive s'i plaudir de l'introduction, dans la pratiq d'un pareil médicament; et quand même s efficacité seroit encore plus limitée, il p devenir, dans les circonstances les plus di ciles, un auxiliaire précieux.

Je n'entrerai point ici dans aucune disc sion sur la manière d'opérer de la digit pourprée, non que je croye que cela soit différent; mais parce que mes observatic ne me permettent point de le détermir d'une manière précise. Quelque ingénie que soit l'opinion des docteurs Drake et Fc ler, qui pensent que ce remède diminue l'a tion du système artériel, et augmente celle système absorbant, ce n'est encore qu'un l pothèse; et M. Maclean, médecin d'un gra mérite, et qui a étudié l'action de ce vé tal sur la fibre vivante, lui oppose trop d'c jections pour que nous puissions l'admet avant qu'elle ait été constatée par de nc velles expériences, et que des occasions p fréquentes d'employer ce médicament n fixent sur ses vertus.

Je remarquerai seulement ici que son action sur les voies urinaires est difficile à obtenir quand on n'emploie pas la digitale en substance, et mieux encore dissoute dans la salive en frictions, sur la partie interne des cuisses. Le docteur Drake préfère, dans la phthisie pulmonaire, la teinture de digitale aux autres préparations de ce remède; et quoique le docteur Mossman ait obtenu de grands effets de la poudre, et Fowler, du suc de la plante, il paroît qu'on donne la préférence à cette première méthode; c'est aussi celle que j'ai employée. Mais pour que son effet soit plus constant, il est bien essentiel de s'assurer de la qualité et du choix des feuilles dont on fait usage; celles dont je me suis servi, n'ont peut-être point cette supériorité qui en garantit la réussite : mais je me propose d'en faire cueillir dans le cours de l'été prochain, et de faire à ce sujet des expériences comparatives.

Sur la digitale pourprée.

Observation d'une Fièvre intermittente pernicieuse aphonique; par F. J. DOUBLE.

Je fus appelé le 16 février dernier pour voir M. L..., valet-de-chambre chez M. V..., rue de Richelieu.

Fièvre intermittente aphonique.

Fièvre intermittente aphonique.

Ce jeune homme âgé d'environ vingt-sept ans, d'un tempérament pituiteux et d'un caractère lent et apathique, se trouvoit dans le stade de chaleur d'un violent accès de fièvre; il avoit entièrement perdu la voix et la parole.

J'appris par les assistans que l'avant-veille, c'est-à-dire le 14 février, ce jeune homme avoit été pris, vers les dix heures du matin, d'un violent frisson qui dura environ deux heures et qui fut suivi de chaleur intense avec aphonie complette.

Vers les dix heures du soir il étoit parfaitement libre, et il ne lui restoit qu'une lassitude générale et une sorte d'affaissement qui le rendoient incapable de tous mouvemens.

Le 16 au matin, troisième jour de la maladie, à ma première visite, le malade étoit, comme je l'ai déja dit, dans le stade de chaleur d'un violent accès de fièvre; l'aphonie avoit recommencé en même tems que le frisson, et elle étoit bien plus forte que dans le premier paroxisme. Le malade se plaignoit d'ailleurs de fortes anxiétés générales, de céphalalgie intense, de soif vive. On remarquoit de tems en tems des mouvemens convulsifs dans les muscles de la face et particulièrement dans les lèvres; la langue se

montroit aride, d'un blanc-terne vers le milieu et d'un rouge-brun sur les bords ; les urines étoient claires, mais on avoit remarqué que celles que le malade rendoit avant l'invasion de l'accès, et par conséquent pendant l'apyrexie, étoient briquetées et sédimenteuses.

Fièvre intermittente aphonique.

A l'ensemble de ces symptômes, et d'après ce que j'avois appris des circonstances antécédentes de la maladie, je ne pus méconnoître une fièvre intermittente pernicieuse à son deuxième accès, et dont le symptôme pernicieux étoit l'aphonie ; circonstance que je regardois comme entièrement nouvelle ou du *moins* comme n'ayant pas encore été observée.

L'accès, très-fort, n'en étoit encore qu'à son début du stade de chaleur ; ce stade pouvoit par conséquent se prolonger beaucoup. Les symptômes nerveux que j'ai rapportés plus haut, pouvoient aussi prendre une intensité alarmante, et le malade succomber à ce premier accès, ainsi que cela a lieu très-souvent dans ces sortes de fièvres.

Indépendamment de ces vives inquiétudes, en supposant même que cet accès se terminât heureusement, j'avois à redouter l'invasion du troisième paroxisme qu'il étoit bien urgent de prévenir.

Fievre intermittente aphonique.

Je donnai pour toute boisson le mélange suivant à prendre par cuillerées de quart d'heure en quart d'heure pendant l'accès; et je me proposai de profiter du premier moment d'apyrexie pour administrer le quinquina à haute dose.

Prenez infusion de fleurs de tilleul huit onces, eau de fleurs d'orange une once, syrop d'écorce d'oranges deux onces, laudanum liquide de Sydenham un gros.

Je retournai voir le malade à cinq heures du soir; l'accès dont l'invasion avoit anticipé d'une heure sur le premier, s'étoit également prolongé deux heures de plus; lorsque je vis le malade cette seconde fois, l'aphonie étoit presque entièrement dissipée, les sueurs commençoient à s'établir; enfin le malade alloit entrer dans l'état apyrectique: je prescrivis six gros de quinquina à prendre en quatre doses dans un mélange à parties égales d'eau et de vin.

La première dose de deux gros devoit être prise quatre heures après ma visite; c'est-à-dire, lorsque les sueurs auroient entièrement cessé, et que l'apyrexie se seroit bien établie; la seconde, d'un gros et demi quatre heures après la première; la troisième, d'un gros et demi quatre heures après la seconde; et en-

fin, quatre heures après celle-ci, la dernière qui ne se composoit que d'un gros.

Fièvre intermittente aphonique.

Je prescrivis d'ailleurs pour boisson l'infusion de feuilles de lierre terrestre édulcorée avec le syrop de vinaigre, et deux bouillons seulement pour alimens.

Le 17 au matin, 4e. jour de la maladie, le malade avoit pris à midi tout le quinquina prescrit; l'apyrexie étoit complette, il restoit une légère élévation dans le pouls, et d'ailleurs beaucoup d'accablement; mais la voix étoit parfaitement libre. Je continuai les mêmes moyens, seulement je fis prendre une dose de demi-gros de quinquina toutes les quatre heures jusqu'au lendemain matin huit heures, époque présumée du troisième paroxisme: toute la journée, les urines furent briquetées et sédimenteuses.

Le 18 au matin, cinquième jour de la maladie, le malade avoit pris deux onces de quinquina distribuées de manière que, comme l'a conseillé Werlhoff, la plus forte dose se trouvât placée à l'époque la plus distante de l'accès que l'on cherchoit à prévenir. Cependant vers midi, il se manifesta d'abord une difficulté assez prononcée de parler, sur-tout à voix haute. Le malade se plaignit de nausées, de céphalalgies, de douleurs et d'anxié-

Fièvre intermittente aphonique.

tés générales. La difficulté de parler augmenta ; le frisson survint ; l'aphonie ne tarda pas à être complète ; et enfin le paroxisme eut lieu comme à l'ordinaire. On remarqua seulement moins d'intensité dans l'aphonie aussi bien que dans l'ensemble des autres symptômes, sans compter que la durée totale du paroxisme fût moindre de trois heures environ.

Pendant tout le tems de l'accès, le malade fut remis à l'usage de la potion calmante déjà prescrite ; et dès les premiers momens de l'apyrexie, je prescrivis le quinquina aux mêmes doses et de la même manière que la veille. Le malade n'en prit cependant en tout cette fois que six gros.

Le 19, sixième jour de la maladie, l'apyrexie eut lieu ; le malade se trouva même mieux que l'avant-veille ; il continua la tisane de lierre terrestre avec le syrop de vinaigre ; il prit le quinquina, comme je viens de le dire : je lui permis une semouille. Les urines furent encore légèrement briquetées et sédimenteuses.

Le 20, septième jour de la maladie, l'invasion de l'accès a eu lieu à une heure seulement par un frisson léger et de peu de durée. L'aphonie a été bien moins forte que dans l'accès précédent. Le stade de chaleur a présenté,

Fièvre intermittente aphonique.

comparativement au stade de froid, plus de durée et plus d'intensité; le malade a repris la potion calmante pendant l'accès, et hors de l'accès le quinquina, de la même manière qu'il a été prescrit la première fois.

Le 21, huitième jour de la maladie, le malade a passé une très-bonne nuit; l'appétit renaît; il n'y a point d'altération dans le pouls; les urines sont naturelles; rien n'annonce que le paroxisme suivant doive être bien fort: on peut même espérer qu'il n'aura pas lieu. Le malade continue la tisane de lierre terrestre édulcorée avec le syrop de vinaigre, alternée d'ailleurs avec la limonade cuite. Un lavement simple est prescrit pour diminuer une forte constipation et un sentiment d'ardeur dans le rectum. Les alimens consisteront en deux semoulles et deux biscuits dans le vin: on continuera d'ailleurs le quinquina, comme nous venons de le dire.

Le 22, neuvième jour de la maladie, point d'accès, le même état de la veille se soutient: le malade dit cependant avoir éprouvé, quelques instans, une légère difficulté de parler; mais rien n'a indiqué d'ailleurs la moindre trace de l'accès fébrile accoutumé; et la fièvre paroît complètement jugée. Mêmes moyens, deux gros de quinquina en trois

Fièvre intermittente aphonique.

prises et à quatre heures d'intervalle ; le malade prendra un peu d'alimens.

Le 23, dixième jour, même état, mêmes moyens, point de quinquina.

Le 24, onzième jour de la maladie, le malade prend encore deux gros de quinquina, par cette considération seulement qu'il se trouve dans un jour paroxistique ; il en a pris aussi la même dose le 26.

Du reste, dès ce moment la maladie a été jugée : l'usage des bouillons d'herbes pendant trois jours, suivis d'une légère purgation, a suffi pour ramener la santé, et pour remédier sur-tout à la constipation déterminée par le quinquina.

Les fièvres intermittentes et rémittentes pernicieuses sont si bien connues aujourd'hui, et la médecine sait si heureusement et si sûrement triompher des accidens funestes dont elles s'accompagnent, qu'il paroît inutile d'écrire encore sur ce genre de maladies. Cependant l'observation que je rapporte m'a paru offrir quelqu'intérêt ; d'abord comme confirmant les bons effets de l'emploi de l'opium à haute dose pendant le paroxisme de celles de ces fièvres qui sont essentiellement nerveuses, ainsi que nous l'a appris la pratique ingénieuse et brillante de feu le célèbre Barthez,

et puis comme offrant un exemple d'une variété de ces mêmes fièvres qui ne me semble point avoir été observée, ou que l'on ne retrouve du moins pas décrite dans les ouvrages des médecins qui se sont spécialement occupés de ces maladies.

Fièvre intermittente aphonique.

Cependant, en parcourant mes notes sur Hippocrate, j'ai vu que, dans le livre des épidémies, quelques-uns des faits rapportés par le père de la médecine se rapprochent beaucoup des maladies que nous désignons aujourd'hui sous le nom de fièvres pernicieuses. Sans doute Hippocrate ne les avoit point caractérisées ainsi; il n'avoit point remarqué leur nature insidieuse; et il ne connoissoit point surtout le grand spécifique que nous leur opposons à présent avec tant de succès. Mais il n'en avoit pas moins recueilli des faits analogues; ce qui indique que ces maladies ne sont point nouvelles, et que si elles paroissent plus fréquentes de nos jours, c'est parce qu'elles sont mieux connues.

Je trouve dans l'histoire du troisième malade des Epidémies d'Hippocrate, Pythion de Thase, liv. 3, sect. 3, de nombreuses analogies avec l'observation que je viens de rapporter. Dans l'une et l'autre, on voit l'aphonie se présenter comme le symp-

Fièvre intermittente aphonique.

jections alvines peu abondantes étoient d'ailleurs simplement bilieuses.

Le neuvième jour, assoupissement considérable; et lorsqu'on agitoit le malade pour le réveiller, il se plaignoit de nausées et d'altération : cet état empira encore vers le coucher du soleil; il y eut plusieurs divagations dans les raisonnemens; la nuit fut mauvaise.

Le dixième jour, l'aphonie revint dans la matinée avec un frisson considérable; la fièvre fut très-forte; les sueurs coulèrent abondamment; le malade mourut à la fin du redoublement. Il est remarquable, ajoute Hippocrate, que durant toute la maladie les exacerbations se faisoient aux jours pairs; réflexion qui vient à l'appui de cette sentence que nous avons eu occasion de rapporter ailleurs : *Morbi qui per pares moventur paribus judicantur; et qui per impares imparibus.*

Observation d'une inflammation, suivie de l'exfoliation des gros intestins; par M. Lecheverel, *Médecin au Hâvre.*

Exfoliation des gros intestins.

Madame Leger, âgée de soixante-sept ans, mère d'un seul enfant, d'un tempérament sanguin, à en juger par sa couleur naturelle,

r l'abondance de ses règles qu'elle conser-
a régulièrement jusqu'à l'âge de cinquante-
eux ans, d'un caractère actif et très-gai,
ne sobriété rare, étoit constipée depuis
ngues années au point de rester quelquefois
x jours sans aller à la selle; encore n'y
ussissoit-elle qu'avec des efforts pénibles,
i produisoient un renversement du rec-
m dans l'étendue d'un pouce.

Exfoliation des gros intestins.

Le soir du 19 octobre 1806, elle ressentit
elques mal-aises, et de légères coliques,
ui lui annoncèrent une selle. Dans les efforts
qui en furent la suite, il survint un vomisse-
ment; et la malade rendit un plein pot-de-
chambre, ou plus, d'un sang fluide et d'un
rouge clair. Après quelques matières fécales
ndurcies, le sang vint aussi par bas; et
une et l'autre de ces évacuations se répétè-
ent plusieurs fois dans la nuit, toujours
précédées et suivies de tranchées vives.

Le 20, je fus appelé de grand matin. La
alade n'avoit pas eu un instant de repos
ans toute la nuit. La face étoit pâle et dé-
composée; la peau séche et d'une chaleur
cre, le pouls serré, fréquent, inégal; la bou-
che aride; la langue rouge; des douleurs
igues sur toute l'étendue de l'abdomen, et
lus particuliérement à gauche dans la di-

Exfoliation des gros intestins.

grisâtre qu'on ne pouvoit méconnoître. déjections exhaloient une odeur de tri pourries, (odeur *sui generis* qui ne ress ble point du tout à l'odeur des autres or nes en putréfaction). La même odeur faisoit remarquer, et dans l'haleine et d les évacuations cutanées de la malade.

Le 24, diminution générale des accide le vomissement, le hocquet et la gêne de déglutition avoient disparu ; le météorisr les coliques et la sécherese étoient moindr il n'y eut dans le jour que huit selles gr tres, purulentes, très-fétides.... Nous a mentâmes la dose du bouillon.

Le 25, encore mieux. Il y eut quelq momens de sommeil ; la peau devint hum et sembloit imprégner mes mains de l'od dont j'ai parlé ; pouls peu fébrile, quoiqu core serré ; langue muqueuse, blanchât urines sédimenteuses ; neuf selles purulent en forme de purée un peu claire.

Le 26, (septième jour de la maladi madame Léger me parut assez bien pour permettre quelques cuillerées de café au l (son déjeuner d'habitude), du bouillon j sablement fort, du raisin à discrétion et l'eau de riz avec un peu de vin rouge.

Du 27 au 31, tout alla de mieux en mie

La malade se leva et marcha dans sa chambre, toujours courbée ; la douleur du ventre ne lui permettant pas de se redresser. Six à sept selles chaque vingt-quatre heures, fournies par le produit liquide des digestions et beaucoup de pus.... Chaque fois, des malaises et le serrement du pouls nous annonçoient une petite fièvre de résorption très-sensible. La malade maigrissoit étonnamment ; le ventre, resté au-dessous de son volume naturel, continuoit d'être sensible et même douloureux dans son contour, sous le trajet du colon. L'anus se renversoit encore à chaque selle ; et l'odeur hydrosulfureuse infectoit le lit et l'appartement, au point d'incommoder beaucoup les assistans.

Exfoliation des gros intestins.

Les 1er et 2 novembre, amélioration des forces ; puisque la malade, qui avoit déjà parcouru tout son escalier, seroit sortie, si je ne m'y fusse opposé.

Le 3, (quinzième de l'invasion) après une selle ordinaire, rendue au milieu de la nuit, madame Leger sentit qu'il restoit quelque chose au passage. Elle y porte la main et trouve comme un ruban, tire peu-à-peu jusqu'à ce qu'elle ne sente plus rien, le conserve dans un linge et me l'offre le lendemain, en me disant gaiement que c'étoit le

Exfoliation des gros intestins.

produit de ses couches nocturnes. Après l'a voir lavé, je crus y reconnoître un lambeau d'intestin formé de l'exfoliation d'une portion du colon et de tout le rectum, dans la longueur d'environ deux pieds. C'est la pièce que j soumets au jugement de la Société.... Quatr autres selles succédèrent à celle-ci dans l journée, et comme j'y remarquois toujour la même odeur, je supposai qu'il restoit en core quelqu'autre portion d'intestin exfolié et je fis prendre le 4 deux onces de manne fondue dans un bouillon léger. A la second selle, il sortit un autre lambeau de la longueur du premier. Je crus y distinguer les trois tuniques internes du colon, plusieurs de ses poches ou cellules, des pelotons graisseux et l'espèce de raphé ou ligne longitudinale qui se trouve sous et dans la direction du mésocolon. Ce lambeau fut encore suivi de deux autres de trois à quatre pouces chacun mais tellement déchirés qu'on n'y reconnoissoit plus ni la forme, ni les tuniques de l'intestin.... Du reste, la malade, que je ne jugeai point à propos d'instruire de la nature de ces évacuations, crainte de la décourager, et qui l'ignore encore, après avoir eu neuf selles, de manda à manger, dormit bien la nuit, à l'aide d'un léger calmant, et ne se plaignoit le 5 qu

d'un sentiment de fatigue dans le contour du ventre. Elle marchoit aisément, mais un peu courbée et avec précaution ; car chaque pas lui retentissoit dans le ventre, et le plus léger choc l'eût fait trouver mal. La fièvre lente avoit cessé dès la veille, et n'a plus reparu ; mais, comme je craignois les plus grands accidens, je devins plus sévère sur le régime. Pour alimens, je ne permis que des soupes légères, des crêmes de diverses espèces, un peu de café au lait le matin, un œuf frais le soir, et toujours du raisin à discrétion ; pour boisson, de l'eau d'orge rougie avec le vin de Bordeaux.

Exfoliation des gros intestins.

J'attendois le 6 avec impatience pour savoir comment se feroient les premières évacuations. Il y en eut une matin et soir ; elles étoient molles encore, mais moulées ; et la malade ne se plaignoit que de ce que ces évacuations n'attendoient pas tout-à-fait sa volonté. Elles conservoient aussi l'odeur hydrosulfureuse des jours précédens, et contenoient encore du pus.

Du 7 au 20, la malade continua d'avoir deux à trois selles par jour, tantôt moulées, tantôt plus claires. Elle dormoit passablement la nuit, et transpiroit presque tout le tems qu'elle restoit au lit ; se levoit et mar-

Exfoliation des gros intestins.

choit le jour, sortoit et mangeoit souvent chez ses amis, éprouvoit fréquemment dans les pieds et les jambes un fourmillement très incommode, une espèce d'inquiétude à laquelle elle étoit fort sujette avant sa maladie. Quelquefois aussi elle étoit surprise de bâillemens continuels et si fatiguans qu'ils la forçoient de se lever au milieu de la nuit même pour manger : ils cessoient dès que l'estomac étoit un peu lesté ; le ventre étoit presque toujours plat et insensible ; quelquefois pourtant il se météorisoit subitement et devenoit douloureux, sur-tout vers l'hypocondre gauche.

Les alimens semblent se bien digérer; leur partie la plus subtile s'absorbe facilement en parcourant les intestins grêles ; mais la portion du chile qui devoit être repompée par les absorbans des gros intestins, ne pouvant plus l'être depuis leur exfoliation, le résidu des digestions devient plus liquide et plus abondant ; aussi la malade, frustrée de cette portion de substance alimentaire, maigrit-elle considérablement depuis même qu'elle va bien.

Du 20 au 26, le ventre se météorisa de nouveau, et des coliques assez vives se firent ressentir dans toute l'étendue de l'abdomen ; mais le cœcum sembloit en être le siége prin

cipal, et elles se dirigeoient de ce point sur les autres intestins. Nous revînmes de suite aux fomentations émollientes, à un régime plus sévère. Je m'attendois à quelque nouvelle exfoliation; mais plusieurs vomissemens spontanés et très-bilieux qui survinrent le lendemain 27, quatre à cinq selles abondantes qui les suivirent de près, nous prouvèrent que ces accidens tenoient plutôt à une plénitude bilieuse qu'à toute autre cause.

Exfoliation des gros intestins.

Le 28, un minoratif nettoya le reste du tube intestinal et y rétablit l'équilibre. Les déjections, qui en furent l'effet, exhaloient encore l'odeur hydrosulfureuse; mais ce sont les dernières où cette odeur ait reparu.

Depuis ce tems, la malade a repris de l'appétit et des forces; elle est revenue à l'usage du cidre et de ses alimens ordinaires. Elle conserve la liberté du ventre, et va souvent deux et trois fois par jour à la garde-robe; quelquefois même les selles sont un peu liquides; alors elle est obligée de se tenir sur ses gardes; elle ne conserve pas toujours la faculté de retenir ses excrémens. Elle reste plus maigre, plus séche qu'avant sa maladie, quoiqu'elle ait encore ses couleurs et sa gaieté naturelle; elle n'éprouve plus dans le ventre de vraies douleurs depuis

Exfoliation des gros intestins.

les derniers jours de novembre; le corps a repris sa rectitude habituelle; mais le ventre est plus sensible au toucher, et il semble qu'il soit moins plein que de coutume, (ce sont les expressions de la malade); elle continue de marcher avec précaution, pour éviter le contre-coup désagréable que lui fait éprouver le choc d'un corps dur ou un faux pas.

Je me suis borné, dans ce mémoire, au récit exact et scrupuleux des faits observés. Ne voulant risquer ni réflexions, ni explication quelconque, je laisse aux praticiens le soin de déterminer la place que doit occuper, dans le cadre nosologique, cette maladie très-aiguë et vraiment extraordinaire.

S'il pouvoit s'élever quelques doutes sur la véracité des faits, comme il est arrivé pour l'observation de M. Fauchier d'Angers, il seroit facile de s'en assurer; j'ai tout exprès nommé la malade : elle habite cette ville, rue de Paris, près l'ancienne porte d'Ingouville; elle tient à une famille honnête et aisée, et ne se refusera à aucun des renseignemens qu'on pourroit desirer d'elle.

Nota. M. Lecheverel a adressé à la Société les fragmens membraniformes rendus par la malade.

Rapport fait à la Société de Médecine de Paris, le 7 avril 1807, *sur les Seringues à cric, inventées par M.* BOICERVOISE, *marchand Potier d'étain à Paris; par MM.* JACQUEMIN, GUYART et CADET, *rapporteur.*

Seringues à cric.

Tout ce qui peut apporter du soulagement à l'humanité souffrante, vous paroît digne de fixer votre attention; et c'est pour ne négliger aucun objet utile à l'art de guérir que vous nous avez chargés d'examiner la nouvelle construction d'une seringue à cric présentée par M. Boicervoise.

Le corps de pompe de cet appareil est semblable à tous ceux dont on s'est servi jusqu'à ce jour; mais dans celui-ci le piston s'élève et s'abaisse par le moyen d'un pignon qui s'engraine sur une règle cannelée, appliquée le long du manche de la seringue. Le mouvement de ce manche qui n'exige pas le sixième de la force qu'on emploie ordinairement, est encore adouci par la rotation d'un galet qui maintient le bâton droit, et détruit la résistance qu'oppose le frottement. En adaptant à cette seringue une canulle de gomme élastique assez longue pour se prêter à toutes les positions, les blessés, les paralytiques pour-

Exfoliation des gros intestins.

ront, dans les postures les moins commodes, prendre un remède souvent nécessaire, et dont ils sont ordinairement privés par leur pénible situation. Sous ce point de vue, M. Boicervoise, qui n'a point la prétention de se croire auteur d'une découverte en mécanique, a le mérite d'avoir fait une heureuse application d'un moyen connu, et a rendu un véritable service aux malades qui ne peuvent souffrir aucun déplacement.

Dans le premier modèle que vous avoit présenté M. Boicervoise, la manivelle, le pignon et la règle cannelée étoient en cuivre; nous lui avons observé que ce métal oxidable pouvoit avoir de graves inconvéniens par la négligence des personnes qui se serviroient de ces seringues, ou par l'action des acides que l'on prescrit quelquefois dans les injections. Il a senti la justesse de cette observation, et il a substitué au cuivre un alliage de métaux moins oxidables et plus salubres. Il se propose même d'exécuter ce mécanisme en porcelaine, en ivoire ou en bois dur, ce qui ne laissera plus aucune crainte sur l'influence des matières métalliques.

Il étoit impossible de modifier ainsi cet appareil sans augmenter son prix et sans rendre son entretien plus assujettissant; cependant

nous croyons qu'on peut le fabriquer à un prix modéré, et que les avantages qu'il présente dans les cas de maladies graves doivent rendre soigneux de le conserver avec propreté. Nous observerons d'ailleurs qu'il est plus facile de le nettoyer que la plus simple lampe à double courant. L'adoption de cet instrument pour les usages domestiques ne doit pas nous occuper; il nous suffit de reconnoître son utilité réelle dans les hôpitaux pour que nous vous invitions à l'approuver et à témoigner votre satisfaction à son auteur, en lui permettant de donner à votre approbation pure et simple la publicité qu'il jugera convenable.

Exfoliation des gros intestins.

Mémoire sur l'Epizootie qui règne parmi les Cochons, dans les campagnes de l'arrondissement de la Sous-Préfecture de la Flèche; par M. Boucher *chirurgien.*

Historique de la maladie. Dès l'année dernière on s'étoit apperçu dans nos campagnes qu'il étoit fort difficile d'élever les petits cochons. Il arrivoit assez souvent que d'une portée de six à huit on en élevoit à peine deux à trois; quelquefois on n'en réchappoit pas un seul. Peu à peu on vit que

Sur une épizootie de cochons.

les grands cochons, sur-tout les gras, périssent soient tout-à coup. Depuis trois mois environ la maladie est devenue si générale, qu'elle a dû être appelée épizootie.

Un jour étant dans la commune de Sainte-Colombe, nous fûmes extrêmement touchés des gémissemens que poussoit tout le ménage d'un petit colon qui venoit de perdre dans l'espace de trois heures quatre superbes cochons destinés à payer une grande partie de sa ferme : à une demi-lieue de là, pareil événement arriva dans la même journée, et chez un homme aussi peu fortuné. Alors nous nous proposâmes de faire les recherches convenables sur un objet aussi important. Afin de les faire avec fruit, il étoit nécessaire que nous fussions conduits dans les lieux où il se trouvoit des cochons malades ou morts. M. le sous-préfet, qui saisit avec empressement tout ce qui intéresse le bien de ses administrés, nous donna un conducteur : bientôt les occasions se présentèrent en foule, et nous mirent à portée d'observer les symptômes de la maladie, sa marche, sa terminaison, le siége du mal, et d'en déduire des inductions sur le traitement, soit préservatif, soit curatif.

Symptômes de la maladie. Les cochons

au milieu de tout ce qui annonce leur bonne santé, tombent tout-à-coup dans un état de tristesse, d'accablement, de difficulté de marcher, et succombent au bout de trois à quatre heures, quelquefois de dix-huit, d'une manière tranquille; et d'autres, mais rarement, avec de violentes agitations. Dans ce court espace de tems, l'appétit se perd totalement; la peau devient quelquefois rougeâtre, brûlante; la langue toujours brune et mollasse; les yeux éteints, larmoyans, et quelquefois rougeâtres; les déjections des urines et de la fiente ne sont ni arrêtées, ni changées de nature; le chaleur animale est bientôt diminuée, mais elle ne s'éteint pas à la mort; les cadavres restent encore chauds, leurs membres sont flexibles pendant plusieurs heures. Quelquefois la maladie est foudroyante : nous avons vu un de ces animaux périr dans le champ de foire au moment où on vouloit le langueyer. Un autre destiné à être tué pour le public, acheté par un chaircutier depuis vingt-quatre heures, tomba tout-à-coup en convulsion; à l'instant le chaircutier l'égorge; mais le sang ne coula pas. L'animal cessa de vivre dans un moment. Nous fûmes avertis sur l'heure. L'ouverture de ces deux animaux nous a particulièrement servi à conclure que

Sur une épizootie de cochons.

le miasme pestilentiel se fixoit premièrement dans les nazeaux.

Ouverture des cadavres faites à différens laps de tems après la mort. L'inspection de l'intérieur du corps des cochons péris nous a montré les lèvres tuméfiées, violettes, couleur qui prend de l'intensité, à raison du tems écoulé depuis la mort, et qui s'étend sous la gorge dans le bas-ventre, et jusqu'à l'anus. A l'ouverture des tégumens communs, on découvre un lard terne et de la consistance du beurre fondu; les muscles sont mollasses, d'un rouge brun; les poumons ne paroissent pas altérés, mais le cœur et ses gros vaisseaux sont flasques; le sang qui s'en écoule est épais, grumelé, prenant dans quelques minutes, par le contact de l'air, une couleur noire, verdâtre qu'on remarque quelquefois sur celui qui séjourne dans les environs des boucheries. L'ouverture du bas-ventre présente sur quelques-uns l'estomac vide, chez d'autres le son, les patates, la citrouille dont l'animal avoit mangé avec appétit quelque tems avant d'être frappé de la maladie. Dans quelques cadavres ce viscère montre des taches livides, et chez d'autres il est sain. Les intestins sont plus ou moins remplis de gaz élastique, n'ayant pas

Sur une épizootie de cochons.

ne odeur très-putride ; quelques taches brunes se remarquent sur leur surface; ces mêmes taches se montrent aussi quelquefois sur le foie et sur la vésicule du fiel dont le volume est assez constamment naturel. L'ouverture de la mâchoire supérieure présente toujours un vaste charbon qui rend toutes les cavités nazales sans consistance, et d'une odeur très-méphitique.

Siége de la maladie. D'après l'autopsie ci-dessus, il paroît certain que les miasmes pestilentiels se déposent dans les naseaux des cochons attaqués de la maladie; que de là étant portés dans l'économie, ils attaquent le principe vital; qu'en outre étant également absorbés par les vaisseaux lymphatiques, ils se mêlent promptement au sang; et que de ces deux causes réunies résulte une mort plus ou moins rapide.

Caractère de la maladie. Il est évident par la promptitude avec laquelle cette maladie attaque l'animal, par la rapidité de ses progrès, par la mort qui en a été constamment la suite jusqu'à ce jour, par la chaleur, la flexibilité des membres long-tems conservées après la mort, par la nature des chairs de celle du sang, enfin par l'état charbon-

Sur une épizootie de cochons.

neux des nazeaux et leur odeur extrêmement infecte; il est évident, dis-je, que cette maladie est une vraie peste dans cet ordre de quadrupèdes : en effet, elle porte tous les caractères de la peste qui affecte l'espèce humaine.

Cause éloignée. On pourroit soupçonner premièrement que les chenilles, ayant été très-multipliées, avoient pu, soit par elles-mêmes, soit par leurs œufs, donner une mauvaise qualité aux choux, végétal qui fait une grande partie de la nourriture de cochons; mais cette idée est bientôt dénuée de tout fondement, en observant que les choux d'une ferme où l'épizootie régnoit étoient parfaitement-sains.

Il est vraisemblable que cette cause peut en partie dépendre de la mauvaise qualité de fruits que l'on mêle dans l'augée; en effet ceux de l'année dernière et ceux de la présente se sont corrompus très-promptement. Cependant l'état de l'atmosphère est une autre cause dont l'action paroît aussi vraisemblable. Depuis long-tems il existe beaucoup plus d'humidité que de sécheresse, et beaucoup plus de chaleur que de froid dans l'air atmosphérique; et c'est à cette cause qu'on doit attri

buer les fièvres putrides, malignes, pernicieuses, qui depuis long-tems sont si fréquentes parmi nous. Ajoutons que depuis deux années, deux personnes ont péri par le charbon dans cette ville. Au reste, ces deux mêmes causes ont pu se réunir pour produire le défaut de ressort dans la fibre motrice. On sait que c'est à l'atonie de la fibre animale que les auteurs estimables ont rapporté la cause prédisposante de la peste.

Ces trois causes doivent avoir un effet plus marqué chez un animal mol, gras, nourri de substances relâchantes; et la dégénération putride doit être chez lui d'autant plus rapide qu'il se plaît à *fouger* dans les matières fangeuses, à s'y vautrer et à manger des ordures.

Cause prochaine. Si on se rappelle ce qui a été dit sur le siége de la maladie, on conçoit aisément que cette cause est un fluide délétère qui, apporté par l'air, ou produit par la mauvaise disposition intérieure de l'individu, s'est fixé dans les nazeaux, d'où il a attaqué le système nerveux, tandis qu'il s'est mêlé avec le sang. Peut-être même pourroit-on dire que les nazeaux doivent en être plutôt le réceptacle, à cause de leur grande humidité naturelle, et à raison de ce que l'animal

Sur une épizootie de cochons.

les tient presque toujours chargés des miasmes putrides dont les fumiers et les vases que cet animal soulève journellement avec le museau, sont remplis.

Traitement préservatif. Celui que nous proposons est basé sur les rapports qui existent entre la peste dont l'humanité est quelquefois affligée et celle que nous observons maintenant sur les cochons.

L'indication générale est donc dans l'une et dans l'autre de fortifier la fibre motrice, et de s'opposer à l'alkalescence des humeurs; nous adopterons en conséquence les mêmes moyens préservatifs que la médecine prescrit, en variant les procédés suivant la manière de traiter habituellement ce genre d'animaux. Nous avons invité un grand nombre de propriétaires à les mettre en usage. Plusieurs d'entre eux s'en sont servi avec succès; d'autres les ont dédaignés; et l'événement a donné lieu à un repentir inutile. C'est ici que nous invoquons les secours des Membres de la Société pour rectifier les erreurs qui ont pu nous échapper; et donner ensuite à notre travail la publicité que demande l'importance du sujet, afin de fixer l'attention du public.

Les procédés que nous proposons, consistent 1°. à rendre l'air pur et fortifiant. On rendra

endra l'air pur et fortifiant. On purifiera l'air en éloignant les fumiers qui croupissent dans les environs du toît, en évacuant les eaux stagnantes dans les environs : on le purifiera dans les toîts par les fumigations de M. Guitton-de-Morveau répétées tous les huit jours, faites de la manière suivante :

Prenez muriate de soude, 166 grammes; manganèse, 16 grammes; eau, 64 grammes; acide sulfuriqne à 66 degrés, 64 grammes.

On mêle l'oxide de Manganèse avec le sel dans une capsule; on verse de suite l'acide; on se retire et on ferme la porte du toît.

On voit que nous n'employons que la moitié de chaque dose, afin que l'on puisse faire rentrer les cochons six heures après.

Le tems où l'on doit faire cette fumigation est celui qu'on emploie, les cochons étant dehors, pour faire la litière, laquelle sera imprégnée de cette fumée si elle est étendue auparavant.

L'air du dehors, lorsqu'il fait beau tems, est pur et fortifiant; il sera donc nécessaire de tenir les cochons dans les champs le plus long-tems et le plus souvent possible.

2°. On fortifiera ces animaux en leur faisant avaler des particules aromatiques sous forme de vapeur au moment où ils mangent; ce qui

Sur une épizootie de cochons.

s'opérera aisément en jetant sur des charbons allumés une certaine quantité des plantes suivantes :

Jeunes tiges ou graines de genièvre, baies ou feuilles de laurier, romarin, sauge, rue, thym, lavande, absinthe, melisse, etc.

Afin d'éviter que le feu ne tombe sur la litière, on mettra le rechaud sur cette plaque de tôle que l'on appelle *le fermât* du four. Au reste, on pourra faire sortir ces animaux pendant que les plantes brûleront ; puis ayant retiré le feu, on versera l'augée ; et les animaux, malgré la fumée, rentreront d'eux-mêmes poussés par leur avidité naturelle.

Une nourriture convenable pour donner du ton à la fibre animale est indispensable ; on la tirera de l'usage du gland, de la patate, des fèves, des pois, des farines, des marrons, des grains de nos greniers, excepté du seigle qui est relâchant. On mêlera ces substances dans l'augée, dont la base est nécessairement de son, de citrouille, de choux, de feuilles d'ormeau, etc., bouillies ensemble. On fera bien d'y ajouter de l'ail. Nous ne pouvons trop recommander de ne se servir que de l'eau la plus pure. Les tourtes de chenevis, de noix, de pépins de citrouilles, ne

doivent être données qu'avec réserve, parce qu'elles sont grasses et rances: on doit absolument bannir les fruits gâtés; le lait aigri peut se donner comme acide, mais en petite quantité, étant froid. Le sel marin étant un bon stimulant, on en mettra une poignée par seau d'augée.

Sur une épizootie de ceshaud.

La boisson sera formée d'eau bien pure, blanchie avec quelques poignées de farine d'orge : on y ajoutera par seau une poignée de sel et un verre de vinaigre de vin, ce qui la rendra stimulante et anti-putride.

A ces moyens diététiques, nous ajouterons l'usage du bain dans l'eau courante. Un particulier du village des Cartes imagina l'année dernière ce moyen, le pratiqua, et préserva son troupeau de la maladie ; on peut y suppléer en versant un seau d'eau sur l'animal.

L'indication étant toujours de fortifier l'animal, nous proposons un vin médical auquel on aura ajouté quatre grammes de thériaque ou d'orviétan. On répétera ce remède deux fois la semaine; on en donnera un quart de litre.

Le camphre, le quinquina seroient ici très-recommandables, mais leur chèreté ne permet pas de s'en servir. Le vinaigre des quatre-voleurs étant d'un prix médiocre, nous con-

Sur une épizootie des cochons.

seillons d'en tenir habituellement en évaporation dans le toît.

Quelques médecins ayant observé que les personnes qui, dans un tems de peste, portoient des ulcères ou des cautères, en avoient retiré de grands avantages, nous proposons par analogie un séton ou une brûlure faite avec le bouton de la pelle rougie au feu, au-dessous de l'angle de la mâchoire inférieure; lieu où l'on voit que les humeurs se portent assez ordinairement chez cet animal pour y former ces engorgemens que nous appelons *strumæ*.

Pourquoi ne proposerions-nous pas ici l'inoculation de cette peste, comme on a proposé d'inoculer la peste humaine? Ce seroit le cas de faire une expérience importante pour la médecine.

Moyens curatifs. S'il est vrai de dire que la médecine soit parvenue non-seulement à détourner de dessus la tête des hommes le fléau pestilentiel, mais encore à rendre à la vie quelques individus qui en avoient été infectés, pourquoi ses principes et ses moyens n'auroient-ils pas le même succès sur les animaux qui sont sujets aux mêmes lois physiques? Peut-être même la médecine pourroit-elle encore être plus heureuse ici, n'ayant pas à combattre

le sentiment de la terreur qui affaisse si puissamment le principe vital. Ces considérations doivent encourager à pratiquer les moyens que nous allons proposer.

Quelques *mèges* se sont permis de tenter la saignée; heureusement le sang n'a pas coulé: on sent que la perte de ce fluide hâteroit l'atonie et la putréfaction.

Nous ne voyons d'autres ressources pour sauver l'animal attaqué du principe pestilentiel que de rapprocher l'usage de tous les moyens préservatifs; ainsi on fera à l'instant la fumigation de M. Morveau, l'animal étant sous son toît. Quelques heures après, on fera une fumigation de plantes aromatiques. Si on peut supporter ces vapeurs, et entrer sous le toît, on fera avaler double dose de vin aromatique, auquel on aura ajouté double dose de thériaque. On versera sur le corps de l'animal une grande quantité de vinaigre chaud, et on le couvrira à l'instant avec du foin sec.

Dans ce cas extrême, l'animal étant ordinairement tranquille, on lui fera avec une seringue d'abondantes injections froides avec le vinaigre des quatre-voleurs, ou avec l'eau-de-vie camphrée, dans les nazeaux. On pratiquera une longue et profonde brûlure vers l'angle

Sur une épizootie de cochons.

de la mâchoire inférieure. Il faut ici plus de courage que de patience, parce qu'au bout de dix-huit à vingt heures l'animal sera mort, ou donnera un grand espoir de guérison ; dans ce dernier cas, on recommencera le procédé des moyens préservatifs indiqués.

Observations relatives à la police. D'après le rapport que nous avons présenté à MM. les officiers municipaux, ils ont ordonné dans leur sagesse : 1°. qu'il ne seroit point exposé de viande de cochon sur l'étau des chaircuitiers, qu'elle n'eût été visitée par deux bouchers accompagnés du commissaire de police ; 2°. que tous les cadavres des pestiférés seroient transportés le plus loin possible de l'habitation des hommes et des animaux, où il seroit ouvert une fosse profonde de six pieds ; et qu'avant d'y jeter l'animal, sa peau seroit tailladée, afin de mettre en défaut la cupidité des écorcheurs.

Observations relatives à l'ouverture des cadavres. La personne qui sera chargée par ordre supérieur, ou qui de son propre mouvement voudra faire l'ouverture des cochons morts, doit examiner si elle n'a point quelques écorchures aux doigts, aux mains ; car elle pourroit par-là s'innoculer la peste. L'ouver-

ture du cadavre se pratiquera sur le bord de la fosse même, afin d'être à portée d'y jeter les lambeaux et les caillots restés sur la surface de la terre, où ils deviendroient un foyer de contagion.

Sur une épizootie de cochons.

Rapport sur ce Mémoire ; par MM. Huzard et Bouvier, *lu à la Société le 7 avril* 1807.

La société nous a chargés M. Huzard et moi de lui faire un rapport sur le mémoire de M. Boucher.

Nous suivrons rapidement M. Boucher, et nous dirons que, d'après la description qu'il présente de l'épizootie, il est impossible de méconnoître la fièvre charbonneuse. Les malades sont à peine tristes que déjà ils se trouvent accablés et dégoutés de toute espèce d'alimens ; bientôt on ne les fait plus marcher qu'en les tourmentant ; la langue est brune et mollasse, les yeux sont éteints et larmoyans ; enfin trois ou quatre heures marquent le commencement et le terme de la maladie ; rarement la durée s'en prolonge à dix-huit heures.

L'autopsie cadavérique justifie ce que nous avançons : l'ouverture de la mâchoire supérieure a toujours offert à M. Boucher *un*

Sur une épizootie de cochons.

vaste charbon qui, dit-il, *rend toutes les cavités nasales sans consistance, et d'une odeur infecte.*

S'il étoit besoin, après cela, d'ajouter de nouvelles preuves, nous remarquerions qu'un chaircuitier voulant égorger un cochon malade qu'il avoit acheté, le sang ne coula pas, parce que quelques mèges s'étant permis de tenter la saignée, il n'y eut aucun écoulement de sang. Ce caractère est un de ceux qui sont propres à la fièvre charbonneuse :

Ac vix suppositi tinguntur sanguine cultri,
dit VIRGILE.

Parmi les diverses causes que M. Boucher assigne à cette maladie, celle qu'il tire de l'influence d'un air humide et chaud, nous a paru s'accorder avec l'état constant de l'atmosphère depuis un tems si considérable, que les vieillards les plus avancés en âge n'avoient encore rien vu de semblable. Il n'a plus fallu qu'une cause particulière pour déterminer chez un animal gras, mou, nourri de substances relâchantes, une fièvre atonique et destructive, dont le principe se sera développé encore plus facilement dans une partie continuellement occupée à fouiller des matières humides et fangeuses.

Arrivés au traitement préservatif, qui nous a paru le plus essentiel, nous avons applaudi aux conseils que donne l'auteur, d'éloigner les fumiers et les eaux qui croupissent dans les environs du toit; de purifier souvent l'air de cette habitation par les fumigations de M. de Morveau. On a inventé des machines propres à cet usage, et qui conviennent mieux encore que la recette donnée par M. Boucher, lorsqu'il s'agit d'un espace aussi resserré que le toit d'un porc; et où des fumigations tous les huit jours, comme il le propose, seroient de beaucoup insuffisantes. D'ailleurs, comme avec ces machines, on peut graduer ces fumigations, l'animal pourroit les respirer lui-même; et nous regardons cette circonstance comme un nouvel avantage. Nous rejetons, au reste, toute autre fumigation.

Sur une épizootie de cochons.

La meilleure, après celle là, est l'évaporation naturelle des plantes aromatiques durant un tems serein; et nous sommes bien de l'avis de M. Boucher que le grand air dans un beau jour est ici, toutes choses égales, un excellent préservatif.

Nous ajouterons qu'il est à désirer que les litières soient fréquemment renouvelées.

En suivant l'ordre du mémoire, nous ap-

Sur une épizootie des cochons.

prouvons la nourriture toute tonique qui se trouve détaillée, en en rejetant néanmoins le son qui n'est point de la même classe d'alimens, que l'expérience des bons vétérinaires a fait même reconnoître comme à peu-près indissoluble dans les menstrues de la digestion, et par conséquent sans autre propriété que celle d'embarrasser le canal intestinal.

L'usage de l'eau bien pure ou marinée du bain dans l'eau courante, qu'on ne sauroit suppléer, comme semble le croire M. Boucher, en versant de l'eau sur l'animal du vin médicinal fortifiant, dans lequel on pourroit faire entrer la gentiane, mais où nous ne voudrions ni la thériaque ni l'orviétan qu'il propose d'y délayer; enfin celui des cautères ou des sétons, mais que nous placerions au cou préférablement à l'endroit qu'il indique, (le dessous de l'angle de la mâchoire inférieure), pour ne pas courir le risque attaché soit à la tumeur énorme qui naîtroit de ces cautères ou sétons en cette partie, soit à l'incision profonde qui devroit en être faite ensuite; l'usage, dis-je, de ces différens moyens nous a semblé le complément de la pratique préservative.

Quant aux moyens curatifs, nous répé-

rons avec M. Boucher que la courte durée de la maladie ne laisse guère de ressources que dans l'emploi très-rapproché des moyens préservatifs dont nous venons d'offrir le détail (1).

Nous devons aussi faire mention du cas justement prévu par l'auteur où il seroit question d'ouvrir les corps, tant d'après des ordres supérieurs que par le desir de s'instruire; aussi bien que des conseils salutaires qu'il donne à ceux sur-tout qui seront appelés à exécuter cette opération.

Nous terminerons notre rapport en disant que déjà la police a proscrit la viande des cochons malades, ou morts de cette maladie; et qu'elle a ordonné d'enterrer les cadavres avec leur peau. Cet usage, en vigueur depuis le siècle de Virgile, et qui est presque indispensable dans la plupart des épizooties, ne nous sembleroit cependant pas devoir emporter, dans l'occasion présente,

(1) M. Heurteloup pense que la cautérisation sur le charbon même, s'il étoit possible d'y atteindre, seroit un moyen à tenter: le succès qu'a cette opération en Corse dans la maladie des moutons, connue sous le nom de *la lupa*, ou *charbon malin*, lui fait, avec raison, présumer qu'elle ne seroit pas moins heureuse dans la circonstance présente.

Sur une épizootie de cochons.

une égale nécessité; puisque, d'un côté, on ne fait aucun emploi dans les arts, au moins que nous sachions, de la peau de l'animal, et que de l'autre, la coction des viandes, en général plus longue quand il s'agit du cochon, et toujours poussée plus profondément, en détruit tout le poison. Si nos armées en l'an 6 ont tiré une abondante nourriture des bêtes à cornes attaquées d'une maladie non moins dangereuse, sans que l'altération de la santé y ait été plus marquée que dans d'autres tems, il est probable qu'il n'y auroit pas de plus grands accidens à la suite de la nourriture qui vient d'être proscrite. Virgile qui dit aussi :

Donec humo tegere ac foveis abscondere discant
Nam neque erat coriis, usus,

donne bientôt après une raison qui, en justifiant cette proscription des chairs des animaux malades, prouve assez clairement qu'il n'étoit pas éloigné de penser comme nous :

Nec viscera quisquam
aut undis abolere potest, aut vincere flammâ.

Ce qui suppose que, si le lavage répété avoit pu les rendre saines, ou si elles avoient pu

re, on n'eût pas hésité de les servir sur tables (1).

Sur une épizootie de cochons.

Quoi qu'il en soit, messieurs, du fondement de l'opinion de vos commissaires, elle va cependant point jusqu'à condamner double précaution de police dont il s'agit. savent qu'il faut défendre les hommes dangers que peut leur faire courir intérêt, lorsqu'il est mal entendu, et tout lorsqu'il peut être sordide. C'est une me aujourd'hui connue, que le tannage des aux ôte à ces objets de commerce toutes suites qu'on en pourroit craindre, mais garde, mais le transport, lorsqu'ils se font ns attention, peuvent éterniser l'épizootie. est aussi vrai que le lavage et le feu purient réellement les viandes; mais rien n'est oins assuré que l'homme insouciant des mpagnes fasse un usage circonspect de la mission de les manger : il les portera sur table à moitié cuites; il avalera le bouillon

(1) M. Bodin nous a rappellé un mémoire de Monet, inséré dans la seconde partie des Opuscules de Académicien, page 236, où l'on trouve depuis la ge 241 jusqu'à la page 244, une réunion de ts bien propres à confirmer, par leurs frappans détails, l'opinion que nous venons d'émettre.

Sur une épizootie de cochons.

qu'il en aura fait sans les avoir préalablement mises en morceaux minces et lavés; et ce circonstances peuvent devenir déterminant d'une maladie à laquelle il auroit déjà acq des dispositions. Vos commissaires sav aussi qu'il y a cette différence entre armées et les habitans d'un pays; que cel là, par leurs marches, leurs contre-march par leur continuel mouvement, détrui la force des causes de localité dont ce au contraire éprouvent l'influence toute tière. C'est cette considération qui expli pourquoi les épizooties précèdent souv les épidémies, au point qu'il s'est établi préjugé, qui, de tems immémorial, les fait regarder comme l'effet.

Pervenit ad miseros damno graviore colonos pest
dit OVIDE.

Cursu, nos quoque nunc petit.
SEVERUS SANTUS.

Quæ prima equorum, boumque armen invasit, mox pecudes et alia quaprupe aggressa est, deinde pastores et colon attigit et totum romanum agrum pers gata, urbem invasit. DENIS D'HALICARNAS

Delectus consulibus eo difficilior er quod pestilentia quæ, priore anno, in bo

gruerat, eo verterat in hominum morbos.

TITUS-LIVIUS.

Sur une épizootie de cochons.

Si les causes qui produisent l'épizootie ...sent en même tems sur l'homme, nul ...te qu'il ne puisse survenir quelque épi...mie; mais en admettant même qu'elle sera ...lquefois d'un genre à-peu-près semblable, ...'est pas vrai qu'on le doive à l'épizootie. ...st une vérité qu'il importeroit de mettre ...n dans un grand jour. Depuis deux ans ...st mort à la Flèche deux personnes par ...charbon, dit M. Boucher : des accidens ... cette nature ne pourroient plus s'y ré...er en ce moment, sans exciter une alarme ...érale, sur-tout d'après la terreur que ...d à répandre son mémoire; et cependant ...n'auroient rien de plus étonnant, puisque ... premiers événemens ont eu lieu par l'effet ...l de quelque cause particulière aux vic..., et qu'il n'y a pas de raison pour qu'ils ...puissent se renouveler sans annoncer un ...er plus général.

...quelle que soit l'opinion de tous les tems, ...tous les pays, et même de toutes les ... d'hommes sur cet objet, vos commis... se sont assurés par de nombreux rap...chemens de faits que l'épizootie qui est

Sur une épizootie de cochons.

propre à une espèce d'animaux, n'entraîne point de maladie sur les autres espèces, ou moins par contagion. Encore une fois, les hommes peuvent éprouver des affections populaires après des épizooties; mais ils les eussent éprouvées sans ces épizooties; leurs dispositions organiques, leurs habitudes, leurs passions donnent même aux causes qui agissent sur eux comme sur les animaux, des modifications généralement si peu semblables que nous venons de voir tout récemment, à la suite de l'épizootie étendue qui a désolé pendant six à sept ans toutes les campagnes de la France, que les épidémies n'ont cependant pas été plus multipliées que dans les années précédentes, et sur-tout que les maladies qui ont régné, n'ont eu aucune analogie très-rapprochée avec l'affection épizootique. Mais revenons au mémoire de M. Boucher qui nous a forcés à nous permettre cette digression.

Nous n'avons trouvé dans ce mémoire aucun conseil relatif à l'utilité de désinfecter les toits où les cochons sont morts; cette attention toutefois est essentielle.

Nous ne dirons point avec Virgile :

Disce et odoratam stabulis accendere cedrum,
Galbano agitare graves nidore chelydros.

Ce

Ce moyen est de trop peu d'effet à côté de celui de M. de Morveau, qui se trouve suffisamment recommandé par ce que nous avons déjà dit. Mais nous pensons qu'on doit encore brûler tout ce qui a servi aux malades, surtout lorsque les objets sont de peu de valeur; quant aux autres, ils doivent être désinfectés d'une manière spéciale. Nous desirerions qu'on enlevât ensuite six pouces de l'aire du toît qu'on enterreroit dans les fumiers, et qu'on remplaceroit par des glaises battues; qu'on enduisît toutes les parois d'un lait de chaux, après en avoir réparé tout le crépi avec un mortier de chaux et de sable, ou l'avoir bien lavé avec l'eau de chaux; enfin qu'on renouvelât les fumigations d'acide marin avant que de faire habiter de nouveau ces lieux ainsi désinfectés.

Sur une épizootie de cochons.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

D'AVRIL 1807,

JOURS	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	MAXIM.	MINIM.	A MID.	MAXIMUM.	MINIMUM	MIDI.
1	+ 5,1 s.	+ 0,8 ma	+ 4,	27,7,95 s.	27,7,75 s.	27,7,75
2	+ 6,0 mi.	− 0,4 ma.	+ 6,0	27,9,20 s.	27,8,47 ma.	27,9,20
3	+ 2,8 s.	− 0,0 s.	+ 0,6	8,0,20 s.	27,9,68 ma.	27,10,25
4	+ 4,9 mi.	− 1,5 ma.	+ 4,9	28,2,35 s	28,0,72 ma.	28,1,30
5	+ 5,7 s.	− 2,8 ma.	+ 5,,	28,3,18 mi.	28,2,56 ma.	28,3,28
6	+ 9,2 s	− 1,9 mi.	+ ,3	28,2,70 ma.	28,0,60 s.	28,1,50
7	+ 3,0 s.	− 8,5 ma.	+ 12,6	28,1,25 s.	28,0 27 ma.	28,0,85
8	+12,3 s.	+ 2,7 ma	+ 11,	28,3,00 ma.	28,2,20 ma	28,3,00
9	+12,0 s.	+ 3,2 ma.	+ 11,4	28,3,87 ma.	28,3,25 s.	28,3,85
10	+13,7 s.	+ 4,0 ma.	+ 13,6	28,3,00 ma.	28,0,78 s.	28,2,00
11	+14,7 s.	+ 7,6 ma	+ 14,6	27,11,40 ma.	27,9,00 s.	27,10,40
12	+12,9 mi.	+7,3 s	+ 12,6	27,8,08 ma	27,7,00 s.	27,8,00
13	+12,9 s.	+ 8,3 ma.	+ 12,8	27,6,20 ma.	27,5,72 s.	27,6,68
14	+13,0 s.	+ 5,6 s.	+ 10,0	27,5,84 mi.	27,5,33 s.	27,5,84
15	+12,8 s.	+ 6,2 ma.	+ 11,9	27,5,40 ma.	27,3,70 s.	27,4,50
16	+ 5,8 mi.	+ 2,0 s.	+ 4,3	27,7,602 s	27,4,77 ma.	27,5,52
7	+ 5,7 s.	+ 2,5 ma.	+ 4,3	27,9,25 s.	28,8,53 s	27,8,95
18	+ 4,9 mi.	− 0.1 ma	+ 4,9	27,10,80 s.	27,10,22mi.	27,1 ,2
19	+ 5,2 mi.	− 0,5 ma.	+ 5,2	28,0,00 s.	27,10,95mi	27,10,95
20	+ 2,5 s.	− 0,1 ma	+ 2,3	28,1,62 s.	28,0,50 ma.	28,1,36
21	+ 5,3 mi.	+ 0,5 ma	+ 5,3	28,2,03 ma.	28,1,75 mi.	28,1,75
22	+ 8,7 s.	− 0,0 ma.	+ 7,	28,0,52 ma.	27,11,50 s	28,0,00
23	+13,8 s.	+ 3,7 ma	+ 12,4	28,0,94 s.	28,0,35 ma	28,0,56
24	+14,7 s.	+ 7,2 ma,	+ 13,4	28,1,95 s.	28,1,46 ma	28,1,95
25	+15,7 s.	+ 6,4 ma.	+ 14,3	28,2,40 ma.	28,1,95 ma.	28,2,30
26	+17,0 mi.	+ 6,2 mi.	+ 17,0	28,2,60 min	28,2,15 s	28,2,61
27	+20,4 s.	+11,17ma.	+ 19,	28,2,55 mi.	28,2,40 s.	28,2,95
28	+19,4 s.	−11, 3 ma.	+ 17,6	28,2,60 mi.	28,2,40 ma.	28,2,60
29	+20,7 mi	+10,5 ma.	+ 20,7	28,1,75 mi.	28,0,68 s	28,1,15
30	+20,5 mi.	+ 9,6 ma.	+ 20,	28,0,48 mi.	27,11,00ma.	28,0,25

RÉCAPITULATION.

Plus grande élévation du mercure.	28,3.87	le 9
Moindre élévation du mercure.	27,3,75	le 15
Élévation moyenne.	27.9,81	
Plus grand degré de chaleur.	+,20,7	le 30
Moindre degré de chaleur.	− 2.8	le 5
Chaleur moyenne.	+8,9	

FAITES A L'OBSERV. IMP. Par M. Bouvard astronome, membre de l'Institut national.

Jours	Hyg. à midi	Vents.	VARIATIONS DE L'ATMOSPHERE.
1	91,0	S	Br. neig, ciel c. n. cont., assez beau sur lemid.
2	60,0	O. N. O	Forte gel. bl., ciel nuag. c. un peu voilé, c. c.
3	86,0	N.	Ciel couvert, n. très-abond. gr. pluie, c. nuag
4	80,5	O. N. O	Légers br., b. ciel, ciel nuag. n et gr. tr. b. c
5	73,0	N. E.	Beau ciel, très-beau ciel.
6	63,0	S. E.	Légers brouillards, beau ciel, ciel superbe.
7	68,0	E.	Ciel nuageux, ciel voilé.
8	73,0	N.	Brouil., c. bl, beau ciel. vapeurs à l'horison.
9	72,0	N.	Brouillard, ciel superbe.
10	75,0	O.	Idem, ciel un peu voilé, ciel couvert.
11	61,0	S.	Ciel légérement couvert, tems calme.
12	72,0	S. O.	Ciel c., pet. pl. fine, quelques éclairs, c. nuag.
13	80,0	S O.	Ciel couv. pet. pl. par int, quelq écl., c. couv
14	86,0	S O.	Pluie forte et abond, ciel très-nuageux.
15	77,0	S.	Quelques écl., ciel à demi couv., ciel couv.
16	83,0	N.	Ciel couv., pluie fr., pl. cont., ciel nuageux.
17	70,0	N. fort.	Beauc. d'écl., c. c., quelq. fl. de n., pl. et n ab
18	74,0	N. O. O. f.	Brouil. à l'hor, c. n., neige, c. couv. neig. ab.
19	77,0	O. N. O.	Leg. br, n. fine et ab, c. n., gr. et n., beau c.
20	73,0	N. N. E	Très-beau ciel, ciel couvert.
21	69,0	N.	Ciel c., quelq. écl., ciel un peu n. c. assez beau.
22	75,0	N. E.	Ciel couvert, ciel très-nuageux.
23	76,0	S.	Beauc. d'éclairs, ciel voilé, ciel couvert.
24	71,0	O.	Couvert, ciel nuageux.
25	79,0	N. fort	Ciel n. et voilé, beauc de p. n, très-beau ciel.
26	64,0	E. fort.	Très-beau ciel, brouillards, beau ciel.
27	71,0	S. S. E.	*Idem*, superbe, quelques légers nuages.
28	73,0	S. S. O.	Petits nuages pomelés, beau ciel.
29	68,	S.	Ciel nuageux, quelques légers nuages.
30	65,	E.	Beau ciel, légers brouillards

Récapitulation

Nomb. de jours beaux.		Le vent a s. du N.	8 fois
de couvert	3	N. E.	2
de pluie	9	E.	3
de vent	30	S-E.	1
de gelée	10	S.	3
de tonnerre	0	S-O.	4
de brouillard	8	O.	3
de neige	4	N-O.	3

Eau de pluie tombée dans le c. du mois 1 pouc. 0 lig.

LITTÉRATURE MÉDICALE FRANÇAISE.

Traité d'accouchemens de maladies des femmes, de l'Éducation médicinale des enfans, et des maladies propres à cet âge ; par C. M. GARDIEN, *docteur en Médecine, etc.* (1).

Accouchemens, maladies des femmes et des enfans.

M. Gardien, qui depuis quelques années fait des cours particuliers d'accouchemens et de maladies des femmes et des enfans, publie, dans l'ouvrage que nous annonçons, le résultat de ses leçons sur cette matière. Il a mis à profit les divers travaux qui ont successivement été faits sur les sujets différens qui se rattachent à son entreprise; et son ouvrage est ainsi devenu une collection à-peu-près complette sur ces matières. On sera sans doute bien aise de trouver les documens principaux relatifs aux accouchemens, réunis au Traité complet des maladies des femmes et des enfans, et de pouvoir ainsi puiser dans le même livre ce qu'il falloit aller chercher dans plusieurs, quoique sur un sujet peu différent.

M. Gardien n'a pas suivi la marche jusqu'ici généralement tracée pour la division et l'arrangement de ses matériaux. Il a traité d'abord des fonctions propres au sexe, selon l'ordre de leur développement naturel; ainsi il ne s'occupe de l'accouchement qu'après avoir traité de la menstruation, de la conception et de la grossesse, et puis il s'est livré aux recherches indispensables pour donner tous les développemens nécessaires au traité particulier de la conservation des femmes et des en-

(1) Voyez l'annonce de l'ouvrage, tom. XXVIII, pag. 70.

fans : tout cela est précédé de l'exposition anatomique des parties de la femme, qui ont rapport aux diverses fonctions propres à son sexe. Tel est l'ensemble du plan que s'est tracé l'auteur, et qu'il a interrompu quelquefois, entr'autres, pour se livrer à l'examen de diverses questions de médecine légale toujours relatives à son sujet.

Accouchemens, maladies des femmes et des enfans.

En réfléchissant sur l'objet et le but des traités généraux dans les sciences en général, on voit qu'ils se réduisent à présenter le système complet des connoissances acquises, réunies avec ordre, discutées avec impartialité, et réduites en principes propres à diriger l'opinion des jeunes gens, à l'instruction desquels ces ouvrages sont consacrés.

Il faut donc voir dans ce genre de travaux deux choses; l'une est la compilation judicieuse de ce qui a été fait antérieurement, et il faut convenir que cette partie a aussi ses difficultés; l'autre, et celle-ci est bien plus ardue, consiste à examiner, à peser et à juger, en quelque sorte, les matériaux ou les produits de cette compilation.

Dans les sciences expérimentales, et tout le monde sait que la médecine se range dans cette classe, les diverses questions qui se présentent, ne peuvent être jugées que d'après l'expérience, qui n'est autre chose que la science ou la connoissance des objets, d'après des observations ou des essais plus ou moins répétés : *Experientia est scientia et cognitio ex multis experimentis acquisita.* Or, cette expérience peut se prendre dans l'ensemble des faits observés depuis les premières époques de la science. Et comme l'ouvrage que nous annonçons est une collection résumée, en quelque

Accouchemens, maladies des femmes et des enfans.

sorte, de tous les faits relatifs à cette partie de l'art de guérir, il peut, par cela même, contribuer pour beaucoup à former l'expérience des jeunes gens, surtout lorsqu'ils seront assez instruits pour pouvoir se prononcer dans l'occasion et se décider entre telle ou telle autre opinion.

Nous avons déjà dit qu'il falloit considérer comme deux objets différens dans les traités généraux; l'un est la compilation des faits; l'autre la juste appréciation de ces mêmes faits, pour arriver à la solution exacte des questions auxquelles ils se rapportent.

M. Gardien nous paroît avoir, en général, également bien traité ces deux parties dans son ouvrage, du moins autant que le permettoient les nombreuses difficultés qu'il a eu à vaincre. Si dans quelques questions, après avoir présenté les diverses opinions émises sur ce sujet, il ne s'est pas prononcé d'une manière positive, on ne doit en accuser que sa modestie, et cette louable retenue, beaucoup trop rare aujourd'hui; de la même manière qu'il faut attribuer au zèle et à la vivacité du jugement et de l'imagination les décisions quelquefois hardies qu'on peut lui reprocher dans certains cas.

Un traité général, conçu d'après le vaste plan que nous avons fait connoître, est peu susceptible d'analyse, par cela même que, destiné seulement à présenter le tableau des connoissances acquises, il ne comporte guère d'idées neuves et sur-tout de découvertes fondamentales. En général, dans les travaux destinés à l'enseignement, l'esprit humain embrasse trop de choses à-la-fois pour pouvoir s'appesantir sur quelques-unes, de manière à ajouter aux connoissances

acquises. Cependant, pour donner à nos lecteurs une idée de l'ouvrage, et pour les mettre dans le cas de l'apprécier, nous allons en extraire quelques fragmens.

Accouchemens, maladies des femmes et des enfans.

Dans le premier volume, l'auteur, en donnant l'exposition anatomique des parties sexuelles de la femme, parle du vagin et par suite des irrégularités et des conformations vicieuses de cette partie.

L'oblitération du vagin constitue un de ces principaux vices de conformation ; cette oblitération peut être naturelle ou accidentelle. Nous ne nous occuperons ici que de l'oblitération naturelle comme formant un point important de thérapeutique chirurgicale dont nous serons bien aises de donner ici un aperçu.

« Dans le cas d'agglutination naturelle des grandes lèvres et de la vulve, dit l'auteur, la partie antérieure seule du vagin peut être réunie, ou le canal être fermé dans toute sa longueur. Toutes les fois que l'union des parois du vagin a précédé la naissance, avant d'entreprendre la division il faut s'assurer si la matrice existe. Si on tentoit l'opération dans un cas où l'uterus manqueroit, elle seroit en pure perte. Or, plusieurs observations apprennent que l'utérus peut manquer. En 1757, M. Bousquet a communiqué l'observation d'un fœtus mal conformé, dans lequel il s'est assuré, d'après une recherche anatomique exacte, qu'il n'existoit point de vessie urinaire ni de matrice, et que l'ouverture de l'anus, au lieu de s'ouvrir dans le lieu ordinaire, étoit placée sur le côté du vagin. Thoden et le docteur Théophile Engel citent aussi chacun une observation dans laquelle l'uterus manquoit. M. Caillot a également rapporté un exemple analogue, tiré de

Accouchemens, maladies des femmes et des enfans.

la pratique du professeur Boyer. Ce praticien célèbre s'assura qu'il n'existoit point de matrice en introduisant un catheter dans la vessie urinaire et en portant un doigt de l'autre main dans l'anus, qu'il promena dans toutes les directions et sur-tout de bas en haut. En présentant la convexité de la sonde vers le rectum, comme on le pratique pour l'extraction d'un calcul urinaire, il reconnut, en le remuant dans divers sens, qu'il n'y avoit aucun corps intermédiaire placé entre la vessie et le rectum ».

» Si l'union est naturelle, quoique la matrice existe, il faut encore attendre pour opérer que la femme éprouve quelque incommodité; car quoiqu'on ait reconnu, par le doigt introduit dans le rectum, que la matrice existe, il seroit possible qu'elle s'ouvrît dans un autre canal, ce qui rendroit l'opération inutile. De plus, elle n'est praticable qu'autant que la coalition des parois n'a lieu qu'à l'orifice extérieur; ce que l'on reconnoît par le sang des règles qui s'accumule dans la cavité du vagin, distend le canal et rend sa dilatation appréciable par le doigt porté dans l'anus; le moment où le vagin est distendu par du sang, est d'ailleurs le plus favorable pour l'opération ».

« La division qui ne peut pas présenter de grandes difficultés, lorsque la partie antérieure est la seule qui soit réunie, seroit aussi difficile que dangereuse, si la coalition a lieu dans toute la longueur des parois du vagin. En cherchant à disséquer les côtés du vagin, on pourroit les blesser, ouvrir le canal de l'urètre, la vessie, le rectum et produire des hémorragies graves: c'est avec raison que Morgagni défend l'opération dans ce cas ».

M. Gardien, en parlant des différentes maladies qui surviennent aux femmes en couche, a traité de l'engorgement des membres abdominaux, qui survient si communément aux accouchées. Il a longuement combattu l'opinion qui consistoit à regarder cette lésion comme un engorgement laiteux produit par la métastase de ce fluide; et il s'est fondé sur ce que cette maladie se présente à d'autres époques qu'à la suite des couches. Puzos a vu trois fois la douleur de l'aîne avec infiltration des extrêmités et une corde douloureuse et rougeâtre le long de la partie interne de la cuisse pendant le cours de la grossesse. Le même auteur a vu cette maladie survenir deux mois après la grossesse; la malade s'étoit imprudemment exposée à l'impression du froid humide.

Accouchemens, maladies des femmes et des enfans.

M. Gardien remarque que si le moment des couches est celui où l'on voit le plus ordinairement les glandes lymphatiques de l'une des aînes devenir douloureuses, et l'extrêmité abdominale correspondante s'engorger, c'est que cette époque de la vie est une de celles où ces glandes sont le plus irritées; sans compter qu'à l'époque de l'accouchement, et immédiatement après, les femmes sont plus sensibles au froid auquel elles sont souvent exposées. Antoine Petit avoit déja prétendu que ces infiltrations sont plus communes en été qu'en hiver, à cause du peu de soin que prennent les femmes de se garantir de l'air extérieur, par la confiance qu'elles ont dans la chaleur de la saison.

La réplétion des mamelles est le produit de l'irritation nerveuse portée vers les extrêmités inférieures; c'est un mouvement fluxionnaire purement nerveux,

Accouchemens, maladies des femmes et des enfans.

et dont l'effet est de changer la direction des fonc vitales pour les porter des mamelles aux aînes.

Une saine critique, l'observation rigoureuse d symptômes que présente l'engorgement des membr abdominaux, qui survient à la suite des couches, permettent de voir dans cette affection qu'une in tation des glandes de l'aîne, du pli du jarret, qui quelquefois commencé par celle de la fosse iliaqu Cette inflammation du système lymphatique im quelquefois une douleur rhumatismale, occasion par l'action du froid, laquelle est accompagnée d' engorgement œdémateux du tissu cellulaire de cuisse, de la jambe et du pied : c'est, sans doute, ce ressemblance qui a porté Leak à comparer le gon ment des extrémités qui a lieu chez les nouvelles couchées, aux tuméfactions que produit l'humeur r matismale.

Donnons à présent la description de la malad telle que l'a présentée M. Gardien.

« Lorsque le lait est monté vers les seins, et qu'i a eu de la fièvre, cet engorgement se déclare ra ment avant le cinquième ou le sixième jour de l'acc chement, et souvent vers le douzième ou le quinzi seulement. Le plus ordinairement vers le dixième o douzième jour de la couche, et quelquefois même p tard, comme à six semaines, la femme éprouve mal-aise universel, des frissons irréguliers, un engo dissement à la cuisse, du côté où se fait l'infil tion ; une seule cuisse est ordinairement affectée. A que l'accouchée se plaigne de douleurs dans l'a et dans la partie supérieure de la cuisse, ce qui l'annonce que l'infiltration est à craindre, elle co

i assez souvent par éprouver une pesanteur et des
urs sourdes dans le bassin ; en sorte que la ma-
commence par l'engorgement des glandes de la
iliaque. La douleur est communément plus vive
ie les cuisses sont allongées, que lorsqu'elles sont
enues dans un état de flexion, par le moyen d'un
sin ; par cette précaution on prévient le tiraille-
des glandes engorgées : la douleur se fait sentir
lus vivement le long du trajet des vaisseaux lym-
ques. La vivacité des douleurs dont se plaignent
:mmes, est en raison de l'intensité de l'inflam-
on des glandes, et de la susceptibilité de leur
itution. Puzos, Levret avoient reconnu que la
on douloureuse de la cuisse, qui précède l'engor-
nt, répondoit à la direction des vaisseaux cru-
. Or, les connoissances acquises par les modernes
système lymphatique, nous apprennent que deux
bes de vaisseaux lymphatiques, l'une superficielle,
e située profondément, accompagnent les gros
aux sanguins. On distingue communément une
douloureuse, qui offre quelquefois une légère
: rouge, qui a toute l'apparence d'une partie éry-
iteuse ; c'est la première chose qui frappe dans
nen de cette maladie. La direction de cette corde,
it la même que celle des vaisseaux lymphatiques,
orgement de quelques-unes des glandes de cette
qui a précédé, et que l'on peut aisément re-
oitre, prouvent évidemment que l'infiltration des
mités inférieures, chez les nouvelles accouchées,
rvient qu'à la suite des désordres que cet état
amené dans le système lymphatique ».

ii l'on fait attention à la série des autres symp-

Accouchemens, maladies des femmes et des enfans.

tômes qui accompagnent cette maladie, on ne
pas douter qu'elle ne soit caractérisée par une irrita
inflammatoire plus ou moins violente des gla
lymphatiques, qui, ne fournissant plus un libre
sage à la lymphe, occasionne l'engorgement et la
tension des vaisseaux lymphatiques. Cette corde,
mée par les vaisseaux lymphatiques distendus p
lymphe, dont le passage à travers les glandes
aînes est empêché, paroît quelquefois pleine de p
tubercules rouges, enflammés, comme des bosse
des nœuds : cette corde peut cependant paroître
rougeur, si la distension des vaisseaux n'est que
gère et n'est pas accompagnée d'inflammation. La
ladie peut encore se déclarer sans gonflement sen
et sans aucun changement dans la couleur, si l
flammation, quoique très-forte, attaque seulement
vaisseaux lymphatiques situés profondément : ces d
niers sont quelquefois les seuls distendus, quoiqu
vaisseaux superficiels soient le plus communém
affectés ».

» Il est rare que l'enflure ne succède pas à la doul
Au bout d'un jour ou de deux, la douleur diminue, et
cuisse se tuméfie ; le gonflement continue pendant h
à dix jours, et est proportionné à l'obstruction
glandes. La dilatation des vaisseaux lymphatiques
probablement la suite de cette obstruction, puisqu
d'après Mascagni, il n'est aucun vaisseau lymphatiq
qui ne traverse une ou plusieurs glandes conglobée
avant d'aller s'ouvrir dans le canal thorachique ou da
les veines : on peut trouver la raison de la facilité qu'o
les extrêmités inférieures à s'engorger, dans les com
munications qu'ont leurs vaisseaux lymphatiques avé

glandes du bassin et celles qui sont sur les côtés du
in ».

Accouchemens, maladies des femmes et des enfans.

Dès que le gonflement de la cuisse commence, la
be est atteinte de la même tension douloureuse
existoit à la cuisse; on peut dès-lors s'appercevoir
l existe une telle roideur dans le jarret, qu'il est
ossible à la femme de plier la jambe. Souvent on
distinguer l'engorgement de la glande lympha-
de cette partie qui a précédé l'enflure; au moment
sensibilité diminue, elle s'engorge et se tuméfie
sivement, comme je l'ai dit pour la cuisse, et
le même espace de tems ».

Le pied éprouve ensuite, comme la cuisse et la
e, un état de tension douloureuse, qui diminue
le lendemain ou le surlendemain, à mesure que la
ffaction se déclare. J'ai vu le pied être tendu en
me tems que la jambe, et s'engorger avec elle. La
die n'arrive pas toujours au même degré d'inten-
la saison, le tempérament, la foiblesse de la
e et sa susceptibilité apportent des différences ».

Le gonflement et l'infiltration séreuse qui survien-
sont d'accord avec la nature et les fonctions des
s lymphatiques. Les expériences de Mascagni
ssent avoir prouvé que les vaisseaux absorbans
xtrémités qui prennent leur source dans les cel-
du tissu cellulaire, passent tous à travers une
sieurs glandes, avant que d'aller s'ouvrir dans les
aux sanguins. Lorsque les glandes sont obstruées,
uide qui ne peut pas les traverser, engorge et
les lymphatiques; les vaisseaux distendus ne
ant plus se débarrasser sont incapables de pomper
uides que laissent exuder les vaisseaux exhalans.

La lymphe non absorbée remplit peu-à-peu les vités aréolaires du tissu cellulaire, les dilate et d lieu à l'anasarque. L'hydropisie ne trouve-t-elle quelquefois sa source dans une lésion des glande dans une compression qui s'oppose au retour des fl extravasés? Inflammation de quelques glandes; i méabilité de ces organes au fluide qui doit les tra pour se rendre au canal thorachique ou dans les v distension des vaisseaux dans lesquels le liquide cumule; impossibilité de la part des absorbans; que la distension est portée au dernier degré, de per la lymphe qui s'épanche dans l'intérieur de lules du tissu cellulaire par les vaisseaux exha non par les pores des vaisseaux sanguins, com indiqué Mascagni; apparence d'anasarque que sente la maladie, à raison de la rétention de humeur dans le tissu cellulaire; tels sont les p mènes qu'offre l'engorgement des membres minaux à la suite des couches. Il n'en est aucu ne soit la conséquence ou l'indice de la malad glandes conglobées, ou des désordres qu'elle p dans le système lymphatique. Il est très-probabl lorsque les glandes de l'aisselle sont affectés membres thorachiques peuvent également pr l'ensemble des phénomènes que je viens de d portés à un degré plus ou moins intense, avec o infiltration, suivant la violence de l'inflamma de l'obstruction des glandes. Mais je n'ose pas prononcer affirmativement, parce que les extr supérieures étant plus rarement attaquées de cet ladie, je n'ai pu l'observer que deux fois avec u flement à peine sensible. Les auteurs en citent

s observations; mais elles sont si peu détaillées, elles ne pourroient pas servir à établir ou à infirr la ressemblance que je crois exister entre l'engourssement et la douleur que la femme dont je parle, ouva dans l'épaule, et dans tout le bras et l'avants, à la suite de l'engorgement des glandes de l'aisle, et la tuméfaction que l'on observe aux membres lominaux, lorsque les glandes de l'aine sont engors et douloureuses ».

Une femme peut également sentir un léger engourssement à l'aine avec de la douleur, qui disparoissent ns l'espace de quelques jours, sans qu'il se manifeste gonflement; ce qui vient à l'appui de l'identité de ture, que je crois exister entre ces deux affections ».

« Dans le mois de brumaire an 10, madame M***, ni nourrissoit son enfant, a éprouvé le quatrième jour ne douleur sourde dans les aines, avec un sentiment froid très-vif, frisson la nuit, accès de fièvre, sans u'il soit survenu de gonflement. J'ai encore vu, dans mois de floréal an 9, madame G*** se plaindre d'une esanteur dans le bassin, d'une douleur dans les aines, un engourdissement dans la cuisse, qui le lendemain s'est fait sentir dans la jambe et puis dans le ied, comme si les parties avoient dû se tuméfier, ns que ces phénomènes aient été suivis de gonflement. Peut-on penser que l'attention que j'avois eue faire envelopper la cuisse de flanelles chaudes, s la première atteinte du mal, ait contribué à préenir l'infiltration? Comme le froid est la cause la us ordinaire qui détermine ces infiltrations, lorsu'une femme a l'imprudence de s'y exposer, pour u qu'elle y soit prédisposée, il me paroît assez na-

turel de penser que la chaleur, appliquée sous
Accouchemens, maladies des femmes et des enfans. sèche, dès le début de la maladie, est un des n
les plus convenables pour en arrêter les progrès
» Dans ce cas il ne survient pas d'épancheme
reux, parce que la glande n'est pas tellemei
gorgée, que le fluide ne puisse la traverser; ou
elle est obstruée, les vaisseaux lymphatiques
aboutissent, se débarrassent des fluides qu'i
absorbés dans les cavités du tissu cellulaire, pa
anastomoses avec d'autres rameaux qui vont
dans les glandes voisines, où les fluides circule
core librement: Mascagni a démontré ces com
cations ».

« La maladie, dès son invasion, est quelquef
compagnée de fièvre, qui prend le plus souvent
ractère d'une fièvre intermittente; sa durée varie
les différentes femmes; elle est irrégulière; et
ques-unes paroissent éprouver plusieurs accès en
quatre heures. Il m'a toujours paru, en interr
les femmes, que la fièvre se faisoit sentir bien p
vement vers le soir et la nuit; dans plusieurs cas
a point de fièvre, sans doute, parce que la femn
très-peu irritable ».

« Lorsqu'il y a de la fièvre, elle a toujours été
dée de l'inflammation des glandes lymphatiques
l'engourdissement de la cuisse. Les symptômes le
comme la tension et la douleur dans l'aine, l
tension et le gonflement de la partie, sont la ca
la fièvre, qui doit être considérée comme symp
tique. On ne peut pas les regarder comme l'ef
mouvement fébrile; ils arrivent toujours au moir
sieurs heures avant le frisson, et ils sont quelq

portés à un extrême degré de violence, lorsque
ièvre se déclare; elle est proportionnée à l'inten-
de l'affection des glandes conglobées et des vais-
ix, qui en est la cause et non la conséquence; le
flement de la cuisse commence aussitôt que la fièvre
essé. »

Accouchemens, maladies des femmes et des enfans.

Cette fièvre éphémère et symptomatique peut de-
ir une cause occasionnelle que la femme contracte
idémie régnante, et que la fièvre en prenne le
e : il est important de la modérer, comme je le
ai tout à l'heure, pour prévenir cette dégénérescence;
elle persistoit, l'inflammation pourroit se propager
x intestins, et produire une péritonite, ou un épan-
ement dans le tissu cellulaire du péritoine et des li-
mens larges, qui ne doit, peut-être, être regardé que
mme une extension de l'affection du système lym-
hatique, fixée primitivement sur les membres abdo-
inaux : j'ai cependant observé que, dans quelques cas,
a maladie commençoit dans l'intérieur du bassin. »

« Vers la fin du huitième ou du dixième jour, tout le
embre estœdémateux; son volume devient quelquefois
ouble de celui de la cuisse qui n'est pas affectée; la
artie ne peut pas se mouvoir sans douleur; dans l'état
le repos elle est peu douloureuse. La résolution s'o-
ère lorsque l'inflammation des glandes lymphatiques,
t l'obstruction qui en est la suite, diminuent de ma-
ière à permettre aux fluides de les traverser; elle
'obtient plus tôt ou plus tard, suivant le degré de
l'obstruction des glandes : cette terminaison est la plus
commune et la plus avantageuse. Quelquefois, ce-
pendant, il se forme dans la substance cellulaire des
bcès qui donnent lieu à des ulcères très-rebelles. Sui-

Accouchemens, maladies des femmes et des enfans.

vant Antoine Petit, la quantité de la suppuration p
les rendre mortels. Deux observations de Puzos pro
vent que la résolution s'obtient quelquefois très-tar
dans l'une, la femme ne fut guérie radicalement qu
près six semaines ; et dans l'autre, qu'au bout de de
mois, quoiqu'on eût employé beaucoup de médi
mens, soit intérieurement, soit en topiques. »

« Comme dans les affections rhumatismales l'inf
tration abandonne souvent une partie pour se porter s
une autre ; cette mobilité ne suffit pas pour prouver u
identité de nature avec le rhumatisme : on la voit qu
quefois revenir ensuite sur l'extrémité qu'elle av
abandonnée. Lorsque le mal passe d'un côté à l'autr
le membre abdominal, le premier affecté, éprouve o
dinairement du soulagement : dans quelques cas,
peut occuper les deux extrémités en même tems. »

« Lorsque l'engorgement passe d'une cuisse à l'aut
la femme éprouve les mêmes phénomènes qu'au déb
de l'affection. Pendant la durée de la distension i
flammatoire des glandes de l'aine, elle se plaint
mal de tête, d'un peu de toux ; elle est altérée et
le pouls plus élevé. On apperçoit, avant l'invasion
la fièvre, les phénomènes locaux qui caractérise
cette maladie, dont la présence suffit pour donner li
à cette fièvre symptomatique : tous les accidens cesse
dès que l'infiltration paroît. »

Quant au traitement de la maladie, comme il
fort aisé de prévoir l'instant où cette lésion peut su
venir, il faut sur-tout s'attacher à en empêcher le d
veloppement. Le moyen le plus sûr de prévenir ces i
filtrations est de recommander à la nouvelle acco
chée de ne pas sortir trop promptement lorsque l'

est froid et humide, sans se bien couvrir les parties génitales; aussi les pays froids sont-ils ceux où l'on rencontre le plus souvent cet accident à la suite des couches : plus la température est variable, plus les nouvelles accouchées y sont exposées. Cependant, malgré ces précautions, on n'est pas sûr de prévenir toujours la maladie, quoiqu'on évite ainsi une des causes les plus propres à la favoriser ».

D'après l'éthimologie que Puzos a donnée de cette maladie, on sent bien qu'il fait avec force l'emploi des prétendus anti-laiteux, auxquels on a en effet accordé beaucoup trop de confiance, et que l'on emploie aussi trop souvent. Le seul qui convienne est le petit-lait de Weiss, dans les cas seulement où il existe quelque complication gastrique plus ou moins avancée : dans tous les cas, il ne faut point perdre de vue que l'action des purgatifs ne peut que favoriser la tendance vicieuse des mouvemens vers les extrémités inférieures; les évacuans émétiques ne partagent pas ces inconvéniens, au contraire; et c'est là une des considérations, qui rendent la méthode de Doulcet, si souvent indiquée et si généralement efficace.

Pour diriger convenablement le traitement approprié, il faut distinguer deux périodes dans cette maladie.

Dans la première, on doit chercher à calmer l'inflammation des glandes lymphatiques par les cataplasmes adoucissans, et par les fomentations émollientes, moyens auxquels on peut associer de légers sédatifs.

Puzos, dit M. Gardien, me paroît avoir parfaitement saisi l'indication, en ordonnant d'envelopper la

Accouchemens, maladies des femmes et des enfans.

partie avec des flanelles pour la tenir chaudement, dès que l'on reconnoît que la femme est menacée de cette inflammation. Il est avantageux d'entretenir une douce transpiration ; les vomitifs répétés sont utiles ; en favorisant l'action absorbante des vaisseaux lymphatiques, ils dissipent le spasme et excitent une douce moiteur sur la surface du corps ; mais ils ne peuvent opérer une révolution utile par la secousse qu'ils doivent donner, qu'autant qu'on les emploie dès le commencement de la maladie.

« Si l'inflammation locale est très-forte, la fièvre vive, la saignée conseillée par Puzos, Antoine Petit, peut convenir pour combattre les symptômes inflammatoires, et pour obtenir la résolution, qui est la terminaison la plus favorable et la seule qu'on doive tenter, (car la suppuration des glandes est toujours de mauvaise nature). Lorsque les symptômes sont modérés, on doit s'en abstenir, quoique les auteurs que je viens de citer veuillent que l'on saigne du bras, dès les premiers signes qui indiquent que cette infiltration est à craindre : les saignées locales par les sangsues seroient préférables à la saignée générale, qui peut quelquefois être préjudiciable aux femmes en couche, qui, dans ces circonstances, ont beaucoup de dispositions à contracter une fièvre adynamique, sur-tout si on la répétoit plusieurs fois, suivant la pratique de Puzos. Doublet dit n'avoir pas rencontré de cas où elle fût indiquée, et avoir observé qu'elle étoit le plus souvent dangereuse, en augmentant la foiblesse des femmes. »

» Lorsque cette maladie se forme, on ne doit pas perdre de vue la matrice et les mamelles. Quoique la

diminution des lochies et de la sécrétion du lait ne soit que l'effet de l'irritation des glandes qui y attire les fluides, en les détournant de leur route naturelle, il n'est pas moins important pour rétablir l'équilibre dans l'économie, et remédier à cette concentration des forces vitales vers un organe, de rappeler les humeurs vers les seins par la succion, ou de les diriger vers la matrice. L'irritation exercée sur les mamelles, en faisant téter la femme par un enfant, ou au moyen de inçoirs de verre, peut devenir avantageuse en diminuant la sensibilité de la partie malade, dans la même proportion qu'elle augmente celle des seins, en y rappelant l'action vitale nécessaire pour opérer la sécrétion du lait. L'observation semble indiquer l'efficacité de bains des pieds et des jambes, chauds; des bains de vapeurs vers la vulve, pour rétablir l'écoulement des lochies. Dès qu'on a provoqué les lochies, on apperçoit ordinairement une amélioration dans la maladie : ces moyens rappellent-ils les lochies en diminuant la sensibilité de l'utérus, ou en y établissant le mode d'action propre à favoriser cet écoulement ? »

Accouchemens, maladies des femmes et des enfans.

» Dans cette première période, les boissons doivent être adoucissantes; celles qui porteroient légèrement à la peau peuvent convenir : on doit s'abstenir des boissons apéritives recommandées par les auteurs, parce qu'elles pourroient aggraver l'irritation. J'ai vu que ces infiltrations, presque abandonnées à la nature dans la première période, guérissent plus promptement que lorsqu'on emploie les remèdes résolutifs vantés par les auteurs, comme les douches avec la lessive de cendres de sarment, les fomentations de la partie tuméfiée avec des flanelles trempées dans une

dissolution de sulfate de potasse (sel de duobus); la douleur vive qui accompagne cet engorgement lymphatique dans les commencemens, eût dû en faire sentir la contre-indication au médecin observateur, et le porter à suivre un traitement plus convenable, qui varie suivant que la partie est indolente ou douloureuse. »

» La méthode de traitement par les résolutifs appliqués en topiques sur le membre engorgé, conseillés par Puzos, Levret, qui me paroît devoir être nuisible dans la première période de la maladie, peut être employée avec avantage, ainsi que les fomentations aromatiques, lorsque, dans cet engorgement, la douleur est dissipée, et qu'il ne reste plus qu'un œdème. C'est aussi dans cette seconde période seulement, que l'on peut retirer des avantages des boissons apéritives aiguisées avec demi-gros d'acétite de potasse (terre foliée de tartre), ou avec le sulfate de potasse (sel de duobus), et édulcorées avec le sirop des cinq racines apéritives. Lorsque la douleur est entièrement dissipée et que l'infiltration est considérable, les préparations scillitiques, les stimulans, les toniques, comme le quina et la rhubarbe sont indiqués. On aide la résolution par les remèdes qui ont la propriété d'augmenter l'action des autres organes, comme les sudorifiques, les diurétiques, les laxatifs; cependant, souvent la maladie peut guérir sans leur secours; et dans les cas même où ils seroient utiles, on peut beaucoup simplifier ou diminuer le nombre de ces médicamens ».

» Parmi les moyens propres à favoriser la résolution de ces engorgemens, en augmentant l'action des absorbans, aucun ne paroît exercer une action plus puissante sur le système lymphatique, que l'acétite

à potasse, et être plus approprié au mode de sensibilité des absorbans ; on peut en donner dans le petit lait, dans une décoction de cerfeuil, d'un gros à un gros et demi : il paroît l'emporter sur les divers tartrites, parce que son action sur le système lymphatique est plus puissante et plus douce : il sollicite une vacuation abondante d'urines. »

Accouchemens, maladies des femmes et des enfans.

» Quelques minoratifs peuvent être utiles lorsque la résolution commence à s'opérer, en favorisant l'absorption du liquide épanché : on peut mettre une once de tartrite acidule de potasse (crême de tartre) dans un bouillon, ou tenir le ventre libre par une tisane émétisée ; mais les praticiens ont beaucoup trop insisté sur la nécessité des purgatifs, et ils en ont abusé. »

Nous terminerons ce que nous avions à dire sur l'ouvrage de M. Gardien, par quelques considérations sur la fièvre puerpérale.

Sur la fièvre puerpérale.

C'est en général une grande erreur que de croire qu'il existe des maladies, et sur-tout des fièvres générales propres au sexe ; c'est à cette erreur qu'il faut rapporter la plupart des opinions fausses, émises sur la fièvre puerpérale.

Les femmes ont des organes particuliers qui deviennent, il est vrai, le siége de diverses lésions ; mais ces mêmes lésions se rencontrent aussi chez les hommes, quoique sur des organes différens ; et il est aussi ridicule de vouloir créer un système nosologique pour le sexe, qu'il le seroit d'en créer un pour chaque âge, pour chaque climat, etc. Ce sont là seulement autant de circonstances notables qui modifient plus ou moins les affections, mais qui ne les changent pas. Il

Accouchemens, maladies des femmes et des enfans.

n'est aucune de ces maladies prétendues particulières au sexe qui, après un examen bien réfléchi, ne puisse trouver son analogue dans un système général de nosologie. Ainsi les différens états, dépendans des lésions des fonctions propres au sexe, ne constituent point de maladie qui ait une nature propre, et qui exige un traitement différent des autres qui leur sont analogues. On ne doit les envisager que comme dérivant de modifications dont il faut tenir compte, ou comme autant de causes occasionnelles de ces mêmes maladies.

Ces considérations générales mènent naturellement à envisager la fièvre puerpérale de la manière la plus convenable à la nature des faits. Les femmes, par cela même qu'elles sont en couches, se trouvent éminemment disposées à contracter des maladies; et en effet, à cette époque, il n'en est que très-peu qui en soient exemptes. L'expérience prouve que ces maladies sont tantôt une fièvre nerveuse, tantôt une fièvre inflammatoire avec phlegmasie locale des viscères abdominaux, assez souvent une fièvre putride, et le plus ordinairement une fièvre gastrique bilieuse; et en raison des circonstances sous lesquelles se présente la maladie, on est convenu de lui donner le nom de fièvre puerpérale, dénomination d'autant plus précieuse que ne portant avec elle l'idée d'aucun genre de lésion, elle ne peut avoir l'inconvénient d'accréditer ou de propager aucune erreur.

Il est remarquable que de tous les genres de fièvres qui constituent la nature, l'élément principal de la fièvre puerpérale, le plus rare, est l'inflammatoire. Cette vérité, que personne n'a encore contestée, est un des moindres argumens à opposer à ceux qui ne sa-

point séparer la fièvre puerpérale de la supposition appareil phlogistique plus ou moins violent. Com- it en effet la fièvre puerpérale n'excluroit-elle pas quelque sorte le génie phlogistique? les circonstances s lesquelles elle se produit sont entièrement con- res à ce caractère. Le relâchement de la fibre; la abondance des fluides blancs; les évacuations qui ont pendant et après l'accouchement; l'affoiblissement al qui en est la suite; etc. ne sauroient s'allier dans plupart des cas avec l'idée d'une maladie inflam- atoire.

Sur la fièvre puerpérale.

Il est vrai que, si l'on n'étudie que superficiellement tte maladie, l'état douloureux de l'abdomen pourra diquer une phlegmasie des parties contenues dans le as-ventre; mais cet état se rencontre également dans s fièvres bilieuses fortes et dans les putrides. En outre, es praticiens qui auront plusieurs fois, et avec assez *'attention*, examiné la nature de ces douleurs dans ces ivers cas, auront vu que dans la fièvre puerpérale le ntre est plutôt météorisé que tendu; tandis qu'il est allonné, tendu, rénittent et dur dans les véritables flammations des viscères du bas-ventre; dans ce ernier cas, d'ailleurs, la marche de la maladie est ien plus rapide, et sa terminaison bien plus souvent neste. Enfin, le météorisme et la sensibilité exaltée e l'abdomen suivent presque toujours l'accouchement, ors même qu'il n'y a point de fièvre puerpérale, et l'on n trouvera facilement la raison dans les distensions t les fatigues que toutes ces parties ont souffertes.

Pour prouver l'existence de l'inflammation, on s'est utorisé des résultats des autopsies cadavériques qui issent voir des traces d'inflammation dans les in-

Sur la fièvre puerpérale.

testins, dans l'estomac, et le plus souvent dans
péritoine; et sur-tout des dépôts lymphatiques, q
d'autres appellent laiteux, trouvés dans la capacité a
dominale. Mais une objection péremptoire, tirée de
mêmes autopsies, détruit entièrement ces argume
c'est que l'on ne trouve pas constamment ces prét
dues traces de l'inflammation dans la fièvre puer
rale; tandis qu'on les rencontre au contraire dans p
sieurs autres maladies où rien n'avoit pu les faire so
çonner. De plus, ces mêmes caractères se présen
dans d'autres circonstances où il seroit ridicule de s
poser une phlegmasie des parties; c'est ainsi que
fleurs blanches, très-abondantes quelquefois, tienn
le plus souvent à un relâchement, à l'atonie des me
branes qui les secrètent. Enfin ces prétendues tra
d'inflammation existent ailleurs que dans le péritoi
c'est-à-dire, dans d'autres parties contenues dans l'
domen. Nous n'avançons ici cette dernière considé
tion que pour prouver combien la dénomination de pér
nite, pour désigner la fièvre puerpérale, est incor
nante et vicieuse. La quantité des matières muque
épanchées dans l'abdomen est trop grande pour pe
qu'elles soient le produit de la lésion du périt
seul : il est bien plus probable qu'elles sont secrétée
l'ensemble du système muqueux du bas-ventre.

Si nous voulons à présent examiner la nature du
tement, nous verrons qu'il fournit des argumens sol
contre l'opinion qui tendroit à regarder exclusiveme
fièvre puerpérale comme une péritonite. Qu'est-ce
c'est, en effet, qu'une inflammation du bas-ventre
l'on guérit le plus souvent par les émétiques adm

à propos et souvent répétés, par les toniques, etc.; ns laquelle, au contraire, les saignées, générales out, aggravent les symptômes, et provoquent pres- sûrement une dégénération putride de la maladie? e pouvant point nier les effets constans de ces ens, les partisans de l'inflammation ont dit qu'a- il y avoit complication de gastricité. Mais si la icité n'étoit qu'une complication, les émétiques ffiroient pas pour détruire la maladie en entier, et ndroit toujours attaquer l'élément inflammatoire, après, soit avant la gastricité, suivant que l'un ou tre prédomineroit. En admettant même cette com- ation, pourquoi regarderoit-on comme telle l'élé- nt gastrique, le premier que le médecin tâche de ruire, le seul, pour ainsi dire, que l'on cherche à nbattre? N'est-il pas plus raisonnable de regarder nme un simple épiphénomène la sensibilité exaltée bas-ventre, lorsque d'ailleurs on trouve une raison isante de l'existence de ce symptôme dans les cir- stances antécédentes de la maladie?

Sur la fièvre puerpérale.

iendra-t-on encore à l'idée de l'inflammation, lors- on se rappelera 1°. que la fièvre puerpérale est le s souvent épidémique, caractère que l'on ne ren- tre presque jamais dans les phlégmasies; 2°. lors- 'on fera attention que c'est sur-tout dans les hôpi- ux et dans les prisons qu'elle se développe; et enfin s l'influence de toutes les causes débilitantes?

Sans doute, de toutes les opinions émises sur la vre puerpérale, la plus erronnée, la plus vague, est lle qui l'a considérée comme une phlegmasie locale péritoine, erreur dont la source remonte à Kruik- ck, à Forster, à Johnston et à Walter.

Sur la fièvre puerpérale.

Rien de plus indéterminé que l'inflammation péritoine, 1°. parce qu'il est impossible de la distinguer des phlegmasies des autres viscères de l'abdomen, d'après l'aveu des meilleurs praticiens, de Cullen, de Sauvages, etc.; 2°. parce que cette phlegmasie est-elle même le plus souvent consécutive de celle des intestins, de l'estomac, de l'épiploon, du mésentère, etc.

On voit dans ces considérations tout ce que présente de vicieux la dénomination de péritonite pour désigner la fièvre puerpérale; les erreurs graves qu'elle accrédite sur la nature de cette maladie; et les inconvéniens encore plus fâcheux qui peuvent s'ensuivre pour le traitement. N'est-il pas en effet naturel de vouloir attaquer, par les saignées plus ou moins répétées, une maladie que l'on regarde comme de nature essentiellement inflammatoire?

Nous avons indiqué ailleurs tous les dangers attachés à la manie que l'on a aujourd'hui de transporter dans la médecine les dénominations significatives de la chimie, par exemple; et nous trouvons dans ces développemens, une nouvelle preuve de ce que nous avons déjà dit.

Non-seulement il n'y a pas toujours inflammation dans la fièvre puerpérale, mais encore cet accident est extrêmement rare. Lorsqu'il a lieu, il n'est d'abord que symptomatique; et puis il ne se trouve guères exclusivement fixé sur le péritoine: sans compter qu'il est impossible, avant l'ouverture du cadavre, de déterminer quelle étoit, de tous les viscères abdominaux, la partie phlogosée.

Sans doute, la dénomination de fièvre puerpé

ne expression vague, indeterminée; sans doute; leux mots ne présentent, dans leur sens littéral, l'idée d'une femme en couche avec une fièvre; c'est-là précisément ce qui constitue le mérite ette dénomination, parce que, comme je l'ai dit, elle n'est point susceptible d'induire à erreur. i on y ajoute l'épithète de la nature de la maladie u'on l'aura examinée, on aura répondu au re- he de l'obscurité attribuée à cette expression, en nt, par exemple, fièvre puerpérale gastrique, pu- , etc., parce qu'il est indispensable d'exprimer la maladie dont on traite, se présente sous les onstances fâcheuses qui ont précédé, ou qui accom- nent l'accouchement.

Sur l'apoplexie.

M. Gardien a, il est vrai, adopté l'opinion qui sidère la fièvre puerpérale comme une pétronite, il l'a appelée péritonite puerpérale; mais il a exposé c beaucoup d'exactitude les diverses opinions ées sur cette maladie; et sous ce rapport, cet cle de son ouvrage n'est point inférieur aux autres. travail, en général également profitable aux es gens et aux praticiens, le sera sur-tout à ceux l'instruction les mettra à même de discuter les di- points sur lesquels on ira puiser des renseigne- dans l'ouvrage de M. Gardien (1).

(1) Nous releverons cependant ici une légère erreur ent glissée dans le travail de M. Gardien, lorsque, 400, il avance que Selle regarde la fièvre puerpérale me une fièvre ataxique. Selle dans sa Pyréthologie, lin 1789) a placé la fièvre puerperale dans le deuxième de ses fièvres! parmi les rémittentes, et par conséhors de l'ordre des ataxiques, qui est le troisième de sa belle classification.

Vues sur le caractère et le traitement de l'apople dans lesquelles on réfute la doctrine du doc Portal sur cette maladie ; par J. A. GAY, *Me de l'ancienne Faculté de médecine de Montp etc.* (1).

Sur l'apoplexie.

M. Portal, ayant cru que toutes les apople même celles que l'on est convenu d'appeler séro étoient sanguines, et qu'elles dépendoient toutes pléthore locale sanguine établie dans le cerveau, conseillé de saigner dans toutes les apoplexies

M. Gay, dans la brochure que nous annon ne s'est pas contenté de combattre les opinions, être exagérées de M. Portal ; il est allé jusqu'à tendre qu'il n'y avoit point d'apoplexies sanguin qu'il falloit entièrement exclure la saignée d tement de cette maladie.

Si l'on étoit obligé d'adopter rigoureusement ou l'autre de ces deux manières de voir, il y peut-être moins d'inconvéniens dans la pratiq docteur Portal ; non que les apoplexies sang soient les plus fréquentes ; l'expérience prouve l traire d'une manière très-certaine ; mais parce dans toutes les apoplexies, la saignée, comme f partie de la médecine symptomatique, change l rection des mouvemens vicieusement établis v cerveau, diminue la tension, l'affection comate cerveau ; et, en opérant une détente générale, préparer efficacement à l'action des autres m

(1) Brochure in-8°., de 22 pages, Paris 180[illegible], Gabon, libraire, rue de l'Ecole de Médecine. Prix 1 fr. et 1 fr. 80 c par la poste.

nsécutivement indiqués. Dans ces cas, il ne faut ire que de très-légères saignées; de fortes évacuaons sanguines pourroient devenir funestes par l'afiblissement qui en seroit la suite. Sur l'apoplexie.

Mais ni l'une ni l'autre de ces deux opinions n'est goureusement vraie; il est des apoplexies qui exigent saignée; il en est d'autres qui la contre-indiquent; la dépend de la nature diverse des causes qui ont nné lieu à la maladie, et des circonstances sous squelles elle s'est développée.

La fameuse division des apoplexies en séreuses et anguines est bien plus scholastique que pratique. ette maladie est assez fréquente pour que tous les raticiens aient eu occasion d'en observer un plus ou moins grand nombre de cas; et ceux qui y auront réchi sérieusement, auront vu que cette distinction st extrêmement difficile, sinon impossible à établir u *lit* des malades. Il est remarquable d'ailleurs que le n'est point dans la pratique qu'elle a pris naissance. Dans les autopsies cadavériques, on a trouvé dans le erveau des épanchemens, tantôt séreux et tantôt anguins; et d'après cela, on a cherché à réunir un rtain nombre de symptômes plus ou moins vagues our caractériser les apoplexies sanguines et les séeuses. Or les observations de Morgagni, de Valsalva, e Lancisi, de Baillou, de Willis, de Stoll, etc. inliquent:

1°. Que l'on a trouvé des épanchemens séreux dans es apoplexies que l'on avoit regardées comme enèrement sanguines, et *vice versâ*;

2°. Qu'à la suite d'un grand nombre d'apoplexies, on a observé aucune trace de ces sortes d'épanchemens.

Sur l'apoplexie.

3°. Enfin que ces sortes d'épanchemens existi chez les cadavres d'individus dans lesquels on n'av point apperçu le moindre symptôme d'apoplexie.

Malgré l'immense quantité d'écrits publiés sur l' poplexie, il faut convenir qu'il manque encore à science un travail pratique complet sur cette matièr Il faudroit réunir un grand nombre d'observatio nouvelles recueillies avec soin, et rédigées sans pr vention; les rapprocher du petit nombre de faits bi vus que nous possédons déjà; et établir, d'après cel conformément aux principes généraux de la scienc des règles thérapeutiques applicables aux diverses m difications sous lesquelles l'apoplexie est susceptibl de se présenter : ce n'est guères que dans un hôpit que ce travail pourroit être fait.

Il est très-probable que l'apoplexie éminemment sa guine, celle qui dépend d'une congestion sanguin essentielle vers le cerveau, est assez rare. Le plus so vent l'apoplexie est sympathique de la lésion d'u autre organe, de l'estomac par exemple; mais alo même la direction vicieuse des mouvemens vers le ce veau peut comporter ou indiquer une petite saignée pour provoquer une détente, et préparer, pour ain dire, à l'action des autres moyens indiqués par l'a

Avant M. Portal, Eller, *de morbis curandis*, avoit d qu'il falloit saigner dans tous les cas d'apoplexie, mêm dans les apoplexies séreuses. *Propterea*, dit-il, *statim ubi accersitus fui ad ægrotum apoplexiâ exquisitâ*, e par ce dernier mot Eller entend l'apoplexie accom pagnée de la perte complète du sentiment et du mouve ment, ainsi qu'il l'indique dans la page précédente : *Percussum, venam in brachio aperire, et pro ægr constitution*

onstitutione et ætate sufficientem sanguinis copiam, tiam in pituosis corporibus], ad cerebri compressionem elevandam aperire præcipio, etc.

Sur l'apoplexie.

Du reste, il est bien prouvé par les faits de pratique que l'irradiation sympathique des intestins sur le cerveau y détermine différentes affections. Il est beaucoup d'apoplexies qui ne dépendent que de cette cause. Dans quelques cas, les spasmes de la région abdominale, en se réfléchissant sur le cerveau, le compriment fortement et décident la mort en arrêtant tout d'un coup l'influence du cerveau sur le reste du corps. Entre autres citations que l'on pourroit rapporter à l'appui de ce fait d'observation, nous choisirons le passage suivant emprunté d'une dissertation de Frédéric Hoffmann, contenue dans la belle collection de Schroeder, tome I, page 264. *Experientiâ teste, apoplexiam sæpè incurrunt qui spasmis in abdomine maximè aliquandiù fuerunt detenti; qui scilicet nervinis passionibus, præsertim spasmodicis hypocondriaco malo doloribus ex calculo vesicæ, item cystidis felleæ, necnon diuturnâ alvi strictura laborant.*

Il est une espèce d'apoplexie que l'on peut appeler nerveuse, et sur laquelle on n'a pas assez fixé l'attention des praticiens. Elle dépend d'un état nerveux porte sur le cerveau; et cet état nerveux peut exister, ou par spasme ou par atonie. Les fortes contensions d'esprit, les travaux du cabinet, le sommeil excessif, les affections comateuses aussi bien que les veilles prolongées disposent à cette espèce d'apoplexie.

Tissot rapporte le fait d'un étudiant en médecine à Leyde qui avoit été sujet à plusieurs attaques d'apoplexie, et que Boerrhaave guérit par l'administration

Sur l'apoplexie.

des lavemens journaliers et par l'usage des fruits mûrs de la saison pris en grande quantité.

C'est probablement à cette espèce d'apoplexie que succomba Malpighi, ainsi que l'a observé Plenck; mais l'observation la plus concluante à ce sujet est celle qui a été consignée dans une dissertation inaugurale soutenue à Strasbourg. Un homme âgé de cinquante-huit ans, et d'une constitution pléthorique, s'appliquoit fortement à l'étude qu'il prolongeoit souvent jusques vers les deux ou trois heures du matin. Les principales circonstances qui précédèrent la maladie furent les suivantes : omission d'une saignée dont l'individu avoit contracté l'habitude depuis long-tems ; toux opiniâtre et enchifrénement, l'hiver sur-tout ; lésion de la vue qui faisoit paroître les objets doubles ; débilité, vacillation de la mémoire, et quelquefois désordre dans les idées ; penchant irrésistible au sommeil ; foiblesse des membres et danger de faire une chûte, si on ne s'empressoit de soutenir le malade ; aridité de la membrane des narines ; constipation ; enfin respiration stertoreuse ; mort.

A l'ouverture du cadavre, on trouva du fluide lymphatique épanché dans chacun des ventricules latéraux du cerveau, les plexus choroïdes variqueux, et un abcès de sérosité jaunâtre placé sur la couche des nerfs optiques du côté gauche.

Il est remarquable qu'en général une juste application des préceptes pratiques relatifs aux fluxions ne sauroient manquer de répandre beaucoup de jour sur le traitement des apoplexies. C'est sur-tout ici le cas de faire usage des données fournies par les anciens sur la différence établie entre leur *pars mandans* et leur

pars recipiens, circonstances que les observations de ces tems ont fait connoître de la manière la plus satisfaisante.

Sur l'apoplexie.

Après ces considérations générales sur l'apoplexie, nous dirons deux mots des deux propositions qui se trouvent dans l'ouvrage de M. Gay.

La première tend à rapprocher deux maladies absolument différentes, la fièvre intermittente apoplectique et l'apoplexie.

« Si l'on veut s'assurer encore, dit M. Gay, que la saignée ne peut qu'être nuisible dans le traitement de l'apoplexie, il faut considérer l'affinité qui existe entre l'attaque d'apoplexie et l'accès de fièvre apoplectique ».

« Or, l'accès de fièvre n'est point inflammatoire, puisque le quinquina en triomphe, et tous les praticiens sont bien convaincus que la saignée y seroit inutile ».

« Que si l'accès de fièvre n'est point inflammatoire, et s'il est bien certain que la saignée y seroit pernicieuse, il s'ensuit que l'attaque d'apoplexie n'est pas non plus inflammatoire, et que la saignée y est également contraire ».

« Pourquoi? parce qu'il n'y a que l'intermittence qui distingue ces deux maladies, et que le type divers des maladies ne constitue point une différence essentielle entre elles ».

Mais s'il en étoit ainsi, pourquoi n'attaqueroit-on pas indistinctement l'apoplexie par le quinquina, et la fièvre intermittente apoplectique par l'émétique? Dans celle-ci, l'apoplexie est le symptôme pernicieux de la fièvre maligne, et elle ne mérite, par elle-même,

Sur l'apoplexie.

aucune considération. Cette affection, purement symptomatique, se trouve essentiellement liée à la fièvre intermittente pernicieuse, qu'il est urgent d'attaquer dès les premiers accès; et voilà pourquoi on recommande de lui opposer promptement le quinquina à hautes doses. Ce seroit donc une erreur bien préjudiciable que de vouloir confondre la fièvre apoplectique avec l'apoplexie.

Plus bas, M. Gay dit: « Il semble, au premier aspect, que les vésicatoires étant doués d'une action stimulante, doivent convenir dans une affection comateuse, telle que l'apoplexie. Mais il faut se rappeler que les observations de Tralles, de Vanswieten, de Tissot, de Quarin, etc., ont prouvé que les vésicatoires introduisent, dans nos humeurs une acreté dissolvante, qui les rend nuisibles dans les fièvres malignes par dissolution, et que l'apoplexie étant, comme la fièvre maligne, une maladie par dissolution, le même motif qui interdit l'emploi des vésicatoires dans l'une de ces maladies, ne permet pas non plus de les administrer dans l'autre. »

Et d'abord, quelle que soit la justesse des observations de Tralles, etc., citées plus haut, les vésicatoires ne devant être employés dans l'apoplexie qu'à titre d'irritans et sous forme de vésicatoires volans, on n'auroit jamais à craindre leur effet dissolvant.

Ensuite, qu'est-ce qui indique qu'il y a des fièvres malignes par dissolution? Qu'est-ce qui indique sur tout que l'apoplexie est, comme la fièvre maligne, une maladie par dissolution? Ces assertions sont trop vagues pour qu'on leur prête un examen attentif; c'est

cependant là-dessus que l'auteur fonde la contre-indication des vésicatoires. Si l'on n'a point d'autres preuves à alléguer, je pense que les vésicatoires pourront être encore comptés parmi les moyens à opposer aux apoplexies pour remplir une des principales indications de ces maladies, celle de changer la direction des mouvemens vers le cerveau. Et si les vésicatoires ne méritent point le premier degré de confiance dans ces sortes de cas, ce n'est point à cause de leur action dissolvante, mais bien à raison de la lenteur de leurs effets, dans des circonstances où il faut agir avec toute la célérité possible. F. J. D.

Sur l'apoplexie.

Nouvelles Recherches sur les Lois de l'affinité; par M. BERTHOLLET. *Extrait des Mémoires de l'Institut de France, classe de physique et de mathématiques* (1).

Tout le monde connoît les savantes et ingénieuses recherches de M. Berthollet sur les lois de l'affinité, lois sur lesquelles l'auteur a entièrement changé la manière de voir adoptée jusqu'à ce jour.

Recherches sur l'affinité.

Le travail que M. Berthollet publie aujourd'hui est le développement, ou si l'on veut le complément des vérités énoncées dans un autre mémoire dans lequel l'auteur avoit rappelé à un nouvel examen les lois que suit l'affinité, force chimique par laquelle les corps tendent à se réunir ou à former une combinaison. M. Berthollet avoit en même tems distingué dans ce premier travail les effets dus aux qualités physiques

(1) In-8°. 120 pages, Paris 1806, chez Crochard libraire, rue de l'Ecole de Médecine, n°. 8. Prix 1 fr. 80 c. et par la poste 2 fr. 25 c.

des substances qui exercent une action mutuelle, de ceux qui dépendent immédiatement de la force d'affinité.

Recherches sur l'affinité.

Nous ne suivrons pas M. Berthollet dans les détails des nouvelles expériences qu'il a tentées pour éclaircir de nouveau ses principes sur les lois d'affinité auxquelles obéissent les alkalis et les acides; nous nous contenterons de faire connoître ici les résultats de ces expériences, résultats que nous emprunterons de l'ouvrage même de M. Berthollet.

« L'acide carbonique peut, au moyen d'une compression, neutraliser toutes les bases alkalines, ainsi que les autres acides; j'en ai déterminé les quantités nécessaires pour produire cet effet avec les différens alkalis. »

» Il forme avec les bases alkalines des combinaisons qui cristallisent avec des proportions très-différentes, et l'on ne peut dire que cette espèce de combinaison n'a qu'un terme fixe dans ses proportions. »

» La même variété dans les proportions s'observe dans les sels acidules et alkalinules (1), qui ont également tous les caractères des combinaisons chimiques. »

» La puissance relative des alkalis est représentée par la quantité d'un même acide que chacun des alkalis exige pour sa neutralisation : de même, la puissance relative des acides est représentée par la quantité d'un même alkali qui est nécessaire à chaque acide pour parvenir à l'état neutre. »

(1) Il me paroit à propos d'adopter, avec M. Chelours et M. Thomson, la désignation de ces sels par les prépositions *sur* et *sous*, comme l'a proposé M. Pearson, dans sa traduction de la *Nomenclature chimique*.

» Les rapports de puissance sont les mêmes entre tous les alkalis et tous les acides ; ainsi, dès que l'on connoît les proportions des différentes bases alkalines qui réduisent un acide à l'état neutre, et celles de la combinaison de l'une de ces bases avec tout autre acide, on peut conclure quelles doivent être les proportions des autres alkalis qui sont nécessaires pour neutraliser ce dernier acide. »

Recherches sur l'affinité.

» J'ai tâché de réaliser, par mes propres expériences, ce principe que j'avois établi (*Essai de stat. chim.*), et dont je n'avois fait des applications que sur des expériences qui n'avoient pas été dirigées vers ce but. »

» Il résulte de mes observations que la puissance alkaline de l'ammoniaque, de la magnésie, de la chaux, de la soude, de la potasse et de la baryte, sont, à-peu-près, comme les nombres suivans, 213, 174, 136, 90, 62, 44. Cependant le nombre qui représente la force de l'ammoniaque est sujet à une incertitude que l'on peut évaluer à un dixième, ce qui m'en a fait négliger les applications ; celui qui représente la force alkaline de la chaux a aussi une incertitude, mais qui est beaucoup plus petite : je regarde les autres comme des approximations qu'il est difficile de rendre plus rigoureuses, puisque le calcul fondé sur ces nombres et l'expérience directe conduisent presque exactement aux mêmes résultats. »

» L'acide muriatique, le sulfurique, le nitrique, le carbonique, ont une puissance qui est, à-peu-près, en ordre inverse des nombres suivans, 35, 44, 50, 95. L'acide phosphorique paroît différer peu à cet égard de l'acide sulfurique. »

» Mais tous ces acides sont supposés privés d'eau,

Recherches sur l'affinité.

et tels que se trouvent l'acide sulfurique dans le sulfate de baryte fortement poussé au feu, l'acide muriatique dans le muriate de potasse également poussé au feu, l'acide nitrique tel qu'il est dans un nitrate qui commence à se décomposer, l'acide carbonique tel qu'il est dégagé d'une combinaison par l'acide sulfurique. »

» J'ai comparé mes expériences avec les tables d'acide réel données par M. Kirwan et par M. Davy, et j'ai indiqué les différences qui en résultent pour la détermination de l'acide réel contenu dans l'acide sulfurique, l'acide muriatique et l'acide nitrique. »

» J'ai fait voir que le gaz muriatique, qui doit être privé de l'eau qui produit les effets hygrométriques, par un refroidissement de 12 degrés du thermomètre centigrade, contient encore plus de la moitié de son poids d'eau; mais cet effet dépend de l'énergie de l'affinité qu'il exerce sur l'eau, et il doit varier dans les différens gaz en raison de cette force. »

» L'acide sulfurique contient aussi une grande proportion d'eau, que le passage à l'état gazeux ne peut en séparer malgré la différence de volatilité; et quoique cet acide très-concentré ait une grande proportion d'eau, il exerce une grande force hygrométrique sur l'atmosphère : ce n'est que lorsque l'eau devient très-surabondante que la chaleur peut en volatiliser, sans qu'elle entraîne de l'acide. »

» L'acide phosphorique réduit dans l'état vitreux contient plus des trois cinquièmes de son poids d'eau : une forte chaleur ne peut dégager une partie de cette eau, sans que l'action qu'elle exerce sur l'acide n'en produise un partage et n'en fasse exhaler avec elle

nque ce partage est parvenu à un certain point, u détermine l'acide phosphorique à se volatiliser ièrement avec elle. »

Recherches sur l'affinité.

» L'eau qui est manifestement retenue, dans les constances précédentes, par la force qui produit combinaisons chimiques, l'affinité, ne peut être paré∂ qu'au moyen d'une autre affinité telle que lle d'un alkali pour l'acide. Mais, sans doute, une rtie est encore retenue par la combinaison saline, laissant une incertitude sur les derniers résultats imiques; et elle ne doit pas être oubliée dans les constances où elle peut subir des décompositions, donner naissance à des phénomènes qui peuvent expliquer naturellement par cette décomposition. »

» Ainsi, les effets de l'affinité et ceux qui dépenent des propriétés physiques, doivent être distingués t balancés dans l'explication des phénomènes qui ont produits par l'action réciproque des différentes ubstances. »

BIBLIOGRAPHIE MEDICALE.

Principes de Physiologie ou introduction à la Science expérimentale philosophique et médicale de l'homme vivant; par Charles-Louis Dumas, *professeur d'anatomie et de physiologie à l'Ecole de Médecine de Montpellier, etc.: seconde édition, revue, corrigée et réduite à la partie élémentaire de la science; quatrième volume, in-8°. 530 pag., Paris 1806, chez Déterville, libraire, rue Hautefeuille.*

Bibliographie.

On attendoit avec la plus grande impatience le quaième vo'ume de la Physiologie de M. Dumas, mme devant completter le meilleur Traité Elémen-

Bibliographie.

taire de physiologie que nous ayons. Aussi nous e pressons – nous d'en donner l'annonce à nos So cripteurs, qui apprendront avec plaisir que l'ouvr de M. Dumas est terminé, et que la science poss enfin un Traité Elémentaire complet, dans leq se trouvent réunis les différens résultats des prog des connoissances physiologiques.

Observations sur les affections catarrhales en géné et particulièrement sur celles connues sous les no de rhumes de cerveau et de rhumes de poitrine ; P. J. G. CABANIS . *docteur en Médecine, mem du Sénat, de l'Institut National, etc. Paris, c Crapart, Caille et Ravier, libraires, rue Pavée-S André*, n°. 17. *Prix, broché, 1 fr. 80 c. et 2 20 c. franc de port par la poste.*

Incessamment, nous rendrons un compte déta de ces deux derniers ouvrages.

Biga Dissertationum de morbis epidemicis, quor alius propè Valencinas anno 1803, alius pr Bruxellas regnavit anno 1806, autore J COBS, *etc.*

L'extrait de cette brochure se trouve dans ce nous avons publié du même auteur sur ce sujet, t XXIV pag. 129. Aussi nous dispenserons-nous parler plus au long.

Mais nous annoncerons à nos Souscripteurs M. Jacobs va publier collectivement en la sous le titre d'*Opuscula Varia*, une nouvelle édi des divers ouvrages qu'il a fait imprimer séparém tels sont :

Tractatus Politico-Medicus de dyssentariâ in e. 1784.

Traité de la Dyssenterie en général, an 8.

Le Solidisme ébranlé par sa foiblesse, ou Réon du système de Brown, an 10.

Le Traité du Scorbut en général, an 10.

De Certitudine in medicinâ methodoque eam in acquirendi.

ité des Maladies vermineuses, précédé de l'hisire naturelle des vers et de leur origine dans le rps humain ; par Valerian-Louis Brera, *proseur de chimie à l'Université de Pavie ; orné de inq planches ; traduit de l'italien et augmenté de otes ; par MM.* Bartoli et Calvet ; *nouvelle dition in*-8°., *Paris* 1807, *chez Crochart, liraire, rue de l'Ecole de Médecine ; prix* 5 *liv.* 0 *s. et* 7 *liv. par la poste.*

Tous avons déjà signalé au monde médical une de prétendues nouvelles éditions, dans lesquelles il a de nouveau que le titre de l'ouvrage ; et en faiconnoître cette supercherie de la librairie, nous us blâmé ceux des libraires qui en sont devenus pables. C'est en quelque sorte un abus de confiance l est important d'arrêter, parce qu'il induit le pu: en erreur.

'est un usage malheureusement trop accrédité de jours, que de juger les ouvrages par leur débit : mérite n'est presque calculé que sur la vente. En séquence de cette opinion, il n'est rien comme les abreuses éditions pour constater la bonté d'un livre ; oilà justement pourquoi on veut avoir l'air de faire ouvelles éditions.

Bibliographie.

Cette manière de juger de la bonté des ouvrages loin d'être toujours juste ; il y a une foule de circonstances qui peuvent faire vendre un mauvais livre ; compter qu'au moyen du procédé que nous dénonçons aujourd'hui, les libraires peuvent en apparence multiplier les éditions à l'infini, et tromper ainsi les personnes qui n'auroient ni l'occasion, ni l'idée de faire à ce sujet les recherches nécessaires pour découvrir la vérité.

Ce que nous venons de dire ne touche en rien au mérite réel de l'ouvrage de Brera, traduit par MM. Bartoli et Calvet : on peut voir le jugement qui en a déjà été porté dans le Journal Général de Médecine, t. XVIII, p. 343, pour l'ouvrage original, et t. XX, p. 107, pour la traduction.

Le Nestor Français, ou *Guide Moral et Physique pour conduire la Jeunesse au Bonheur*; par J. A. MILLOT, *ancien membre des collége et académie de chirurgie de Paris ; et par* A. J. CORNY, *avocat au ci-devant parlement de Paris. 2 vol. in-8°. de 1000 pages. Prix 10 fr. 50 c. broché, et 13 fr. 50 c. francs de port par la poste ; en papier vélin, 21 fr. sans le port. A Paris, chez* F. Buisson, *libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 10.*

On seroit fort embarrassé de se faire une idée juste de la nature et du but de cet ouvrage, d'après le titre, et on ne l'est pas moins après avoir lu le livre. Théologie, morale, philosophie, droit, sciences et littérature, physiologie, pathologie, art militaire, hygiène, thérapeutique, il y a de tout ; c'est un véritable pot-pourri, dont les divers morceaux se trou-

ent bien choisis, sans compter que les transitions
ont pas toujours heureusement ménagées, et que
liaison, leur ensemble n'offrent point l'harmonie
uroit dû former le principal mérite d'un pareil ou-
e.

Bibliographie.

côté de maximes sages et utiles, mais qu'on ren-
e dans tous les livres, celui-ci contient assez sou-
des idées bien plus remarquables par leur origina-
que par leur justesse.

Chaque tempérament, disent les auteurs, et chaque
ion qui en provient, a son ton dans les plexus ner-
; ce qui nous fait espérer que l'anatomie bien rai-
ée et la physiologie bien développée mettront nos
eux en état d'assigner le département d'où naît chaque
sion; car elles sont plus ou moins fortes, en raison
la plus ou moins grande irritabilité de ces plexus. »

« C'est l'utérus qui rend la femme gaie ou triste,
nnable ou déraisonnable..... Si cet agent est habi-
lement doux et modéré, la femme jouira d'une
ne santé et acquerra facilement toutes les vertus
iales, etc. »

Ailleurs, les auteurs admettent la perfectibilité de
les êtres; mais ils observent qu'une fois arrivés à ce
é de perfection, ils dégénèrent ensuite dans un certain
e de décroissement. Ainsi, dans l'ordre matériel,
rétrogradation est marquée par la décomposition
destruction des formes; dans l'ordre politique par
uversement des empires. « Dans la partie mentale,
le desséchement des nerfs et la disette de leur
de qui font dégénérer l'esprit et l'intelligence, au
t que l'homme retourne à son premier état, l'en-
ce ».

Bibliographie.

Les auteurs ont mêlé aux différens sujets qu'il traités des citations de morceaux de vers très-fr tes, et dont le choix, toujours analogue au su chapitre, est le plus souvent fait avec goût.

Théâtre d'Agriculture et Ménage des champs vier de Serres, seigneur du Pradel; dans est représenté tout ce qui est requis et n saire pour bien dresser, gouverner, enric embellir la maison rustique. Nouvelle édition forme au texte, augmentée de notes et d cabulaire, publiée par la Société d'Agri du département de la Seine. Deux volumes brochés. Prix 36 *francs, et franc de port poste* 48. *Il y a quelques exemplaires tir grand papier vélin, satinés, brochés à la delle, en quatre volumes. A Paris, de merie et dans la librairie de madame imprimeur de la Société d'Agriculture du d tement de la Seine, rue de l'Eperon, N°. 7*

Le premier volume a 864 pages et 2 planches première est le portrait de l'auteur. Il est co 1°. de la liste des souscripteurs; 2°. de l'éloge livier de Serres; 3°. d'un mémoire sur l'état d griculture en Europe à l'époque d'Olivier de S 4°. des quatre premiers livres de l'ouvrage, des notes pour mettre les lecteurs au co des connoissances modernes sur toutes les parti l'Agriculture.

Le second volume a 992 pages et 17 planches est composé 1°. d'une seconde liste des souscripte 2°. d'un supplément à l'éloge d'Olivier de Serres;

notice bibliographique des différentes éditions
s ouvrages ; 4°. des quatre derniers livres avec Bibliographie.
otes comme dans le premier volume ; 5°. d'un
ulaire des mots anciens ; 6°. d'une table géné-
des matières.

texte de l'ouvrage est en cicéro, à deux colon-
le 41 lignes chacune par page, avec indications
;inales ; les notes, les pièces jointes et la table
matières sont en petit romain, à deux colonnes
8 lignes ; le vocabulaire est en petit texte, à
colonnes de 60 lignes : les caractères sont neufs,
apier fin d'Angoulême, et l'impression très-soi-
. Ces deux volumes, imprimés couramment com-
ceux du Cours d'Agriculture de Rozier, forme-
nt cinq volumes, que les souscripteurs payoient
francs dans ce temps-là, et qu'on paie 15 francs
ourd'hui.

CORRESPONDANCE.

Société de Médecine de Paris.

Par un arrêté de M. le Conseiller d'Etat Préfet du
part. de la Seine, la Société de Médecine avoit été
argée de former une commission pour concourir,
c le Conseil de recrutement, aux opérations rela-
s à la conscription de l'an 1806.

La Société de Médecine est trop flattée de la con-
nce dont M. le Préfet a bien voulu l'honorer, pour
pas faire connoître la lettre que ce magistrat lui a
rite à cette occasion.

Bibliographie.

A M. SÉDILLOT jeune, *secrétaire de la Société de Médecine.*

Monsieur, les opérations relatives à l'examen des conscrits de l'année 1807 sont terminées : si le Conseil de recrutement que j'ai présidé peut avoir à se louer de ces opérations, et si elles ont été faites de manière à remplir les intentions du gouvernement, je me plais à reconnoître que le zèle dont la Société de Médecine a fait preuve dans cette circonstance, est une des principales causes de ce succès. Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien présenter mes remerciemens à la Société en général, et particulièrement à chacun de ceux d'entre ses membres que le sort a désignés pour assister aux visites, et qui tous y sont venus avec une grande exactitude.

Je joins à cette lettre la liste des médecins et chirurgiens qui ont été appelés au Conseil de recrutement, et une bourse de 510 jetons de la préfecture, que vous voudrez bien répartir entre ces messieurs, en leur faisant observer que je ne leur fais point cette offre à titre d'indemnité, mais seulement pour leur laisser un moyen de souvenir de la reconnoissance de l'administration.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Le Conseiller d'Etat Préfet de la Seine;

FROCHOT.

'exions sur le premier Aphorisme Hippocrate, entremêlées de quelques servations pratiques; par M. A. LAURIE, *Médecin à Cancon.*

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experimentum periculosum, judicium difficile, nec solum seipsum præstare oportet, oportuna facientem, sed et ægrum et assidentes et exteriora.

médecine est aussi ancienne que le tems; iaquit avec les hommes. Sujets à des in- tés sans nombre, le premier soin de -ci fut de chercher quelques remèdes à maux : *nunc autem ipsa necessitas 'nes coegit medicinam inquirere et in- -e* (1). Mais un art si sublime ne devoit tre le partage du peuple; aussi celui-ci resta pas long-tems le dépositaire. Les :s, les Prêtres égyptiens et les Druides, ;gnant que par la superstition, et méta- hosant en rites religieux, plus ou moins des, toutes les merveilles de la nature, arèrent bientôt exclusivement de la mé- e, et la firent, en quelque sorte, re-

Sur le premier aph. d'Hippoc.

Hipp. de priscâ Medicinâ.

tomber dans le néant, avant qu'elle n'e
Sur le premier aph. d'Hippoc. sortie.

A ces prétendus sages, succédèren philosophes et les poètes, et tout se prendre une face nouvelle. Les mystères fi dévoilés, les mensonges reconnus, et le des superstitions sécoué ; mais la vérité n pas trouvée. Après avoir détruit, ils ne si édifier : semblables, en quelque sorte, conquérans qui ne laissent après eux qu ruines. De-là, cette foule d'opinions biz et contradictoires, qui a fait douter s'il toit encore quelque sentiment ridicule, aucun philosophe ne se fût avisé (1). ouvrages que nous ont laissés Pythag Empédocle et Démocrite, sous le noi médecine théorique, viennent à l'appu ce que nous avançons ici, et nous prou que, si nous leur devons de la recon sance, c'est peut-être moins pour nous a appris la vérité, que parce qu'ils nous épuisé la plus grande partie des idées fa qu'on se pouvoit faire, et qu'ils ont pa l'erreur et à l'ignorance le tribut qu'il f nécessairement payer (2).

(1) Encyclopédie.

(2) Font. Diss. sur les anciens et les modernes.

La médecine sembloit être condamnée à rester éternellement une science de puérilités et de mensonges, lorsque le vieillard de Cos vint, comme un envoyé des dieux, mettre une ligne de démarcation entre la médecine et les philosophes, changer tout ce qui avoit été dit, réfondre tout ce qui avoit été fait, et asseoir l'art de guérir sur des bases vraies, solides et durables : *solum studium Hippocraticum aptum est, quod in viam devios reducat*, a dit le célèbre de Haen.

Sur le premier aph. d'Hippoc.

L'histoire de la médecine, depuis Hippocrate jusqu'à nous, si le tems nous permettoit de la parcourir, ne nous prouveroit pas moins bien que celle qui lui est antérieure, combien il est difficile de trouver ou de ne pas méconnoître la vérité, et « qu'il ne nous » est point permis, comme l'a dit l'auteur » que nous venons de citer, d'arriver tout » d'un coup à rien de raisonnable sur quelque » matière que ce soit. Il faut, avant cela, que » nous nous égarions long-tems, et que nous » passions par diverses sortes d'erreurs et » par divers degrès d'impertinences. » Que d'opinions différentes en effet depuis Hippocrate ! Que de systêmes, que de contradictions, que de disputes, et que d'absurdités ! mais,

en même-tems, que de belles observations! que de découvertes précieuses!...

Sur le premier aph. d'Hippoc.

S'il est vrai, comme nous venons de le voir, qu'il ait fallu plusieurs siècles, et tous les efforts d'un nombre infini d'hommes, d'une trempe toute particulière (1), pour porter la médecine au point de perfection où nous la voyons aujourd'hui, pourrons-nous nous empêcher de croire, avec le divin vieillard, que l'art est long, et qu'il n'est aucun moment de notre vie courte, que nous ne devions consacrer à son étude, si, pour le bonheur de l'humanité, nous ne voulons ressembler à ces hommes aussi dangereux que communs aujourd'hui, qui, ayant hérité de leur père de la médecine pratique, croient ne rien ignorer, et promettent de tout guérir.

..... Perfacile id quidem est
Sanum futurum; meâ ego id promitto fide.
Plaute.

Il n'est personne qui n'ait en sa connoissance des exemples malheureux de ce que peuvent l'audace et l'impéritie de ces êtres qui, ne connoissant d'autres mobiles que l'argent,

(1) *Ars habet hanc vim, non ut totum aliquid, cujus in ingeniis nostris pars nulla sit, pariat et procreet : verùm ut ea, quæ sunt certa jam in nobis et procreata, educet atque cofirmet.* Cic. lib. 2. de Orat.

regardent comme un jeu la destruction des hommes. Chaque nation a ses charlatans, a dit Jaucourt; et il paroît qu'ils mettent autant de soins à étudier la foiblesse de ceux dont ils veulent faire leurs dupes, que les vrais médecins à connoître la nature des remèdes et des maladies. La dame, dont il va être question dans l'observation suivante, n'a jamais rien rabattu de la grande confiance qu'elle avoit, avant sa maladie, en son officier de santé; et quoiqu'il l'ait conduite très-près du tombeau, elle ne craint pas encore de le dire très-grand médecin, et *id dicitur, non in comitis tantùm neque in plebe vulgariâ, sed in foro et in comito apud tribunalia* (1).

Sur le premiee aph. d'Hippoc.

Madame C...., de Cancon, âgée d'environ quarante ans, petite, gaie, bien portante, mère de plusieurs enfans, et veuve depuis seize à dix-sept ans, se sentit incommodée au commencement de l'an 12, à la suite d'une suppression menstruelle, que rien n'avoit annoncée, et dont elle ignoroit la cause. Un ou deux mois s'étant écoulés, et les choses empirant toujours, elle eut recours à M. L...., auquel elle avoit depuis long-tems donné toute sa confiance, comme nous l'a-

(1) *Aulu. Gell. lib. I. cap.* 22

Sur le premier aph. d'Hippoc.

vons déjà observé. Celui-ci, répétant sans cesse le propos de Plaute, mais ne sachant que faire pour guérir sa malade, prend ses armes ordinaires pour combattre une maladie qu'il fabrique, et traite en conséquence madame C...., avec des émétiques très-souvent répétés, des purgatifs dont il ne fut pas plus avare, du quinquina, et de beaucoup d'autres remèdes qu'on n'a pas su me faire connoître.

Cette dame, ainsi médicamentée pendant trois, quatre mois, devint d'une maigreur extrême, eut plusieurs symptômes d'une phthisie pulmonaire, et finit enfin par s'appercevoir que son ventre acqueroit du volume... Son officier de santé abandonna alors ses émétiques et son quinquina, et se disposa à traiter sa malade comme hydropique; ce qu'il fit avec une omelette au cresson appliquée sur l'hyppogastre.

Un traitement à-la-fois si bizarre et si dangereux, démentant bien sensiblement, par son résultat, les grandes promesses de M. L..., et mad. C... ne pouvant plus se faire illusion sur tout ce qui se passoit, consentit à ce qu'on appelât un médecin, et je fus prié en conséquence de me rendre auprès d'elle.

J'avouerai franchement que l'état de cette dame m'épouvanta. Je la trouvai pâle, maigre,

défigurée, sans forces; elle avoit la peau chaude, sèche, s'humectant un peu le matin; le pouls petit, fréquent; la bouche mauvaise, la langue blanchâtre, un peu chargée; la poitrine douloureuse, la respiration gênée: il y avoit toux, crachats épais, sanguinolens; sentiment douloureux à l'épigastre, anorexie, vomissement, gonflement dans le bas-ventre, fluctuation sensible au toucher, constipation, urines rares. La tête étoit toujours très-douloureuse, et la malade se sentoit rouée, pour me servir de ses expressions: ses souffrances augmentoient aux époques où ses règles auroient dû couler; ce qui avoit lieu aussi après les émétiques....

Sur le premier aph. d'Hippoc.

Que faire dans une circonstance pareille (1), et à quoi attribuer tous ces accidens? Cette suppression étoit-elle naturelle? Il n'étoit pas contre le bon sens de le penser ainsi, puisqu'il est vrai que cette dame avoit quarante ans; qu'elle s'étoit mariée très-jeune, etc. Adoptant une autre manière de

(1) *Post subitas et copiosas inanitiones extremosque casus, postratis interdum viribus, quemadmodum in sanguinis profluvio accidere solet, ægri intereunt in hydrope aut in aliis morbis.*

Aretæus Capp. ad lib. I. de Diutur. affect.

Sur le premier aph. d'Hippoc.

voir, c'est-à-dire, regardant cette suppressio comme accidentelle, la foiblesse, la maigreu extrême de mad. C...., et sur-tout son hy dropisie pouvoient-elles me permettre d croire que tout ceci fût pléthorique, et d tourner mes vues du côté des moyens propre à combattre cet état (1)? Il me restoit u troisième parti à prendre, c'étoit celui d négliger la cause, et de ne m'occuper qu des symptômes, ou de faire ce qu'on appell ordinairement la médecine symptomatique.

Omnia sunt providenda; non enim e uno vel duobus, sed ex multis concurren tibus significationem firmandam esse (2) Profitant de ce sage précepte, et remontan à l'origine de la maladie de mad. C..., je vi que rien n'avoit annoncé la suppression d ses menstrues; qu'elle souffroit depuis qu'ell

(1) Je sais qu'il n'est pas rare de voir dans les au teurs des exemples d'hydropisies pléthoriques ; mais comme l'a dit Stoll : *Hic morbus in corpora solu robusta, ætatis florentis, et bene parta, juxta no tras observationes, cadit*, et tout cela étoit bien lo de se passer ici. D'ailleurs, il s'agissoit d'une hydro pisie ascite : *et ascitem plethoricum nondùm observ bamus*, ajoute l'auteur que nous venons de citer.

Rat. Med. tom. III.

(1) *Cœl. aurel. de morb.*

e voyoit plus ses règles; que sa maladie voit été méconnue et maltraitée dès le principe; que la toux, l'anorexie, le vomissement, etc., avoient toujours pris de l'intensité ux approches des époques critiques, ainsi u'après les émétiques.... Sachant d'un autre ôté que : *multa in modo rei et circumstanciis ejus nova, quæ in genere ipso nova on sunt* (1), je ne balançai plus à regarer la maladie que j'avois à traiter, comme dépendant de la suppression menstruelle, dont j'ai déjà parlé, et à agir en conséquence. D'après cela, les évacuations sanguines et es révulsifs étant sans contredit les moyens ur lesquels je devois principalement insister; t craignant la saignée par la lancette, j'ordonnai, à la grande surprise de bien des gens, application de quatre sang-sues au pli du bras (2). A peine le sang eût-il coulé, que la tête fût moins douloureuse, qu'un mieux

Sur le premier aph. d'Hippoc.

(1) *Bac. Verulam. de dign. atque aug. scient.*

(2) Les médecins n'ont pas toujours été d'accord sur la question de savoir si c'est au bras ou au pied qu'on doit pratiquer la saignée dans ces circonstances : Galien vouloit que ce fût au pied, et Rivière, au contraire, prétendoit qu'il étoit plus avantageux de la faire au bras... Profitant des conseils de ces deux grands hommes, je fis d'abord appliquer les sangsues au pli

Sur le premier aph. d'Hippoc.

être sensible se manifesta. La même évacuation fut répétée le lendemain par le même moyen, et la douleur de poitrine commença à diminuer : les crachats furent moins sanguinolens, etc., etc. Les pédiluves, sang-sues à la vulve, aux malléoles, bains de siége, de légers laxatifs, furent les seuls moyens que je mis en usage dans la maladie de mad. C... qui, ayant repris assez de force pour entreprendre, par un beau jour de printems, de faire un petit voyage à pied, sentit reparoître, comme tout-à-coup une évacuation dont la suppression avoit failli lui devenir funeste, par l'ignorance de son officier de santé. Mad. C... a toujours été bien réglée depuis cette époque, et n'a jamais cessé de jouir d'une bonne santé.

Occasio præceps. Le domestique de M. D..., jeune homme de vingt-cinq ans bien fait et assez robuste, tomba tout-à-coup malade, après avoir battu du blé avec ses camarades, vers la fin d'août 1804. Souffrant beaucoup de la tête, ayant un peu froid,

du bras pour dégager la poitrine, et faire en sorte de détruire le spasme qui s'étoit emparé de cette cavité, et je me conduisis ensuite d'après Galien, pour rappeler vers l'uterus les mouvemens de la nature et le sang auquel il devoit donner issue.

uvant plus travailler, il alla se coucher
e la paille, où il resta jusqu'au soir. On
oyoit endormi. Le moment de souper
é, les autres domestiques vont pour
iller, et le trouvent dans une fièvre vio-
, ne se connoissant plus. On le met au
où il passe la nuit la plus cruelle.

Sur le premier aph. d'Hippoc.

e lendemain au matin, la fièvre s'appai-
et le malade revint à lui; il se disoit
ri. Le soir, même répétition que la veille;
uit est encore plus mauvaise que la pré-
nte.

e troisième jour arrive, et le malade se
ve un peu mieux. M. A... médecin, est
ndé. Il s'informe, il regarde, il examine,
ordonne un émétique pour le lendemain.
redoublement, allant toujours en augmen-
t, reparoît de meilleure heure que les autres
s: on commence à craindre pour la vie
malade. Il n'y a point de rémission le
troisième jour, et cet infortuné meurt le
tin du cinquième.

Cette maladie n'étoit-elle pas une fièvre
ittente pernicieuse, ataxique, et M. A...
voit-il avoir quelque chose de mieux à
e que d'en venir tout de suite à l'usage
quinquina (1)? Cette marche devoit lui

(1) On sait, d'après Barthez et plusieurs autres,

Sur le premier aph. d'Hippoc.

paroître d'autant plus naturelle, et il de... être d'autant plus porté à la suivre, que c... espèce de fièvre régnoit depuis quelques je... dans ces contrées... *Medicinam quicun... vult rectè consequi, hœc faciat aport... primùm quidem anni tempora animad... tere, quid horum, quodque possit ... cere* (1).

C'est dans le traitement des maladies d... nature de celle dont nous venons de parl... que la vérité de la sentence d'Hippocrat... fait sentir. Combien de personnes ne voyo... nous pas en effet, sur-tout dans les cam... gnes, qui, bien portantes il y a peu de jou... succombent à une fièvre que l'art eût ... truite, si l'occasion qui passe vite, avoit ... saisie....

Experimentum periculosum. Ces de... mots, pleins de sens, nous disent plus q... tous les commentaires possibles. Nous y ... sons combien il faut de prudence et de p... nétration dans l'emploi d'un remède inconn... combien on doit se méfier de ses forces ... lorsqu'il s'agit de prononcer sur les vert...

---

que les anti-spasmodiques sont aussi très-avantageusement employés dans ces sortes de fièvres.

(1) *Hipp. de aere, aquis et locis.*

ales d'une substance ou d'un composé onque..... Il n'est pas de remède, quel- utile ou quelque nuisible qu'il soit, qui eu ses apologistes, et les meilleurs n'ont nanqué de détracteurs. Tout le monde oit l'histoire du quinquina, de l'anti- e, etc., et personne n'ignore combien fallu d'observations, de disputes, mais out de victimes, pour nous fixer sur leurs us, leur manière d'agir, et les circons- es dans lesquelles ils conviennent.

Sur le premier aph. d'Hippoc.

lon semper ea sunt quæ videntur, decefrons prima multos, a dit Phèdre avec coup de vérité. Si nous voyons tant de èdes inutiles ou nuisibles, n'est-ce pas en t, ou parce que nous ne savons pas les ployer, ou bien, et c'est ce qui arrive le souvent, parce qu'on nous les a donnés r ce qu'ils ne sont pas? *Nihil magis inse saluti hominum puto*, a dit le cé- e Baglivi, *quàm ut per manûs medium, nova, in dies, detegantur remedio genera; vel jam detecta, solidis observationum præceptis efficatiùs muniantur*(1). A cette cruelle extrêmité, à laquelle nous mes réduits, de ne trouver la vérité qu'à

1) *Prax. Med.*

Sur le premier aph. d'Hippoc.

la longue et au milieu des erreurs, pouvons ajouter, comme un des plus g obstacles au progrès de la médecine mour du merveilleux. C'est à lui que devons tant d'inconséquences, tant d'a surdités, et tous les ridicules qu'on a jours essayé de jeter sur notre art; d' les productions bizarres de ces hom d'ailleurs si recommandables, qui dan garement de leur imagination ont prét tout connoître, tout expliquer. Les un voient pourquoi nous étions; en vertu de ce qu'étoit l'ame; où elle résidoit... Le tres, voulant intervertir l'ordre de la na disoient avoir trouvé le moyen de faire éternellement; et empoisonnoient leur lades pour les rendre immortels, etc.,

C'est contre ces visions et contre cet a que le médecin prudent doit se tenir en g dans l'exercice de son art. Il doit tou être dégagé de tout préjugé, de tout e de parti, ne tenir exclusivement ni au ciens ni aux modernes, ne chercher q vérité et ne reconnoître d'autre guide l'expérience, *liberam profiteor medici nec ab antiquis nec à novis sum; utros ubi veritatem colunt, sequor:* a

) sœpiùs repetitam experientiam, disoit stre Klein (1). Sur le premier aph. d'Hippoc.

udicium difficile. Medici est ad morbi quatam comparandam ideam, ex phenoiis omnibus ad causam ratiocinari, nequærere tantùm morbi, sed quid cauı expediat (2).

'ierre Pallier, de Cancon, meûnier, âgé vingt-un ans, d'un tempérament sanguin, n constitué et ayant toujours joui d'une ane santé, commença à sé plaindre, dans s premiers jours de janvier 1805, d'une esce d'odontalgie, du côté droit, qui, sans mpêcher de vaquer à ses affaires, sembloit ncommoder beaucoup et lui avoir ôté de n appétit. Son teint, qui est naturellement :uri, avoit pris une couleur terne assez :nsible, et sa figure paroissoit être bouffie. n reste, il trouvoit du goût à tout ce qu'il renoit, et sur-tout au vin, dont il avoit n un peu trop le samedi soir (3), dans une rtie où il s'étoit trouvé avec ses camarades... oilà quels avoient été les prodromes de la aladie de Pailler.

(1) *Interp. Clinic.*

(2) *Vanden-Bosch. hist. const. epid. verm.*

(3) La veille du jour qu'il tomba malade.

Sur le premier aph. d'Hippoc.

Il étoit, depuis une quinzaine de jou dans l'état dont je viens de parler, lc qu'une soif inextinguible le força à se le plusieurs fois dans la nuit, et à aller moulin à sa maison, pour se désaltérer, qu'il faisoit avec de l'eau froide. Le lenc main matin, dimanche, vers la pointe jour, il se sentit plus malade, et eut des cc vulsions effrayantes, qui portèrent les par à me faire appeler.

Je trouvai ce jeune homme sur une chai sans connoissance et sans mouvement, aya la peau sèche et légèrement violette : chaleur étoit naturelle, le pouls lent, foibl régulier, le ventre souple. On m'observa q le malade avoit vomi du sang pendant l'a taque (1).

J'ordonne une saignée; le sang semble so tir avec difficulté, et les choses restent l mêmes. Vers les huit heures du matin, l convulsions reviennent pendant que je s encore auprès du malade. Tout ce qui a li

(1) Ce vomissement, comme j'eus lieu de m convaincre ensuite, provenoit des morsures que malade se faisoit à la langue pendant les convulsio épileptiques. Deux petits morceaux de bois de saul mis entre les dents, un de chaque côté, préviner cet accident dans les attaques qui suivirent.

dans

ans l'épilepsie se passe chez Pailler : mou- Sur le premier aph. d'Hippoc.
emens convulsifs dans tout le corps; op-
ression, ronflement, écume à la bouche, etc.
Deux ou trois minutes se sont à peine écou-
lées, que ces symptômes d'épilepsie dispa-
roissent et sont remplacés par une espèce
d'*opisthothonos*, qui a à-peu-près la même
durée, et qui, disparoissant aussi subitement,
laisse enfin le malade dans un calme parfait
et entièrement dépourvu de tout sentiment et
de toute faculté morale.

La position de ce jeune homme m'embar-
rassoit d'autant plus, qu'elle étoit très-cruelle,
et que je ne voyois rien à quoi je pusse rai-
sonnablement l'attribuer. Voyant cependant
que la saignée n'avoit produit aucun effet,
et que tout ceci ne pouvoit pas être fon-
cièrement nerveux, je tournai mes vues du
côté des premières voies : et après avoir ana-
lysé (1) tout ce que j'avois pu voir et ap-
prendre (2), je me vis autorisé par le ré-

(1) Méthode la plus sure, comme on l'a souvent répété, d'après Bacon, pour parvenir à connoître et à bien traiter les maladies.

(2) *Omnia medicus et præterita et præsentia indicia circumspectare, ac pertentare, in animo pariter ac corpore, diligentissime debet.*

Celse. *De Art. Med. lib.* 3.

Sur le premier aph. d'Hippoc.

sultat de mon opération à faire usage des évacuans, parmi lesquels je choisis le jalap, la rhubarbe et le sirop de chicorée composé, que je fis prendre au malade dans une décoction de coraline de Corse (1).

Ce purgatif reste sans effet : impossibilité de donner des lavemens ; potions calmantes et anti-spasmodiques ; fomentations relâchantes. Les attaques reparoissent chaque deux ou trois heures, et toujours avec une nouvelle intensité. On répète le purgatif, auquel on ajoute un grain d'émétique. A dix heures du soir, le malade semble vouloir s'assoupir ; autre attaque à minuit : ce fut la dernière.

Ce jeune homme n'alla à la selle que vers les cinq heures du matin ; et parmi la grande quantité de matières infectes qu'il rendit, on apperçut des fèves non digérées, etc. A midi le ventre s'ouvrit encore ; et ce ne fut que trois heures du soir que Pailler revint à lui,

(1) Rien ne m'annonçoit la présence des vers ; mais sachant qu'il n'est pas de maladie que les affections vermineuses ne puissent simuler, et que le médecin le plus instruit se trompe souvent sur leur diagnostic ; voulant donner des purgatifs, je ne crus pas déplacé de choisir ceux qui, en remplissant mes vues, auroient pu aussi agir sur ces insectes, s'il y en avoit eu.

n'ayant aucun souvenir de ce qui s'étoit passé, et ne se plaignant de rien que d'un très-grand abattement. Le surlendemain mercredi, le malade se sentit assez de forces pour reprendre ses travaux ordinaires. Il s'est trouvé une autre fois, depuis cette époque, dans une position à-peu-près pareille, et a été guéri par les mêmes moyens.

Cette observation me paroît intéressante sous une foule de rapports, que la nature de cet ouvrage ne me permet pas d'examiner ici. Elle nous donne une preuve, par exemple, de la grande sympathie qui existe entre les premières voies et le reste de l'économie animale. Il n'est pas douteux, en effet, que la cause de l'odontalgie, dont Pailler se plaignoit depuis une quinzaine de jours, et de tous les accidens qui survinrent ensuite, ne fût dans le tube alimentaire, quoique l'appétit n'eut pas diminué et que le goût se soutint. Nous y voyons encore qu'il est des cas dans lesquels les remèdes sont bien loin de produire tous les effets qu'on pourroit en attendre, et que ces circonstances méritent la plus grande attention de la part du médecin. Ici, le spasme, qui s'étoit emparé des premières voies, annulloit la vertu des purgatifs; et détruire ce spasme étoit devenu une des prin-

Sur le premier aph. d'Hippoc.

cipales indications, pour ne pas dire la seule que j'eusse d'abord à remplir; soit parce qu'il s'opposoit à ce que je combattisse, d'une manière efficace, la maladie principale; soit parce que, prolongé, il pouvoit exciter une inflammation dans les intestins, et aggraver considérablement l'état du malade.

Ce qui reste de l'aphorisme d'Hippocrate, n'est ni moins vrai ni moins précieux que ce que nous venons d'examiner; mais j'en resterai-là, parce que le tems ne me permet pas de m'étendre davantage. D'ailleurs, ce que j'ai dit et ce que je pourrois ajouter encore, se trouve par-tout et est à la portée de tout le monde. *Non novam quidem doctrinam proferimus, sed antiquam, imò et antiquissimam, verbò Hippocraticam.* Fouquet, *de Corp. Crib.*

Notes additionnelles au mémoire de Monsieur LAFAURIE, *extraites du rapport fait à la Société de Médecine, le* 5 *mai, par* F.-J. DOUBLE.

L'auteur a voulu commenter, par des faits, chacune des sentences contenues dans ce bel aphorisme, *vita brevis, ars longa, occasio*

præceps, *experimentum periculosum*, *judicium difficile*; et son travail réunit ainsi d'utiles méditations sur le texte du père de la médecine, et des faits pratiques qu'on ne lira pas sans intérêt.

Sur le premier aph. d'Hippoc.

Nous avons remarqué, il y a long-tems (1), qu'un grand nombre de traducteurs d'Hippocrate avoient mal rendu ce passage du premier aphorisme : *experimentum periculosum*, en disant *experientia fallax*. Le texte grec est ainsi conçu, dans toutes les éditions d'Hippocrate, venues à notre connoissance : ἡ πεῖρα σφαλερὴ. or, le πεῖρα des grecs vient du mot πειρῶ qui veut dire *tento*, j'expérimente, et signifie par conséquent *experimentum*, *tentatio*; bien différent de l'expression *experientia*.

Nous n'avons point, dans la langue françoise, de termes pour exprimer ces deux significations différentes de l'expérience, et l'on est obligé de les rendre toutes deux par un seul et même mot. La langue française reconnoit pourtant, et exprime même cette

(1) V. Fragmens de philosophie médicale, dans le Recueil des Mémoires des Sociétés Savantes, n°. 5, brumaire an X.

Sur le premier aph. d'Hippoc.

différence ; ainsi en français, l'expérience, *experientia*, n'est jamais prise qu'abstractivement et au singulier ; tandis que l'expérience, *experimentum*, *tentatio*, s'emploie au singulier comme au plurier, suivant qu'on veut désigner une ou plusieurs expériences. On dit seulement l'expérience d'un général, l'expérience des vieux médecins, etc. ; tandis qu'on dit l'expérience de la décomposition de l'eau par Lavoisier ; les expériences de Galvani, de Volta, etc.

Toutefois, ces deux manières de traduire ce texte d'Hippocrate, *experimentum periculosum et experientia fallax*, sont susceptibles l'une et l'autre d'une utile application en médecine.

Et d'abord, quant à l'*experimentum periculosum*, que de prudence ne faut-il pas dans les essais que l'on fait des médicamens, sur-tout s'ils sont doués d'une action un peu forte ; mais quelle réserve ne doit-on pas apporter, sur-tout dans les conclusions que l'on tire de ces sortes d'expériences, plus ou moins répétées ! Le succès en médecine, n'est pas toujours une garantie suffisante de l'efficacité de tel ou tel moyen, sous ce rapport que les effets qui suivent l'emploi d'un remède, peuvent se trouver entièrement étrangers à l'ac-

tion de ce remède, et dépendre d'une foule d'autres circonstances; et par exemple, des mouvemens spontanées de la nature, dont les salutaires efforts ont souvent lieu sans que les remèdes y aient contribué en rien, ou même lorsque ces remèdes ne font que contrarier plus ou moins les vues de la nature.

Sur le premier aph. d'Hippoc.

Quant à l'*experientia fallax*, il ne seroit point difficile de lui donner une interprétation avantageuse. La fausse expérience, celle qui n'est point fondée sur la connoissance d'une suffisante collection de faits particuliers, puisés dans les fastes ou dans les archives de la médecine, doit être toujours trompeuse : nous avons dit ailleurs que l'expérience étoit le résultat de la science, de la connoissance générale d'un grand nombre d'observations particulières.

Mais cette expérience elle-même, que nous appellerons, avec Zimmermann, la vraie expérience, peut aussi être trompeuse; parce que des maladies de la même nature, même dans des circonstances semblables, ne se présentent pas toujours de la même manière; et qu'un grand nombre de considérations accessoires doivent en faire varier le traitement. Ce sont ces identités apparentes des maladies, qui en imposent trop souvent aux

Sur le premier aph. d'Hippoc.

médecins même les plus expérimentés aussi, sont elles la source principale des difficultés qui se présentent dans la pratique.

En outre, on rencontre assez souvent des faits tellement obscurs, qu'on ne sauroit les comparer à rien de ce qui a été vu précédemment; il faut alors s'en rapporter au tact médical, et suivre les idées indiquées par cette sorte d'instinct : *obscurissimos et maxime difficiles morbos opinio magis quam ars judicat*, a dit Hip. *lib. de Stat.* Il est, pour ces sortes de cas, une autre règle de conduite, dont l'application devient très-utile; c'est de faire la médecine dite à *juvantibus et lædantibus*. Cette médecine pratique consiste à n'employer les méthodes auxquelles on se décide à recourir, qu'avec beaucoup de prudence, et à en suivre les effets avec la plus scrupuleuse exactitude, afin de continuer ou de varier le traitement, suivant les bons ou les mauvais effets que le malade en éprouve.

La suite et la fin de l'aphorisme d'Hippocrate, que M. Lafaurie n'a pas eu le tems de commenter, n'est pas moins digne d'admiration. Le père de la médecine a embrassé, dans cette seconde partie, les devoirs du médecin, la conduite du malade, les fonc-

s des assistans, et jusques à l'ensemble circonstances accessoires auxquelles Hippocrate a voulu commander, en quelque e, pour les faire concourir également à uérison ou au soulagement des malades: *ue verò satis est ad ea quæ facto opus it præstò esse; sed et ægrum et eos qui æsentes sunt, et res externas, ad id procomparatas esse oportet.*

Sur le premier aph. d'Hippoc.

Ainsi, dans ce premier aphorisme, il n'a s seulement indiqué les sources des nomeuses difficultés qui se présentent dans xercice de la médecine; mais il a encore diqué les moyens à employer pour vaincre s difficultés; et ces moyens sont de faire ncourir simultanément les efforts du médecin, ceux du malade, ceux des assistans, t jusques à l'action des agens extérieurs, ont il faut savoir diriger l'influence de manière à la faire tourner au profit des malades.

Cette deuxième partie du 1er. aphorisme Hippocrate seroit suceptible de très-amples ommentaires. Elle comprend en effet les bligations du médecin envers le malade; la onduite que doit tenir le malade; celle des ssistans, qu'il importe tant au médecin de égler d'une manière conforme à ses vues;

Sur le premier aph. d'Hippoc.

et enfin la considération des choses ex
rieures, c'est-à-dire, de la température et
la propreté du lieu où se trouve le mala
de la tranquillité ou du bruit ménagé, q
convient de lui procurer; du degré de
mière dont il a besoin; la direction des
mens, des boissons et des médicamens.
toutes ces choses se trouvoient administrées
la manière la plus avantageuse, certainem
on verroit un plus grand nombre de g
risons.

La préparation et l'administration des m
dicamens mérite sur-tout une considérat
particulière. Lorsqu'on y réfléchit, on
effrayé des erreurs et des inexactitudes d
cette partie est susceptible. Nous rappor
rons ici un passage assez curieux à cet eff
tiré du dialogue de J.-A. Lodetti, sur l
fraudes de quelques pharmaciens, éditi
latine, Francfort, 1671, in-8°., pag. 1
C'est un pharmacien qui parle à un médeci
*Cum vos non videatis medicamenta, quan
quam consilia de morbo instituatis, œgr
non consulitis; quippe animus quidc
vobis est curare eos, sed schedulas sc
bitis in œdibus illorum quæ deinde no
adferuntur, ita ut plerumque in absen
vestrâ præparentur; et diabolus semp*

is improbis adstat ut malâ fide agamus, adeò vos medici vestrique ægri amplis- é à pharmacopœis decipiamini; nec sit num quod pleræque vestræ curationes lè succedant.

---

l'emploi du Charbon dans le traitement des Ulcères putrides et gangreneux, par M. COFFINIERES.

Du Charb. contre les ulcères.

D'après les propriétés connues du charbon, ur purifier les eaux corrompues et les ndes pourries, il étoit naturel de présumer, r voie d'analogie, que cette substance urroit être de quelqu'utilité dans les af- tions putrides de la peau. C'est une expé- nce que j'ai faite, et qui m'a assez cons- mment réussi, depuis quatre ans que je me rs de ce moyen.

Une femme de la commune de Pexieres avoit n ulcère gangreneux qui occupoit les deux sses. Le charbon en poudre, mêlé avec la harpie, la guérit dans peu. Un laboureur e la commune du Mas, et le nommé Izard, ourrelier de cette commune, tous les deux gés de soixante-dix ans, et atteints d'ulcères angreneux aux jambes, ont été guéris par même moyen.

Du Charb. contre les ulcères.

La femme d'un brassier de cette c
mune eut des taches gangreneuses au
et aux pieds, par suite d'une fièvre mali
le mal faisoit de grands progrès, lorsq
fus appelé. Des cataplasmes de charbo
poudre, mêlé avec du riz cuit, en arrêt
les effets; la malade guérit..

Un pensionnaire de l'école secondaire
M. Buisson fut dans le même cas; à me
qu'une tache de gangrène paroissoit, ce
arriva plusieurs fois, on appliquoit de s
le charbon mêlé avec le cataplasme de
et la gangrène s'arrêtoit.

Avec cette poudre et le bandage de T
den, je suis parvenu à guérir des malades
avoient les jambes ulcérées et prodigie
ment gorgées.

J'ai employé ce remède avec le plus gr
succès, dans des maladies cutanées, pres
générales, qui rendoient la peau rou
épaisse, inégale, gercée, et d'où il sort
beaucoup de sanie.

Dans le cas de gangrène sèche, j'empl
le charbon pulvérisé, mêlé avec une bou
convenable. Dans les gangrènes humides
me sers de la poudre seule, ou mêlée a
la charpie.

Dans les ulcères putrides, sanieux ou g

neux, particulièrement dans ceux des jam-
après avoir essuyé la plaie, je la couvre de
bon en poudre, de manière qu'il y ait
couche de quelques lignes d'épaisseur ;
lique dessus une compresse et un
dage, celui de Theden sur-tout,
nd l'engorgement est considérable ; je
e cet appareil deux ou trois jours ; le
ième, j'ôte la bande et la compresse,
toucher au charbon qui se trouve collé
chair ; je l'essuye légèrement, et je le
uvre de nouvelle poudre. En continuant
, on s'apperçoit, au bout de quelques
, que le charbon forme un ciment au-
de la plaie, qui s'avance graduellement
esure qu'elle guérit. Lorsque la plaie
couverte d'une croûte sèche, qui ne
e plus d'humidité, le mal n'exige alors
ne aucun soin, parce que cette croûte
nit la cicatrice, encore tendre, de tout
extérieur. J'ai vu une jambe encroûtée
cette manière, qui ressembloit parfaite-
t à une botte dure et ferme. Dans la
, ce ciment se détache par lambeaux,
isse la peau en bon état.

ns les premiers pansemens, on trouve
la plaie a une odeur particulière ; mais
y a rien à craindre de son mauvais effet ;

Du Charb. contre les ulcères.

car j'ai observé que plus cette odeur forte, et plus ensuite les chairs devienn rouges et vermeilles.

Cette méthode peut être très-avantage ment employée dans les hôpitaux, o nombre de malades ne permet pas jours de multiplier les soins. Elle seroit jours fort utile aux malades, en leur ép cette douleur cuisante qu'ils éprouvent q on lève leur appareil, presque toujours aux bords des plaies, qu'on rend saign en déchirant les parties nouvellement trisées. Le charbon qu'on laisse collé bords prévient cet accident, et favori cicatrise.

L'usage du charbon en poudre n'e pas, comme on doit le penser, le traite intérieur, relatif aux diverses causes de dies qui entretiennent d'ailleurs l'ul le charbon ne doit être considéré comme un moyen auxiliaire, applique lement à la lésion locale.

servation sur les heureux succès obtenus par l'usage de la scille combinée avec l'oxide de fer noir, dans une hydropisie ascite atonique; par M. BERTRAND, *docteur médecin de Paris, résidant au Pont-du-Château, et membre de la société de médecine de Clermont Ferrand, Puy de Dôme.*

De la scille combiuée av. el'oxide de fer noir, contre l'hydropisie.

Les résultats relatés par M. Demangeon, ns une observation sur la vertu émi- inment diurétique et désobstruante de la binaison de la scille avec le muriate de ercure doux, et insérés dans le Journal éral de Médecine de Paris, du mois de vier 1806, T. XXIV, pag. 271, m'ont con- à employer la scille unie à l'oxide de fer (æthiops martial), dans un hydropisie te survenue à la suite d'engorgemens phatiques atoniques, et contre laquelle purgatifs, les diurétiques les plus actifs, amers et les toniques administrés sous tes les formes, n'avoient produit que soulagemens momentanées.

Anne Raimond âgée de 49 ans, mère de fenfans, d'une constitution assez robuste, is détériorée, soit par sa grande fécon-

De la scille combiuée avec l'oxide de fer noir, contre l'hydropisie.

dité, soit par les travaux pénibles de la cam-
pagne auxquels elle s'est constamment livrée,
soit enfin par la mauvaise nourriture que com-
porte sa condition, avoit joui néanmoins
d'une assez bonne santé jusqu'à l'âge de
ans, époque où elle cessa d'avoir ses mê-
trues.

Il y a quelques années, Raimond expo-
à des émanations débilitantes par son séjo-
dans un lieu marécageux, contracta une fiè-
intermittente tierce automnale, qui conti-
très-longtemps, et qui, d'après son rapp-
se termina mal ou au moins d'une mani-
imparfaite, puisqu'il lui resta une s-
chancelante pendant plusieurs mois après
convalescence.

Au mois de février 1806, cette femme v-
me consulter; je la trouvai dans l'état s-
vant : traits de la face altérés et d'une cou-
d'un jaune plombé, état cachectique gén-
remarquable, forces sensiblement di-
nuées, sommeil souvent interrompu, peu
point d'appétit, mal-aise général, respi-
tion très-gênée et sur-tout après le moin-
exercice, suffocation très-grande en vou-
monter un lieu un peu élevé, toux sèc-
pouls foible, tension et tumeur générale
uniformes de toute l'étendue du bas-ve-

fluctua

fluctuation ondulante et facile à sentir en mettant la main sur un des côtés de cette capacité, et en percutant l'autre.

De la scille combinée avec l'oxide de fer noir, contre l'hydropisie.

D'après cet ensemble de phénomènes, et les circonstances maladives dans lesquelles s'étoit trouvée cette femme, je fus enclin à penser que chez elle les propriétés absorbantes du système lymphatique abdominal étoient lésées, et qu'il pouvoit y avoir quelques engorgemens atoniques de ce système. Pour évacuer par un couloir quelconque la matière de l'épanchement, mes premières vues consistèrent à chercher à rappeler le ton de ce système; dès-lors mes soins curatifs furent d'agir sympathiquement sur le canal intestinal et par contiguité de parties. A cet effet je conseillai l'acétite de potasse à la dose de deux gros et progressivement ensuite à celle de trois dans un verre d'eau de chicorée. Ces premières tentatives ne furent pas sans effet salutaire; car au bout de quelque tems le ventre diminua assez pour me laisser apercevoir manifestement des engorgemens situés ça et là dans cette cavité, et sur-tout dans la région hyppogastrique; mais ces succès ne furent pas de longue durée, et le gonflement de l'abdomen reparut. Cette fois je prescrivis, à prendre alternativement, l'infusion de rhu-

De la scille combinée avec l'oxide de fer noir, contre l'hydropisie.

barbe, celle de baies de génévrier, les pillules de Bacher, l'oximel scillitique, le vin scillitique. Tous ces moyens diversement combinés suivant l'exigence des cas, ne me donnèrent momentanément que des espérances trompeuses de guérison.

Quelque tems s'écoule, et Raimond supporte avec patience la somme toujours croissante de ses maux; cependant ennuyée et inquiète de sa position, elle réclame de nouveau mes soins sur la fin du mois d'avril de la même année: pour lors, l'ensemble des symptômes déjà décrits avoient empiré; et les fonctions de la digestion, de la circulation, de la respiration, de la nutrition, des sécretions et des excrétions, étoient lésées à un point tel que tout annonçoit une hydropisie générale; il y avoit enfin un état adynamique trés-prononcé.

Me rappelant alors le diurétique par excellence de M. Demangeon employé, dans une circonstance à-peu-près semblable, je crus devoir le mettre en usage, (quoiqu'il ne m'eut pas réussi et non à mon grand étonnement, dans une ascite consécutivement produite par un engorgement organique de la rate chez une autre femme); mais il me vint en idée que, pour produire une excitation tonique locale et générale, l'association de la scille

avec l'oxide de fer noir rempliroit peut-être aussi bien ce but. Je mêlai donc trois gros de scille à deux gros d'éthiops martial, le tout aromatisé avec la poudre de canelle, et divisé en vingt-quatre parties dont la malade prit deux doses par jour à trois heures de distance, et dans une infusion légère de menthe poivrée avec addition de sucre.

De la scille combinée avec l'oxide de fer noir, contre l'hydropisie.

Dans les premiers jours de ce traitement, il y eut quelques vomissemens de matières liquides et glaireuses. A peine cinq à six jours furent écoulés, qu'il se manifesta une amélioration sensible dans l'état déplorable de cette malheureuse femme ; et dès ce moment les organes urinaires commencèrent à acquérir leur énergie première ; et ils donnèrent lieu à un écoulement de liquide abondant. Les selles devinrent faciles et assez fréquentes, l'émonctoire de la peau chassa insensiblement au dehors une grande quantité de transpiration ; en un mot, toutes les autres fonctions reprirent le mode d'action départi à chacune d'elles ; et au bout de huit jours l'abdomen, totalement diminué de volume, laissa seulement appercevoir de très-légères traces d'engorgemens lymphatiques. Encouragé par un tel succès, je continuai encore le même moyen pendant huit autres jours, et dans les

mêmes proportions de combinaison, mais des doses successivement décroissantes.

De la scille combinée avec l'oxide de fer noir, contre l'hydropisie.

Après ce dernier espace de temps, j'eus la douce consolation de voir que les moyens de l'art que j'avois employés chez cette femme, l'avoient ramenée à la santé dont elle jouit pleinement dans le moment actuel, où je rédige les notes que j'avois prises alors sur sa maladie, quoiqu'il y ait pourtant une année d'écoulée.

Cette observation qui prouve les avantages réels de la combinaison de la scille avec l'éthiops martial, dans cette circonstance d'hydropisie ascite, me donne lieu de faire plusieurs questions aux gens de l'art, et particulièrement à la Société de Médecine de Paris.

Le muriate de mercure doux, uni à la scille, auroit-il ici produit le même effet que l'oxide de fer noir, associé à la même substance? Est-il indifférent, dans tous les cas, de recourir seulement à l'une de ces combinaisons? Sont-elles pourvues l'une et l'autre du même mode d'action? Je demanderai en outre si cette hydropisie, comme je le pense, est vraiment due à la terminaison imparfaite de la fièvre automnale mentionnée?

Observation sur l'amputation presque totale du pouce, produite par un coup de sabre; par J. JACQUEMYNS, *chirurgien accoucheur à Thiell, département de la Lys.*

Sur une amputat. presque totale du pouce.

Un fourier du soixante-unième régiment d'infanterie, nommé Pedo, âgé d'environ trente-deux ans, vint me trouver au mois de décembre 1804, afin que je lui prêtâsse secours, relativement à un accident qui lui étoit survenu, il y avoit une demi-heure, en se battant en duel. C'étoit son pouce, qu'un coup de sabre lui avoit presqu'entièrement coupé à la phalange, en sorte qu'il n'y adhéroit plus qu'à la face interne, par la sixième partie des tégumens communs qui environnent cette phalange.

Lorsqu'il me présenta la blessure, l'hémorragie n'étoit plus considérable; mais je remarquai au mouchoir dont il avoit enveloppé la main, qu'elle avoit été abondante. Le blessé, voyant alors par quelle légère partie son pouce lui appartenoit encore, me pria, et me pressa même de couper ce qui restoit, puisque, disoit-il, la réunion ne pouvoit plus avoir lieu. Malgré que j'eusse pu exécuter

Sur une amputat. presque totale du pouce.

ce qu'il me demandoit, par le moyen de petits ciseaux, je me gardai bien de le faire; je savois que M. Fruchey (1), un de mes précepteurs, avoit traité une personne d'un cas semblable avec un succès complet.

En conséquence, je fis un pansement approprié, et je fixai les parties à l'aide d'une emplâtre agglutinatif; j'employai ensuite deux attelles de baleine entourées de linge, que je plaçai, l'une au bord interne, et l'autre à la

(1) Jean-Barthelomée Fruchey, en son vivant, chirurgien et accoucheur à Gand, naquit le premier février 1757 à Morjacüs, diocèse d'Augustense, province de Tarentaise en Sabandie. Né de parens honnêtes, mais pauvres, il fut obligé dès sa première enfance de parcourir ce pays avec une vielle, afin de se procurer le nécessaire, jusqu'à ce qu'un jour il fut reçu à Gand, sous la protection d'un vrai philantrope, qui le fit instruire dans tout ce qui lui étoit nécessaire à l'art qu'il a exercé avec honneur jusqu'au 17 mai 1805, époque à laquelle il fut prématurément arraché à sa famille.

Cet homme qui, par son amour pour ses semblables, s'étoit acquis tant d'amis qui déplorent avec moi sa mort, possédoit profondément les talens nécessaires à son état; mais il n'avoit pas cette vanité extérieure que nombre de charlatans employent exclusivement pour paroître sur le théatre de l'art comme des personnes savantes.

ce antérieure du pouce, et qui s'étendoient depuis le sommet de ce doigt jusqu'à l'extémité supérieure de l'os du métacarpe. Je s fixai tellement par le moyen d'une seonde bande, que le pouce et la main ne embloient faire qu'une partie : au reste, imbibai le bandage de vin blanc, tiède; e que je lui ordonnai de répéter trois fois ar jour ; et je lui fis porter le bras en écharpe.

Sur une amputat. presque totale du pouce.

Comme le blessé ne se plaignoit plus de douleur à la plaie, et qu'il se plaignoit seulement de douleur au sommet du pouce, je n'ôtai l'appareil que le quatrième jour. Je trouvai les parties en bon état; j'appliquai de nouveau le bandage : le septième jour, les parties molles étoient parfaitement cicatrisées. J'ôtai l'appareil cinq à six fois pendant les trois semaines suivantes; enfin, un mois environ s'étoit à peine écoulé, depuis l'accident, que le malade pouvoit déjà remuer le pouce, à-peu-près avec autant de facilité qu'avant l'accident; en sorte qu'il n'y avoit plus de doute que, dans peu, la guérison ne fût complète.

Comme le blessé étoit cantonné à Aerzècle, village situé à une lieue et demie de cette ville, et que je jugeai qu'il pouvoit se passer

de mon secours, je lui conseillai de laisser le bandage encore une vingtaine de jours.

Rapport sur cette observation fait à la Société de Médecine de Paris, le 5 mai 1807; par M. TARTRA.

Sur une amputat. presque totale du pouce.

Messieurs, il s'agit dans cette observation d'une plaie profonde du pouce, produite par un coup de sabre.

La section de la partie étoit presque complète, et offroit une sorte d'amputation qui n'étoit pas tout-à-fait achevée, à cause d'une petite portion des tégumens qui retenoit la phalange pendante. Le malade desiroit vivement qu'on lui coupât avec des ciseaux, ou de toute autre manière, le petit lambeau qui soutenoit la partie séparée.

Ce vœu ne fut point accueilli par M. Jacquemyns, qui, fidèle aux principes de l'art, et encouragé par l'expérience de célèbres chirurgiens, s'empressa de rapprocher et de réunir les parties divisées, et de les maintenir ainsi par des moyens convenables. Le succès combla son espérance, puisqu'au bout d'assez peu de tems la guérison fut complète, et le pouce entièrement rétabli.

Ce fait, qui n'a rien d'extraordinaire en lui-même, est une nouvelle preuve des gran-

s ressources qui restent à la nature, contre ute attente, dans les cas de l'espèce dont il agit. Il est des chirurgiens qui ne croyent oint à la possibilité de la réunion dans ces ections, presque totales, des parties, parce u'ils ne conçoivent pas le mode de guérison, t qu'ils n'ont rencontré aucun exemple de e genre.

Sur une amputat. presque totale du pouce.

Il en est d'autres qui exagèrent les res-sources de la nature dans cette espèce de plaies à lambeau, ou d'amputations accidentelles, et qui vont jusqu'à prétendre qu'une partie tout-à-fait séparée, même pendant quelque tems, peut être réappliquée, se réunir, se cicatriser, et participer de nouveau à la vie. Tout le monde sait que Garengeot, chirurgien fort habile et fort célèbre d'ailleurs, a prétendu avoir obtenu plusieurs fois un pareil résultat, dans des cas où il ne sembloit rester aucun espoir, soit à cause de la séparation totale de la partie, soit à cause de sa nature, ou du tems écoulé depuis la séparation, et enfin de l'altération de cette même partie.

Ce n'est pas sans raison qu'on soupçonne la véracité de ce chirurgien, dont l'expérience merveilleuse se trouve contredite par celle de ses successeurs : aussi, la réunion

Sur les dents plombées, susceptib. de l'influence galvanique

médecin de Montpellier, une circonst
qui rendoit les dents susceptibles de
fluence galvanique; circonstance dont je
rendre compte, avant de parler des e
riences et des réflexions auxquelles el
donné lieu.

Il y a plusieurs mois que M. Sernin re
mes soins pour l'entretien de sa bouche
remarquai que la dernière molaire gauch
la mâchoire inférieure étoit affectée d
carie qui avoit détruit, en profond
et en largeur, le tiers environ de la c
ronne; déjà elle avoit été plombée, e
métal en étoit tombé tout-à-fait. Cette
n'étoit nullement douloureuse, mais se
ment sensible au froid et à la pression un
forte de la sonde. Pour prévenir la dou
qui pourroit être la suite d'une telle lési
nous convînmes, tous les deux, que la
seroit plombée de nouveau; aussitôt
ôtai tout ce qui étoit noir et carié, et m
des parcelles de la substance dentaire
étoient ramollies; ensuite j'emplis le vu
avec des feuilles d'étain, de manière à
laisser aucun intervalle entr'elle et la su
tance dentaire, précaution sans laquelle
dent plombée n'est jamais à l'abri d'une n
velle carie, de la chûte du plomb, et de d

s subséquentes. L'opération fut faite soli- ent et sans douleur, la dent seulement nt paru un peu sensible, lorsque je com- nçai à la plomber. L'épreuve de l'eau de, faite à l'instant, ne laissa aucun doute

Sur les dents plombées, susceptibl. de l'influence galvanique

le succès de l'opération qui évite à Sernin toute sensation désagréable, et le t dans le cas de se servir de cette dent, me si elle n'eût jamais été affectée de carie. Plus de trois mois s'étoient écoulés, lors- ce médecin observateur, en donnant à bouche des soins de propreté, crut voir aide d'un miroir que la carie de sa dent it fait quelques progrès à côté du plomb (1): ulut s'en assurer; et une longue épingle uivre, qui se trouvoit sous sa main, lui it d'instrument. Mais ayant par hasard hé le plomb, il arriva qu'il ressentit ino- ment une douleur aussi vive que fugace. aginant alors que sa dent étoit devenue loureuse, en raison d'une augmentation arie, il chercha encore à sonder celle-ci le même instrument, qui, ayant touché

(1) Je me sers de cette expression pour désigner l'argent, l'étain ou le plomb dont on remplit le formé par la carie; comme on appelle ordi- ment *plomber*, l'opération qui consiste à em- ces métaux dans cette circonstance.

Sur les dents plombées, susceptibl. de l'influence galvanique

assez vive pour faire croire au malade q… sa dent, étant douloureuse, ne peut p… être plombée, et que même elle doit … extraite; ce à quoi beaucoup de dentiste… déterminent assez promptement. Penétré … ce grand principe d'Hippocrate, qu'il … secourir les malades ou ne pas leur nu… *juvare aut non nocere*, il réfléchit ens… que, si on sondoit ces dents-là avec un s… non métallique, on éviteroit une sen… désagréable, qui peut devenir le motif d'… extraction qu'on ne doit, dans tous les … faire qu'avec circonspection, et que dans … cas-ci on ne doit nullement pratiquer. … cette idée ait été suggérée ou plutôt co… mée par l'épreuve que M. Sernin avoit … par lui-même, en touchant le plomb … du bois, elle ne l'a pas moins conduit … lement à penser qu'il conviendroit de ne … presser le plomb, dans une dent cariée, … des fouloirs métalliques.

Telle est l'observation que M. Sernin a … sur lui-même, et qu'il s'est empressé de … communiquer, pour la voir confirmer p… faits semblables qui auroient été ou qui v… droient à ma connoissance; comme étant … vent à portée de voir et de plomber des … cariées, lui-même ne s'occupant nullemen… …

cette partie de l'art de guérir. Ici, ce ne fut point un entretien pur et simple : M. Sernin voulut bien se prêter à ce que je répétasse sur lui les expériences qu'il avoit tentées; et dans d'autres entrevues il se soumit également à de nouvelles épreuves, dans l'intention, non-seulement de constater le phénomène du contact des métaux hétérogènes sur les dents cariées et plombées, mais d'en faire tourner la connoissance au profit de l'art de guérir.

Sur les dents plombées susceptibl. de l'influence galvanique

Comme, dans toute expérience qui paroît nouvelle, il convient d'être en garde, soit contre l'illusion, soit contre la prévention; d'accord avec M. Sernin, je m'assurai que la dent plombée n'étoit sensible ni au froid ni à la plus légère percussion. Il fut convenu de même que je la toucherois avec un métal hétérogène, sans le prévenir; et le sentiment de la douleur, exprimé automatiquement ou verbalement, ne laissa aucun doute sur la distinction à faire de la dent même, ou du plomb seulement, que je touchois dans les expériences que nous fîmes, et dont je donne ici le résultat.

Première Expérience. Sans établir de communication directe de M. Sernin à moi, je touchai le plomb de sa dent avec une épingle de cuivre; il n'y eut aucune sensa-

Sur les dents plombées ; susceptibl. de l'influence galvanique

lion, et il n'y en eut pas davantage avec la sonde d'acier, le stilet d'argent, ni avec le fil d'or.

II. Expérience, En abaissant, de la main gauche, la lèvre inférieure, je touchai légèrement le plomb avec les instrumens précités, que je tenois de la main droite, et M. Sernin éprouva incontinent de la douleur laquelle fut plus vive avec l'or ou l'argent.

III. Expérience. Je répétai la deuxième expérience, en interposant, entre le plomb et les instrumens, un peu de coton ou de papier; et il n'y eut point de douleur.

IV. Expérience. La même fut répétée après avoir eu la précaution de sécher le métal ; et il n'y eut qu'une légère sensation.

V. Expérience. La même fut aussi faite en humectant, avec de l'eau, la dent et les instrumens ; et la douleur se montra plus vive.

VI. Expérience. Les mêmes instrumens, long-tems en contact sur le plomb, ne produisent aucune sensation; celle-ci n'a lieu qu'à l'instant où ils le touchent, et elle disparoît aussitôt.

VII. Expérience. En tenant toujours la lèvre abaissée, je touchai le plomb avec des instrumens montés sur ébène, ivoire, ou cire à cacheter; et il n'y eut aucune sensation.

VIII. Expérience. Si je touchois ou frappois le métal de la dent avec bois, ivoire ou autre corps non métallique, tout en établissant la communication, il n'y avoit aucune espèce de sensation.

Sur les dents plombées susceptibl. de l'influence galvanique

IX. Expérience. Un fil d'or, de trois pieds de long environ, humecté et tenu entre mes dents, a été porté par M. Sernin, au moyen d'un corps non conducteur, sur le métal qui remplit sa dent; et il n'a rien éprouvé.

X. Expérience. La précédente expérience a été faite de même, dans le tems que j'abaissois la lèvre inférieure de M. Sernin avec ma main gauche; et il n'a rien ressenti.

XI. Expérience. Le même fil d'or, placé dans ma bouche, et touchant aux lèvres et à la langue, en même tems que je tenois une des mains de M. Sernin, a produit une légère sensation, lorsque porté, comme dans la neuvième expérience, il a touché le plomb de la dent.

XII. Expérience. La précédente expérience ayant été faite après avoir mouillé le fil d'or et les mains, il y a eu une vive douleur.

XIII. Expérience. L'étendue de la surface du corps métallique employé a fait varier les degrés de la sensation; de sorte qu'une grosse sonde a produit plus d'effet

Sur les dents plombées susceptibl. de l'influence galvanique

que la pointe d'un cure-dent de même métal.

Ces premières données étoient bien propres à fixer mon attention, qui jusqu'alors n'avoit été nullement frappée de ce phénomène. Avec la certitude que j'avois acquise de ne compromettre nullement la tranquillité des personnes dont je plombois les dents, je ne dus laisser échapper aucune occasion de m'assurer de leur susceptibilité galvanique, et je n'eus pas moins d'empressement pour la reconnoître dans les dents qui avoient été plombées anciennement. Depuis le mois de novembre, je n'ai trouvé que quatre dents parmi les anciennes, dont une molaire à la mâchoire supérieure, et trois à la mâchoire inférieure. Je dois la connoissance d'une de ces dernières à un médecin qui m'a dit avoir observé que, lorsqu'en mangeant il touchoit le plomb de sa dent avec une fourchette d'argent, il éprouvoit une douleur passagère, qu'il avoit rapportée au contact des métaux hétérogènes. Quant à celles que j'ai plombées, j'ai remarqué que, lorsque la carie n'avoit pas fait beaucoup de ravages, il ne se manifestoit aucune douleur, ainsi que dans le cas où la carie avoit ouvert le canal dentaire. Ce sont particulièrement les dents où il y a eu beaucoup de substance détruite par la carie,

ui m'ont paru les plus susceptibles, sur tout elles n'étoient pas douloureuses. Parmi les bservations que j'ai eu occasion de faire, je e bornerai à citer los suivantes.

Sur les dents plombées, susceptib. de l'influence galvanique

I. observation. J'avois plombé, il y a rès de neuf mois, la première grosse mo- ire de la mâchoire inférieure à la femme- e-chambre de mad. P..... Elle n'en avoit ullement souffert, jusqu'à la fin de décem- re que sa dent avoit commencé à devenir ensible aux boissons froides, en raison d'une égère déperdition de substance qui s'étoit aite du côté de la joue. Ayant touché le lomb avec un stilet, dans le moment où je nois la lèvre inférieure abaissée, avec ma ain gauche, la malade éprouva de la dou- eur; douleur qui s'évanouit aussitôt qu'elle prit naissance, mais qui n'en excita pas moins des craintes pour la perte de la dent. Après avoir rassuré cette jeune personne, je dé- plombai la dent, et la remplis de nouveau, ans exciter de douleur; et l'expérience de eau froide, faite à l'instant, ne laissa aucun doute sur le succès de l'opération. Mais, voulant m'assurer de l'effet du contact des métaux hétérogènes, je tins la lèvre inférieure d'une main; et de l'autre, je touchai le plomb avec une sonde d'acier, et j'excitai de

Sur les dents plombées susceptibl. de l'influence galvanique

la douleur ; il y en eut une semblable, mais plus forte, quand je portai un fil d'or sur le plomb; et plus encore lorsque je fis toucher l'or en premier à l'intérieur de la joue ou à la langue, et de suite au métal de la dent cariée. Quand le contact des métaux eut lieu lors de l'interruption de l'arc animal, il n'y eut aucune sensation, non plus que lorsque je frappai légérement le plomb avec l'ivoire ou l'ébène.

II. Observation. Dans le courant de janvier dernier, je plombai à mademoiselle... la première grosse molaire gauche de la mâchoire inférieure, dont la couronne étoit détruite par la carie, dans un tiers de sa profondeur et dans son milieu; elle n'éprouva aucune douleur, et le contact des métaux ne produisit rien alors. Mais un jour, en mangeant, il arriva qu'une cuiller d'argent toucha le plomb, ce qui occasionna une douleur qui ne fit que passer : depuis, cette jeune personnne n'a rien ressenti. Vers le milieu de février, étant venue se faire extraire une dent, je touchai celle que j'avois plombée avec une sonde d'acier, ou avec une lame de zinc que je faisois communiquer en même tems avec l'intérieur de la joue; il n'y eut aucune sensation : l'ayant ensuite touchée avec un stilet d'argent, en établissant moi-même

la communication, la demoiselle éprouva la même douleur que lorsqu'elle frappa avec sa cuiller ; la douleur fut plus forte quand le stilet fut en rapport avec la langue ou l'intérieur de la joue. La percussion de la dent ne produisit aucune sensation.

Sur les dents plombées, susceptib. de l'influence galvanique

III. Observation. Dans les premiers jours de février, une dame vint chez moi pour se faire plomber la première molaire droite de la mâchoire inférieure ; elle n'en souffrit nullement. La cavité que la carie avoit produite au milieu de la couronne ayant été bien nettoyée, je la plombai sans aucune douleur. Ensuite je touchai le métal avec une sonde d'acier, avec un stilet d'argent, l'un et l'autre communiquant à la joue ou à la langue ; il se manifesta subitement une légère douleur qui étonna cette dame, et lui fit craindre que sa dent ne fût pas bien plombée. Cependant, après lui avoir observé que cette sensation douloureuse étoit un effet physique dont j'étois le maître ; et après lui avoir démontré qu'il n'avoit lieu qu'autant que l'instrument touchoit à la langue ou à la joue, je lui donnai la preuve du contraire, et dès lors elle fut tranquille sur le succès de l'opération.

IV. Observation. Le 14 février dernier, je donnai mes soins à un étudiant en méde-

Sur les dents plombées susceptibl. de l'influence galvanique

cine; il avoit deux molaires de la mâchoire inférieure affectée de carie, au point que plus d'un tiers de la couronne étoit détruit dans son milieu. L'une, la seconde molaire gauche, après avoir été bien nettoyée de la carie, fut remplie de feuilles de plomb, avec la précaution de les faire toucher dans tous les points de la cavité; l'opération fut faite sans aucune espèce de douleur: je touchai ensuite ce métal avec l'acier, l'argent et l'or, sans qu'il y eut aucune sensation, malgré la communication la plus directe et la plus proche. Pour l'autre dent, la première molaire droite, qui avoit déjà été plombée il y a plus de trois ans, et d'où le plomb s'étoit détaché en grande partie, j'en enlevai les restes sans causer de douleur: après cela j'ôtai du centre de la dent tout ce qui étoit noir et même ramolli, et je remplis la cavité avec des feuilles de plomb comme la première; l'opération fut faite avec solidité et sans douleur. Je touchai ensuite le plomb de cette dent avec un stilet d'acier, que je faisois communiquer à l'intérieur de sa joue; aussitôt ce jeune médecin éprouva une vive douleur qui disparut comme un éclair; je lui en expliquai la cause. L'or, l'argent et le zinc produisirent le même effet, soit en les mettant en

munication avec la langue ou l'intérieur
s joues, soit en lui tenant d'une part la
in avec une des miennes. Je tentai de
uveau le contact des métaux sur la pre-
ière, mais inutilement. Ces expériences fu-
nt faites en présence de M. Grandmaison,
alement étudiant en médecine.

Sur les dents plombées, susceptibl. de l'influence galvanique

V. Observation. Le 28 mars dernier, un
me homme ayant la première molaire gau-
de la mâchoire inférieure affectée de carie
ns être douloureuse, sa dent fut emplie de
uilles d'étain. Mais comme la cavité n'étoit
s remplie au niveau de la dent, et qu'en
uchant le métal avec un stilet d'acier qui
communiquoit avec l'intérieur de la joue, il
prouva une douleur, il craignit que sa dent
fût pas assez plombée, et il m'engagea à
commencer l'opération. Cependant, avant
la déplomber je portai sur le plomb un
ilet d'argent, en établissant communica-
n, tantôt avec la joue, tantôt avec une de
s mains qui tenoit la bouche, et il éprouva
tant de sensations douloureuses. Je déta-
ai le premier plomb sans que ce jeune
me éprouvât aucune sensation; et au lieu
feuilles d'étain je remplis la cavité avec
feuilles de plomb. Celui-ci bien foulé et
au niveau de la dent, je le touchai avec

Sur les dents plombées susceptibl. de l'influence galvanique

un stilet d'acier, en établissant comm
tion directe ou indirecte; et il ne se
festa aucune sensation; il n'y en eut pa
vantage avec l'or ou le zinc; mais en
chant avec une sonde d'argent, la doul
fit sentir, et même elle fut plus forte,
que la sonde communiqua à la langue
l'intérieur de la bouche.

Ces expériences et observations ne
mettront pas de douter que la sensation
loureuse que M. Sernin et autres pers
ont éprouvée, ne soit un de ces effet
appartiennent au galvanisme, puisq
paroît avoir les caractères qui distin
ceux-ci. 1°. Cette sensation, semblabl
commotion produite par la pile, s'éva
aussi promptement qu'elle vient, et ne
après elle aucune trace de sentiment, co
en fait souvent éprouver une sonde
une dent cariée. 2°. Elle ne se manifest
par le contact des métaux hétérogèn
nombre de deux ou de trois. 3°. Pour q
ait lieu, il faut toujours que le cercl
vanique existe, puisque, quand il est
rompu dans l'arc animal, ou l'arc excit
on ne l'éprouve aucunement. 4°. Elle
des modifications en raison de la séch
ou de l'humidité des parties qui const

rcle galvanique. 5°. Elle se fait sen- Sur les dents plombées, susceptibl. de l'influence galvanique
galement, lorsqu'une ou plusieurs per-
:s donnent plus d'étendue à l'arc animal.
)n cesse de l'éprouver par le contact
nu des métaux. Peut-être eût-il été con-
ble de tenter d'autres expériences; mais
me elles ne seroient pas tout-à-fait medi-
s, je m'en suis abstenu, pour me borner
: qui m'a paru le plus utile.

Maintenant le phénomène une fois connu,
agit d'examiner si, pour avoir lieu, il est
essaire que le nerf de la dent soit à dé-
ivert, et qu'ainsi il se trouve dans un
)port immédiat avec le plomb qu'on met
as une dent cariée, ou si la substance
ntaire est propre à transmettre au nerf
fluide galvanique. D'abord je remarquerai
ie, dans les cas (Obs. 1, 2, 4, 5.) où
commotion galvanique s'est manifestée,
ivois constaté, avant de plomber la dent,
ue sa cavité n'étoit nullement ouverte,
que le peu de substance qui restoit, for-
oit une sorte de cloison qui séparoit le
filet, et par conséquent le plomb. S'il en eût
té autrement, l'opération du plomb eût
ccité une douleur sur-le-champ, ou consécu-
vement, comme on l'observe quelquefois.
econdement, de ce que dans beaucoup de

Sur les dents plombées, susceptibl. de l'influence galvanique

cas où des dents cariées ont été plombées, non plus que pour celles qui ont été limées, il n'y a eu aucun effet sensible et apparent du contact des métaux, il n'en faut pas conclure que la substance dentaire ne soit point un conducteur du fluide galvanique. Occupé à soulager l'humanité souffrante, je n'ai eu en vue que la douleur par commotion; et j'ai dû, comme M. Sernin, en rechercher et la cause et les suites, laissant à celui qui s'occupe spécialement de la physique le soin de constater les plus petits effets du fluide galvanique sur les dents. Troisièmement il est probable que ce n'est point dans leur état naturel que les dents sont susceptibles d'être frappées de douleur par le contact des métaux hétérogènes, mais bien dans un état maladif comme dans le cas de carie: encore semble-t-il nécessaire que la vitalité et la sensibilité de cette partie soient portées à un certain degré. Ce qui favorise cette opinion, c'est une expérience de M. Humbolt; quoique ce célèbre physicien n'en fasse l'application qu'à l'émail de la dent, tout ce qui concourt à la structure de cette partie ne peut y être étranger. Il avoit remarqué que l'émail isoloit dans son état naturel; il humecta donc ce même émail, soit avec l'acide oxalique, soit avec

vinaigre, et il le rendit bon conducteur en ème temps que sensible. Qu'a fait ici M. mbolt? autre chose que de déranger l'or- nisation des dents, d'en exalter la vitalité la sensibilité, et de produire une sensa- n désagréable qu'on nomme agacement, que les Nosologistes rangent dans la classe es douleurs (*hæmodia, dolor,* dit Sauvages)? r, la carie des dents, toujours la suite d'une lésorganisation de leur substance, peut exis- er avec une exaltation plus ou moins grande es forces vitales et sensibles; aussi voit-on ans beaucoup de cas qu'elle commence par l'a- gacement: elle peut donc, ainsi que les acides, endre les dents susceptibles d'être affectées usqu'à la douleur par l'influence galvanique.

Sur les dents plombées susceptibl. de l'influence galvanique

Cependant, si la sensibilité et la vitalité de organe dentaire sont portées à un trop haut egré, jusqu'à la douleur, par exemple, soit ue celle-ci tienne à la dent, soit qu'elle vienne es parties environnantes, le contact des mé- ux hétérogènes n'est suivi d'aucun effet oulourenx, ainsi que j'en fait l'observation r deux personnes qui ont desiré que je ombasse leur dent qui étoit affectée d'une ouleur continue depuis plusieurs jours.

Enfin il importe d'observer que, pour que dent soit susceptible d'une douleur galva-

Sur les dents plombées susceptibl. de l'influence galvanique

nément une vive douleur : ils s'imagineroie peut-être que leur dent est mal plombée, que la carie a fait des progrès, ce qui fe ceroit d'en venir à faire plomber leur dent nouveau, ou même à en solliciter l'extr tion. L'homme de l'art, consulté dans pareille circonstance, n'entreprendra s doute ni l'une ni l'autre de ces opérations pour peu qu'il connoisse la cause de ce p nomène, qu'il renouvellera à volonté su dent malade; par là il rassurera plus ces p sonnes que par tous les raisonnemens p sibles, et il leur prouvera que la médeci trouve quelquefois des cas où elle fait be coup, tout en ne faisant rien.

Note sur quatre dents d'une conform tion extraordinaire, par M. Laveran.

Extrait du procès-verbal de la séance du 5 mai.

Sur quatre dents d'une conformat. extraordin.

M. Laveran a mis sous les yeux de la So ciété quatre dents d'une conformation e traordinaire, dont la connoissance n'est p sans intérêt pour l'art du dentiste.

La première est une molaire de la m choire supérieure dont les racines sont ré nies, et ne forment qu'un tout avec une d racines d'une autre molaire sa voisine, do la couronne a été détruite par la carie. Entr ce

Sur quatre dents d'une conformat. extraordin.

es racines on observe une petite éminence formée par une déviation de l'émail.

La seconde est une molaire de la mâchoire supérieure, de la jonction des racines de laquelle semble être sortie une dent de sagesse, dont la couronne est détruite par la carie; de sorte que ces deux dents paroissent n'avoir eu qu'une seule et même racine.

La troisième est une dent de sagesse de la mâchoire supérieure, dont la couronne offre à la vue deux mamelons distincts, couverts d'émail, et séparés par la substance osseuse qui a deux lignes de large dans la moitié de la couronne, et qui présente une protubérance irrégulière dans l'autre moitié.

La quatrième est une molaire de la mâchoire supérieure, dont les racines réunies entr'elles forment une espèce de godet ou d'entonnoir.

M. Duval, du consentement de son collègue M. Laveran, a fait faire le dessin de ces quatre pièces; dessin qu'il a également soumis à la connoissance de la Société, ainsi que celui de deux dents incisives de lait de la mâchoire inférieure.

Il est à remarquer que ces deux petites dents de lait, ainsi que les deux premières de M. Laveran, ont été tirées au moment où l'on

Sur quatre dents d'une conformation extraordinaire.

voulait faire l'extraction d'une d'elles. Cette réunion dans la racine n'est pas sans exemple, non plus que celle qui a lieu par la couronne : M. Duval en fait mention dans son opuscule *sur les accidens de l'extraction des dents*, première section, §. VII.

Sur un Vice de conformation. Note extraite du Procès Verbal de la Séance de la Société de Médecine, du 9 mai 1806.

Vice de conformation.

Il a été présenté à cette séance une fille, âgée de plus de trois mois, bien portante et assez fortement constituée, ayant la tête et le tronc bien conformés; mais manquant absolument des quatre extrémités. On remarque seulement dans les articulations du tronc les extrémités articulaires des os : ainsi il y a un moignon extrêmement court, mais susceptible de mouvemens à la place de l'articulation des fémurs avec le bassin. Il y en a un plus long à la place de l'articulation de l'humérus gauche avec l'omoplate; mais on n'a pu rien appercevoir à l'endroit de l'articulation du bras droit.

Il est remarquable que chacune des quatre extrémités offre, à la place où cesse le membre, une cicatrice, une sorte de raphé tra-

sensible. Nous nous contentons de noter ici le fait, et nous laissons aux lecteurs le soin de se livrer aux diverses conjectures qui pourroient en être la suite.

Vice de conformation.

La mère, femme de Sylvain Cadouet, manœuvre-paveur, domicilié à Orléans, est accouchée, pour la première fois, de cet enfant, le 9 février dernier. Elle est bien constituée, aussi bien que son mari, et elle déclare n'avoir eu aucune frayeur, aucune vision, ni autre accident capables d'avoir donné lieu à ce vice de conformation.

INSTITUT NATIONAL, CLASSE DES SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

Rapport sur un mémoire de M. BOULLAY, *ayant pour objet la préparation de l'Ether phosphorique, à l'aide d'un appareil particulier; par* MM. FOURCROY et VAUQUELIN, *rapporteur.*

Sur la préparation de l'éther phosphoriq à l'aide d'un appareil particulier.

Scheele et Lavoisier ont annoncé qu'ils avoient en vain tenté de former de l'éther avec l'acide phosphorique, et de l'alkool; mais il paroît que Scheele avoit employé l'acide du phosphore, obtenu par la combustion lente, appelé aujourd'hui acide phosphoreux; car il dit que l'esprit de vin distillé sur cet

Sur la préparation de l'éther phosphorique à l'aide d'un appareil particulier.

acide avoit une odeur désagréable; que, quand il y mêla de l'eau, il devint blanc comme du lait; et qu'au bout de quelques jours il forma un dépôt qui étoit du pur phosphore.

Lavoisier avoit probablement employé, pour son expérience, de l'acide phosphorique fait par la combustion rapide; mais soit que cet acide ne fût pas suffisamment concentré, soit qu'il eût soumis le mélange à la distillation, sans faire préalablement chauffer l'acide phosphorique, il ne put séparer de son produit aucune trace d'éther : cependant l'odeur suave qu'avoit son alkool, a laissé Lavoisier dans la persuasion qu'il étoit possible de faire de l'éther, au moyen de l'acide phosphorique.

MM. les académiciens de Dijon n'ont pas eu plus de succès en distillant de l'acide du phosphore avec de l'alkool. Le produit qu'ils obtinrent avoit une odeur très-désagréable, analogue à celle de la liqueur fumante d'arsénic ; ce qui annonce qu'ils employèrent aussi de l'acide phosphoreux.

M. Boudet fils, pharmacien à Paris, a communiqué le 19 brumaire an 10, à la séance publique de la Société des Pharmaciens de Paris, un mémoire, imprimé depuis dans le

ntième volume des Annales de Chimie, rend compte de l'action de l'acide phos- que sur l'alkool, et où il décrit les propriés produits qu'il obtint. Ayant soumis à la ation un mélange de parties égales d'a- hosphorique très-concentré, et d'alkool degrés, il obtint 1°. une liqueur légè- nt acide, d'une odeur désagréable et no bitumineuse; 2°. une huile légère- jaune, puis d'un brun foncé, surna- le premier produit; 3°. un gaz qui it avec une flamme blanche, alongée, déposant du charbon sur les parois du En continuant l'opération, il obtint en- de l'huile beaucoup plus colorée et plus se que la première. Il restoit dans la ne de l'acide phosphorique, noirci par matière charbonneuse, mais dont la re n'avoit pas été autrement changée. l'examen de ces produits, M. Boudet a vé que la première liqueur, légèrement e et se mêlant à l'eau, n'étoit que de ol pur; que la deuxième, d'une odeur rée, participant un peu de celle de l'ail, plus légère, plus volatile, et d'une odeur ogue à celle de l'éther sulfurique, après tification; qu'elle surnageoit l'eau, mais livisoit en gouttelettes par l'agitation, et

Sur la préparation de l'acide phosphoriq à l'aide d'un appareil particulier.

finissoit par s'y dissoudre ; en un mot, que c'étoit une espèce d'éther.

Sur la préparation de l'éther phosphorique à l'aide d'un appareil particulier.

Il ne paroît pas douteux, d'après ce que nous venons de rapporter, que M. Boudet n'ait véritablement formé de l'éther dans cette opération ; mais il ne l'a pas obtenu assez pur ni en assez grande quantité, pour en bien connoître les propriétés, et les comparer à celles des autres éthers connus. Ainsi il restoit encore incertain si l'acide phosphorique avoit la faculté de convertir l'alkool en éther.

Dans cet état de choses, M. Boullay, convaincu par divers essais que le peu de succès des chimistes dans la préparation de l'éther phosphorique tenoit à différentes circonstances essentielles qu'on n'avoit point encore réunies, a cru pouvoir rassembler ces conditions dans un appareil composé ainsi qu'il suit :

Dans une cornue tubulée, placée sur un bain de sable, il a mis 500 grammes d'acide phosphorique pur, en consistance de miel. A cette cornue étoit adapté un ballon à deux tubulures, dont une portoit un tube plongeant dans un flacon plein de chaux, et de là un autre tube se rendant dans la cuve hy-

dropneumatique; à la tubulure inférieure, terminée en pointe, étoit luté un petit flacon pour recueillir les produits et les séparer à mesure qu'ils se présenteroient.

Sur la préparation de l'éther phosphorique à l'aide d'un appareil particulier.

L'appareil ainsi disposé, il a adapté à la tubulure de la cornue un entonnoir à double robinet, dont la tige alongée plongeoit dans l'acide phosphorique. Il a fait chauffer, pendant quelque tems, l'acide; et lorsque la température a été élevée à 96 degrès de Réaumur, il y a introduit 500 grammes d'alkool, par petites quantités à-la-fois, à l'aide du robinet. Aussitôt que l'alkool s'est trouvé en contact avec l'acide phosphorique chaud, il est entré dans une violente ébulition; l'on a vu une fumée se développer, le mélange prendre une couleur brune, des stries abondantes couler sur les parois des vases; enfin un gaz qui a passé dans la cuve pneumato-chimique.

L'alkool entièrement introduit dans l'appareil, M. Boullay a continué le feu jusqu'à ce que le mélange ait été réduit à siccité; et il a obtenu 1°. 120 grammes d'alkool foiblement éthéré; 2°. 260 grammes d'une liqueur blanche, légère, d'une odeur vive, et beaucoup plus éthérée que la première; 3°. 60 grammes d'eau saturée d'éther, que surnageoit un li-

Sur la préparation de l'éther phosphoriq à l'aide d'un appareil particulier.

quide de couleur citrine, d'une odeur empyreumatique, très-analogue à l'huile que l'on obtient dans la préparation de l'éther sulfurique : il pesoit environ quatre grammes; 4°. un autre liquide d'une odeur fétide insupportable, rougissant la teinture de tournesol, faisant effervescence avec le carbonate de potasse, et donnant par cette combinaison un sel feuilleté parfaitement semblable à l'acétate de potasse; 5°. il est resté dans la cornue une matière vitreuse noirâtre, formée d'acide phosphorique et d'un peu de charbon.

Les deux premiers produits réunis, du poids de 380 grammes, rectifiés sur du muriate de chaux desséché à la température d'environ 50 degrés, ont fourni 60 grammes d'une liqueur ayant le plus grand rapport, par l'odeur et la saveur, avec l'éther sulfurique le plus pur. Elle marquoit, comme lui, 60 degrés à l'aréomètre de Baumé, le thermomètre étant à 10. Elle se dissolvoit dans huit à dix parties d'eau, s'évaporoit rapidement à l'air, entroit en ébulition à 30 degrés, brûloit avec une flamme blanche, en laissant un résidu charbonneux, et sans donner aucune trace d'acide par sa combustion.

Les autres produits liquides, qui étoient de l'alkool légèrement éthéré, soumis de la

même manière à l'action de l'acide phosphorique, ont donné une nouvelle quantité d'éther entièrement semblable au premier.

Sur la préparation de l'éther phosphorique à l'aide d'un appareil particulier.

Quoiqu'il faille employer l'acide phosphorique très-concentré, et chauffer l'acide avant d'y introduire l'alkool, on doit cependant ne pas pousser ces précautions trop loin, sans quoi l'alkool éprouveroit une décomposition, et les produits auroient une odeur d'empyreume.

M. Boullay conclut des expériences que nous venons de rapporter, et dont l'un de nous a été témoin, que l'acide phosphorique peut transformer l'alkool en un éther parfait, au moyen de l'appareil que M. Boullay a mis en usage, et des précautions qu'il a prises; que cet éther est, de tous les éthers connus, celui qui a le plus d'analogie avec l'éther sulfurique : il auroit même pu dire qu'il lui ressemble parfaitement; du moins l'examen que nous en avons fait nous-mêmes, ne nous a pu y faire appercevoir la moindre différence.

Ce résultat est une confirmation complète de la théorie que nous avons donnée de l'éthérification de l'alkool par l'acide sulfurique; et, sous ce rapport seul, le travail de M. Boullay seroit intéressant.

Sur la préparation de l'acide phosphorique à l'aide d'un appareil particulier.

Nous pensons donc que le mémoire de M. Boullay répand une nouvelle lumière sur l'éthérification opérée par des acides fixes difficiles à décomposer, et il nous paroît en résulter que les éthers peuvent être divisés en deux classes; savoir, en éthers simples et en éthers composés, c'est-à-dire, qui contiennent une certaine quantité de l'acide employé pour leur formation.

Il est évident que c'est à la disposition de l'appareil que M. Boullay a imaginé, et à la manière dont il a conduit l'opération, qu'il a dû le succès qu'il a obtenu.

Nous sommes d'avis que le mémoire dont il s'agit, contenant des faits intéressans pour la théorie chimique, mérite d'être imprimé dans les volumes des savans étrangers.

Signés FOURCROY, VAUQUELIN, *rapporteurs*.

La classe approuve le rapport et en adopte les conclusions.

Certifié conforme à l'original.

Le Secrétaire perpétuel. G. CUVIER.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

De Mai 1807,

	Thermomètre.			Baromètre		
	Maxim.	Minim.	A mid.	Maximum		Midi
1	+21,1 s.	+ 9,5 ma.	+ 2 ,4	27,11,80 s.	27,11,00 s.	27,11,08
2	+21,3	+ 9,1 ma.	+ 20,	27,11,40ma.	27,10,40 s.	27,10,00
3	+18,8 s.	+ 9,2 ma.	+ 16,6	27,10,68ma.	27,10,12 s.	27,10,12
4	+19,0 mi.	+ 1,8 s.	+ 19,	27,8,76ma.	27,6,48 s.	27,8,50
5	+1 ,2 s.	+ 8,6 ma.	+ 18,	27,7,20ma.	27,3,72 s.	27,7,63
6	+15,2 mi.	+ 8,9 s.	+ 15,	27,3,96ma.	27,3,48 s.	27,3,68
7	+13,0 mi	+ 6,8 s	+ 13,6	27,9,56 s.	27,5,40ma.	27,6,72
8	+12,4 s	+ 5,2 ma.	+ 1 .	27,11,30mi.	27,10,15 s.	27,11,30
9	+14,8 s.	+ 9,9 ma.	+ 13,5	27,7 ,00ma.	27,6, 5 s	27,8,2
10	+14,1 s.	+ 8,3 s.	+ 13,	27,79, 8ma.	27,6,92 s	27,7,77
11	+13,9 s.	+ 7,0 ma.	+ 13,	28,0,57mi.	27,11,76ma	28,0,37
12	+13,5 s.	+10,0 ma.	+ 10,	27,11,00ma	27,6,80 s.	27,10,58
13	+14,3 s.	+ 9,5 ma.	+ 12,3	27,10,78 s	27,8,81ma.	27,9,00
14	+ ,0 s.	+ 9,3 ma	+ 12,1	28,0,08ma.	27,11,76 s.	28,0,01
15	+13,8 s.	+11,6 ma.	+ 12,1	28,0,35mi.	27,11,8 ma.	28,0,35
16	+16,2 mi.	+ 2,2 s.	+ 16,2	28,2,75 s	28, 5 s	28, ,6
17	+19,7 mi.	+11,2 ma.	+ 19,7	28,2,10 s.	28,1,85 s.	28,1,86
18	+19,3 s.	+11,1 s.	+ 18,	28,3,00 s.	28,2,40ma.	28,2,65
19	+ 3,9 s	+ 7,6 s.	+ 13,0	28,3,84ma.	28,3,10ma	28,3,75
20	+13, s.	+ 4,8 ma.	+ 13,5	28,2,64ma.	28, ,8 s.	28, ,2
21	+ 7,4 s	+ 8,3 ma	+ 16,	28,0,7 ma.	27,11, 5 s.	28, ,15
22	+18,3 s.	+ 8,6 ma.	+ 17,4	28,2,40 s.	28,1, oma.	28,2,25
23	+20, s	+ 9,5 ma	+ 19 3	28,2, 5ma.	28,1,60 s	28,2,25
24	+22,4 s.	+11,8 ma.	+ 22,	28,1,32ma.	27,11,77 s	28,2,15
25	+22,2 s.	+11,2 ma.	+ 21,7	27,11,35ma.	27, 0,60 s.	27,11,25
26	+19,5 mi.	+ 1,7 s	+ 18.	28,0,75 s.	27,11,7 s.	27,11,9
27	+18,4 mi.	+10,8 ma.	+ 18,4	28,1,50 s.	28, 7 ma.	28, ,00
28	+17,0 mi.	+ 9,8 s.	+ 17,0	28,0,40mi.	27, 0,60 s.	28,0,40
29	+ 8,4 s.	+ 6,2 ma.	+ 7,2	27,0,60ma	27,7,80 s	27,8,25
30	+13,1 mi.	+ 8,4 ma.	+ 12,6	27,10,45 s.	27,8,40ma.	27,9,48
31	+11,7 mi.	+ 7,9 s.	+ 11,7	28,0,20	27,11,56ma.	27,11,72

RÉCAPITULATION.

Plus grande élévation du mercure.	28,3.84	le 19
Moindre élévation du mercure.	27,3,45	le 6
Élévation moyenne.	270,64	
Plus grand degré de chaleur.	+,22,4	le 24
Moindre degré de chaleur.	+ 4.8	le 20
Chaleur moyenne.	+13,6	

FAITES A L'OBSERV. IMP. Par M. BOUVARD astronome, membre de l'Institut national.

Jours	Hyg. à mid	Vents.	VARIATIONS DE L'ATMOSPHERE.
1	60 5	S	Ciel nuageux, ciel assez beau, un peu voilé
2	60,0	S.	Bouil. quelques nuag., ciel nuageux, c. voilé
3	71,0	S. S. E.	Brouill. c. voil. tr. couv. pluie p. v fr., par int.
4	75,0	S.	Pluie fine, ciel à demi couv., pluie or. ciel ton
5	85,0	S. S. E	Ciel cou. en bar., neb. et à d. c., pl. éc ton. t. f
6	74,0	S.	Ciel couv., nuageux, pluie forte ton
7	72,0	S. O. tr. f.	Ciel couv, tr. nuageux, plus av. ciel assez b.
8	78,	S O.	Beau ciel, ciel couv., pluie par int.
9	88,0	S. O fort	Ciel couv. temp t lan., tr c., fortes av. p int.
10	80,0	S O.	Ciel c. pl. fine, c tr. couv., fortes av par. int.
11	80,0	N. O.	Ciel couv., c. tr nuag., c couv petite pluie.
12	93,0	S.	Ciel c pl. forte et ab., tems pl., c. couv. p. int.
13	95,	S O.	Ciel couv., pluie abon., pl. fine et ab par int.
14	89,0	S O.	Ciel très-couvert, très-couvert
15	88,0	S. O.	Ciel couv., c. nuag. et voilé, assez beau p. int.
16	82,0	S. O. O f.	Ciel couv., c très-nuageux, ciel à demi couv.
17	82,0	E. N. E	Ciel à demi couv., c un peu nebul. c. superbe
18	70,0	E. N. E.	Ciel superbe, très-beau ciel.
19	68,0	N. N E	Légers nuages.
20	65,0	N. E. fort	Brouillard ciel vaporeux.
21	56,0	E.	Idem.
22	56,	E. fort.	Idem.
23	62,0	Calme.	Idem.
24	62,0	E	Nuages en barres.
25	58,0	S. E.	Ciel sup., ciel couv., ciel à demi couv.
26	69,0	S. tr. fort	Ciel tr. nuag., c. couv. pl. ab, c. fort b. le soir
27	73,0	S. O t f	Ciel tr. nuag c. entièr. couv. pl., c. couv
28	70,0	O. faible.	Ciel couv, légèr. couv., quelq g. d'eau p. in
29	78,0	N N O.	Pluie pend. la nuit, il pl., pl. contin., c. couv
30	83,0	S.	Ciel couv, c. tr. nuag., plus av. dans la soir
31	83,0	S. S. O.	Ciel couvert, pluie par intervalles.

Récapitulation

Nomb. de jours beaux. .		Le vent a s. du N. . .	2 fois
de couvert	17	N. E. . . .	3
de pluie.	12	E. . . .	5
de vent.	30	S-E. . . .	3
de gelée.	0	S.	10
de tonnerre.	3	S-O. . . .	8
de brouillard.	5	O. . . .	1
de neige.	0	N-O. . . .	1

Eau de pluie tombée dans le c. du mois 2 poue. 7 lig.

ncipes de Physiologie, ou introduction la science expérimentale philosophique médicale de l'homme vivant; par Char-e-Louis Dumas : quatrième et dernier olume (1).

Principes de physiologie.

près le plan que nous avons fait connoître du té élémentaire de physiologie de M. Dumas, il it, pour le quatrième volume, à completter oire des fonctions de relation générale ou de merce avec les objets extérieurs, ce qui embrasse nctions relatives au mouvement et à la sensibi-; et à traiter des fonctions de relation spéciale ou commerce avec l'espèce, ce qui comprend la re-ction des individus et les fonctions relatives à rappports moraux.

. Dumas a traité avec détail les divers points ifs à ces divisions principales; et il a résolu la sagacité qui lui est propre les questions qui ttachent.

rapport au traité des fonctions relatives au ement et à la sensibilité, nous avons fait con-re une grande partie des idées de l'auteur à ce t, en donnant l'analyse de la première édition de hysiologie (2); aussi nous contenterons-nous de r ici quelques passages extraits de la seconde ion.

(1) Voyez plus haut, pag. 121, l'annonce Bibliographique e volume; et l'analyse des volumes précédens, tom. XXV, 472; tom. XXVI, pag. 90, et tom. XXVII, pag. 94.

(2) Voy. t. XVII du Jour. génér. de Méd. p. 72 et suiv.

Principes de physiologie.

En traitant des anomalies de la sensibilité, mas s'arrête au phénomène inconcevable du & l'imitation, et il en développe toutes les p rités. Entre autres faits curieux, il rapporte le d'après Kaau-Boerhaave, et d'après Fouque aussi cité dans son art. Sensibilité de l'Ency « Ce pantomime singulier portoit l'imitatio rendre scrupuleusement les plus légers mo des yeux, des lèvres, des mains, des pieds se couvroit et se découvroit la tête, suivant voyoit faire aux autres, avec une facilité et berté surprenantes. Lorsqu'on essayoit de l'usage d'une main, tandis qu'il gesticuloit de il se débattoit avec des efforts extraordinair raison qu'il en donnoit, c'est qu'il y étoit l la douleur qu'il ressentoit au cerveau et au cœu ce pauvre homme, en conséquence de son in dité, n'alloit jamais dans les rues que les yeux et lorsqu'il lui arrivoit de s'entretenir avec s c'étoit toujours en prenant la précaution de leu le dos ».

Après les développemens nécessaires pour ter d'une manière convenable l'histoire génér sensibilité, l'auteur a établi comme des cons rigoureuses de ces mêmes développemens, les semblent présider à l'exercice de cette grand de l'économie animale.

1°. L'activité étant un caractère essentiel d ment, celui-ci n'existe qu'en vertu d'une cert tion des organes, et il se proportionne au de tention dirigée vers les causes externes ou int le provoquent.

2°. L'habitude répétée des mêmes sensations l'émousse, le flétrit, et le rend moins apte à en recevoir de nouvelles. Le repos lui restitue son énergie.

3°. La sensibilité ne pouvant pas s'occuper de deux impressions co-existantes, elle obtient un certain équilibre entre tous les organes; et elle ne peut être vivement excitée dans une partie, sans être obligée de décroître proportionnellement dans les autres; en sorte que deux sensations n'agissent jamais avec la même force en même temps : la plus intense doit toujours absorber la plus foible. *Duobus doloribus simul fortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum.*

4°. La sensibilité est une faculté relative qui n'obéit point avec indifférence à tous le genres d'excitations, mais seulement à ceux qui sont en rapport avec elle dans les différentes parties du corps vivant.

5°. Elle croît et s'accumule en raison directe du défaut et de la foiblesse des stimulus.

6°. La sensibilité ne se proportionne ni au nombre ni à l'arrangement, ni à la distribution des nerfs; et les vicissitudes d'accroissement ou de diminution ne peuvent être soumises au calcul.

7°. Elle est inconstante, variable dans ses progrès; et l'impossibilité de la fixer forme la plus fixe de ses lois; *et tantùm constans in levitate suâ.*

8°. Il est une loi majeure de la sensibilité, c'est que les organes ne se prêtent jamais mieux à l'exercice de cette faculté que lorsqu'ils s'éloignent davantage, en plus, soit en moins, d'un certain état médiocre de cohésion et de solidité; d'où il suit qu'une tension [illegible] et permanente des parties sensibles offre la

Principes de physiologie.

circonstance la plus favorable à leurs fonctions, qui viennent trop actives dans les altérations extrêmes leur tissu.

Les productions qui régénèrent les parties mol ou dures du corps humain, jouissent d'une sensibi supérieure à celle des parties qu'elles remplacent. bourgeons charnus qui réparent la substance d'un cère, sont très-sensibles, ainsi que les matières réunissent les deux moitiés d'un os, d'un cartilag d'un ligament divisé.

D'un autre côté, les causes qui augmentent la te sion des organes en les pressant ou en les tiraill avec excès, y déterminent une sensibilité plus dé cate et plus vive. On a cité l'exemple des malheu appliqués à la question : dans le moment des p grandes tortures, ils étoient soulagés par des asp sions d'eau tiède; tandis qu'ils souffroient un accro sement horrible de douleurs par le choc d'un au corps capable d'ajouter à la tension de leurs fibres.

A côté des lois qui président à l'exercice de la se sibilité, plaçons le tableau des phénomènes caract ristiques de l'irritabilité, et nous aurons emprunté M. Dumas les faits les plus généraux relatifs à connoissance de ces deux grandes facultés de la v animale.

1°. Le caractère essentiel de l'irritabilité est u suite de contractions et de dilatations déterminées s par l'impression d'un stimulus extérieur, soit par simple vœu de la volonté.

2°. L'irritabilité est indépendante de l'action d nerfs; et quoique généralement répandue dans l'org nisation animale, elle appartient plutôt à la f musculai

usculaire qu'à tout autre genre de tissu. Elle agit a raison du nombre des fibres sur lesquelles les auses irritantes peuvent porter.

3°. L'irritabilité est une faculté relative qui n'o- pit point avec indifférence à tous les moyens d'ex- itation, mais seulement à ceux qui sont en rapport vec elle dans les différentes parties du corps vivant.

4°. Il est pour chaque organe une irritabilité spéci- ique qui demande un stimulus propre, assorti à sa manière d'être, et relatif au genre de fonctions dont il est chargé.

5°. L'irritabilité a des vicissitudes de diminution ou d'accroissement qui varient dans les différentes espèces d'animaux, dans les divers organes du même animal, et dans les circonstances successives par les- quelles la vie d'un individu doit passer.

6°. L'irritabilité se développe avec plus d'énergie au moment de la mort, et après qu'elle est con- sommée.

7°. Elle se multiplie et se ranime à mesure que l'on divise en plusieurs morceaux l'organe qui l'a perdue.

8°. Elle s'éteint dans chaque partie avec une vi- tesse proportionnée à l'activité, au nombre et à la durée des irritations qu'on lui fait subir.

9°. Elle entretient avec la sensibilité des rapports mutuels d'influence, quoiqu'elle en soit essentielle- ment distincte.

10°. La dernière loi de l'irritabilité est que son exercice suppose un état moyen, un degré médiocre de cohésion dans les organes, au-delà de la durée

duquel l'action de cette force est affoiblie, contrainte ou empêchée.

Principes de physiologie.

Dans la cinquième et dernière partie de son ouvrage, M. Dumas a traité des phénomènes relatifs à la conservation de l'espèce et au commerce particulier qui existe entre l'homme et ses semblables.

Cette partie de la physiologie présente deux branches qui se divisent naturellement, suivant que les objets qui s'y rapportent sont ou physiques ou moraux.

Dans la première section se trouve l'action physique des sexes l'un à l'égard de l'autre, pour créer de nouveaux individus, et perpétuer ainsi l'espèce; dans la seconde se présente l'action morale de l'homme sur les autres individus de son espèce, pour leur transmettre ses affections, et maintenir les bases du commerce social.

La première section comprend tout ce qui a rapport à la génération; et la seconde, tout ce qui est relatif aux facultés intellectuelles, considérées comme moyens de communication entre l'homme et les individus de son espèce; ou autrement aux moyens par lesquels l'homme peut transmettre à ses semblables ses affections et ses pensées.

L'auteur a terminé son ouvrage par des considérations rapides sur la distribution des hommes réunis en différentes races, et sur les variétés qu'ils présentent; sur l'influence qu'ils reçoivent des climats, des habitudes, du gouvernement; et enfin sur les passions naturelles et sur les passions acquises.

M. Dumas a présenté ces divers objets avec toute la clarté, toute la simplicité, toute la concision et toute la pureté qui conviennent à un traité élémen-

taire ; il ne s'est pas contenté d'offrir dans ce travail, sous le cadre le plus favorable, l'ensemble des connoissances acquises sur les divers sujets qu'il a eu à traiter ; mais il y a encore joint très-souvent les résultats d'expériences et d'observations qui lui sont propres, et qui répandent plus ou moins de jour, soit sur la physiologie, soit sur quelques-uns des points de la médecine pratique. Principes de physiologie.

C'est ainsi, par exemple, qu'en traitant de la voix et des relations qui existent entre les organes qui servent à cette fonction, et les organes de la génération, l'auteur s'exprime ainsi :

« Le changement de la voix aux approches de la puberté, le gonflement du cou chez les jeunes filles qui ont pour la première fois goûté les jouissances de l'amour, décèlent les grandes relations qu'il y a entre les parties génitales et les organes de la gorge. Quoique les preuves de leur étroite correspondance soient multipliées, je n'hésite pas de citer, à l'appui des raisons ordinaires, une observation curieuse de M. Lordat, chef des travaux anatomiques de notre Ecole, qui a vu l'engorgement douloureux des glandes du cou, décidé par l'acte de la génération, subordonné à l'accomplissement de cet acte, chez une jeune personne, dont les glandes jugulaires, tuméfiées et abcédées peu de jours après son mariage, augmentoient ou diminuoient de volume, selon qu'elle souffroit les embrassemens de son mari, ou qu'elle les évitoit (1). Willis me semble avoir recueilli un fait analogue, en observant que la compression trop forte d'un bandage ap-

(1) Bulletin de la Société des Sciences de Montpellier.

Principes de physiologie.

pliqué sur les glandes inguinales a déterminé l'engorgement et la tuméfaction des glandes jugulaires et parotides (1) ».

« Les relations de la matrice avec les organes de la gorge n'ont jamais été peut-être aussi heureusement déterminées que dans un fait important de médecine-pratique dont j'ai le premier constaté l'existence, et qui renferme le principe d'une foule d'applications utiles. L'aconit (*aconitum napellus*) porte, comme tout le monde sait, une impression d'ardeur et de sécheresse sur l'arrière-bouche et le gozier. J'ai souvent recouru à l'usage de cette plante pour calmer l'irritation nerveuse et le sentiment de la douleur. Or, une circonstance dont personne avant moi n'a fait mention, c'est que l'aconit produit toujours une impression très-vive sur la gorge, dans le moment qui précède celui où son effet calmant sur la matrice va être décidé. J'ai prescrit l'aconit, soit en extrait, soit en substance, à plusieurs femmes dont la matrice étoit gravement affectée ; et j'ai constamment découvert dans les membranes de l'arrière-bouche et du pharynx, dans celles du larynx et de la trachée-artère, les traces d'une impression violente et profonde qui s'annonçoient par la rougeur, la sécheresse, le resserrement, la phlogose, la douleur de toute la gorge, et qui devenoient le signe précurseur d'un soulagement prochain de la matrice et de ses dépendances. L'action de ce médicament m'a toujours paru devoir être avantageuse par rapport à la matrice, lorsque les parties de la gorge en ont premièrement

(1) Willis, *de Morb. convulsiv.*

ressenti l'impression; elle a été nulle ou très-peu marquée et quelquefois nuisible, quand ces mêmes parties n'en ont point d'abod éprouvé les effets ».

F. J. D.

Des causes qui ont modifié la constitution physique et médicale chez les peuples anciens et modernes, etc.; par M. GAILLARD (1).

Des causes qui ont modifié la constitut. physique et médicale

L'ouvrage que nous annonçons a été provoqué par le concours de l'académie de Dijon, et a obtenu le prix décerné par la même académie, sur cette question : *Les fièvres catarrhales deviennent plus fréquentes qu'elles ne l'ont jamais été; les fièvres inflammatoires deviennent extrêmement rares; les fièvres bilieuses sont aussi communes : déterminer quelles sont les causes qui ont pu donner lieu à ces révolutions dans nos climats et nos tempéramens.*

Pour arriver, avec tous les avantages possibles, à la solution la plus satisfaisante de cette grande et belle question, l'auteur a commencé d'abord par tracer le tableau descriptif des trois genres de fièvres indiqués dans le programme; ce qui l'a conduit à déterminer la nature de ces mêmes fièvres et leur influence sur chacune des parties de l'organisation : ainsi il a donné d'abord une description des fièvres inflammatoire, bilieuse et catarrhale. A cette première partie qui, n'offrant rien de neuf, ne peut point, par cela même, nous arrêter plus long-tems, l'auteur a joint des re-

(1) Voyez l'annonce bibliographique de l'ouvrage, tom. XXVIII, pag. 471.

cherches sur la nature respective et le genre de ces trois sortes de fièvres.

Des causes qui ont modifié la constitut. physique et médicale

Suivant l'auteur, la fièvre catarrhale, fièvre pituiteuse, n'est autre chose qu'une affection inflammatoire ou par augmentation d'irritabilité dans une partie quelconque de la membrane muqueuse. Ce genre d'affection se trouve, le plus souvent à son début, isolé sur une partie déterminée de la membrane; elle provoque l'affection générale et plusieurs phénomènes sympathiques.

Nous ne saurions partager avec l'auteur cette opinion sur la nature des maladies catarrhales. L'expérience prouve que ce n'est pas toujours à l'irritabilité augmentée, que ces maladies doivent leur cause; le plus souvent au contraire, ces maladies soit générales, soit locales, dépendent de l'atonie des membranes muqueuses; et on ne les combat efficacement que par les toniques portés ou localement, ou sur tout le système muqueux, par voie de sympathie, suivant que la lésion est ou locale ou universelle. On empêche la formation d'un grand nombre de coryzas, par exemple, en faisant renifler convenablement de l'eau fraîche, à laquelle on a ajouté quelques gouttes d'eau-de-vie. Si l'on fait attention que c'est presque toujours sous l'influence de causes plus ou moins débilitantes que les maladies catarrhales prennent naissance, on verra bien qu'elles ne peuvent pas tenir toujours, ni même le plus souvent, à l'augmentation de l'irritabilité dans une partie quelconque de la membrane muqueuse; enfin, dans les ouvertures de cadavres d'individus morts à la suite d'affections catarrhales, nous avons trouvé le plus souvent les parties des membranes muqueuses qui avoient été le

siège de la maladie, tuméfiées, engorgées de matières muqueuses, et leur tissu plus mou et plus abreuvé d'humidité que dans l'état naturel; mais on n'y apercevoit d'ailleurs aucune trace d'inflammation.

Des causes qui ont modifié la constitut. physique et médicale

La nature de la fièvre inflammatoire dépend, selon M. Gaillard, d'une exubérance du fluide sanguin, jointe à une irritation, soit locale, soit générale, car, ajoute-t-il, « pour produire la fièvre, il faut déterminer l'excitation de l'irritabilité dans un endroit quelconque ».

Nous n'examinerons point ce qu'il peut y avoir d'hazardé dans ces diverses propositions; nous sommes trop peu instruits de la nature essentielle des maladies pour pouvoir adopter ou rejeter d'une manière positive telle ou telle autre manière de voir. Nous remarquerons seulement ici combien il y auroit d'inconvéniens, ou même de dangers, à adopter en médecine un système de nomenclature méthodique, et dont les noms tendroient à donner une idée de la nature des objets. Dans ce cas-ci, par exemple, la maladie prendroit le nom de polyémie, d'angio-ténique, etc., suivant le genre d'opinion adopté. Ne vaut-il pas mieux conserver tout bonnement la dénomination de fièvre inflammatoire, en ne lui accordant aucune valeur nominale, le mot n'ayant d'autre objet que de rappeler l'ensemble des symptômes qui constituent la maladie? Du reste, nous aurons occasion de revenir ailleurs, avec plus de détails, sur ces idées que nous ne faisons qu'émettre ici d'une manière générale.

Quant à la nature des maladies bilieuses, l'auteur, après avoir reconnu qu'il n'est point de maladies dont

Des causes qui ont modifié la constitut. physique et médicale

la nature ait été plus mal déterminée, cherche à combiner les différentes opinions émises à cet égard, en reconnoissant « que la fièvre bilieuse est essentiellement produite par la réaction des organes digestifs irrités sur toute l'économie ; que cette irritation peut tenir à diverses causes, mais que la plus fréquente est une surabondance de matières bilieuses, déposées dans les voies digestives ; enfin, qu'il existe ordinairement, pendant les fièvres de cette espèce, des substances hétérogènes biliformes dans le torrent de la circulation ; substances qui forment probablement la matière des sécrétions critiques propres à la maladie ».

Cette opinion mixte, relative à la nature des fièvres bilieuses, n'est pas plus à l'abri d'objections solides que celles dont elle tire sa source ; et si nous voulions l'attaquer par des argumens solides, nous demanderions d'abord comment il se fait qu'une maladie essentiellement produite par l'irritation des organes digestifs se guérisse très-souvent par l'emploi des toniques ? Dans le principe nous avons déjà observé, et d'autres praticiens l'avoient vu avant nous, que le quinquina administré à petites doses réussissoit parfaitement dès la première période de certaines espèces de fièvres bilieuses simples et nullement périodiques. Frank a proposé de traiter toutes les maladies gastriques par le quinquina à petites doses. Les diaphoniques eux-mêmes, qui sont les remèdes universellement employés contre ces maladies, ne pourroient-ils ajouter à la cause d'excitation de la maladie. Le tartrite antimonié de potasse, dit M. Gaillard lui-même, porte un foyer d'irritation à l'estomac, etc.

Après ces développemens préliminaires, l'auteur se à l'examen des causes directes et indirectes, i concourent à la production de chacune des ma- lies que nous venons d'examiner. Il étudie suc- ssivement chacune de ces causes générales, et il en it ensuite l'application aux trois genres de fièvres mpris dans la question ; il assigne à chacune d'elles s diverses causes qui les déterminent, en divisant s causes en disposantes et en excitantes.

Des causes qui ont modifié la constitut. physique et médicale

De là il est conduit naturellement à des recherches storiques sur les circonstances qui ont déterminé ccessivement le développement et la coincidence ces diverses causes. Il démontre que la nature et rganisation de l'homme n'ont jamais changé ; que maladies dont l'espèce humaine est affectée tien- nt essentiellement à l'influence du tempérament, climat, des mœurs, etc. ; et que le tempérament lui-même que le résultat de l'action continuée deux autres causes sur les générations.

l est amené à penser que la multiplicité des af- ions catarrhales, la diminution des bilieuses, etc., ent bien plutôt à la position relative des obser- eurs qu'à un changement réel dans l'action des s et de l'atmosphère.

'est sur-tout dans les changemens de régime et mœurs que M. Gaillard trouve la raison de l'aug- entation des maladi s catarrhales.

Après être ainsi arrivé à la solution de la question posée ; après avoir présenté, dans toutes les dis- sions, des recherches aussi judicieuses que savan- , M. Gaillard émet les propositions suivantes :

« La prédominance muqueuse est aujourd'hui

Des causes qui ont modifié la constitut. physique et médicale

portée à un si haut degré, les affections lentes et variées de cette membrane sont si communes sur-tout chez les femmes, qu'il seroit difficile de décider si la continuation des circonstances qui les ont déterminées pourra les augmenter encore. On sait qu'il est des bornes que la nature ne passe point dans sa marche vers l'excès ou la diminution des facultés de chaque organe. Une autre circonstance tend d'ailleurs à entraver l'influence des grandes cités et de leurs mœurs sur l'organisation des hommes. C'est que le tempérament nerveux ou lympathique, et sur-tout la constitution muqueuse qui y dominent, tendent singulièrement à diminuer les facultés génératrices, lors que chez les femmes elles portent sur les organes destinés à cette fonction; ce qui est le plus commun. Poussés à un certain degré, ils produisent même la stérilité. En joignant à cela l'embarras que le luxe excite aujourd'hui chez les parens de familles nombreuses, on verra que les villes seroient bientôt désertes, si les campagnes ne leur fournissoient des citoyens nouveaux et plus sains. On verra en même tems pourquoi, au sein de la paix et avec tous les soins que l'on donne à l'hygiène publique, la population se soutient à peine de génération en génération; tandis que chez les anciens, malgré les fléaux continuels de la guerre la plus meurtrière, malgré des épidémies terribles, chaque nation pouvoit souvent fournir de nouvelles colonies, bientôt aussi nombreuses qu'elle-même; enfin pourquoi les régions septentrionales, après avoir inondé le midi de leurs habitans, se sont presque subitement épuisées.

» Quoiqu'il soit probable que la constitution

ıale n'augmentera pas désormais beaucoup en vité, il n'en seroit pas moins utile de chercher noyen d'entraver ses effets ; le bonheur des indi- ıs et la prospérité des états y sont également ıchés Nous ne proposerons point de changer pour a nos institutions et de revenir à celles de nos es ; un pareil projet passeroit seulement pour le e d'une tête exaltée. La marche de l'esprit humain ns le perfectionnement de ses connoissances ne at point rétrograder sans une révolution terrible ; les institutions comme les mœurs, et par suite le mpérament et les maladies, dépendent successive- ent de ce premier mobile : mais en favorisant griculture, en rendant plus saines les constructions ales, en faisant entrer sur-tout dans l'éducation tionale les leçons de la morale et de la gymnas- ique, on purifieroit la source des générations futures, t on leur donneroit le plus haut degré de perfec- ionnement qu'elles soient désormais susceptibles atteindre ».

Des causes qui ont modifié la constitut. physique et médicale

F. J. D.

Tableaux d'essais pratiques sur quelques remèdes usités à l'hôpital civil de la ville de Gand ; par P. F F. WAUTERS, etc. (1).

L'auteur a dirigé ses observations sur la digitale pourprée, sur la douce amère, sur les fleurs de camo- ille vulgaire et sur l'écorce du chêne.

Il a cherché à apprécier, par l'expérience, les pro-

Sur quelques remèd. usit. à l'hôp. civil de Gand.

(1) Voyez l'annonce bibliographique de l'ouvrage, tom. XVIII, pag. 470.

Sur quelques remèdes usités à l'hôp. civil de Gand.

priétés de ces plantes contre certaines maladies, faisant connoître un grand nombre d'observat dans lesquelles les essais nécessaires ont été faits. C marche est certainement la plus sûre; elle est m la seule qui puisse fournir des résultats conclu malheureusement le mode de rédaction des obse tions de M. Wauters n'inspire pas tout le gré de confiance nécessaire, dans le plus grand nom de cas. Les remèdes dont l'auteur a cherché à co tater les vertus réelles, ont été administrés de con avec d'autres moyens plus ou moins efficaces; en la plupart des observations sont mal rédigées; eut été mal recueillies, en sorte que ce travail fort incomplet. On doit cependant remercier M. W ters de l'avoir publié; il aura l'avantage d'indi aux médecins des hôpitaux le genre de services q pourroient rendre à la science en suivant la m marche, mais avec plus de méthode, et sur- avec plus d'attention et d'exactitude.

Après avoir ainsi prévenu en quelque sorte lecteurs sur le degré de confiance que l'on doit a ter aux observations de M. Wauters; observation sont aussi celles de différens médecins de l'ho civil de Gand, ces observations ayant été recue également sur les cahiers de visite de chacun d nous allons indiquer les résultats que l'auteur a nus de ses essais.

L'auteur rapporte d'abord 48 observations de ph ou d'hydropisie, dans lesquels on a employé la tale pourprée; et ces observations sont loin de senter des succès aussi heureux, aussi constan ceux que l'on a prélés depuis quelques années

Sur quelques remèdes usités à l'hôp civil de Gand.

tale contre ces maladies. Jamais on n'a obtenu par moyen ni soulagement sensible ni guérison. L'u- de ce remède a rendu le pouls lent, et a produit vent des indispositions notables, entre autres des tions comateuses, des cardialgies, etc.

I. Wauters ajoute même que, parmi les médecins ais, qui sont ceux qui ont les premiers préconisé digitale, il en est plusieurs qui ont révoqué en te les vertus de cette plante.

e docteur F. S. Simmons, dans *le London medi- journal, vol. 6, p. 55 et suiv.* avoue que la dé- ion de la digitale sèche qu'il avoit prescrite grand nombre de malades, n'a produit aucun plus loin il ajoute, il est vrai, qu'il lui a re- une action diurétique en l'employant à plus e dose. Il recommande de ne l'administrer que e, la fraîche pouvant produire des effets funestes.

Le docteur Charles Kitte, même journal, vol. donné sans succès la digitale pourprée dans l'hy- isie. Il en avoit prescrit deux fois par jour un en poudre pendant deux semaines; le malade laignit de nausées, de légers vomissemens; et état n'éprouva d'ailleurs aucune amélioration.

n médecin de Londres écrit au docteur Duncan Ecosse de l'acide tartareux devient de jour en jour répandu, et qu'au contraire on emploie bien rarement la digitale pourprée (*medical commen-*).

Les docteurs Andrée, Kar et Benjamin Rush ont opté la même manière de voir à cet égard.

M. Wauters rapporte ensuite 54 observations re- ives à l'emploi de la douce amère contre les affec-

Sur quelques remèd. à l'hôp. civil de Gand.

tions goutteuses et rhumatismales. Les d
Carrére, Muys, Wier, Buchwald, Hamm
autres ont beaucoup vanté les propriétés de la
amère contre la goutte et contre le rhumatism
observations rapportées par l'auteur sont en
favorables à ces résultats; il a donné la douce
en décoction, en infusion et en extrait; et dans t
cas il en a porté les doses plus haut qu'on ne
généralement fait jusqu'alors.

C'est ainsi qu'il a prescrit deux onces de
en décoction dans une pinte d'eau à prendre dan
jours, sans s'inquiéter de la gradation que les
ciens ont suivie jusqu'ici dans la distributio
doses.

En infusion, il en conseille une grosse poigné
un théière ordinaire, « J'ai vu, dit-il, à mon
étonnement, qu'une de mes domestiques à la
je l'avois prescrite, avec le succès desiré, cont
ophtalmie entretenue par un âcreté, remplisso
tièrement la théière de tiges sèches coupées me
et qu'elle prenoit cette infusion sans en avoir
d'autre incommodité qu'un léger tremblement
tous les membres.

Enfin il a administré jusqu'à une demi-once
trait dans une livre de décoction à prendre en
jours. Il faut remarquer que la douce amère q
employée, avoit été cueillie dans le nord.

Les observations de M. Wauters indiquent en
que la décoction est la forme sous laquelle il co
mieux d'administrer la douce amère.

L'auteur a étudié ensuite l'action des fleurs d
momille vulgaire, administrées contre les fièvr

mittentes. Il a rapporté à ce sujet 28 observations particulières, dont les résultats paroissent être en faveur de ce remède qu'il ne faut toutefois regarder que comme un léger succédanée du quinquina.

Sur quelques remèdes usités à l'hôp. civil de Gand.

Depuis long-temps, quelques praticiens ont préconisé les vertus anti-fébriles et toniques de la camomille. Mais ces auteurs ont toujours employé la camomille à fleurs doubles, et je trouve les effets qu'elle produit bien inférieurs à ceux que j'obtenois habituellement, dans le midi, de la camomille vulgaire simple *matricaria chamomilla*. Dans ce pays elle a une odeur citronée très-forte, un goût amer bien prononcé et légèrement âcre. Je l'ai employée quelquefois comme fébrifuge et avec succès chez des gens pauvres; c'étoit un des excitans modérés dont je faisois le plus habituellement usage. L'analyse et l'emploi comparés de cette camomille avec la camomille à fleurs doubles que l'on emploie ici, fourniroient, je pense, des résultats bien différens, et qui seroient très-probablement en faveur de la première.

L'ouvrage de M. Wauters est terminé par le tableau des essais pratiques relatifs, à l'usage de l'écorce de chêne donné à titre de fébrifuge.

Outre ses vertus légèrement fébrifuges, M. Wauters a reconnu, à l'écorce du chêne, la propriété de s'opposer au retour des accès de fièvre, lorsque ceux-ci avoient cédé d'abord au quinquina.

Du reste, il résulte des observations dont se compose cette quatrième partie de l'ouvrage que nous examinons, que l'écorce du chêne est un bon fébrifuge dans les fièvres intermittentes, particulièrement lorsqu'on combine ce moyen, d'après l'avis de Percival et

de Fordyce, avec une petite quantité de racine gentiane.

Sur quelques remèd. usités à l'hôp. civil de Gand.

Remedia amara, dit Fordyce, *quæ roborandi cultate gaudent, faciliùs, saltem secundum obser mea à stomacho feruntur et majorem roborandi exercent, cum plurima sibi miscentur, quam cùm gulatim exhibentur.*

L'addition ultérieure d'un peu de quinquina, pium et de muriate ammoniacal, faite à l'écorce chêne, par le docteur Van-Rotterdam, semble core augmenter beaucoup l'efficacité de ce rem Mais il reste toujours vrai que le quinquina est fébrifuge et le tonique par excellence, et que les constances de la rareté et de la cherté de l'écorce Pérou sont les seules raisons qui puissent exc les médecins de chercher à ce remède, dont l'ef cité est constante, un ou plusieurs succedanées d les propriétés sont toujours inférieures.

F. J. D.

De la fièvre pernicieuse en général, avec des ob vations particulières de cette maladie, recuei pendant les années 1803, 1804, 1805 *et* 180 par M. Ravenéau, Docteur en Médecine à A lon (1).

Sur la fièvr. pernicieuse

L'auteur a voulu donner un précis histor des connoissances successivement acquises sur diagnostic et le traitement des fièvres intermitt

(1) In-8°. 93 pages; Paris, 1807, chez Croullebois, braire, rue des Mathurins-St.-Jacques, n°. 17; pris, 50 c., et 1 fr. 85 c. par la poste.

rémittentes malignes ; et il a en conséquence dirigé ces recherches vers les époques les plus reculées de l'histoire de la science, pour en découvrir l'origine et en marquer ensuite les progrès dans les divers ouvrages qui ont paru depuis ces premiers tems jusqu'à nos jours. Sur les fièvres pernicieuses.

En se livrant à ce travail, M. Raveneau n'a pas eu la prétention d'ajouter aux grands faits de pratique découverts par Mercatus, Sennert, Morton, Torti, Werlhoff, et de nos jours par de Barthez, Il a cherché à tracer le tableau des vues tant spéculatives que pratiques, émises par les divers auteurs qui se sont spécialement occupés de ce genre de maladies : et il a ainsi mis ses lecteurs dans le cas d'apprécier les travaux de chacun d'eux, et de distinguer, dans leur nombre, ceux qui ont vraiment enrichi cette partie de la médecine de bonnes observations pratiques, de méthodes thérapeutiques utiles, de ceux qui n'ont fait que propager les découvertes déjà faites, ou de ceux même dont les efforts n'ont eu d'autre but que de s'opposer à la propagation des connoissances acquises sur ce sujet.

M. Raveneau distingue deux époques dans les annales de la médecine. La première embrasse son origine fabuleuse ; et celle-ci n'offre rien d'important pour l'art, rien sur-tout qui puisse entrer dans le tableau historique des fièvres rémittentes ou intermittentes malignes.

La seconde époque est marquée par les écrits d'Hippocrate, dont les ouvrages ne laissent, suivant M. Raveneau, appercevoir aucun indice qui doive faire présumer que le père de la médecine eut

Sur les fièv. pernicieus.

[redacted] ou connoissance des fièvres intermittentes ou ré tentes pernicieuses. M. Raveneau observe même le vieillard de Cos a parlé de l'intermittence et la plupart des symptômes pernicieux sous lesq se présentent les fièvres dont nous nous occupons manière à faire croire qu'il n'en avoit point conn nature.

Nous ferons cependant remarquer qu'en médi profondément les histoires diverses de maladies nous a laissées Hippocrate, on en trouve plusi qui offrent tous les caractères des fièvres intern tentes et rémittentes malignes : nous avons déjà connoître une de ces observations tirée du livre Epidémies. (Voyez plus haut, pag. 33).

Ne doit-on pas aussi reconnoître une fièvre ré tente maligne dans l'histoire du septième malade Epidémies, liv. 1, sect. 1. Rapportons le fait entier.

Eracinus qui demeuroit auprès du torrent de Bo fut attaqué après souper d'une fièvre violente ; il p la nuit dans le trouble et dans l'agitation ; le l demain matin, qui étoit encore le premier jour fut assez tranquille, mais la nuit fut bien laborieus

Le second jour tous les accidens redoublèrent eut un délire pendant la nuit.

Le troisième jour il fut très-tourmenté, et dé encore beaucoup.

Le quatrième jour fut des plus fâcheux : le mal ne dormit point pendant la nuit, il rêva et parla be coup ; ensuite tous les accidens prenant une inten alarmante, il fut agité de craintes vagues et d'id effrayantes ; il se trouvoit très-mal.

Le cinquième jour il y eut du calme dans la ma-
ée, le malade conservoit toute sa connoissance; Sur les fiè-
is avant midi il entra dans un délire furieux et pernicieux.
ne se possédoit plus; les extrémités devinrent froides
livides, les urines étoient crues. La mort eut lieu
ns le coucher du soleil.

Hippocrate ajoute que ce malade avoit une fièvre
compagnée de sueur qui continua depuis le com-
mencement jusqu'à la fin; les hypocondres étoient
ivés, tendus, douloureux; les urines noires, troubles,
avec des suspensions qui nageoient dans le fluide,
ns tomber au fond du vase; au surplus le ventre
oit assez libre, mais il y avoit beaucoup d'altéra-
ion. Le malade mourut dans les sueurs et les con-
ulsions.

Il en est de même de quelques autres histoires de
maladies consignées dans les épidémies d'Hippocrate;
histoires qui sont essentiellement des fièvres inter-
mittentes ou rémittentes malignes, malgré que le
père de la médecine en ait méconnu la nature.

Rien ne prouve, dit M. Raveneau, que les mé-
decins qui vinrent après Hippocrate, jusqu'au temps
de Galien, aient eu sur ces maladies des notions plus
évidentes, et sur-tout qu'ils les aient publiées. L'état
pernicieux ne fut pas mieux indiqué par Galien lui-
même, par Cœlius Aurelianus, par Oribase, Paul
d'Egine, Aëtius et Alexandre de Tralles. Cependant,
suivant la remarque de M. Raveneau, Cœlius Au-
relianus que l'on croit contemporain du célèbre pra-
icien de Pergame, a noté avec exactitude, dans ses
istoires de maladies, des symptômes dont les traits
ont assez applicables à la maladie dont il s'agit ici.

Sur les fièvres pernicieuses.

[illegible] on pourroit même dire qu'il ne leur manque, pour les caractériser, que le cachet de l'intermittence.

Ce n'est qu'à la fin du seizième siècle et dans les ouvrages de Salius Diversus et de Ludovicus Mercatus, que l'on trouve les symptômes pernicieux des fièvres intermittentes et rémittentes malignes, présentées sous leur vrai point de vue.

« Cette fièvre que Mercatus avoit vu souvent suivre le type tierce, il la représente débutant par un frisson léger, accompagné d'un refroidissement si considérable, que le corps demeuroit comme glacé; la face étoit semblable à celle d'un mourant, et le pouls paroissoit imperceptible. Ensuite dans l'intermède, dans l'état de l'accès, il reparoissoit une foible chaleur, malgré laquelle la chair restoit toujours un peu froide jusqu'au déclin. Durant ces deux premiers stades, la malade éprouvoit une soif quelquefois inextinguible, des anxiétés, une grande crainte de la mort, une agitation continuelle, le sentiment d'une chaleur intense point sensible au tact, des défaillances, une sueur froide autour du front, des palpitations de cœur, etc. Ces symptômes persévéroient jusqu'à la diminution de la fièvre; alors par degrés ils paroissoient de l'amendement, et s'évanouissoient: alors le pouls, qui à l'invasion étoit presqu'imperceptible, devenoit ensuite petit, fréquent, inégal; il s'élevoit au déclin du paroxisme, s'amélioroit pendant le cours de cette période, et reprenoit son état naturel dans l'apirexie; la chaleur qui sembloit aussi s'éteindre redevenoit alors plus forte. Dans cette maladie, Diversus dit être très-dangereuse, les paroxismes se prolongeoient de seize à vingt-quatre heures et jamais

delà. La nuit qui les précédoit étoit dans certains fort agitée, quoique le pouls fût tranquille; quelfois la maladie se terminoit heureusement au troisme ou au quatrième accès, par des vomituritions s ou moins abondantes de matières noirâtres ou ngineuses.

Sur les fièv. pernicieuses.

A cette esquisse on reconnoît manifestement pèce intermittente algide, seule de l'ordre des micieuses, décrite par Diversus, qui cependant roûroit avoir connu les autres, d'après la place il assigne, parmi les symptômes principaux de asie (1), aux sueurs énormes, à la diarthée colliative, à l'état soporeux profond; accidens caracristiques de ces affections insidieuses développées s plus de soin par Mercatus, qui s'en est ainsi airement exprimé (2).

Dans ce genre de fièvres qui ont une exacerbaion le troisième jour, on rencontre une espèce fâcheuse et trop peu connue, qui trompe les médecins et fait périr un grand nombre d'individus. Du reste, parce qu'elle arrive plus rarement, son diagnostic n'en est que moins sûr; et comme elle est encore ignorée, elle frappe à-la-fois de terreur et d'étonnement; car qui auroit jamais cru qu'une fièvre tierce pût être mortelle! sur-tout quand Hippocrate prononce que, quelle que soit la manière dont l'intermittence arrive, elle annonce l'absence du péril; et qu'il répète en mille autres endroits que la fièvre tierce n'est ni longue ni

(1) (Salius Diversus). De la Fièvre Pestilentielle, ch. 17.
(2) (Mercatus), livre 6, de la tierce pernicieuse.

Sur les fièv. pernicieus.

» dangereuse. Mais notre sécurité a cessé depuis qu'
« est constant que les fièvres intermittentes, quelq
» mode qu'elles affectent, causent souvent la mo
» des malades, et donnent le change aux plus sava
» médecins. C'est pourquoi j'ai résolu de publier
» que l'expérience m'en a appris ».

Après ce début, Mercatus définit les fièvres tierc
pernicieuses « celles qui, sous le masque et suiva
« le type des tierces, s'accompagnent d'accid
» graves et ont souvent la mort pour terme ».

Après Mercatus, Sennert, Eugalenus, Hoffmann
Rivière, Sylvius et De Hérédia confirmèrent par
plus ou moins grand nombre de faits pratiques l
observations de Mercatus. Mais il étoit réservé
Morton d'étendre et de perfectionner beaucoup cet
partie importante de la médecine clinique.

« Selon lui, le Type de ces sortes de fièvres da
les différens stades de frisson, de chaleur et de sueu
se déguise tellement, que les signes tirés du pou
des urines, ou de la température du corps, servent p
à les faire distinguer. Mais caché sous le masque i
aidieux d'un froid funeste, d'un vomissement con
nuel, d'une diarrhée douloureuse, du *cholera morb*
de la cardialgie, de la syncope, de l'hémicranie p
riodique, de l'apoplexie, du rhumatisme, d'un spas
universel, d'inflammations au poumon et à la plèv
d'une douleur pongitive du côté, il abuse souvent
gens de l'art, qui cependant appliquent à ces accid
divers les remèdes usités, mais en pure perte. Ap
l'extinction d'un paroxisme, celui qui succède rep
duit les mêmes symptômes autant ou plus féroces
les premiers, et le malade paie de sa vie sa pro

insouciance et l'inadvertance ou l'incapacité du médecin. A la suite de ces principes généraux, il expose les caractères particuliers de la fièvre pernicieuse, et les reproduit tous successivement dans des histoires cliniques, où sont consignées les premières victoires que l'on ait remportées sur cette maladie. Depuis, d'autres médecins, marchant sur ses traces, confirmèrent ces premières observations par des expériences nouvelles. Apinus (1), reconnoissant les grands avantages de la méthode de Morton, s'en servit avec succès dans le traitement de fièvres rémittentes exanthématiques qui régnèrent en grand nombre aux environs d'Herspruck en 1694, et qui furent remarquables par une affection carotique, et par diverses anomalies prononcées qui faisoient méconnoître les paroxismes. Sur les fièv. pernicieuses.

La sorte de stagnation dans laquelle restèrent les connoissances relatives aux fièvres rémittentes et intermittentes malignes entre Mercatus et Morton, se répéta à-peu-près de la même manière entre Morton et Torti; et celui-ci répandit le plus grand jour sur le diagnostic, aussi bien que sur le traitement de ces maladies.

Dans sa thérapeutique spéciale des fièvres pernicieuses, le praticien de Modène, après avoir retracé, ainsi que l'avoit fait Mercatus, les signes concomittans réunis des fièvres malignes, isole avec une sagacité admirable les sept principaux symptômes pernicieux qui lui paroissent, chacun par sa gravité insolite, donner à la fièvre une physionomie particu-

(1) Histoire de la fièvre épidémique d'Herspruck.

Sur les fièv. pernicieus.

lière, et en constituer autant d'espèces, ou plutôt autant de variétés différentes. C'est ainsi qu'il a établi des fièvres intermittentes, cholérique, hépatique, cardialgique, diaphorétique, syncopale, algide et soporeuse.

Toutefois dans la suite, ajoute M. Ravenau, les observations nombreuses de Werlhoff, d'Huxham, de Senac, de Lautter, de Medicus et de Cleghorn ne laissèrent plus de doute sur l'existence de ces déguisemens, déjà signalés par Morton, et que dans des tems antérieurs Mercatus n'avoit point lui-même ignorés. Mais tous ces importans travaux ne déchirèrent pas le voile qui nous dérobe encore aujourd'hui le principe de ces affections; et si l'opinion de Lancisi sur leur fréquence, et sur la facilité avec laquelle ces fièvres se propagent dans les pays marécageux et pendant les constitutions estivales et automnales pluvieuses, a été universellement adoptée, il ne paroît pas moins constant que ces maladies ont lieu indépendamment de ces causes prochaines, lesquelles ont d'ailleurs échappé jusqu'à ce jour aux expériences chimiques et eudiométriques.

Après avoir ainsi dirigé ses recherches historiques vers le diagnostic et l'ætiologie de cette espèce de fièvres, l'auteur applique ce même travail aux divers modes curatifs qui ont été successivement employés. On a tour-à-tour opposé à ces maladies les évacuans, les saignées, les vésicatoires, etc.; mais ce n'est que dans le quinquina qu'on en a trouvé le vrai remède, le seul spécifique, lorsqu'il est convenablement administré; et c'est encore à Torti que nous devons les premiers conseils et les plus salutaires, relatifs à l'administration du quinquina. Il faut convenir cependant

ham Lautter et sur-tout Werlhoff n'ont pas
ribué à perfectionner les méthodes de Torti.
-deux histoires particulières de fièvres inter-
s ou rémittentes pernicieuses terminent l'ou-
M. Raveneau ; elles présentent, à côté des
tracés dans la partie historique, une sage
on de ces mêmes préceptes ; et sous ce rapport,
age peut être considéré comme un très-bon
la pratique de ce genre de maladies.

F. J. D.

RATURE MÉDICALE ÉTRANGÈRE.

tes extraites des Journaux étrangers.

teur Lafontaine a présenté l'observation sui-
'Académie de Gottingue.

Notes pratiques.

mme âgé de soixante ans fut pris d'un hydro-
i, malgré l'usage des moyens les mieux en-
l'avoit réduit au dernier état. Déjà il avoit
nités froides, il éprouvoit une sueur froide
use, le pouls étoit intermittent ; lorsque le
Lafontaine lui prescrivit une cuillerée à café
rriolique. On répéta demi-heure après le
mède ; mais le malade prit le flacon dans
oit l'éther et il l'avala en entier. On alla
tir le médecin de cet accident : il accourut
son malade qu'il trouva souriant ; la chaleur
u étoit revenue, le pouls avoit pris de la
le la régularité, et en vingt-quatre heures le
ndit douze livres d'urine.

évacuation favorable suggéra au médecin
continuer l'usage de l'éther à la dose de cent

Notes pratiques.

cinquante gouttes par heure. Après avoir pris vingt onces d'éther dans l'espace de trois semaines, le lade est parfaitement guéri, et cette guérison trouve ainsi consolidée depuis trois ans qui se écoulés à dater de l'accident.

Nous avons déjà annoncé tome XXVIII, p. que le docteur Welper, de Berlin, avoit soupçonné l'arsenic une propriété conservatrice des cadavres. qui n'avoit été qu'indiqué dans cette observation docteur Kelch, de Kœnigsberg, vient de le pro d'une manière évidente par des expériences m pliées. Il a vu que les cadavres, imprégnés d'une dissolution d'arsenic, étoient à l'abri de toute ruption.

Dans les cas où les applications froides sont quées, le docteur Vitter conseille et emploie le cédé suivant, imité du même moyen usité po applications on fomentations chaudes. Il rem moitié des vessies avec de l'eau à la glace ou neige. De cette manière on conserve plus long le froid, et on n'est pas dans la nécessité d'e nouveller aussi souvent l'application. Cette mé est sur-tout avantageuse, lorsqu'il s'agit de fai frictions à la glace sur la tête ou sur toute partie.

Le professeur Augustin, de Berlin, ainsi q Temessiak ont prouvé qu'on dissipe la faculté tagieuse de la scarlatine par les fumigations acid n'auront sans doute pas négligé aussi de constater

lière bien positive la faculté contagieuse de cette adie ; travail qui n'a pas encore été fait.

IBLIOGRAPHIE MÉDICALE.

ond précis des Travaux du Comité central de Vaccine du Département de la Creuse.

es membres de ce Comité, toujours également zèlés r la propagation de la découverte Jénnérienne, confirmé dans leurs travaux la plupart des obser- ions déjà annoncées et connues sur la vaccine. ls ont vu, ainsi qu'un grand nombre d'autres pra- ens, que tous les individus n'ont pas toujours la me aptitude à recevoir la vaccine ; que la vac- ation ne réussit point du tout chez quelques-uns, que chez quelques-autres l'éruption vaccinale ne fait qu'à la quatrième ou cinquième vaccination ; qu'enfin il est des éruptions qui ont lieu plus moins long-tems après l'insertion du vaccin. Au ment où nous rédigeons cet article, nous recevons notre confrère le docteur Dayries, médecin à rdun, deux observations analogues. Le même mé- cin a essayé sans succès de vacciner par les croûtes ccinales délayées dans l'eau chaude.

Bibliographie méd.

M. le Conseiller d'Etat Préfet du Département de Seine vient de faire imprimer, pour 1807, la liste s personnes qui ont le droit d'exercer, dans l'étendue département, l'art de guérir.

Elle est divisée en deux grands titres : *Reception après les anciennes formes.* — *Reception d'après nouvelles formes* ; elle contient les noms, pré-

Bibliographie méd.

noms, lieux et dates de reception des médecins, chirurgiens, docteurs en médecine, docteurs en chirurgie, officiers de santé et sages-femmes.

Plusieurs individus qui avoient été portés sur les listes précédentes, ne sont point compris dans celle qui vient de paroître. Le soin que l'autorité a apporté à n'y admettre que les personnes dont les titres sont incontestables en garantit l'exactitude.

L'inscription sur cette liste pourra, en quelque sorte, tenir lieu de Diplôme à celui qui auroit perdu le sien. Prix, 3 francs.

Cette liste se trouve chez GRABIT, libraire de la Préfecture, rue du Coq-St.-Honoré, n°. 8, à Paris.

DEUXIÉME ET DERNIER VOLUME.

Manuel de Médecine et de Chirurgie pratique; par M. WEIKARD, docteur en médecine, et conseiller d'état de l'Empereur de Russie, traduit de l'allemand sur la troisième édition, considérablement augmenté et enrichi de notes; par J. F. CHORTET, médecin, l'un des des Rédacteurs du journal de la Vraie Théorie Médicale, et auteur de plusieurs ouvrages sur le système de Brown.

Deux volumes in-8°.; prix, 8 fr., et 10 fr., francs de port. A Paris, chez *Allut*.

Séance publique de la Société libre de Pharmacie de Paris, du 15 mai 1807.

Annonces de prix.

Monsieur Parmentier, membre de l'Institut, de la Légion d'honneur, etc., a présidé cette séance qui a eu lieu dans l'ordre suivant :

Compte des travaux de la Société pendant l'an six; sur M. Delunel, secrétaire de correspondance. Annonces de prix.

Dissertation sur les thériaques de Nicandre; par M. C. L. Cadet, pharmacien.

Notice sur M. Pia; par M. Delunel.

Par suite du concours de l'an six, M. Cluzel neveu, pharmacien, a obtenu le premier prix; (médaille or de la valeur de deux cents francs), pour un mémoire sur le kermès minéral.

M. Barruel, préparateur de chimie à l'école de médecine de Paris, a reçu le second prix; *idem*, de cents francs, pour un mémoire sur le tartrite antimonié de potasse ou émétique.

M. Drapier, pharmacien à l'hôpital civil de Lille, professeur de chimie, de matière médicale, et membre du Juri médical, a mérité une mention honorable pour un mémoire également sur l'émétique.

M. Boullay, pharmacien, a lu un mémoire sur l'éther.

La séance a été terminée par la lecture du programme des prix proposés au concours, pour l'an 1809.

Programme des Prix proposés par la Société libre de Pharmacie de Paris, pour l'an 1809.

La Société auroit pu déterminer le sujet des Prix, et le restreindre à une ou à deux Questions. Mais en considérant que l'état actuel des connoissances humaines présente même au Pharmacien un champ très-vaste, dans lequel le tems, le travail et la méditation offrent des lauriers à cueillir, elle a préféré la liberté qu'elle accorde au génie, plutôt que de lui prescrire un but vers lequel il pourroit rester

Annonces de prix.

stationnaire, sans satisfaction pour lui, et sans avan-
tage pour l'Art de la Pharmacie.

L'importance d'une Question, la manière dont elle sera traitée, décideront de la préférence. Les Con-currens pourront considérer la Pharmacie sous un point de vue général, ou ne traiter qu'un objet qui lui soit relatif. Dans le premier cas, ils pourront examiner si la nomenclature des Médicamens simples et composés est en harmonie avec les Systèmes d'Histoire naturelle, avec les Théories physiques et chimiques, et avec les indications médicales. Dans le second cas, ils seront libres de se proposer des problèmes relatifs à la préparation ou à l'Analyse des Médicamens.

Comme exemple seulement, et pour abréger le temps que des Concurrens pourroient employer à la recherche et à la décision des objets qu'ils voudroient traiter, la Société propose la série des Questions suivantes.

Questions proposées par la Société de Pharmacie pour l'an 1809.

Première Question. Pourquoi le Petit-Lait clarifié n'a-t-il pas toujours la même couleur ? Pourquoi rougit-il, ou verdit-il les couleurs bleues végétales ? A quelle cause doit-on attribuer la faculté qu'il a de se conserver plus long-tems clair dans les vaisseaux d'étain que dans ceux de fayance, toutes choses égales d'ailleurs ?

La Société désire que les Concurrens aient égard à l'état pathologique de la vache, aux espèces d'alimens frais ou secs qui auront servi à sa nourriture.

Deuxième Question. Quel est le meilleur mode de conserver les diverses parties des Plantes, avec leur

Annonces de prix.

e, leur couleur, en déterminant l'époque de leur
e, celle de leur altérabilité, en donnant aussi
yen de les priver des insectes qui les attaquent,
l'indication de ces espèces d'insectes?

oisième Question. Chercher à connoître les famil-
aturelles des végétaux par leurs propriétés chimi-
, c'est-à-dire déterminer les Principes qui les font
er entr'elles.

uatrième Question. Déterminer l'espèce d'altéra-
qu'éprouve le sucre dans sa combinaison syru-
e avec les sucs acides des Végétaux et princi-
ment avec les fruits rouges.

nquième Question. Établir la différence qui existe
la Gélatine animale, et la Gelée végétale. Dé-
iner ensuite 1°. l'espèce d'altération qu'éprovent
eux substances par une ébullition long-tems pro-
ée, et la cause de cette altération; 2°. démontrer
Gelée ou la Gélatine, fournies par différens
taux, sont constamment identiques.

xième Question. Dans quel état se trouve le Plomb
les Emplâtres préparés avec les graisses ou avec
uiles? quelle différence présentent ces composés
avec différens corps gras, au moment de leur
ration, et long-tems après.

eptième Question. Établir les propriétés physiques
différentes Gommes simples et des Gommes ré-
s: en donner une Analyse comparée.

uitième Question. Trouver un Procédé pour obtenir
cide Acétique plus économiquement que par l'A-
te de Cuivre, jouissant de plus de toutes les pro-
tés de celui qu'on retire de ce sel métallique.

Neuvième Question. Préparer l'Acétate de Potasse

Annonces de Prix.

de manière à l'obtenir blanc et saturé, ployer le Vinaigre radical, et sans avoir la fusion; indiquer de plus, auquel des deu l'Acide, ou de l'Alkali, est dû le principe c

Dixième Question. L'Extractif peut-il êt déré comme principe immédiat des Végétau identique dans tous; peut-on l'obtenir pur? cas en décrire les propriétés caractéristiques.

Onzième Question. Déterminer par des ex exactes 1° la nature des dépôts qui se forn les Teintures alkooliques; 2°. examiner a qu'on observe dans les Vins et dans les médicinaux; 3°. fixer les degrés aréomètr l'Alkool, et indiquer la nature des Vins e gres qu'on doit préférer pour ces sortes de rations.

Les membres résidans de la Société de Pl se sont interdit le droit de concourir; mais cluent aucun étranger, même les correspond mémoires pourront être adressés, francs de M. Bouillon-Lagrange, Secrétaire-Géné de Seine, faubourg Saint-Germain, n. 23, recevra jusqu'au premier avril 1809.

Ces mémoires porteront une devise; et les y joindront un papier cacheté, qui contie même devise, leur nom et leur adresse. Ce sera ouvert dans le cas où le mémoire sera jug de l'un des deux Prix.

Le premier Prix sera une Médaille d'or valeur de deux cents francs:

Le second Prix sera une Médaille de la de cent francs.

Sixième fragment de Séméiotique.

*Considérations séméiologiques sur l'examen de la poitrine et sur la percussion de cette cavité, d'après la méthode d'*Avenbrugger ; par F.-J. Double.

Signes déduits de l'examen et de la percussion de la poitrine.

La poitrine, comme toutes les autres parties du corps humain, devient, dans les maladies, la source d'une foule de signes, surtout depuis qu'Avenbrugger a joint à l'examen de l'extérieur du thorax la percussion de cette cavité, dont l'objet est de nous faire connoître l'état des organes situés dans son intérieur. Ainsi, les signes fournis par la poitrine considérée sous ce point de vue peuvent provenir ou de l'examen de l'extérieur de la poitrine, ou de l'état de cette cavité elle-même ; état qui se trouve assez sûrement indiqué par l'effet de la percussion. Ces deux considérations divisent naturellement notre sujet en deux points bien distincts, et que nous allons examiner successivement.

1°. La région de la poitrine embrasse les parties de cette cavité dans leurs régions antérieure, postérieure, et latérales. L'examen

extérieur de ces diverses parties offre les signes suivans :

Signes déduits de l'examen et de la percussion de la poitrine.

La poitrine est quarrée, large, médiocrement charnue et pourvue de cartilages non ossifiés des côtes, et du sternum chez les individus sains, robustes et régulièrement organisés.

La poitrine resserrée laisse craindre l'asthme et la phthisie; ces deux maladies, lorsqu'elles arrivent accidentellement chez des individus ainsi conformés, suivent une marche bien plus rapide, et présentent bien plus de danger. Il faut en dire autant des bosses placées sur l'une des régions du thorax: quelque soit leur siège, elles gênent l'action, le libre développement du poumon; et c'est ainsi qu'elles donnent lieu aux diverses maladies des poumons et du cœur qu'on leur voit si souvent produire. Ces accidens sont encore plus funestes lorsque les bosses de la poitrine se forment avant la puberté, parce qu'alors les poumons et le cœur prenant encore de l'accroissement, la gêne que ces organes éprouvent est d'autant plus considérable. C'est ainsi qu'il faut entendre l'aphorisme suivant d'Hippocrate, dont la rédaction devroit peut-être recevoir quelques modifications : *Qui gibbi ex asthmate aut*

ussi fiunt ante pubertatem, moriuntur) (1); ous ce rapport, qu'il n'est guères possible que ni l'une ni l'autre de ces deux maladies, l'asthme et la toux, puissent rendre bossus. L'expérience prouve seulement que, par quelque accident que ce soit, on peut devenir bossu lorsqu'on est déjà attaqué d'asthme ou de toux; de même que l'on peut être attaqué d'asthme ou de toux lorsqu'on est déjà bossu: cette dernière proposition est bien plus évidente et se réalise bien plus souvent, parce que les bosses à la poitrine peuvent à elles seules être la cause et de l'asthme et de la toux, sans que cependant cela doive être ainsi nécessairement; car il y a des bossus qui n'ont jamais été asthmatiques. Bonnet, entr'autres, en a cité un fait remarquable dans son *sepulchretum anatomicum*; et tous les praticiens ont pu en observer un plus ou moins grand nombre de faits.

Signes déduits de l'examen et de la percussion de la poitrine.

(1) Il est remarquable que cet aphorisme a singulièrement occupé tous les commentateurs d'Hippocrate; et il faut convenir que tel qu'il est dans les différentes versions du texte grec, il présente toujours un sens, sinon faux, du moins obscur. On pourroit, ce me semble, le traduire ainsi: *Qui præter anhelationem et tussim ante pubertatem gibbi fiunt, moriuntur ante provectam ætatem.*

Notes pratiques.

cinquante gouttes par heure. Après avoir pris vingt-six onces d'éther dans l'espace de trois semaines, le malade est parfaitement guéri, et cette guérison se trouve ainsi consolidée depuis trois ans qui se sont écoulés à dater de l'accident.

Nous avons déjà annoncé tome XXVIII, p. 459, que le docteur Welper, de Berlin, avoit soupçonné dans l'arsenic une propriété conservatrice des cadavres. Ce qui n'avoit été qu'indiqué dans cette observation, le docteur Kelch, de Kœnigsberg, vient de le prouver d'une manière évidente par des expériences multipliées. Il a vu que les cadavres, imprégnés d'une forte dissolution d'arsenic, étoient à l'abri de toute corruption.

Dans les cas où les applications froides sont indiquées, le docteur Vitter conseille et emploie le procédé suivant, imité du même moyen usité pour les applications ou fomentations chaudes. Il remplit à moitié des vessies avec de l'eau à la glace ou de la neige. De cette manière on conserve plus long-tems le froid, et on n'est pas dans la nécessité d'en renouveller aussi souvent l'application. Cette méthode est sur-tout avantageuse, lorsqu'il s'agit de faire des frictions à la glace sur la tête ou sur toute autre partie.

Le professeur Augustin, de Berlin, ainsi que M. Temessiak ont prouvé qu'on dissipe la faculté contagieuse de la scarlatine par les fumigations acides. Ils n'auront sans doute pas négligé aussi de constater d'une

sanière bien positive la faculté contagieuse de cette maladie ; travail qui n'a pas encore été fait.

BIBLIOGRAPHIE MÉDICALE.

Second précis des Travaux du Comité central de Vaccine du Département de la Creuse.

Bibliographie méd.

Les membres de ce Comité, toujours également zélés pour la propagation de la découverte Jénnérienne, ont confirmé dans leurs travaux la plupart des observations déjà annoncées et connues sur la vaccine.

Ils ont vu, ainsi qu'un grand nombre d'autres praticiens, que tous les individus n'ont pas toujours la même aptitude à recevoir la vaccine ; que la vaccination ne réussit point du tout chez quelques-uns, et que chez quelques-autres l'éruption vaccinale ne se fait qu'à la quatrième ou cinquième vaccination ; et qu'enfin il est des éruptions qui ont lieu plus ou moins long-tems après l'insertion du vaccin. Au moment où nous rédigeons cet article, nous recevons de notre confrère le docteur Dayries, médecin à Verdun, deux observations analogues. Le même médecin a essayé sans succès de vacciner par les croûtes vaccinales délayées dans l'eau chaude.

M. le Conseiller d'Etat Préfet du Département de la Seine vient de faire imprimer, pour 1807, la liste des personnes qui ont le droit d'exercer, dans l'étendue du département, l'art de guérir.

Elle est divisée en deux grands titres : *Reception d'après les anciennes formes.* — *Reception d'après les nouvelles formes* ; elle contient les noms, pré-

Signes déduits de l'examen et de la percussion de la poitrine.

de toux que lorsqu'il faisoit cesser la compression de ce corset. Il s'habitua à le porter la nuit comme le jour; tous les accidens disparurent, et le sternum se releva insensiblement.

En général, une chaleur plus grande portée sur telle ou telle autre partie indique que c'est là le siége de la maladie, *et quæ corporis parte calor inest aut frigus, illic morbus est. Hipp. aphor.* 39, *s.* 4. Cela est également vrai de la poitrine en particulier; le point extérieur de cette cavité qui offrira un centre de chaleur plus grand, indiquera une lésion quelconque dans la partie intérieure qui lui correspond. Avicenne vouloit que l'on s'assure du côté où se trouve placé le pus dans les empyènes par ce moyen-là seulement. Il conseilloit d'appliquer un linge humide sur la poitrine, et de voir l'endroit où le linge se séchoit plus vîte: il assuroit que c'étoit là le siége de la maladie, et que c'étoit de ce côté-là que se trouvoit la collection de pus.

Si la poitrine est chaude, et que les extrémités et le reste du tronc soient froids, *et vice versâ*, il y a nécessairement trouble, irrégularité dans les mouvemens de la circulation; cet état se rencontre quelquefois

dans les fièvres malignes ; et lorsqu'il a lieu, on doit toujours mal augurer de l'issue de la maladie.

Signes déduits de l'examen et de la percussion de la poitrine.

Les douleurs superficielles des parois de la poitrine sont le plus souvent de nature rhumatismale. Quelquefois cependant celles du sternum et des épaules sont les signes d'une lésion du poumon, quoiqu'elles puissent également dépendre d'une maladie des os eux-mêmes ; et alors on le reconnoit par les symptômes caractéristiques de ces affections.

C'est un très-bon signe, dans le cas d'inflammation interne d'un ou plusieurs organes de la poitrine, qu'il se manifeste à l'extérieur de cette cavité des rougeurs et de la douleur. C'est presque toujours une métastase favorable, sur-tout si les autres accidens de la maladie diminuent en proportion. *Ab anginâ detento tumor et rubor in pectore superveniens, bonum ; foràs enim vertitur morbus. Hyp. aphor.* 49, *s.* 7.

C'est au contraire un très-mauvais signe que la poitrine prenne subitement, dans ces mêmes maladies, une couleur livide ; qu'elle se couvre de vésicules incolores et affaissées ; et que les accidens de la maladie acquièrent en même tems de l'intensité : on doit crain-

Signes déduits de l'examen et de la percussion de la poitrine.

dre une mauvaise terminaison de l'inflammation ou même la gangrène.

Il en est de même de la cessation subite et sans cause manifeste, des douleurs internes de la poitrine qui ont lieu dans la pleurésie ou la péripneumonie; la maladie alors dégénère le plus souvent en maligne.

La région du cœur elle-même, considérée spécialement sous le rapport des battemens ou des palpitations dont elle est le siège, et qui deviennent sensibles, soit au tact, soit même à la vue, peut fournir une série de signes que le médecin ne doit point négliger, M. Corvisart qui, dans son traité des maladies du cœur, a réuni tout ce que sa propre expérience et les observations des médecins recommandables ont pu lui fournir sur ce sujet, s'exprime ainsi : « Le caractère des battemens du cœur ou des gros vaisseaux, souvent sensibles à la vue, soit dans la région du cœur, soit dans les parties voisines au-dessus du sternum, dans le côté droit du thorax vers la région épigastrique; l'irrégularité de ces battemens, une sorte de bruissement, un trouble particulier de la circulation, quand il y a rétrécissement des orifices; l'état des parois de la poitrine, quelquefois plus arrondies,

saillantes que dans l'état naturel, et qui
)lent soulevées continuellement ou de
s en tems par un corps contenu dans
ıvité qu'elles circonscrivent ;.....

Signes déduits de l'examen et de la percussion de la poitrine.

antant de symptômes qui se présentent
bservation du praticien pour diriger ses
erches et le mettre sur la voie de décou-
la nature de la maladie. »

es palpitations du cœur dépendent ou
ıe lésion organique du cœur ou de ses
exes, ou d'un état nerveux, soit local,
universel, ou enfin elles sont symptoma-
ıes d'une autre maladie.

ın général, les palpitations constantes et
durent depuis plus ou moins de tems,
artiennent à la première classe; elles se
ontrent à des degrés divers et sous dif-
ntes modifications dans toutes les maladies
ıniques du cœur; et le danger qu'elles pré-
ent est le même que celui qui suit la mala-
primitive. Parmi ces palpitations, les plus
ıeuses sont celles qui tiennent aux ané-
mes du cœur, à l'ossification d'une de
parties, à la présence de concrétions po-
euses, etc. Bremius rapporte que l'empe-
r Maximilien fut pendant long-tems sujet
palpitations; et après sa mort on lui
uva un calcul dans le cœur.

Signes déduits de l'examen et de la percussion de la poitrine.

Aux palpitations dépendantes d'un état nerveux, appartiennent toutes les palpitations momentanées qui suivent les diverses affections morales, les exercices violens, les obstacles plus ou moins considérables à la libre circulation du sang; telle est la grossesse, les maladies hystériques et hypocondriaques, la syncope, etc. Par rapport à la syncope, nous remarquerons que de même qu'elle donne lieu aux palpitations, de même les palpitations, quelle que soit d'ailleurs la cause qui les détermine, peuvent amener la syncope; et ces sortes de palpitations poussées ainsi à ce haut degré d'intensité sont toujours à redouter, parce que le malade peut passer au milieu même de ces syncopes. Mercatus a dit, en parlant des palpitations : *Quod sanè accidens majoris mali præsagium esse solet, nam facilis ab eo ad cardialgiam syncopemve commeatus.* Aux palpitations symptomatiques d'une autre maladie, il faut rapporter les palpitations que détermine, chez les enfans, la présence des vers; celles qui ont lieu dans les fièvres malignes, dans le scorbut, dans les irrégularités de la menstruation, etc.

Ceux qui, dès leur enfance, sont très-sujets aux palpitations du cœur, vieillissent

ement; ils périssent souvent au milieu des copes qui en sont la suite.

Signes déduits ne l'examen et de la percussion de la poitrine.

i les palpitations sont fréquentes, fortes, niâtres, accompagnées d'oppression et de ficulté de respirer presqu'insurmontables, c. des défaillances fréquentes, des pulsaons irrégulières du pouls, des soubresauts tendons, etc., on a tout à craindre pour jours du malade. Il survient preque tourrs des syncopes, des convulsions, ou me le catarrhe suffocant et la mort.

Les palpitations qui, dans les maladies aiës, se présentent avec l'ensemble des signes coction, lorsque d'ailleurs les palpitations dépendent point d'autre cause, annoncent e la crise sera favorable. Dans le cas conire, ce seroit un indice que la maladie udroit changer de nature, et devenir plus ave.

Chez les individus pléthoriques, et sur-tout ns l'âge de la jeunesse, on voit souvent palpitations, plus ou moins légères, préder les hémorragies ou même les hémoysies.

Les palpitations viennent à la suite d'un ouvement métastatique des humeurs, rès la suppression d'une évacuation habielle, d'une hémorragie par exemple, à

Signes déduits de l'examen et de la percussion de la poitrine.

l'époque de la rentrée d'une éruption ou moins ancienne, soit que la répercus ait été spontanée, soit qu'elle ait été pr quée par l'art; on doit toujours craindre la poitrine ou la région du cœur lui-m ne devienne le siége d'une lésion q conque. On a vu quelquefois, dans ce cas, venir même assez promptement l'oppres les syncopes et la mort.

En général, il ne faut point négliger palpitations dont les retours sont plu moins fréquens, et les accès plus ou m prolongés, quelle que soit d'ailleurs la n de la cause qui détermine ces accid parce qu'on doit toujours craindre que, suite de cette direction vicieuse des mo mens vitaux, le cœur ne finisse par attaqué dans son organisation.

A tous ces signes, nous joindrons ceux résultent de la percussion de la poitrine, d'a la méthode d'Avenbrugger; méthode M. Corvisart a heureusement remise en que, dont il a plusieurs fois vanté l'utilité l'ouvrage déjà cité, et qu'il se propos faire connoître plus amplement, en don une traduction du traité d'Avenbrug enrichie de notes et de commentaires étendus.

pronostic aussi bien que le diagnostic
maladies de la poitrine offrent les plus
des difficultés; et de tous les tems, les
ecins ont employé tous leurs efforts à
dre les lumières de la science sur ce
t. Avant qu'Avenbrugger eut découvert
éthode de percuter la poitrine, Hippo-
e avoit cherché à atteindre le même but
un moyen analogue; ainsi, au lieu de
cuter la poitrine, il la faisoit secouer, et
ait des conclusions, plus ou moins sou-
ent confirmées par l'expérience, de la nature
ne qui résultoit de ces sortes de mouve-
ts. Le moyen employé par Hippocrate
roit sans doute de présenter la même
ssité que la méthode d'Avenbrugger;
ntefois on n'a pas encore assez répété
expériences et confirmé les observations
i. Nous citerons de préférence le procédé d'Hippo-
te, comme un trait historique, et pour
ner bientôt à la méthode d'Avenbrugger.
Succussionem thoracis esse, cùm succutiendo, audiuntur, dit Hippocrate, dans le livre *de Morbis*; plus bas, dans le même livre, il dit: *Priùs quam biberit (æger) in sole succutiendum; ibi tunc, altero humero subtùs comprehenso, ipsum concutito; et, cùm manibus ad costas admptis, attende-*

Signes déduits de l'examen et de la percussion de la poitrine.

Signes déduits de l'examen et de la percussion de la poitrine.

semble et serrés l'un contre l'autre frappe ainsi sur la poitrine recouverte chemise. Avenbrugger veut que la main ploratrice soit munie d'un gant d'étoffe non de peau; mais je me suis convaincu par quelques essais, que cette précaution vient sinon nuisible, du moins inutile et plus commode et plus avantageux de poser la chemise entre les parois de la poitrine et la main exploratrice.

Lorsqu'on percute ainsi la poitrine, différentes parties de cette cavité sont saines et ne contiennent aucun liquide épanché aucun corps étranger, on entend un son que l'on a voulu en vain comparer à celui d'un tambour recouvert et voilé, à celui que rend un tonneau vide, etc.; et, au contraire non seulement il ne peut être comparé à aucun autre, mais encore il varie suivant les lieux de la poitrine, que l'on explore.

Ce n'est que par beaucoup d'usage, en s'essayant souvent sur soi-même et sur les autres, que l'on parvient à bien connoître la nature particulière du son de la poitrine percutée dans l'état sain et dans ses différentes parties. Ainsi, en frappant sur le sternum ou l'épine du dos, on obtient un son, à peu de chose près, également clair et sonore

r perd de son éclat sur les côtés de la poi-
ne, et particulièrement du côté gauche, Signes déduits de l'examen et de la percussion de la poitrine.
rs la région du cœur, où il devient
us plein. Le son est encore plus obscur à
partie postérieure de la poitrine, dans la
ion correspondant aux omoplates. Tou-
s ces considérations générales sont encore
ès-variables, suivant l'embonpoint ou l'a-
maigrissement des individus, et suivant aussi
épaisseur, soit naturelle, soit morbifique,
s tégumens qui peuvent être œdématiés,
nfiltrés, etc. En général, la percussion four-
t des résultats moins certains chez les
hommes; et ce moyen d'exploration est bien
us borné chez elles, à cause de la plus ou
oins grande densité des mamelles qui re-
ouvrent leur poitrine. Quel que soit d'ail-
eurs l'endroit de la cavité thorachique qu'on
ercute, il faut que le malade soit placé de
manière à ce que cette partie devienne la
plus saillante et la plus élevée possible.

Si le son que l'on obtient par la percussion,
qui doit être faite en frappant doucement
plusieurs coups sur le même endroit, assez dis-
ans les uns des autres, et durant les différens
emps de la respiration, pour bien saisir la
nature et l'étendue du son; si ce bruit rendu
est, dis-je, éloigné de celui qui a lieu dans

Signes déduits de l'examen et de la percussion de la poitrine.

l'état naturel, on est en droit de soupçonner alors une lésion d'autant plus forte que le son sera plus différent.

Le son obscur ou mat, et inégal, indique l'extravasation d'un liquide dans la cavité de la poitrine. Cela arrive assez fréquemment dans les fièvres aiguës, dans les inflammations de poitrine et dans les affections exanthématiques, sur-tout vers la fin de la maladie, lorsque les évacuations spontanées ou prolongées par l'art ne répondent pas à la gravité de la maladie, et sont insuffisantes pour la juger complettement. De toutes ces maladies exanthématiques, la scarlatine est celle dans laquelle ces sortes d'accidens sont le plus communs.

J'ai vu ce signe se présenter encore aux jours indicateurs des fausses inflammations de la poitrine; c'est-à-dire, vers le quatrième jour des pleurésies, des péripneumonies bilieuses, catarrhales et muqueuses; sans doute parce qu'alors la plèvre, les poumons, ou les deux à-la fois, sont abreuvés d'humidité.

Le contraire a lieu dans les inflammations sèches ou vraies du médiastin, du péricarde et du cœur; ainsi, l'inflammation de la poitrine doit être regardée comme d'autant plus

dangereuse, suivant que le son produit par la percussion est plus sonore, et qu'il est fourni par une plus grande étendue des parois thorachiques. C'est un signe de mort, que toute la poitrine, le sternum, les côtes et le dos ne rendent point de son du tout, et que celui qui sort de la région du cœur soit semblable au bruit que rend un morceau de chair ou la cuisse elle-même que l'on frappe. Le son, plus ou moins éloigné du naturel, sur-tout dans les maladies de longue durée, peut dépendre d'un grand nombre de circonstances étrangères à la maladie : cette considération infirme ou aggrave singulièrement les conclusions trop rigoureuses que l'on pourroit être tenté de déduire de ce moyen d'exploration. Ainsi, il est d'expérience que la poitrine, relativement foible, des tailleurs, des perruquiers, des meûniers, des cordonniers, des tisserands, etc., ne rend qu'un son plus ou moins mat; ce qui est un très-mauvais signe, sur-tout si à cela se joignent l'amaigrissement, la perte des forces, etc. D'un autre côté, il faut remarquer que toutes les affections non organiques de la poitrine, c'est-à-dire, celles qui sont symptomatiques de la lésion d'un autre organe, d'un état nerveux, etc., se trouvent

Signes déduits de l'examen et de la percussion de la poitrine.

Signes déduits de l'examen et de la percussion de la poitrine.

hors du domaine de la percussion thorachique; ainsi, les toux stomacales, les toux convulsives des enfans, celle des femmes enceintes, l'asthme hystérique et hypocondriaque, l'asthme nerveux des vieillards, et même les phthisies par de légères squirrhosités ou ulcérations des poumons, ne sauroient être caractérisées par la percussion de la poitrine, et l'on en sentira aisément les raisons.

Mais l'hydropisie de poitrine, de quelque côté que se soit fait l'épanchement, se reconnoît facilement même par la seule percussion. En effet, le côté malade doit être rempli d'eau, et par conséquent ne peut point rendre de son par la percussion; aussi est-ce là ce qui arrive. Dans les cas d'hydropisie du péricarde, la percussion sur la région du cœur donne un son comme étouffé et très-obtus, à-peu-près le même que celui que rendroit un lambeau de chair. Dans les épanchemens sanguins, le lieu qui est devenu le siège de l'épanchement ne rend aucun son.

Le bruit que la percussion de la poitrine fait entendre, a dit M. Corvisart, livre cité, dans certaines maladies du cœur, est quelquefois seulement un peu moins sonore que dans l'état naturel; et c'est encore l'indice d'un état contre nature moins prononcé des

viscères contenus dans cette capacité. Mais la pratique apprend à connoître le degré de résonnance qui dénote une poitrine dont les organes ne sont en rien dégénérés de leur état naturel; elle apprend aussi à estimer en quelque sorte la solidité du corps étranger qui fait que la poitrine ne résonne point, et ce corps peut être un squirrhe, une concrétion lymphatique, un polype, une ossification, etc.

Signes déduits de l'examen et de la percussion de la poitrine.

La percussion de la poitrine est encore un moyen de s'assurer si les maladies de cette cavité ont été complettement jugées; cela a lieu ainsi, lorsque la poitrine, sur ses différens points, rend des sons entièrement naturels; alors on est certain qu'elle contient le volume d'air que sa capacité peut renfermer, sans aucune diminution ni altération. Nous allons rapporter ici quelques sentences extraites de l'ouvrage même d'Avenbrugger.

Plus, a dit cet auteur, le son rendu par un des points de la poitrine est mat ou étouffé, plus il se rapproche du son rendu par un morceau de chair percutée, et plus la maladie est grave.

Le danger de la maladie est d'autant plus grand, que l'espace des parois de la poitrine qui rend un son de cette nature est plus étendu.

Signes déduits de l'examen et de la percussion de la poitrine.

leur devenir pénible, si le médecin insistoit trop sur ce genre de perquisition. Nous rapporterons à ce sujet la belle épigramme de Martial, qui doit être toujours présente à l'esprit des médecins, et dont on trouvera facilement le point d'application, par rapport au sujet qui nous occupe. Martial a fait cette épigramme contre Simmachus, son médecin, qui alloit chez ses malades suivi de tous ses disciples.

Languebam ; sed tu comitatus, protinùs ad me
Venisti, centum, Simmache, discipulis.
Centum me tetigere manûs aquilone gelatæ ;
Non habui febrem, Simmache nunc habeo.

L'une des premières règles de la diététique, c'est que la plus grande tranquillité entre comme un des premiers moyens accessoires dans le traitement de la plupart des maladies ; et c'est précisément aux malades chez lesquels la percussion peut être le plus utile, que cette tranquillité devient aussi le plus nécessaire.

rvations sur quelques maladies ner-
ıses convulsives, par M. JACQUES,
édecin ;

ues à la Société dans la séance du 7 avril.

ut se tient dans l'économie animale, ne tout se tient dans l'ordre de la na- en général.

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

n'est aucun organe, aucune partie de mêmes qui n'ait plus ou moins de rap- , plus ou moins d'influence sur la vie anté. Néanmoins il n'en est aucun dont apports soient plus importans et plus ersels que ceux du cerveau, dont les ıtions président à tous les mouvemens, is les sentimens, à toutes les fonctions vie; et dont les altérations, toujours éreuses, portent souvent le trouble dans les systèmes d'organes au moyen des ılsions qui en sont la suite; convulsions ı a regardées la plupart jusqu'à présent ne un effet du développement excessif ropriétés vitales, sans matière morbifi- ı), et qu'on a cru devoir attaquer par les anti-spasmodiques; ce qu'on a fait le plus ent sans succès, à moins que la nature n'ait

---

Tissot, Traité des nerfs, tom. IV, p. 182.

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

suppléé par des évacuations critiques à c
les que l'art n'avoit point produites. C'est
que je me propose de prouver par les o
servations suivantes :

Première observation. Mad. Jam**., co
turière, âgée d'environ 45 ans, d'un te
pérament nerveux, avoit montré, dès
naissance, une grande disposition aux con
sions, caractérisée par une délicatesse extr
des sens, une grande mobilité dans la p
sionomie, des tressaillemens fréquens,
passions vives, une sensibilité morale exc
sive que l'âge et l'éducation ne firent qu'
croître, au point qu'elle est une des femm
les plus susceptibles, les plus délicates et l
plus nerveuses; sans que néanmoins elle
jamais éprouvé aucune altération dans ses r
gles, qui sont peu abondantes, ni aucun acc
complet d'hystérie.

Généralement pâle et maigre, elle a
peau blanche et délicate, elle est souve
affectée d'exanthêmes; il lui survient tant
des échymoses, des taches rouges ou bleu
tres plus ou moins étendues; des érythème
simulans, la scarlatine ou la rougeole; tan
tôt des boutons plus ou moins gros, plus
ou moins nombreux, accompagnés de pru
rit, et se dissipant toujours au bout de quel

s jours sans suppuration manifeste. Ses
x sont grands, brillans et étincelans,
mouvemens toujours précipités; elle
nge peu et souvent; elle a une aver-
n insurmontable pour la viande qu'elle
peut avaler sans la vomir un instant
ès; elle a souvent des rapports, des dé-
s et des flatuosités; le ventre est rare-
nt libre, et les urines sortent souvent pâles
n grande quantité.

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

u mois de mai 1805, elle me fit appeler:
se plaignoit d'un violent mal de tête, de
ges, de bruissemens dans les oreilles,
frissons, de dégoûts sans amertume de
bouche ni envie de vomir. La respiration
it grande et entrecoupée de soupirs; le
tre inégalement contracté et agité par
s borborygmes qui lui donnoient de fortes
liques. Elle rendoit souvent et en petite
antité des urines pâles et incolores. A ces
mptômes se joignoient l'insomnie; les
xiétés continuelles; la peau chaude et sé-
he; le pouls très-variable, tantôt vif et fré-
ent, tantôt petit, concentré et intermit-
nt; le visage un peu animé; et les yeux ne
ouvant supporter la lumière.

Cet état, qui avoit été occasionné par le
hagrin, me parut purement nerveux, et je

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

ne vis qu'une indication à remplir, celle calmer l'irritation du cerveau et de détr les spasmes qui en étoient la suite. En c séquence, j'ordonnai un bain de pied, lavemens émolliens, l'eau de tilleul et c ranger édulcorée, et la potion anti-spas dique.

Mais loin de remplir mes vues, ces moy ne firent qu'aggraver l'état de ma mala la fièvre se mit de la partie, les angoi augmentèrent; la tête se prit tout-à-fait malade commença à délirer, à avoir des parates, des convulsions. Le visage é allumé; la langue un peu chargée, le p serré convulsif, l'épigastre tendu et dou reux, etc. C'est alors que j'osai hasarder émétique; remède qu'on regarde généra ment comme dangereux dans les mala nerveuses. — 5 grains d'ipécacuanha avec gain de tartrite antimonié de potasse a deux verres de petit-lait suffirent pour duire par haut et par bas des évacuat abondantes de matières glaireuses et de verdâtre, qui furent suivies de calme e sommeil. Peu de jours après, il y eut sueurs abondantes qui achevèrent la g son, et rendirent Mme. Jam**. à son tra

IIe. *Observation.* Mlle. Bastienne

inière, âgée de 30 ans, d'un tempéra- Sur quelques maladies nerveuses convulsives.
bilieux, a toujours éprouvé depuis la
rté quelques symptômes nerveux, qui
issent dépendre d'une trop grande sen-
té de l'utérus, tels que des douleurs
les reins et dans les aînes, des engour-
mens dans les membres inférieurs, de
s maux de tête, des éblouissemens,
crispations dans les muscles et dans les
; des fluxions sur les dents et les oreil-
des vapeurs, des borborygmes et de
pression : elle a quelquefois le sentiment
une boule qui remonte depuis l'hypogas-
jusqu'à la gorge et qui l'étouffe, etc.
Le 22 septembre 1806, elle me consulta
une douleur qu'elle éprouvoit à la cuisse
uche depuis cinq ou six jours; douleur
elle avoit éprouvée quelques jours aupa-
ant à la cuisse droite, et qui étoit si vio-
te qu'il sembloit qu'on lui déchiroit le
mbre, ou que des chiens le lui rongeoint
ont ses expressions). Elle boitoit
idérablement. Son visage pâle por-
l'empreinte de la douleur; la bouche
it sèche et vapide; l'appétit nul; il y avoit
éructations fréquentes, tantôt acides,
tôt nidoreuses; le ventre se boursoufloit
rmément par intervalles; par suite, des

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

vents et des tranchées violentes, le pouls vent il étoit dur et contracté; les urines toient pâles et incolores; les mains agité quelques mouvemens convulsifs ne per toient presque pas de sentir le pouls q montroit d'ailleurs petit, convulsif, int tent; la malade se trouvoit mal à chaq tant, etc.

Des symptômes aussi variés et aussi parates me tinrent long-tems dans l'in tude sur le diagnostic et le traitement d pareille affection. Je ne savois si la do de la cuisse devoit être regardée comm vrai rhumatisme, et traitée comme telle comme une simple affection nerveuse. doptai la dernière manière de voir, soit p que la cause de ces accidens étoit purem morale (effet du chagrin), soit parce Mlle. B*. est peu sanguine, et que la p affectée n'offroit point les caractères d vraie inflammation, soit enfin parce que les autres symptômes et notamment le p n'annonçoient qu'une forte irritation dan système nerveux et un violent spasme d les autres systêmes qui en dépendent. conséquence, les adoucissans, les calma les anti-spasmodiques me parurent seuls c venir; mais je me trompai: le mal per et sembla s'accroître pendant quelques jou

t alors que j'eus recours au moyen qui voit si bien réussi dans le cas précédent; es évacuations abondantes de bile et de res qu'il procura, dissipèrent bientôt les leurs de la cuisse et tous les symptômes veux qui sembloient en être la suite; de nière que Mlle. B*. se trouva entièrement ivrée de cette douleur cruelle qui mena b le membre de paralysie, et en partie accès hystériques qui sont revenus de beaucoup plus rarement.

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

IIe. *Observation.* Mlle. L*., âgée de 48 s, d'un tempérament sanguin-bilieux, voit jamais eu de dérangement dans règles, quoique sujette dès son enfance eurs blanches, lorsqu'à l'âge de 42 ans e éprouva, à la suite d'une grande révolu- n dans sa fortune, une suppression totale compagnée de fièvre, de délire, et de con- sions, pour lesquelles on la saigna et l'on pliqua des sangsues, mais avec si peu de cès qu'une jaunisse très-intense succéda ntôt à la fièvre et aux convulsions, et lle devint dès-lors sujette à tous les sym- mes de l'hystérie la mieux caractérisée. De lus, elle éprouvoit, dans la région du foie, e douleur fixe et profonde que l'emplâtre fuguier ne put calmer, pas plus qu'un grand

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

nombre d'autres médicamens qui lui f
administrés successivement pendant q
ans que dura sa jaunisse. Les apéritifs
fondans, les amers, les baine, tout fu
en usage. On sembloit même oublier l
fections spasmodiques qui n'avoient
diminué, quoique les règles se fussente
tie rétablies, pour ne s'occuper que de l
nisse. On avoit craint toujours l'usag
émétiques, des purgatifs, des sudorifi
qu'on regardoit comme trop irritans e
pables d'augmenter le mal. Néanmoins
malade se sentoit soulagée lorsqu'elle é
voit ou quelques sueurs abondantes,
quelques coryzas ou quelques expec
tions glaireuses ou quelques dévoiemens
la nature provoquoit de tems en tems
des constipations longues et opiniâtres.
déclaration de la malade fut pour mo
trait de lumière que je crus devoir su
en prescrivant l'ipécacuanha uni au tartr
bié, comme dans la 1re. observation.
Mlle. L*., dégoûtée depuis long-tems de
les remèdes, et craignant particulièrem
vomissement, ne put se décider à le pre
Il fallut en venir aux purgatifs que je cl
parmi les minoratifs, tels que la rhubarl
manne et un sel neutre, dont j'aidai

s lavemens également purgatifs. Les évacuations qu'ils procurèrent soulagèrent pour quelque tems. Mais, comme la malade se dégoûta bientôt du régime délayant et légèrement évacuant que je lui avois prescrit, et qu'elle se livra de nouveau à tous ses caprices, tels que de ne manger que des alimens secs, salés, indigestes et venteux, de n'user que de boissons chaudes et relâchantes, de vivre dans la solitude, de prendre peu d'exercice, et de s'abandonner constamment à ses idées noires et mélancoliques, elle retomba bientôt dans son premier état. Il lui survint même dans la suite des symptômes non équivoques d'un scorbut commençant; savoir des douleurs dans les membres, le gonflement, la lividité et le saignement des gencives, une prostration extrême des forces, le relâchement des solides, des hémorrhagies, des ecchymoses, quelques taches rouges ou livides sur les extrémités inférieures, etc. C'est alors que je lui fis sentir tout le danger d'une conduite aussi contraire à son état, et la nécessité où elle étoit d'y renoncer, si elle ne vouloit pas bientôt succomber aux effets du scorbut. Des alimens indigestes, une boisson relâchante ne pouvoient qu'affoiblir le ton des vaisseaux, ralentir la circulation,

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

produire des stases, des décompositions des fluides et hâter la catastrophe. Mais, comme l'a dit Horace, *video proboque meliora, deteriora sequor*. Elle convenoit de ses torts sans pouvoir y renoncer; néanmoins elle prit par intervalles quelques acides, quelques toniques, quelques anti-scorbutiques, qui arrêtèrent les progrès du scorbut et donnèrent le tems à la nature de se débarrasser entièrement, au moyen de la fièvre qui survint quelque tems après, et des sueurs abondantes qui l'accompagnèrent, de la plupart des symptômes scorbutiques et nerveux, aussi bien que de la jaunisse.

IVe. *Observation.* Une Dame, âgée d'environ 36 ans, d'un tempérament sanguin, fut reçue à l'hôpital de la Charité, le 8 messidor an 13, pour une hystérie bien caractérisée, qu'elle attribuoit au grand nombre de saignées qu'on lui avoit faites à l'Hôtel-Dieu, dans une maladie qu'elle avoit éprouvée en l'an 10.

Depuis cette époque, ses menstrues avoient cessé ou ne paroissoient qu'un instant sous forme de mucosité rougeâtre, sans régularité. Elle éprouvoit souvent des étourdissemens, des mal-aises, des convulsions, accompagnés de vapeurs, de gonflement, de

ension et de bruit dans le bas-ventre, suivis le resserrement à l'épigastre et à la gorge, de perte de la voix et de tous les sens. La face paroissoit légèrement animée, les bras étoient fortement étendus et les poings fermés. On sentoit à peine le pouls qui se montroit petit, concentré, intermittent. La respiration étoit insensible et les extrémités froides. Ces accès, qui ne duroient que quelques minutes, se terminoient ordinairement par des pleurs ou des ris involontaires, par quelques évacuations muqueuses de la vulve, par des sueurs, par des salivations plus ou moins abondantes, et le plus souvent par des urines très-chargées. Les intervalles étoient marqués par une grande foiblesse, sur-tout des extrémités inférieures; par des douleurs dans tous les membres qui lui sembloient brisés; par des frissons erratiques; par des chaleurs assez constantes à la paume des mains, à la plante des pieds; par des douleurs de tête fixes et lancinantes; par des hoquets, des nausées, des vomissemens, accompagnés d'insomnie et de constipation opiniâtre; etc.

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

On prescrivit les moyens indiqués en pareille circonstance, et l'on fit sur le bas-ventre, dont la sensibilité laissoit craindre quelque phlogose, des fomentations émollien-

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

lientes : l'on administra plusieurs lavemens. Quelques mois après, la malade un peu soulagée sortit de l'hôpital ; mais elle fut bientôt forcée d'y rentrer, se trouvant beaucoup plus mal et dans un état de foiblesse à ne plus quitter le lit. Son visage, qui avoit été jusqu'alors assez bon, commença à s'altérer ; la peau devint pâle, sèche et flasque ; elle offrit quelques taches et un peu d'enflure aux extrémités inférieures ; elle avoit l'haleine fétide, les gencives gonflées et saignantes ; toutes les sécrétions et excrétions se faisoient mal, et les douleurs des membres étoient continues. Enfin, cette longue suite d'infirmités et de souffrances fut terminée par une fièvre pétéchiale qui fut mortelle au neuvième jour, le 6 avril 1806.

L'autopsie cadavérique, faite le lendemain, n'offrit rien de remarquable que quelques taches ou ecchymoses le long du canal intestinal, une mollesse considérable dans les muscles qui étoient poisseux et d'un rouge foncé, et une grande dissolution du sang.

Remarques : Ne peut-on pas conclure de cette observation et de la précédente, qu'il n'est pas rigoureusement vrai, comme l'a prétendu le célèbre Tissot (1), que

(1) Traité des nerfs, tom. IV, pag. 205.

es taches, les ecchymoses, etc., qui ont lieu dans les maladies nerveuses, soient toujours dues aux spasmes et jamais à une dégénérescence scorbutique; et qu'en conséquence on ne doit pas toujours proscrire du traitement de ces maladies les anti-scorbutiques comme pernicieux.

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

Ve. *Observation.* Marie-Catherine Larcher, âgée de 18 ans, d'un tempérament sanguin, éprouva, à la suite de la peur, une suppression de ses règles, qui fut bientôt accompagnée de tous les symptômes qui caractérisent la danse de St.-Guy, tels qu'une foiblesse extrême de la jambe gauche, des mouvemens involontaires dans les mains et dans les pieds, une agitation continuelle, un air distrait et stupide, des clignottemens d'yeux fréquens, un peu de dureté dans l'ouie, et plusieurs gestes plus ou moins ridicules qui ont mérité à cette maladie le nom impropre qu'elle porte et qui devroit plutôt être désignée sous celui de pleurotyrbe, à cause du désordre qui n'existe ordinairement que d'un côté.

On la mit aux délayans anti-spasmodiques, aux bains, aux lavemens émolliens; on appliqua les sang-sues à l'époque des règles; on donna ensuite le camphre, le musc

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

et l'opium qu'on augmenta graduellement: et par ce traitement méthodique les règles se rétablirent, les convulsions cessèrent à mesure que le cours des sécrétions et des excrétions, presqu'entièrement suspendu, se rétablit : et elle sortit de l'hôpital bien guérie au bout de cinq à six semaines, après avoir eu, pendant plusieurs jours, des sueurs et des urines très-abondantes.

VIe. *Observation.* Agathe Mélinie, âgée de 15 ans, impubère, entra à l'hôpital de la Charité le 15 floréal an 12, époque peu éloignée de celle où la malade précédente en étoit sortie bien guérie. Elle étoit d'une complexion très-délicate et fort peu formée pour son âge. Elle éprouvoit les mêmes accidens, les mêmes symptômes nerveux que la précédente. Elle pleuroit ou rioit sans propos, comme une imbécille, et ne savoit répondre à ce qu'on lui demandoit. Elle étoit quelquefois assoupie, mais le plus souvent très-agitée et dans un état de frayeur continuelle; la peau se montroit sèche et le pouls à peine sensible. Les urines et les selles devinrent presque nulles; et la mort arriva peu de jours après l'agonie au milieu des convulsions.

Il est bon de remarquer que l'appétit se soutint, dans ces deux malades, comme dans

état de santé, et que les fonctions des sens et de l'entendement étoient en général plus ou moins altérées).

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

L'autopsie ne présenta rien de remarquable, si ce n'est une grande injection des vaisseaux du cerveau et de ses membranes, et un développement très-considérable de ce viscère qui paroissoit comprimé, et dont les circonvolutions étoient entièrement effacées. Tous les autres viscères se montrèrent sains; l'iléon seulement contenoit un ver lombric mort, de grandeur ordinaire.

Remarques : Les convulsions ont-elles été la cause ou l'effet de ce développement, de cette turgescence extraordinaire du cerveau; ou ne seroient-elles que le résultat de l'irritation nerveuse, produite par le ver dans le canal intestinal, comme cela arrive très-souvent (1)? Dans tous les cas, les eccoprotiques, les purgatifs, les révulsifs de toute espèce ne pouvoient-ils pas être d'une grande utilité pour débarrasser les intestins d'un hôte si incommode, et le cerveau d'une quantité de fluides qui l'opprimoient?

VIIe. *Observation.* « Une fille, âgée de 14

(1) Voy. Buniva, Trait. des mal. causées par les vers intestinaux, etc.

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

ans, qui avoit eu la maladie convulsive qu'on nomme danse de St.-Vit, fut attaquée de la rougeole. Peu de jours après que cette seconde maladie fut guérie, la première recommença; et quand elle eut duré près de quinze jours sans que l'usage de divers médicamens l'eût fait diminuer, elle fut emportée en peu de jours par un dévoiement qui n'avoit pas excité, et dans lequel la malade rendit une grande quantité de matières glaireuses. Il est à propos de remarquer que pendant tout le tems que dura la maladie convulsive, l'appétit de cette fille fut plus grand qu'il ne l'étoit pour l'ordinaire». Whyt. mal. nerv. t. I, p. 266.

Un cas à-peu-près analogue au précédent est celui d'une coqueluche, que j'ai traitée en l'an 11, qui cessa pendant le cours de la rougeole, et reprit ensuite avec la même intensité; elle ne céda, après plusieurs mois, qu'à des sueurs et à des évacuations alvines spontanées.

VIIIe. *Observation.* Magdeleine Jouhart, âgée de 21 ans, d'un tempérament nerveux, avoit montré dès sa naissance une grande disposition aux convulsions, que des affections morales et une diathèse vermineuse augmentèrent encore avec l'âge, lorsqu'elle

: prise, il y a environ deux mois, à la suite
ne suppression de règles qu'une chûte
nsidérable sur le siège avoit occasionnée,
e foiblesse, de tremblement dans tous les
embres, de vertiges par intervalles, de toux,
enrouement, d'expectoration sanguinolen-
, etc. (C'étoit le 10 floréal an 12).

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

On prescrivit les diètiques, les anodins,
bains de pied, les sangsues, les lavemens,
vésicatoire à la gorge et une foule d'au-
moyens qui paroissoient bien indiqués,
obtenir d'autre succès que de rétablir
règles et de diminuer l'étouffement qui
oit considérable, et qui obligeoit sans
se la malade à se mettre à son séant. Les
emblemens au contraire parurent augmen-
, et se changèrent bientôt en véritables
nvulsions. Tout le corps étoit en mouve-
ent, si l'on excepte la partie inférieure du
one souvent immobile et affectée d'une roi-
eur tétanique. La figure étoit quelquefois
le, d'autres fois colorée et souvent diffé-
mment aux deux joues; l'appétit irré-
lier et par fois excessif; la respiration
uée; la toux férine et convulsive. Les
lles étoient suspendues et les urines peu
ondantes, quelquefois pâles, d'autres
is colorées. Les crampes, les engourdis-

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

semens des extrémités inférieures alternoient avec les convulsions. La marche, comme dans le *Scelotyrbe festinans* de Sauvages, se faisoit en courant quelques pas d'une manière chancelante et mal-adroite pour s'arrêter bientôt et se fixer au premier objet propre à s'asseoir. D'autres fois, et c'est lorsque la malade eut repris des forces, elle fit d'assez longues courses dans la salle, même sans appui, mais toujours d'une manière oblique et si bisarre qu'on l'auroit prise pour une femme ivre : M. Leroux, médecin de la Charité, compara ingénieusement ces mouvemens à la marche d'un vaisseau qui louvoie.

Plusieurs mois se passèrent sans un soulagement marqué dans les convulsions qui continuoient durant le sommeil comme pendant la veille. Les bains, néanmoins, lui faisoient du bien et sembloient opérer une détente favorable dans les spasmes et les crispations qui se résolvoient quelquefois, en produisant une sorte d'explosion qu'elle comparoit à un coup de fouet qu'on lui auroit violemment appliqué sur les articulations. Un jour elle me communiqua avec empressement qu'elle avoit éprouvé un battement considérable au coude pendant plus d'un quart d'heure, et qui avoit été suivi de violentes con-

ons. Je me rappelai alors ce que dit , au liv. 2 des Epid. sur ce signe qu'il résager le délire ou la manie. J'eus lieu de remarquer de concert avec la ma- que l'observation des anciens et de quel- modernes sur l'influence de la lune dans maladies sur-tout convulsives n'est pas marque de tout fondement; les ver- les crampes, les convulsions qui aug- toient sensiblement dans les nouvelles et les lunes en sont la preuve (1). Une constance qui jeta aussi quelque lumière le diagnostic et le traitement de cette ladie singulière, fut une plaie légère sur- une à la jambe gauche! Tout le tems dura la suppuration et qu'il y eut un de fièvre, les convulsions furent beau-

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

(1) Arist. Hist. des anim., liv. VII, chap. 12, dit parlant des convulsions des enfans. « Ils sont plus malades dans les pleines lunes ». D. 2, an 1686. Eph. des cur. « Une fille de la campagne dansoit, à chaque nouvelle lune, environ un jour et une nuit continuellement; la danse finie, survenoient de légères convulsions épileptiques, suivies elles-mêmes du retour à la connoissance. Une décoct. de centaurée et de tanaisie ayant fait rendre une prodigieuse quantité de vers, la malade guérit sans retour ».

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

coup diminuées, et même peut-être la rison eût été complette, si un accès lepsie que sa voisine éprouva ne les eût pellées. Enfin, la guérison parfaite arr 30 ventôse an 13, à la grande surpri tous ceux qui l'avoient suivie dans sa ma par un moyen que la nature empl plus ordinairement dans les maladies niques, et que l'art a souvent provoq vain.

On avoit donné quelque tems aupa sans succès les plus puissans anti-spas ques, tels que le musc, le camphre, l *fœtida*, l'opium à très-haute dose. On porté le musc jusqu'à vingt-quatre gr premier jour; le second on l'unit à *fœtida*; le troisième on donna le ca avec l'opium; mais loin de calmer le vulsions, on ne fit que les aggraver casionner des angoisses, des vomiss et des lipothymies qui firent craindre les jours de la malade. On fut donc d'y renoncer; et l'on se proposoit d voyer la malade comme incurable, lc survint une fièvre assez violente, pr de frissons et suivie de sueurs, qui co sous le type de rémittente double tier puis le 23 jusqu'au 30 ventôse, ave

e diarrhée de matières glaireuses et
âtres, qui emportèrent bientôt tous
ymptômes nerveux propres au *Scelo-*
, et qui la mirent en état de demander
rtie de l'hôpital. Mais comme on avoit
intes bien fondées d'une récidive, on
t jusqu'au mois de messidor suivant,
où elle sortit parfaitement guérie,
'elle ait eu depuis aucune autre at-

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

remarquera 1°. qu'on ignora quelque
la vraie cause de cette maladie, la chûte
siége; et qu'ensuite la malade se re-
ontamment à l'application du vésica-
du cautère, du moxa sur la colonne
rale; moyens dont on auroit pu tirer
grand avantage en changeant le point
tion et dégageant la moëlle épinière de
humeur qui s'étoit vraisemblablement
ée dans le canal vertébral, et qui empê-
ou diminuoit son irradiation nerveuse.
dans le canal vertébral; car le cer-
paroissoit peu affecté, et la malade
it de l'usage de tous ses sens et des
ns intellectuelles, même au milieu de
nvulsions.

Que toutes les fois que les médicamens
nature procurèrent quelques évacuations

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

par la peau ou par les selles, la mala
fut presque toujours soulagée.

Le 21 mars 1807, je fus appelé, à 1
res du soir, chez M. Condé, marcha
cier, rue Croix-des-Petits-Champs, p
siter une jeune personne de dix-hui
forte et robuste, atteinte depuis trois
de convulsions dont la cause étoit in
Depuis quatre ou cinq jours qu'elle av
règles comme à son ordinaire, elle ép
de la céphalalgie, de l'anorexie, et
rosité entièrement contraire à son
tère.....

Je la trouvai fort agitée, ne con
personne, éprouvant dans tous les
de violentes convulsions, ayant le
rouge et enflammé, les yeux entr'ou
légèrement injectés, les mâchoires en c
sion, laissant à peine entrevoir la l
qui étoit d'un rouge vif sans être
respiration rare et stertoreuse, le ve
et contracté, la peau chaude et
pouls vif, dur, tendu, convulsif, l
gai et la loquacité continuelle.

La constitution sanguine et pléthor
la malade, l'état de l'atmosphère
humide, par fois très-sec, qui régnoi
quelque tems, et qu'Hipp. a signalé

nnemi du cerveau (το ψυχρὸν πολεμιον.... ιγκεφάλω v. aph. 18), tout faisoit craindre l'affection lammatoire de cet organe ou de ses mem- nes; tout sembloit indiquer la nécessité désemplir le système sanguin, de diminuer fougue du sang et d'en changer la direc- n. Mais souvent l'homme de l'art a non- lement à combattre la maladie, mais en- e des préjugés qu'il n'est pas toujours en pouvoir de vaincre. Ma première idée la saignée. Mais saigner dans le cours règles, c'étoit fronder l'opinion publique ommettre une hérésie grave en médecine tique, ce qui pouvoit me compromettre aux des personnes qui entouroient la ma- . Je la proposai néanmoins; mais on bjecta que la jeune personne étoit sujette convulsions, que dans d'autres occasions les avoit calmées par les anti-spasmodi- , etc.; de manière que je n'insistai pas ntage, et je me bornai à prescrire des mens, des bains de pieds ou de fauteuil, fomentations froides sur la tête, de imel simple, et une potion anti-spasmo- e composée d'eau de tilleul et d'oranger, afran, de sirop de nymphéa, de vin, pium et d'éther.

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

a nuit fut très-orageuse, les convulsions

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

augmentèrent, le délire devint presq rieux ; deux personnes pouvoient à contenir la malade...

Vers le matin, un calme apparen céda à l'orage, et l'assoupissement p place des convulsions. Je trouvai l moins rouge quoique toujours injecté joues tendues et luisantes, la tête chaude et douloureuse, les yeux éteir larmoyans, le battement des carotides sensible, la langue épaisse, blanchât muqueuse, la soif irrégulière, la dégl facile, la respiration grande et rare, l tre encore tendu, les selles supprimée urines pâles et blanchâtres, le pouls lent, les mouvemens du cœur insen au toucher, mais très douloureux à l lade, etc.

C'est alors que je ne doutai plus qu vois affaire à une vraie phrénésie qui de doit les moyens les plus prompts et le énergiques, et que je n'hésitai pas de appliquer sur-le-champ douze sang-sues vulve et de solliciter le ventre à s'ouvri par des lavemens purgatifs et une boisso dule fortement laxative. Malgré ces moy la tête resta prise, le délire persista, ventre ne s'ouvrit point. On remit vers l

ix sangsues aux tempes et aux jugulaires, t on continua les autres moyens. La nuit at plus calme que la précédente; il n'y eut as de convulsions; mais le sommeil léthar- ique fut très-profond, et alterna avec un lé- er délire qui laissa peu de momens lucides.

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

Le 23, je trouvai la figure moins injectée, s yeux moins abattus, l'ouie très-sensible, langue toujours grisâtre, muqueuse, la if nulle, les selles supprimées, les urines ès-variables et en petite quantité, la res- ration toujours entrecoupée de soupirs, pouls dur et tendu, la chaleur de la peau u intense, le *decubitus* en supination.

e fis appliquer un large vésicatoire entre épaules, à titre de révulsif et de stimulant, ur tâcher de rompre la direction vicieuse s fluides vers le cerveau, et j'y joignis le re stibié dans le petit lait, auquel j'ajou- les tamarins pour provoquer quelques cuations alvines; mais ce fut en vain. soir, la jeune personne n'avoit plus ni nvulsions, ni léthargie; mais elle étoit dans sorte d'imbécillité et d'enfantillage qui isoit pleurer, rire, parler, jouer sans rai- , et qui laissoit craindre pour l'avenir. La piration étoit libre, le pouls moins dur,

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

la peau moite; toutes les fonctions paroissoient se faire plus librement, et annonçoient que la maladie alloit devenir chronique, etc. C'est pourquoi je brusquai, pour ainsi dire, les grands moyens de la médecine pour donner une vive secousse à la machine, et solliciter la nature à se relever de cet état malheureux où l'homme privé de sa plus belle prérogative (l'entendement) n'est plus qu'un être inutile et à charge à la société. Je fis donner le tartre stibié très-rapproché un grain dans un demi-verre d'eau toutes les demi-heures, jusqu'à ce qu'on obtint des évacuations par haut ou par bas. Ce ne fut qu'au sixième grain que la malade rendit dans beaucoup d'eau quelques glaires jaunes verdâtres, et qu'elle eut quelques selles de même nature. Le reste de la journée fut tranquille et sans délire. La malade sembloit reprendre ses sens et sa conception. Elle se plaignoit de mal de tête et de soif; elle fut très-sensible à la levée du vésicatoire.

Le 25, elle se trouva mal plusieurs fois, eut de l'assoupissement, et délira un peu. Le pouls étoit dur, tendu, peu fréquent, inégal; la figure très-peu injectée; la langue toujours blanchâtre et muqueuse sans amertume de la la bouche; le ventre con-

amment serré et rendant les lavemens à peine colorés ; l'urine insignifiante et très-variable. La malade ne demandoit ni à boire ni à manger, et se trouvoit comme accablée, sans souffrir d'autre douleur qu'une grande pesanteur de tête et des étourdissemens lorsqu'elle se mettoit sur son séant. — Je crus que la constipation opiniâtre du ventre pouvoit bien être la cause de cet embarras de la tête et de cette anorexie qui est toujours dans les jeunes gens un symptôme de maladie grave : en conséquence, je cherchai à la vaincre par les drastiques. J'ordonnai 6 onces de forte infusion de séné ; vingt-quatre grains de jalap, demi-once de sulfate de magnésie et une once de sirop de nerprun. — Ce moyen réussit au-delà de mes espérances ; et des évacuations prodigieuses de matières noirâtres fétides et visqueuses furent bientôt suivies d'un soulagement marqué.

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

Le 26, la malade avoit repris toute sa connoissance, et jouissoit de tous ses sens. La bouche étoit un peu amère et les dents douloureuses. La langue commençoit à reprendre sa couleur naturelle. La malade demandoit à manger ; le pouls étoit plus fréquent, plus développé et moins dur, la peau

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

moite, et les urines se montroient sédimenteuses et abondantes.

Le 27, la pesanteur de tête se dissipa entièrement ; la langue devint belle. La bouche ne fut plus amère ; le mal de dents diminua ; le sommeil fut bon. Les forces revenoient, et la malade commençoit à se lever....

Ce mieux alla toujours en augmentant jusqu'au 3 avril, époque où il survint un accès de fièvre qui dura plusieurs heures et fut suivi d'une légère sueur. Le lendemain la fièvre reparut à la même heure, mais avec moins d'intensité. Le 5 avril, il se déclara une vive démangeaison à la figure et à la région lombaire qui fut suivie d'une éruption herpétique miliaire, laquelle s'est dissipée au bout de quelques jours, au moyen de boissons délayantes et diaphorétiques et d'un léger purgatif. (Le vésicatoire qui a été entretenu pendant dix à douze jours avec beaucoup de peine, a semblé très-peu utile dans cette maladie). La fièvre n'a point reparu, et la malade a repris son travail le 8 avril, se trouvant parfaitement bien, à un peu de foiblesse près.

Le 15, le retour des règles a fait naître de nouveaux accidens nerveux, quoiqu'elles n'é-

rouvassent aucun dérangement dans leur cours ; et la jeune personne, après quelques mouvemens convulsifs, s'est évanouie pendant près d'une heure, offrant les symptômes d'une véritable lipothymie hystérique, tels que la perte des sens et de la parole, la figure rouge et légèrement animée, de la tension dans les membres, le froid des extrémités, etc. ; accidens contre lesquels on employa vainement le vinaigre, l'ammoniaque, les frictions sur les membres inférieurs, etc.

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

Le 16, la malade éprouva un violent mal de tête, des vomissemens de matière poracée, et des douleurs contusives dans tous les membres. Le pouls varioit d'un moment à l'autre, quoiqu'il fût plus souvent rare et dur. On donnoit l'eau de tilleul et de saffran pour boisson, à laquelle on ajoutoit quelques gouttes de teinture fétide, des lavemens, des bains de pied. Le 17, la malade fut bien, quoique très-foible. Le 18, nouvelle lipothymie accompagnée d'un peu de délire, où elle révéla enfin le chagrin profond qui la dévoroit et qui causoit tous ses maux. Dès-lors on n'insista plus sur les remèdes pharmaceutiques ; mais on chercha à faire diversion à la douleur, et on y réussit en quelques jours. Une légère fièvre intermittente double-tierce,

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

accompagnée de sueurs et d'urines abondantes, s'établit alors, et contribua beaucoup à la guérison qui a été complette le 25, sans être suivie d'aucune récidive les mois suivans.

D'après cette observation, ne peut-on pas conclure?

1°. Que le cours des règles n'est point un obstacle à la saignée ou à l'application des sangsues, lorsqu'une maladie quelconque l'exige, 2°. Que l'application des corps froids sur la tête, dans le cas de turgescence sanguine vers le cerveau avant d'avoir évacué ou dérivé le sang vers les parties inférieures, n'est pas sans danger. 3° Que la manie, quoiqu'occasionnée par une affection morale, n'en exige pas moins les évacuans les plus puissans, tels que les émétiques, les purgatifs drastiques, etc., et qu'on doit en quelque sorte les brusquer et ne s'arrêter qu'après avoir obtenu des évacuations suffisantes. 4°. Que le délire gai dans la phrénésie est d'un meilleur augure que celui qui est furieux; et que les urines blanches ne sont peut-être pas dans ce cas d'un aussi mauvais présage que l'a prétendu Hipp. dans ses prénotions coaq. 5°. Que l'anorexie et la blancheur de la langue, même sans amertume de la bouche, sont des caractères suffisans pour in-

diquer les évacuans lorsqu'il n'existe plus d'inflammation, 6°. Que l'époque des règles chez les femmes est un tems d'irritation propre à réveiller toutes les passions et à les exaspérer ; et qu'il importe beaucoup d'en entretenir le cours et la régularité. 7°. Enfin, que la nature excitée par les secours de l'art contredit l'ataxie nerveuse convulsive par un mouvement fébrile, et se débarrasse du levain morbifique par quelque évacuation critique.

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

Conclusion. De ces observations auxquelles nous pourrions en ajouter beaucoup d'autres analogues qu'on trouve dans les auteurs, ne peut-on pas conclure :

1°. Que les maladies nerveuses convulsives ont en général leur tems d'irritation, de coction et de crise comme les autres maladies ? Qu'elles dépendent d'une matière morbifique portée sur les nerfs, qu'il importe d'évacuer ? Que souvent les émétiques, les purgatifs, les sudorifiques, etc., sont les meilleurs et les plus puissans anti-spasmodiques ; et que, pour les avoir trop négligés, on a souvent rendu le mal incurable et mortel ?

2°. Que ces maladies, pour être dues le plus souvent à des causes morales et à une sensibilité excessive primordiale, n'en contien-

Sur quelques maladies nerveuses convulsives.

nent pas moins un principe morbifique à évacuer? Que la suppression des évacuations naturelles qui les accompagne constamment, n'en produit pas moins dans toute la machine des troubles, des irritations, des stases, des engorgemens, des produits hétérogènes et souvent le scorbut qu'on ne peut guérir qu'en les rétablissant?

3°. Enfin, que le pronostic en est d'autant plus incertain que la cause en est plus difficile à connoître, et que les moyens curatifs sont plus difficiles à appliquer par l'inconstance et le caprice des malades? Souvent après les efforts de l'art les mieux concertés, on voit périr les malades d'une manière inopinée; tandis que la nature, dans d'autres circonstances, se débarrasse toute seule d'un levain morbifique par la fièvre et par des évacuations critiques.

Observations sur des concrétions membraniformes rendues par le vomissement, par M. Filleau père, et Engaz.

Concrét. membraniformes rendues par le vomissem.

A la suite d'une fièvre continue avec redoublement, que l'on traita par les moyens généralement indiqués, et sur-tout par les évacuans, tant émétiques que purgatifs, la nommée Agathe Gilbert, domestique à l'hospice d'Etampes, âgée d'environ vingt-deux

s, et d'un tempérament foible, fut prise ne affection gutturale, accompagnée ltération de la voix, de toux, etc., et e l'on seroit tenté de caractériser d'affec- n croupale (1).

Couenes membraniformes rendues par le vomissement.

Ces premiers accidens eurent lieu dans la it du 11 au 12 avril.

Le 12, on lui ordonna un grain d'éme- ue en lavage; et comme elle se plaignoit plus en plus du mal de gorge, et qu'elle it tourmentée par la toux, on lui pres- ivit un looch avec l'huile d'amandes dou- s, l'oximel et le syrop de violette, enfin une ane avec les quatre-fleurs et le syrop de imauve; ce qui fut continué à la visite du , en y ajoutant un lavement avec la casse.

Le 16, l'oppression étant devenue suffo- nte, on lui fit poser quatre sangsues au ; l'eau de guimauve avec l'oximel lui prescrite pour gargarisme; et on lui ntinua le lavement avec la casse.

(1) M. Portal, au rapport de M. Duplanil, dans traduction de la Médecine de M. Buchan, t. 4, 65, seconde édit. in-8°., a vu deux personnes ns, attaquées de croup; d'abord une femme ap- dée dans son amphithéâtre, et ensuite une fille 19 ans : ce qui, avec cette observation, an- ce que cette fâcheuse maladie n'attaque pas les ans seulement.

Concrét. membraniformes rendues par le vomissem.

Le 17, à sept heures du matin, dans un accès de toux qui dura au moins une demi-heure, et pendant lequel la malade pensa suffoquer, elle rendit une grande portion membraniforme, muqueuse et tubuleuse dans une portion de sa longueur, d'environ quatre à cinq pouces. Lorsqu'on me l'a présentée, elle avoit au moins cette longueur; elle étoit si molle qu'elle se seroit déchirée, si on l'eût touchée sans ménagement; mais depuis qu'elle a séjourné dans l'eau-de-vie, elle s'est racornie, et est devenue ferme; ce qui l'a diminuée en tout sens. (M. Filleau a envoyé à la Société ces concrétions muqueuses.)

Ce même jour, on ordonna un gargarisme avec le camphre, le nitre, l'eau de guimauve et le miel-rosat; une potion à prendre par cuillerées, d'heure en heure, faite avec une infusion d'hysope, de l'oximel scillitique et du syrop violat; une infusion des quatre-fleurs avec le syrop de guimauve; un lavement avec la casse; du bouillon de poulet: un vésicatoire au cou, qui a été placé sur la partie antérieure, et une fumigation autour de la malade, réitérée trois fois le jour, avec la myrrhe et le benjoin.

Concrét. membraniformes rendues par le vomissem.

s 18, les mêmes remèdes furent conti-
, parce que les accidens étoient les
ies; le vésicatoire du cou avoit cepen-
fait un grand effet; et la malade avoit
lu, dans un violent accès de toux tou-
s suffoquante, les trois portions mem-
ıeuses qui sont jointes à la grande por-
rendue la veille : on ajouta aux remèdes
essus prescrits, de la pâte de jujubes, de
e de guimauve, et du sucre rosat; et
ıme un commencement de râle se faisoit
:ndre dans la poitrine, on fit placer un
icatoire sur cette capacité.

e 19, les mêmes remèdes furent con-
ıés; la malade rendit encore, dans un
ès de toux, trois petites portions de cette
me concrétion, mais bien moins consi-
ables que les premières. Elles n'ont point
conservées.

.e 20, on joignit au même gargarisme et
a même potion une tisane avec la ser-
ıtaire de virginie, l'oximel, le syrop de
mauve, la gomme ammoniaque et le sel
entiel de Kina. La figure, qui n'avoit
que vergetée depuis les accès de suffo-
ion, est devenue livide; la malade est
ırte le même jour.

Concrét. membraniformes rendues par le vomissem.

L'ouverture du cadavre fut faite le le demain, en présence du médecin.

Les poumons, qui ont d'abord été mis découvert, se sont trouvés adhérens à plèvre, mais sans inflammation, par léger tissu cellulaire qui a été détruit deux côtés avec la plus grande facilité.

La trachée-artère ayant été détachée de adhérences supérieures, nous avons vu l' piglotte élevée; et l'ouverture de la glott qui nous a paru plus dilatée qu'à l'ordinair nous a fait voir aussi que la trachée-arté étoit remplie de matières purulentes.

Le pharynx et l'œsophage, qui ont é conservés, se sont trouvés sains et sans i flammation.

L'extérieur du poumon, de couleur gr sâtre, ne présentoit rien d'extraordinaire mais des différentes sections qui ont été fa tes dans sa substance, dans sa partie sup rieure sur-tout, est sorti une matière spu meuse et puriforme, semblable à celle qu nous avons vue dans la trachée-artère, ma sans ulcération.

Après avoir séparé la trachée-artère d poumon, nous avons remarqué que les tube de sa bifurcation étoient tapissés d'une m

re grise, qui nous a semblé pareille à celle i a été rendue pendant la maladie.

Concrét. membraniformes rendues par le vomissem.

La trachée-artère ayant été fendue dans e grande partie de son étendue, nous ons remarqué que son intérieur étoit en- t d'une matière grisâtre et grumelée.

Cette remarque est semblable à celle de Mahon, docteur en médecine, à Char- , dans un cas analogue : son observation consignée dans les mémoires de la Société ale de Médecine, années 1777 et 1778, . 206. La fille Gilbert avoit aussi une sion pour le bouillon gras; elle disoit, me le sujet de l'observation de mon- r Mahon, qu'il lui faisoit du mal à la e.

ous avons aussi trouvé, dans la partie enne-inférieure de la trachée, une por- assez grande de membranes semblables à qui ont été rendues, et à laquelle nous ons touché qu'avec précaution, dans la te de détruire l'adhérence que nous y s remarquée.

e cœur étoit dans son état naturel; il y t peu d'eau dans le péricarde; le ven- le gauche contenoit plus de sang que le t.

es viscères du bas-ventre ont été trou-

vés aussi dans leur état naturel ; le foie c
Nouvelle manière de pratiquer la lithotomie.
pendant a paru pâle, mais sain ; la vésicu
du fiel étoit remplie d'une bile noirâtr
l'estomac contenoit un reste de levain se
blable à ceux que la fille Gilbert avoit d
rendus.

Les vaisseaux sanguins de la partie in
rieure de l'épiploon, et ceux de l'intes
ileum étoient un peu plus remplis de s
qu'ils ne le sont ordinairement.

Mémoire sur une nouvelle manière
faire l'opération de la lithotomie par l'
pareil latéral, *par* M. DEBRET, *anc*
chirurgien, ci-devant employé en c
dans les armées et les hôpitaux mi
taires à Saint-Domingue.

Quot homines, tot sententiæ ; suus cuique m
TERENC.

Nouvelle manière de pratiquer la lithotomie.
La médecine opératoire est portée à
tel degré de perfection, que peut-être y
t-il de la témérité à proposer quelque n
veau procédé. L'opération de la litothot
est tellement simplifiée, qu'aujourd'hui b
coup de chirurgiens la pratiquent avec s
cès, tandis qu'autrefois si peu de person
osoient l'entreprendre ; mais s'ensuit-il de

u'il n'y ait plus rien à faire? je suis bien loigné de le penser. En jettant un coup- œil sur la méthode de Celse, des Collot, le Frère Jacques, on est forcé de convenir ue le grand appareil latéralisé, généralement adopté de nos jours, est fort au-dessus. a cependant de grands inconvéniens; la erre extraite avec force par la partie la s étroite de l'angle des pubis, à travers prostate et par le col de la vessie, exse à des déchiremens, des inflammations, ui, si elles ne font pas périr le malade, lui issent au moins des incommodités aussi agréables que dégoûtantes. Ces cas, à vérité, ne sont pas communs; mais quel t le praticien qui ne les a pas rencontrés? Le célèbre Raw a fait cette opération ec des succès étonnans; mais il est mort ns avoir laissé des notions sures et préises sur le procédé qu'il mettoit en usage. uand on le questionnoit, sa réponse étoit urte : *lisez Celse.* En jettant un regard r l'auteur latin, on voit qu'il ouvroit le ol de la vessie, après avoir fait l'incision périnée; voici ses propres expressions : *ltera transversa plaga facienda est, quâ rvix aperiatur; donec urinæ iter pateat c, ut plaga paulò major quam calculus*

Nouvelle manière de pratiquer la lithotomie.

[redacted] *sit.* On doit donc présumer que Raw fa[illegible] soit quelque chose de plus.

Nouvelle manière de pratiquer la lithotomie.

Thomas et Foubert ont senti que, si l'o[n] pouvoit extraire la pierre par une incisio[n] faite latéralement au corps de la vessie, l'opération seroit bien moins dangereuse, tant à raison de son extensibilité, q[ue] parce que les parties à traverser offriroie[nt] plus d'espace pour l'extraction de la pier[re]. L'un et l'autre ont imaginé une métho[de] ingénieuse, qu'ils ont pratiquée avec succ[ès], mais qui ne pouvoit bien réussir que dans l[es] mains des inventeurs. La réplétion de la ve[s]sie étoit la condition préalable avant l'opéra[-] tion, et on sait combien cet organe est di[f]ficile à remplir; l'injection est pénible [et] douloureuse; la contention de l'urine pa[r] le malade, à l'aide d'un bandage, est so[u]vent impossible; c'est sans doute à ces co[n]sidérations qu'est dû l'abandon de ces deu[x] méthodes.

En réfléchissant sur les différens procédé[s] imaginés jusqu'à ce jour, j'ai cru m'appe[r]cevoir que ce qui s'opposoit principalemen[t] à l'adoption de l'appareil latéral, c'étoit l[e] défaut d'un conducteur sûr pour ouvrir l[a] vessie, et que, si on le trouvoit, ce seroit rendre à l'art un très-grand service. Sans considérer

nsidérer l'insuffisance de mes moyens, ns me décourager en voyant les recher- es infructueuses de plusieurs grands maî- es, j'ai cherché, dans les différentes opéra- ons que j'ai pratiquées, à reconnoître s'il oit possible de faire assez saillir le corps e la vessie, pour le rendre sensible au oigt porté dans l'incision ordinaire : j'ai nstamment réussi à l'aide du doigt index orté dans la vessie après l'extraction de la ierre, et recourbé ; d'après cette donnée, je 'occupai de la recherche du moyen à em- loyer pour remplir le but que je me pro- osois. Ce fut pour moi le plus difficile ; ai même été plusieurs fois sur le point de enoncer à mon entreprise.

Nouvelle manière de pratiquer la lithotomie.

Cependant, entraîné comme malgré moi de nouvelles tentatives, j'imaginai qu'il eroit possible de faire un cathéter qui m'offriroit le moyen d'arriver sûrement dans a vessie. Je communiquai mes idées à un ouvrier intelligent, qui saisit mes vues et me fit un instrument, informe à la vérité, avec lequel je suis venu à Paris, me proposant de faire des expériences sur le cadavre.

A mon arrivée, je parlai de mon projet à M. Giraud, chirurgien en second de

l'Hôtel-Dieu; il m'accueillit, comme je m'y étois attendu, en homme qui aime son état, et qui desire voir reculer les bornes de l'art qu'il exerce avec distinction. Je me fis donner un cadavre; j'introduisis mon cathéter dans la vessie, je fis une incision latérale au périnée, à un pouce et demi de profondeur environ; faisant ensuite sortir la bascule de mon cathéter, je sentis parfaitement la vessie à l'aide du doigt indicateur porté dans l'incision: je l'ouvris dans l'espace triangulaire qu'offroit mon instrument ouvert; ensuite je le fermai et le retirai facilement, malgré ses incorrections et ses inégalités. Le docteur Giraud s'assura lui-même de l'ouverture de la vessie, et m'avoua qu'en corrigeant l'instrument on pourroit en tirer un très-grand parti. Le temps et l'état du cadavre ne me permirent pas d'autres épreuves; mais encouragé par un chirurgien si instruit, et réfléchissant sur les objections qu'il me fit, je m'occupai sérieusement des changemens à apporter à mon cathéter.

Nouvelle manière de pratiquer la lithotomie.

Lorsque j'eus bien l'idée de la perfection que je pourrois lui donner, je retournai voir M. Giraud, qui me procura un nouveau cadavre. Il chargea M. Fardeau, pro-

:sseur d'anatomie, son ami, de m'accom- agner et de m'aider dans l'expérience que : voulois faire. Il s'agissoit de s'assurer si pierre dans la vessie ne s'opposeroit pas u jeu de l'instrument, et de connoître ensuite les parties coupées dans l'opération. près avoir mis une pierre de moyenne rosseur dans la vessie, j'y introduisis mon :athéter ; je pratiquai l'incision au périnée ; aisant ensuite agir la bascule, je formai, n déprimant la vessie, la saillie nécessaire our reconnoître son corps. Tandis que je enois le cathéter ainsi ouvert, M. Fardeau uvrit la vessie ; je fermai l'instrument que retirai, et il chargea la pierre qui fut extraite facilement, quoique l'incision au corps e la vessie ne fût pas très-grande. Nous ouvrîmes ensuite au-dessus du pubis, pour oir le jeu de l'instrument qu'on dilatoit et rmoit à volonté.

Nouvelle manière de pratiquer la lithotomie.

Ayant ensuite emporté, avec l'arcade du pubis, la vessie, le rectum, nous examinâmes les parties divisées. Quant à l'incision du périnée, les parties sont les mêmes que dans l'opération ordinaire; mais l'ouverture de la vessie se trouvoit à la partie latérale de son corps, au-dessus et à côté de la prostate qui n'étoit point endommagée, le rectum étoit

Nouvelle manière de pratiquer la lithotomie.

intact. Bien convaincu par cette seconde expérience, que mon projet n'étoit plus chimérique, j'ai fait faire un cathéter, tel qu'il s'ouvre graduellement autant qu'on veut, se ferme de même au moyen d'une vis, et offre une solidité suffisante pour pratiquer l'ouverture de la vessie, dans l'espace triangulaire qu'il forme en faisant agir la bascule.

Voici donc la manière d'opérer que je propose : Le malade couché et fixé convenablement, je porte le cathéter dans la vessie ; je le fais fixer par un aide qui relève les bourses ; j'incise le périnée, un peu plus bas que dans la méthode ordinaire ; je prolonge l'incision plus en arrière et lui donne un pouce et demi ou deux de profondeur. L'incision faite, je saisis la plaque du cathéter, je la baisse pour en relever le bec ; alors, tournant la vis, je fais sortir la bascule dans un angle de 45 degrés ; je relève ensuite la plaque pour ramener en bas la pointe mousse de la bascule, pour faire faire saillie au corps de la vessie, que je reconnois en portant le doigt dans l'incision. L'aide assujettit l'instrument dans cette situation ; et plaçant l'indicateur de la main gauche sur l'espace triangulaire, formé par le cathéter ouvert, je porte un lithotome

mblable à celui de Thomas, sur mon doigt, je l'enfonco dans la vessie; la résis ance vaincue, et l'issue de l'urine m'avertis- ent de son entrée; alors faisant faire au ca- héter le même mouvement pour le fermer ue pour l'ouvrir, l'aide le ferme en tour- ant la vis en sens opposé, le retire, et je ais la section de la vessie avec le lithotome. e reste de l'opération est facile. Il ne seroit as absolument nécessaire d'avoir un litho- ome caché; un bistouri large ou un scalpel onviendroit également, mais le premier st plus sûr. Telle est la nouvelle méthode ue je crois qu'on pourroit employer sûre- ent pour l'extraction de la pierre, par appareil latéral. Examinons maintenant ses vantages et ses inconvéniens.

Nouvelle manière de pratiquer la lithoto- mie.

Le premier avantage qu'elle offre, c'est 1°. de ne point intéresser le col de la vessie, et de ne le point exposer aux déchiremens qui ont si souvent lieu dans la méthode ordinaire. 2°. En ouvrant le corps de la vessie, on peut, à cause de son *extensité*, extraire un calcul d'un volume plus considérable, qui sort d'ailleurs mieux par un espace plus ouvert. 3°. La guérison doit etre plus prompte, puisque la vessie revenant sur elle-même, son ouverture se réduit à peu de chose, et que

Nouvelle manière de pratiquer la lithotomie.

les urines passant promptement par les voies ordinaires, la réunion des bords de la plaie a lieu beaucoup plus vite. Les succès de ceux qui ont pratiqué l'opération latérale, ne peuvent être révoqués en doute.

On peut m'objecter que le cathéter ne doit pas s'ouvrir et se fermer à volonté dans la vessie; pour se convaincre du contraire, il ne faut que l'éprouver sur la vessie d'un animal; qu'il y ait de l'urine ou non, il s'ouvre et se ferme facilement : c'est ce dont se sont assurés ceux qui ont assisté à mes expériences sur le cadavre. On dira aussi qu'en déprimant la vessie avec la pointe de la bascule, on peut la blesser: à quoi je réponds que sa pointe est mousse et quarrée, qu'il est inutile de pousser fortement, puisqu'au doigt on sent facilement la vessie, et que s'il est nécessaire de la tendre un peu, ce n'est que pour faciliter l'incision. Toutes les autres objections qu'on peut me faire peuvent être faites aussi à la méthode ordinaire: on court bien moins de risque d'ouvrir de gros vaisseaux, et jamais on n'ouvrira le rectum, pour peu qu'on opère avec précaution. Je ne me flatte point d'être parvenu au point de perfection où peut arriver cette manière d'opérer; mais je compte assez sur ses avantages pour la met-

tre en pratique aussitôt que l'occasion se présentera. Ce mémoire n'est point le produit d'une étude dans le cabinet, mais bien le résultat de profondes réflexions sur ma pratique. En le soumettant à l'examen des membres de la Société de Médecine, je cherche à prouver que, quoique relegué dans un coin de département, je m'intéresse aux progrès de l'art que j'exerce.

Nouvelle manière de pratiquer la lithotomie.

Je me propose de présenter à la Société de Médecine un bandage très-simple, pour la fracture de la jambe faisant l'extension continuelle: son seul mérite est de pouvoir se le procurer par-tout sans frais. A l'aide de ce bandage, je tiens la jambe dans la demi-flexion; le malade se lève tous les jours et n'est point exposé à contracter les maladies qu'occasionne si souvent la méthode de se tenir au lit pendant toute la cure. Il existe dans ce pays un jeune conscrit qui a eu la jambe cassée il y a trois ans, la fracture étoit oblique ou en flutte; à l'aide de ce bandage il passoit la journée levé, il a très-bien guéri, et il est en si bon état, qu'il n'a pas pu faire valoir sa fracture pour obtenir une exemption de service militaire.

Rapport sur ce Mémoire (1) par M. Deschamps, *Chirurgien en chef de la Charité.*

Nouvelle manière de pratiquer la lithotomie.

M. Debret propose une nouvelle manière de pratiquer l'appareil latéralisé, ou pour parler plus correctement, la taille latérale. Il cite Foubert et Thomas; et il ne dit pas que c'est à M. Ledran que l'on doit la première pratique raisonnée de cette manière d'opérer la pierre.

M. Debret introduit dans la vessie un cathéter creux, portant près son bec une lame non tranchante qui s'en éloigne au moyen d'une vis et d'un stilet qui y répond, et qui

(1) La méthode la plus usitée de pratiquer l'opération de la taille est celle où l'on incise le col de la vessie; et voilà sa véritable dénomination. La section latérale du col l'a fait nommer taille latéralisée, pour la distinguer de celle de Maréchal et autres, et particulièrement de celle des Colot: d'autres la nomment encore, et très-improprement, taille latérale; et par-là ils la confondent avec la véritable taille latérale, celle de Ledran, de Foubert, etc., qui ne peut avoir une autre dénomination. Quelqu'insignifiantes que soient, sur ce point-là et sur bien d'autres en chirurgie, toutes ces dénominations ridicules, la plupart des auteurs modernes consacrent cette routine qui l'emporte sur la raison.

Nouvelle manière de pratiquer la lithotomie.

t fixé au pavillon de l'instrument. Cette ièce mise en action fait dans la vessie un ngle aigu dans lequel se pratique l'incision u corps de cet organe.

Cette sonde introduite dans la vessie, il en irige le talon vers la tubérosité gauche; il atique alors une incision pareille à celle réliminaire que l'on fait pour la taille au si; il continue d'inciser dans le tissu cel-laire jusqu'au corps de la vessie; et alors, isant agir le stilet, il écarte la pièce de rap-ort qui, appuyant sur la membrane interne e ce viscère, la fait saillir et sentir au doigt e l'opérateur; cette pièce dirige alors l'in-ision du corps même de la vessie.

Si un chirurgien doit être généralement struit sur toutes les parties de l'art qu'il xerce, quelle instruction ne doit-il pas avoir ur la matière qu'il se propose de traiter, et omment le peut-il faire avec succès s'il n'est as au niveau des connoissances actuelles sur ette partie?

Si M. Debret, s'occupant de cette matière, ût lu avec attention mon traité de la taille, 1) il auroit vu tout ce qu'il se propo-oit de faire et de dire dans son mémoire,

(1) Tom. II, pag. 241.

Nouvelle manière de pratiquer la lithotomie.

en y lisant toute l'étendue de son proc
il y auroit vu que dans l'idée qu'il a eu
pratiquer avec sûrete l'incision latérale
corps de la vessie, il a été dévancé par
cat, dont la sonde directrice est à-peu-
la même que son cathéter et dans l'inten
et dans l'effet (1). Il se seroit convainc
les inconvéniens de cette méthode surpas
de beaucoup les avantages qu'elle pré
au premier abord, et les raisons pour
cela est ainsi (2); il auroit su enfin qu
dran, auteur de cette méthode, y a reno
absolument, et qu'il n'en parle plus ni d
son traité d'opérations imprimé en 174
dans la suite de son parallèle imprimé
1756.

(1) Traité de la Taille, tom. II, pag. 253.
(2) Tom. II, pag. 270.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

De Juin 1807,

Jours	Thermomètre. Maxim.	Minim.	A mid.	Baromètre. Maximum.	Minimum	Midi.
1	+14,5 mi.	+9,5 s	+ 14,5	28,0,95 s.	27,11,90 mi.	27,11,95
2	+13,8 s.	+ 5,8 ma.	+ 13,2	28,1,55 s.	28,0,75 ma.	28,1,40
3	+11,6 s.	+ 0,9 s	+ 11,3	28,1,10 s.	28,0,80 ma.	28,0,15
4	+13,9 s.	+ 7,2 ma	+ 12,5	28,2,08 s.	28,1,65 s.	28,1,85
5	+13,6 s.	+ 6,4 ma.	+ 12,5	28,2,50 ma.	28,2,40 s.	28,2,45
6	+17,0 s.	+ 8,4 ma.	+ 16,4	28,1,12 ma.	27,11,37 s.	28,0,45
7	+16,6 mi.	+ 7,0 min	+ 16,6	27,11,15ma.	27,10,00mi	27,10,45
8	+20,2 s.	+10,2 min	+ 18,8	27,10,04mi.	27,9,53 s.	27,9,94
9	+15,8 mi.	+10,3 s.	+ 15,8	28,1,10 s.	27,10,65ma	27,11,22
10	+17,9 mi.	+ 7,6 s.	+ 17,0	28,4,05 mi.	28,2,80 ma.	28,3,25
11	+20,3 mi.	+10,0 ma	+ 20,3	28,3,75 ma.	28,2,28 s.	28,3,32
12	+15,5 mi.	+ 8,9 s.	+ 15,5	28,3,84 s.	28,2,80 ma.	28,3,50
13	+16,3 s.	+11,7 s.	+ 16,2	28,4,08 ma	28,3,75 s.	28,3,95
14	+18,1 s.	+ 8,2 ma	+ 17,1	28,3,28 ma.	28,1,78 s.	28,3,00
15	+21,4 s.	+ 9,5 ma	+ 20,3	28,1,25 ma.	27,10,80mi.	28,0,55
16	+23,6 s.	+10,8 ma.	+ 22,6	27,11,95 s	27,10,67ma.	27,10,75
17	+17,9 mi.	+10,3 ma.	+ 17,9	28,1,20 s.	28,0,19 ma.	28,1,00
18	+16,4 s.	+ 0,1 s.	+ 15,8	28,3,15 s.	28,1,38 ma.	28,2,30
19	+17,0 mi	+ 8,8 ma.	+ 17,0	28,3,55 mi.	28,3,03 s.	28,3,55
20	+15,2 mi.	+11,4 s	+ 15,2	28,3,60 s.	28,3,00 ma.	28,3,55
21	+16,9 mi.	+ 9,1 ma	+ 16,9	28,4,50 mi.	28,3,75 ma	28,4,50
22	+19,2 s.	+ 7,4 ma.	+ 18,6	28,4,05 ma.	28,2,00 min.	28,3,25
23	+16,3 mi.	+ 9,8 ma	+ 16,3	28,2,75 ma.	28,1,50 ma.	28,2,25
24	+17,1 s.	+ 6,7 s.	+ 16,2	28,2,23 s.	28,0,00 s.	28,1,75
25	+23,0 mi.	+10,8 ma.	+ 23,0	27,11,40ma.	27,11,0 ma.	27,11,40
26	+19,7 mi.	+12,5 s	+ 19,7	28,0,78 s.	27,10,85ma	27,11,50
27	+17,9 s.	+13,8 ma.	+ 17,7	28,1,50 s.	28,1,40 ma.	28,1,35
28	+20,2 mi.	+13,0 s.	+ 18,0	28,1,16 ma.	27,11,90 s.	28,0,03
29	+17,6 mi.	+11,6 ma	+ 15,1	27,11,92ma.	27,10,95 s.	27,11,60
30	+17,6 s.	+ 9,0 ma.	7,0	27,11,10 s.	27,10,44ma.	27,10,50

RÉCAPITULATION.

La grande élévation du mercure.	28,4,50 le 21
La moindre élévation du mercure.	27,9,53 le 8
Élévation moyenne.	28,1,02
Le plus grand degré de chaleur.	+,23,6 le 16
Le moindre degré de chaleur.	+ 5,8 le 2
Chaleur moyenne.	+17,8

FAITES A L'OBSERV. IMP. Par M. BOUVARD astronome, membre de l'Institut national.

Jours	Hyg. à mid	Vents.	VARIATIONS DE L'ATMOSPHERE
1	8 ,0	S. S. O.	Ciel couv. tr.-nuag. et pl. p. int. as. b. sur les
2	8 ,0	S.	Ciel tr.-nuag. presq. couv. ciel à demi couv.
3	93,0	O. N. O.	Pet. pl. fine. c. couv. pl. cont. forte et v. p. int.
4	9 ,0	N.	Ciel nuag couv. superbe depuis 9 h.
5	87,0	N.	Brouill. ciel couv. id entièrement couv.
6	87,0	S. S. E	Légèr. couv. ciel nuag petites averses par int.
7	81,	N O.	C. voil. et vap. couv. nuag. et troubl. sup. à m.
8	81,	S. E.	C. rempli de nuag. cl. et él. nuag. av. éol. et m.
9	81,0	O.	Ciel couv tr.-nuag. pet. pluies par interv.
10	74,0	S. O.	Très-beau ciel. nuag. superbe.
11	76,0	S. S. O. f	Ciel à demi-couv. et nuag idem.
12	70 0	O. N. O	C. légèr couv et nuag. tr.-beau. voil as. beau
13	70,0	O. N O. f.	Ciel nuag. tr.-nuag tems calme. ciel voilé.
14	71,0	O.	C. vap. et tr voilé et tr.-nébul légér. couv.
15	68,0	E. S. E	Ciel sup t calm. tr.-beau ciel. assez beau.
16	72,0	O. S. O.	Idem. un peu nuag. quelq. gout. pl. beaucoup.
17	68,0	E.	Couv. ciel nuag. et couv.
18	62,	O.	Ciel nuag idem. nuag. et couv.
19	65,0	N. E.	Fort beau ciel. idem. à demi-couv. assez beau
20	62,0	N. E.	Très-nuag. idem. superbe.
21	67,0	N. N. E.	Beau ciel. couv. un peu nuag.
22	70,	N.	Idem. assez b au ciel. superbe.
23	72,0	N O.	Idem très-nuag. et voilé. ciel très-couv.
24	68,0	E S. E.	Idem. ciel sup ciel voilé et très-calme.
25	65,	S. E.	Ciel voilé. couv. à demi couv.
26	82,0		Ciel nuag. tonn. très-couv. pluie, ton. et éc.
27	85,0	N. N. O	Ciel couv idem tems orag.
28	75,0	O. N. O.	Ciel. nuag. à demi couv. très-nag.
29	69,0	N.	Quelques nuages. très-beau ciel nuageux.
30	69,0		Ciel barré, nuageux très-trouble.

Récapitulation

Nomb de jours beaux	23	Le vent a s. du N.	6 fois
de couvert	7	N E.	3
de pluie	6	E.	2
de vent	30	S-E.	5
de gelée	0	S.	4
de tonnerre	4	S-O.	4
de brouillard	1	O.	4
de neige	0	N-O.	7

Eau de pluie tombée dans le c. du mois 7 lig. 7 dixièmes.

SCRIPTION des maladies de la peau observées à l'hôpital Saint-Louis, et exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement; par J.-L. ALIBERT (1).

Extrait fait par M. BIETT, docteur-médecin.

Maladies de la peau.

J'ai rendu compte, dans le tems, de la première de la seconde livraison de cet important ouvrage. puis cette époque, M. Alibert a poursuivi avec zèle infatigable la tâche pénible qu'il avoit commencée. Il vient de signaler son talent pour l'observation, par une série de tableaux qui ont pour objet description des différentes espèces de dartres; ces tes et dégoûtantes affections ne sont malheureusement que trop communes dans tous les pays et dans tes les classes de la société. M. Alibert remarque c-tout qu'elles semblent s'être infiniment multiées depuis quelques siècles. « Ne seroient-elles pas, dit-il, le triste résultat des progrès de notre civilisation, et des écarts de notre diététique? On seroit tenté de le croire, d'après le silence que gardent, à ce sujet, les premiers pères de l'art. Du tems d'Hippocrate, on les envisageoit comme des phénomènes rares et inouis. Alors, sans doute, il

(1) Grand in-fol., papier vélin, avec figures coloriées, imprimé avec les beaux caractères de Crapelet. Troisième et quatrième livraison. Prix, 50 fr. A Paris, chez Barrois, aîné et fils, libraires, rue de Savoie, n°. 15.

Maladies de la peau.

» se manifestoit des exanthêmes sur le systè
» moïde ; mais ces exanthêmes avoient peu
» sité, et n'étoient en quelque sorte que le
» tôme le plus apparent de certaines fièvres
» miques. La peau de l'homme s'est donc
» davantage à mesure qu'il s'est corrompu
» empreintes qui la souillent sont une des suit
» plorables de nos déréglemens ; car la nat
» point tissu avec tant d'habileté l'enveloppe d
» humain, pour qu'elle devînt la proie des mal

Dans ce travail sur les dartres, qui sera né
rement d'une très-grande étendue, l'auteur
suivre la méthode rigoureuse qu'il avoit déjà s
pour l'étude des phénomènes de la teigne et
plique. En conséquence, la première partie
dissertation est entièrement consacrée aux fa
concernent l'histoire des affections herpétiqu
seconde est réservée aux faits relatifs à leur h
générale. Bornons-nous à faire succinctemen
noître les deux livraisons qui paroissent dans
moment.

Après quelques considérations préliminaires
lesquelles l'auteur indique rapidement les poi
vue qui ont attiré son attention dans une m
aussi intéressante, il trace le tableau de chaque
de dartres, et rapporte fidèlement les faits q
servi à constater leurs principaux caractères. La
mière espèce, dont M. Alibert trace le tablea
la dartre furfuracée (*herpes furfuraceus*) ;
nomme ainsi, parce que l'épiderme se résout
tites écailles furfuracées, parfaitement anal
par leur forme, à des écailles de son ou à

e froment. Souvent la peau des malades est
ıie comme celle des meûniers ou des boulan-
A cette espèce se rapportent deux variétés qui
lessinées avec beaucoup d'exactitude sur deux
hes différentes. L'auteur me paroît avoir bien
ıé toutes les circonstances qui accompagnent le
›ppement de cet exanthême, qui n'est pas une
lie particulière à l'homme. M. Alibert l'a récem-
observée sur les naseaux d'un cheval, d'où elle
ıccessivement propagée jusqu'aux oreilles. Cet
ıl étoit en proie à des démangeaisons dévorantes
ıe lui laissoient pas un instant de repos. On le
geoit avec des compresses trempées dans l'eau
ielle de Barèges.

seconde espèce est la dartre squammeuse (*herquammosus*). Celle-ci se manifeste par de gran-
ıfoliations de l'épiderme, qui se détachent fa-
ıent de la peau, quand on les enlève avec les
ı. Rien de plus pittoresque que le tableau qu'en
ce M. Alibert. Ce mal effroyable éclate sur le
t, sur les joues, sur les oreilles, et souvent
ıe sur toutes les parties du corps. Sous ces larges
lles, presque toujours humides, et qui sont d'un
ct affreux, on voit suinter continuellement une
ière ichoreuse, jaunâtre et excessivement fœtide.
qu'il faut sur-tout ne pas omettre dans l'histoire
cette déplorable affection, ce sont des accès de
rit si subits et si violens, que les malades se
ttent par une impulsion involontaire de leur ins-
ct, et s'écorchent jusqu'au sang avec leurs ongles.
ıt dans l'ouvrage même qu'il faut lire la descrip-
ı de la dartre squammeuse. On me saura gré néan-

Maladies de la peau.

moins de rapporter l'observation suivante : « J'
» observé, dit M. Alibert, la dartre squamm
» humide (*herpes squammosus madidans*), chez
» sieur B***, né en 1760, à Troyes en Champag
» ville entourée de marais, qui en rendent l'air tr
» mal-sain. Ce malade ne fut d'ailleurs exe
» d'aucun des exanthêmes qui sont propres à l'
» fance. Sa tête fut couverte par les croûtes de
» teigne muqueuse. Il fut même tellement malt
» par la petite-vérole, qu'il lui en resta une surdi
» laquelle disparut néanmoins par des purgat
» réitérées que lui prescrivit le célèbre médecin Bo
» vard. L'affection cutanée dont il s'agit, se dév
» loppa dès les premiers tems de sa vie; mais
» fut sur-tout vers l'âge de dix-neuf ans qu'elle écla
» avec une extrême violence. Elle se porta à la t
» d'une force singulière, et sortoit par le front et l
» joues, où elle déposoit des écailles épaisses d
» aspect affreux : toute la tête étoit enflée, ainsi q
» le cou, le dessous du menton et les parties q
» avoisinent les oreilles. On y observoit un gra
» nombre de glandes engorgées qui se prolongeo
» jusqu'aux aisselles. Ce mal horrible influoit s
» toutes les fonctions du malade; il dormoit ma
» étoit tourmenté par des rêves pénibles, perd
» l'appétit, et tomboit, de jour en jour, dans
» état de foiblesse et de langueur. Je supprim
» tous les remèdes dont il fit usage, pour ne m
» rêter qu'à la partie descriptive de la maladie.
» s'opéra une telle irruption de la dartre sur la face
» que cet infortuné, ayant horreur de lui-même,
» réfugia à la campagne, pour n'être exposé
regard

regards de personne. Une matière ichoreuse et roussâtre s'échappoit de son corps. On essuyoit et absorboit l'humidité avec des linges qui s'y collaient et y adhéroient sans cesse. Certes, je le répète, il seroit trop long de détailler ici les arcanes divers auxquels le malade avoit recours dans le désespoir où il se trouvoit. Les drogues qu'il avala, le fatiguèrent à un tel point, qu'elles opérèrent, en quelque sorte, une révolution dans son tempérament. Il devint semblable au vieillard, et n'éprouva plus aucun attrait pour le sexe féminin. On remarquoit néanmoins que cette effroyable dartre avoit des tems de calme, et qu'elle sévissoit par intervalles, selon que le sieur B***. éprouvoit des chagrins, des inquiétudes domestiques; selon qu'il étoit exposé aux intempéries de l'atmosphère, ou à d'autres causes irritantes. C'est alors que le visage se chargeoit d'une manière épouvantable; l'éruption étoit vive et très-enflammée; elle gonfloit les joues et les oreilles, au point qu'elles devenoient d'une épaisseur extraordinaire. Il disoit y ressentir des pulsations analogues à celles qui se manifestent dans une partie où il surviendroit un abcès. Ce qu'il faut sur-tout ne pas oublier dans le tableau de cette affection désastreuse, ce sont des accès de démangeaison si subits et si violens, que le malade se grattoit par une impulsion involontaire, et s'écorchoit jusqu'au sang. Quelques efforts que l'on fît alors pour l'arrêter, quelques discours qu'on lui tînt, rien ne pouvoit appaiser cette fureur extraordinaire. Les crises déchirantes se déclaroient quelquefois au milieu de la nuit; quelquefois le jour,

Maladies de la peau.

Maladies de la peau.

» dans le bain ou hors du bain. Le malade, qui
» s'étudie continuellement, a écrit lui-même un
» rapport très-étendu de ses souffrances, dans lequel
» il attribue les symptômes qui l'affligent, à ce que
» sa mère devint enceinte de lui dans le tems de
» la menstruation; elle fut même contrainte de sé-
» vrer un enfant qu'elle allaitoit : cette cause, à ce
» qu'il prétend, jeta dès-lors un ferment de corrup-
» tion dans son sang. Ce qui le confirme dans son
» opinion, c'est que son père et sa mère jouissent
» de la meilleure santé; c'est que ses frères et sœurs
» n'ont jamais éprouvé la moindre éruption herpé-
» tique, etc. Au surplus, le sieur B**. a obtenu, dans
» le courant de sa vie, des intervalles très-remarqua-
» bles de soulagement. Ainsi, la première invasion
» dartreuse, qui avoit eu lieu à l'âge de cinq mois,
» parut s'adoucir à l'âge de cinq ans, c'est-à-dire en
» 1765, par l'apparition de la petite-vérole et autres
» maladies de l'enfance, auxquelles il faillit succom-
» ber. Ensuite, la santé du sieur B***. ne subit au-
» cune altération jusqu'en janvier 1779 : voilà donc
» quatorze ans de relâche. Alors, commença la
» deuxième irruption, qui se prolongea jusqu'en
» 1789; en sorte qu'elle dura environ dix années.
» Enfin, nouveau calme, qui se continua pendant
» environ l'espace de douze ans, et qui conduisit le
» malade jusqu'en 1805. Pendant ce tems, il n'éprouva
» que quelques légères inquiétudes, suite inévitable
» des vestiges de son ancienne affection. Enfin, ce
» malheureux citoyen a essuyé une autre atteinte;
» il a suivi tous les conseils; il a employé tous les
» remèdes; il s'est soumis à tous les moyens; et ce-

» pendant à l'heure où j'écris, il est encore dans la
» plus triste position. Il ne peut goûter le moindre
» repos. Souvent, dit-il, la douleur me réveille en
» sursaut; elle est si aigue, qu'il me semble avoir
» sur la jambe une étrille qui la déchire et la brûle
» tout-à-la fois. Alors, il a beau se contenir pour
» ne se pas gratter, bientôt le prurit triomphe de
» sa surveillance, et il se déchire avec ses ongles.
» Quelles expressions assez fortes peuvent peindre
» les angoisses de l'état que nous décrivons! Quelle
» existence, que celle qui fait des jours d'un homme
» un tissu continuel de tourmens et d'amertumes! Un
» semblable fléau n'est-il pas plus affligeant, pour
» l'espèce humaine, que la fièvre adynamique ou la
» péripneumonie, dont le péril est au moins d'une
» courte durée? »

Maladies de la peau.

Après le tableau de la dartre squammeuse, vient celui de la dartre crustacée. Cette éruption se manifeste sur les tégumens par des croûtes jaunes, grises ou verdâtres, qui affectent différentes formes. Les unes sont lisses, et forment comme des plaques plus ou moins étendues sur le système dermoïde. Les autres sont rudes, bosselées, et offrent de petits sillons irréguliers. La plupart sont d'un jaune citrin ou flavescent, luisantes et comme cristallisées; on croit voir les sucs résineux ou gommeux qui découlent de certains arbres. Enfin, on en rencontre qui étonnent les regards de l'observateur par leur frappante ressemblance avec les mousses qui recouvrent l'écorce de certains arbres. Au surplus, nous jugeons que les planches de l'ouvrage représentent très-bien toutes ses nuances. Le texte expose très-judicieusement comment la dartre

Maladies de la peau.

se développe, comment elle marche et arrive à son déclin. Il indique les parties de la peau qu'elle affecte le plus familièrement; enfin, il l'examine dans sa complication scorbutique et scrophuleuse. Viennent ensuite des observations, dont la lecture suffit pour constater qu'il existe des variétés de la dartre entacée, dont on n'avoit fait encore aucune mention Il faut les lire dans l'ouvrage même: il seroit to long de les rapporter.

Parmi les dartres dont les auteurs ont fait me tion, la plus connue est sans contredit la dar rongeante (*herpes excedens*). Galien même l'av observée; et depuis cette époque, les pathologis l'ont plus ou moins fidèlement décrite dans leurs vrages. « Que de noms divers cette dartre a reç » dit M. Alibert! Quand une maladie est fréquen » quand elle cause des maux graves ou nombre » il semble que les langues deviennent plus expr » sives pour la désigner: l'horreur qu'elle ins » donne plus d'énergie aux descriptions que l'on » retrace. De-là vient que la dartre dont je » parler, est indiquée dans les livres de l'art » une multitude de dénominations effrayantes, » peignent avec plus ou moins de force l'éten » et l'intensité de ses ravages. C'est ainsi que » titres d'*herpes excedens*, de *lupus vorax*, de » *pula fera*, de *formica corrosiva*, lui ont été » cessivement prodigués ». Cependant M. Ali n'a pas eu besoin de recourir aux faits recueillis les observateurs anciens; l'hôpital Saint-Louis a fourni tous les matériaux de sa description. C là qu'il a contemplé, de ses propres yeux, plu

nit cents individus atteints de cette affreuse ma-
ıdie.

Maladies de la peau.

Enfin, l'auteur paroît avoir mis tous ses soins à écrire la dartre pustuleuse. On sait que cette espèce omprend plusieurs variétés, telles que la pustuleuse ientagre, la pustuleuse couperose, la pustuleuse miaire, et la pustuleuse disséminée. Les détails qui conernent ces variétés, ne sont guères susceptibles d'analyse: ce qu'on lit dans ce tableau nosographique ur le vrai caractère des pustulaires et sur le genre arié des prurits qu'elles occasionnent, est sur-tout ıtéressant. Au surplus, ce travail sur les dartres est point encore terminé, et nous attendrons qu'il oit arrivé à son complément pour revenir sur cette atière. Les deux livraisons qui sont l'objet de cet rticle, contiennent treize planches superbement coloriées. Le graveur a déployé beaucoup d'art dans exécution des figures, et a fidèlement répété les tableaux du peintre. Rien sans contredit ne devien ıs profitable à l'humanité que cette association des eaux arts à la plus intéressante des sciences! il est ulement fâcheux que les frais considérables que écessite l'exécution d'un pareil ouvrage, ne permetnt point de le mettre à la portée d'un plus grand ombre de lecteurs. Nous ferons connoître les liraisons suivantes à mesure qu'elles paroîtront.

Observations pratiques sur les maladies chroniques, par Joseph QUARIN, *conseiller aulique, premier médecin de l'Empereur Joseph II, et médecin en chef de l'hôpital général de Vienne.*

Traduit du latin sur l'édition originale de 1780, et augmentées de notes, par Et. SAINTE-MARIE (1).

Maladies chroniques

Nous devons au docteur Emonnot une savante traduction du Traité des fièvres et des inflammations, de Quarin (2); nous lui devons sur-tout d'avoir répandu dans le monde médical un ouvrage vraiment pratique, et qui doit être mis au rang du petit nombre des livres que le médecin peut consulter pour se guider au lit des malades.

Le traité des maladies chroniques du praticien de Vienne ne le cède en rien au Traité des inflammations et des fièvres; et, sous ce rapport, M. Sainte-Marie s'est avantageusement associé au premier traducteur de Quarin; ils auront à eux deux le mérite d'avoir fait passer dans notre langue deux ouvrages dont l'utilité est aujourd'hui assez généralement sentie, et dont la traduction étoit malheureusement indispensable depuis que, pour un très-grand nombre de gens de l'art, il faut traduire jusques aux ouvrages latins.

Dans le Traité que nous annonçons aujourd'hui, Quarin a successivement traité de l'apoplexie, de l'épilepsie, de la toux, de l'hémoptysie, de la phthi-

(1) Vol. in-8°., 1807, chez Crochart, libraire, rue de l'Ecole de Médecine, n°. 3.

(2) Voyez le Journ. génér. de Méd., suppl., t. 2, p. 394.

de pulmonaire, de l'asthme, de l'hydropisie de poitrine, de l'hydropisie ascite, du vomissement de sang, du choléra-morbus, de la dyssenterie, de l'ictère, des hémorroïdes, de l'arthritis, de la goutte et des maladies vénériennes. Maladies chroniques

L'auteur s'est attaché à donner sur chacune de ces maladies les détails les plus précis et les plus exacts relativement au diagnostic et à la thérapeutique de ces affections. Il a joint à sa propre pratique les résultats de l'expérience des meilleurs médecins; il a toujours soumis à l'observation les préceptes pratiques qu'il a adoptés; et son travail est ainsi devenu un livre vraiment classique, un ouvrage essentiellement utile aux médecins livrés à la pratique de leur art.

Les différentes méthodes conseillées par divers auteurs sur telle ou telle autre des maladies dont il a traité, se trouvent indiquées, examinées et jugées dans l'ouvrage de Quarin. Il assigne le plus souvent les circonstances et les conditions qui doivent les faire adopter ou rejeter; il explique comment et pourquoi ces moyens ont eu quelquefois des succès; et il enseigne les précautions à prendre pour profiter ou même faire naître des conditions également favorables.

C'est presque toujours sous forme aphoristique que Quarin nous a transmis les résultats de son expérience; c'est par des sentences qui joignent la concision à la justesse, la précision à la vérité, qu'il communique ses idées et ses vues, tant sur le diagnostic que sur le traitement de ces maladies.

Ce genre a un grand nombre d'avantages, sur-tout

Mais les chroniques

lorsqu'il est adopté par un homme qui, comme Querin, a vieilli auprès des malades, et qui, ainsi qu'il le dit lui-même, a toujours craint de se presser trop de publier un petit nombre de faits observés récemment et sans suite; bien convaincu qu'il ne suffit pas d'en avoir un ou deux pour établir un aphorisme.

Mais ce genre, le plus propre sans doute à transmettre ses propres idées aux praticiens, n'est nullement susceptible d'analyse, puisqu'il est lui-même le résultat de l'analyse la plus sévère. Sous ce rapport, ne pouvant point faire connoître ce travail de Querin avec tous les développemens que nous aurions désiré lui donner, nous nous bornerons à l'examen de quelques-uns des points particuliers de l'ouvrage. Nous nous arrêterons spécialement aux considérations thérapeutiques relatives à l'administration du quinquina dans la phthisie; point sur lequel notre pratique nous a suggéré quelques vues particulières: rapportons d'abord ce que Querin a dit à ce sujet.

« Dans la phthisie, lorsque l'expectoration se fait bien, que les forces sont abattues, ou que le malade éprouve une fièvre qui revient par accès, l'on doit recourir, sans hésiter, au quinquina; car, comme l'a observé Van-Swiéten, une fièvre rémittente, quotidienne ou double-tierce, se joint souvent à la fièvre lente. Il faut promptement dissiper cette fièvre par le spécifique ordinaire, afin que le malade ne soit pas accablé par deux maladies à la fois. »

» Le quinquina doit aussi être employé lorsque les malades crachent beaucoup, qu'ils ont le pouls fai-

», et que leurs forces aient très-abattues; car il
» que l'expectoration soit modérée. Si le pus n'est
» recuché en quantité suffisante, il devient plus âcre,
» l'ulcère qui le fournit fait des progrès; si, au
» traire, l'expectoration est trop abondante, le bon
» nécessaire à la consolidation de l'ulcère est re-
» té, et le corps s'épuise. »

« Il est prudent, au reste, de commencer l'usage
» quinquina par une petite dose. »

« On doit le donner en décoction plutôt qu'en subs-
» ce; car sous cette dernière forme il augmente la cha-
» r, cause des angoisses, et empêche l'expectoration. »

« La décoction aura encore plus de force, si, avant
» de faire bouillir le quinquina, on le fait infuser
» dant quelques heures; par exemple:

Pr. Quinquina choisi, une once.

« Versez de l'eau bouillante dessus, et laissez,
» dant seize heures, dans une douce infusion: faites
» uillir ensuite pendant une heure, et ajoutez:

Racine de salep, un gros.

« Faites bouillir de nouveau pendant un quart
» heure, et à la colature, qui sera de quatorze on-
» s, ajoutez:

» Sirop de grande consonde, une once et demie.

On en prend un demi-verre toutes les trois ou
quatre heures.

« Je ne crois pas que l'infusion du quinquina à
» pid ait jamais répondu à l'attente du médecin;
» r, comme Strack (1) l'écrivoit tout récemment,

(1) *De Febr. intermitt* p. 77.

Maladies chroniques

l'infusion du quinquina dans l'eau ou dans le vin, une préparation à-peu-près inutile, attendu que cette écorce, traitée de cette manière, ne cède presqu'aucun de ses principes. Les expériences du professeur de Wel prouvent encore mieux cette vérité (1)».

» On doit aussi, selon la diversité des symptômes, unir au quinquina des substances qui en secondent les bons effets. Si le malade est sec, et crache avec peine, on combine le quinquina avec des émolliens tels que les fleurs de bouillon blanc. Si la toux est violente et provient d'une matière âcre qui picote les poumons, ce qu'on reconnoît par les symptômes précédens et par des crachats très-clairs, on le donne avec les adoucissans, tels que la racine de salep. Si l'habitude du corps annonce un état de cachexie, et que les crachats soient très-épais, on le marie avec le polygala amer. Si le corps est réduit à une maigreur considérable, et si l'estomac est foible, il faut administrer le quinquina avec le lichen d'Islande. On le joint avec avantage la réglisse à toutes ces substances, soit pour corriger l'amertume de cette écorce, soit pour faciliter et entretenir l'expectoration.»

» Lorsque, pendant l'usage de la décoction de quinquina, la chaleur diminue, et que les crachats sont plus louables et moins abondans, sans que la respiration devienne plus difficile, il est convenable de donner le quinquina en substance, soit en mixture, soit en bol, à la dose de trois ou quatre dragmes par jour.»

» Il faut le donner de la même manière et à

(1) *Voy.* mon *Traité des Fièvres*

ne dose, quelquefois même sans avoir fait pré-
ler d'autres remèdes, lorsque le malade éprouve
» fièvre intermittente, ou que le corps est fort af-
bli, si l'expectoration se fait assez bien, si les
chats sont totalement purulens, si la chaleur est
nce et le pouls très-foible. »

» Les malades éprouvent quelquefois, dans les
miers jours de l'usage du quinquina, et d'autres
s après avoir pris cette écorce pendant long-tems,
-tout s'ils s'exposent à l'air froid, une oppression
c suppression des crachats et anxiétés. Dans cet
, lorsque les symptômes augmentent et que le
ls est dur, il faut pratiquer une petite saignée, et
ser en même-tems les émolliens et les pectoraux,
me la décoction de mauve avec une petite quan-
de polygala et la réglisse, ou des poudres avec
gomme arabique, l'adragant et l'extrait de réglisse.
rsque les malades se trouvent mieux, on les remet
quinquina; et s'ils en sont fatigués de nouveau,
leur en fait cesser entièrement l'usage. »

» Lorsqu'après avoir pris pendant long-tems le
quina, avec les précautions que nous venons
diquer, non-seulement la fièvre ne diminue point,
is au contraire augmente, les malades sont perdus;
à l'ouverture des cadavres, on trouve des ulcères
ueux, des tubercules ou des scrophules. »

» Mais lorsque, par l'effet des remèdes ci-dessus,
malade n'a plus ni fièvre ni chaleur, que le pouls
t mou, la respiration facile et l'expectoration libre,
pilules suivantes sont avantageuses. »

Maladies chroniques

Pr. Quinquina choisi, 6 gros.
Extrait d'aigremoine, } de chaque 2 gros.
Mastic, }
Gomme arabique, }
Extrait de réglisse, 1 gros.

Faites avec le sirop balsamique des pilules de trois grains.

» La dose est depuis cinq jusqu'à huit, trois fois par jour. »

Morton est le premier qui ait prescrit et conseillé l'usage du quinquina dans la phthisie pulmonaire, le premier qui ait fait connoître dans ses écrits les propriétés de l'écorce du Pérou contre cette maladie. Peu après le docteur Leigh, dans son livre intitulé *Physiologia lancastrensis*, indiqua aussi le quinquina comme un des grands moyens à opposer à la phthisie. Mais bientôt après, Torti, dans sa Thérapeutique spéciale, après avoir parlé des bons effets du quinquina contre les fièvres rémittentes pernicieuses, assigna plusieurs autres circonstances dans lesquelles on emploie l'écorce du Pérou avec beaucoup d'avantages, et les différens états de phthisie furent une de ces principales circonstances.

Werlhof, Wesseck, Rahn, Jaeger et plusieurs autres praticiens recommandables ont également reconnu l'utilité du quinquina contre la phthisie; mais aucun d'eux ne s'est encore attaché sérieusement à assigner d'une manière spéciale les véritables indications du quinquina contre cette maladie.

On sait qu'il y a autant d'espèces de phthisies que de causes générales capables de donner lieu à cette maladie: chacune de ces espèces et leurs différentes

iodes sont les sources dans lesquelles on doit puiser la distinction des cas où le quinquina convient, ceux où il seroit nuisible. Maladies chroniques

On pourroit dire en général que le quinquina est très-indiqué toutes les fois que l'action vitale des poumons dans la phthisie se trouve augmentée; et au contraire on doit le conseiller lorsque l'action vitale des mêmes organes est diminuée. Mais cette règle thérapeutique, beaucoup trop générale pour que son application ne devînt pas dans quelques circonstances susceptible d'inconvéniens, trouvera des développemens utiles dans les considérations suivantes:

L'expérience apprend que dans quelques circonstances les fièvres intermittentes sur-tout prolongées, quel que soit leur type, se terminent par la phthisie; et particulièrement alors que le quinquina est indiqué dans toutes les périodes de la maladie, à moins que des considérations accessoires n'en défendent l'emploi.

Par rapport aux phthisies catarrhales, voici ce que j'ai dit ailleurs: « L'on sait depuis long-tems combien les maladies catarrhales sont susceptibles amener cette dégénération spéciale de la sensibilité muqueuse qui constitue la phthisie; on en a eu sur-tout des exemples nombreux à Paris, à la suite de l'affection catarrhale de l'an 11. Dans cette espèce de phthisie que précèdent toujours les symptômes du catarrhe, on emploira avec succès le quinquina, etc. V. t. XX p. 116 du Journal général de médecine.

Le quinquina est encore bien indiqué dans les phthisies scorbutiques, scrophuleuses, vénériennes,

Maladies chroniques

dans celles-ci sur-tout lorsque c'est l'usage immodéré mercure qui a occasionné la phthisie. J'ai traité par quinquina seul une phthisie laryngée dépendant cette cause ; la maladie étoit à sa deuxième période ; au bout d'un mois la guérison a été à-peu-près complette.

En général, quelle que soit la nature de la phthisie l'état de suppuration du poumon indique l'usage quinquina, et c'est souvent avec succès qu'on l'emploie dans ces circonstances ; il faut néanmoins avoir le soin de le combiner avec des calmans plus ou moins actifs, si, comme cela arrive souvent, il existe dans l'individu un état nerveux plus ou moins prononcé.

Par suite de ces mêmes considérations, on peut établir en thèse générale que le quinquina ne convient point dans la première période, dans le stade d'irritation de la phthisie ; et qu'il réussit plus souvent dans les climats humides et froids, que dans les pays chauds et secs.

Enfin, le quinquina convient dans la phthisie en raison de la fièvre lente dont cet état s'accompagne, non pas que dans ce cas-là il agisse à titre de fébrifuge, mais parce qu'il combat efficacement la faiblesse qui existe toujours, soit comme cause, soit comme effet de la maladie.

Il est, dans l'ouvrage de Quarin et sur les diverses autres maladies dont il a traité, un grand nombre de détails pratiques que nous desirerions transporter ici ; nous nous contenterons de noter une observation relative aux hémorroïdes ; maladie pour laquelle on doit sur-tout consulter les médecins du Nord, parce que dans ce climat ce genre d'af-

Maladies chroniques

lous est bien plus commun que dans le nôtre.

Un religieux éprouvoit souvent, depuis quelques nées, un flux hémorroïdal qui ne l'incommodoit s. Ayant fait un voyage pendant les jours canilaires, et ayant bu plus de vin qu'il n'avoit coune d'en boire, il éprouva tout-à-coup un pisse- nt de sang que les fumigations et différens remè- ne firent qu'augmenter. Enfin, le malade eut ours à moi; je lui conseillai de s'asseoir sur une aise percée, garnie d'un couvercle creux en bois, manière qu'il pût recevoir sur l'anus et sur cette ie uniquement, par le moyen d'un trou pratiqué le milieu du couvercle, la vapeur qui s'éleve d'une certaine quantité d'eau chaude placée sous chaise. Je lui ordonnai en même tems d'appli- sur le pubis des linges trempés dans l'eau la froide qu'on pourroit trouver. Le malade ayant ses remèdes pendant deux jours, le pissement sang s'arrêta, et les vaisseaux hémorroïdaux gorgèrent: on les ouvrit avec la lancette, et la té ne tarda point à revenir. »

» Lorsque les urines sont supprimées par la pré- ce des hémorroïdes, non seulement il faut s'abs- ir de tous diurétiques; mais l'usage même le plus éré du nitre n'est pas sans inconvénient. A l'in- ieur, les délayans et les adoucissans, tels que la ection de guimauve; à l'extérieur, les bains, demi-bains, les lavemens ou les fomentations lientes, conviennent beaucoup mieux. Lors- e tous ces secours sont infructueux, les sang- s au périnée manquent rarement de soulager les lades. »

Maladies chroniques

» Les personnes sujettes aux hémorroïdes doi… éviter les alimens secs et assaisonnés, et en gé… toutes les nourritures ou boissons capables de pro… des selles abondantes et beaucoup de vents; car… hémorroïdes ne proviennent quelquefois que d… disposition habituelle aux flatuosités. »

» Il n'est pas moins nécessaire de favoriser l'… sible transpiration; car l'impression du froid … souvent pour rappeler les hémorroïdes. »

» Il faut, en outre, éviter avec grand soin la co… tipation; et rien de mieux pour cela que les … de Sedlitz ou de Biline, prises à petites doses … vent réitérées. On ne doit point être arrêté p… scrupule de quelques médecins qui craignent que … sels neutres ne causent des fistules à l'anus. »

F. J. D.

Observations sur les affections catarrhales en géné… et particulièrement sur celles connues sous le n… de rhumes de cerveau et de rhumes de poitrine, p…

P.-J.-G. Cabanis, *docteur en médecine*, etc. (1)

Affections catarrhales

L'auteur a voulu reporter l'attention des praticie… sur un ordre de maladies d'autant plus important… qu'il se présente plus fréquemment à l'observation… et que l'on semble d'ailleurs, de nos jours, vouloir s'éloigner de la vraie manière d'en envisager l'étio… logie, et par suite le traitement. La théorie, nous

(1) 1 Vol. in-8°. 106 pages, Paris, 1807; chez Crapelet, Caille et Ravier, libraires, rue Pavée-St.-André-des-Arcs, n° 17.

l'avons

avons déjà dit, est bien plus essentiellement lié à la pratique qu'on ne le croit communément : c'est toujours sur la manière dont on conçoit la *pathogénésie*, ou la formation des maladies, que l'on en dirige la thérapeutique ou le traitement ; les maladies catarrhales vont nous en offrir un exemple remarquable. Sur les maladies catarrhales.

L'auteur combat d'abord l'opinion de quelques écrivains modernes qui ont prétendu que les affections catarrhales étoient devenues plus fréquentes dans les derniers siècles. Il réfute sur-tout l'idée de Thiery et de quelques autres médecins, qui pensent que l'espèce humaine va toujours en se détériorant physiquement et par les progrès même de la civilisation. Enfin, il ne croit pas que ces affections soient devenues plus communes depuis le catarrhe épidémique et malin de 1510, dont Mezerai nous a laissé l'histoire, et que Valleriola rappelle en parlant de celui de 1577. Il est vrai, ajoute M. Cabanis, qu'avant ce rhume de 1510, qui prit le nom de coqueluche, parce qu'il emparoit de la tête, des épaules, du dos, des reins, et les couvroit comme un long coqueluchon, nous n'avons d'histoire régulière et complette d'aucune épidémie catarrhale. Il est également vrai qu'entre 1510 et 1577 on trouve encore celle de 1558, qui fut très-funeste ; puis viennent celle de 1580, que Bodelius, Suau, médecin de Paris, et quelques autres ont décrites avec beaucoup de soin, et celle de 1591, dont parle Sennert, laquelle parcourut toute l'Allemagne. Enfin, sans nous arrêter aux catarrhes épidémiques du dix-septième siècle, nous les voyons se rapprocher en quelque sorte progressivement dans

Sur les maladies catarrhales.

le dix-huitième; depuis celui de 1712, sur lequel Camérarius a fait une dissertation, jusqu'à ceux qui paroissent avoir régné dans presque toute l'Europe pendant les dernières années du même siècle et les premières du dix-neuvième.

Mais M. Cabanis ne pense pas qu'on doive attribuer ces faits à la détérioration physique de l'espèce; et si nous n'avons pas des histoires complettes des épidémies catarrhales qui ont dû régner dans ces tems, il n'en accuse que la négligence des médecins qui n'ont pas plus recueilli les histoires des autres épidémies.

Je ne conclurai donc pas, ajoute M. Cabanis, du silence des anciens sur les épidémies catarrhales, qu'elles sont une maladie nouvelle; et comme les causes que leur attribue Thiery continuent d'agir avec une force toujours croissante, je suis d'autant moins porté à partager son opinion, que depuis le catarrhe de 1510, qui étoit accompagné d'une fièvre maligne très-funeste, les épidémies catarrhales subséquentes jusqu'à celles des années 3, 4 et 5 du siècle dix-neuvième, paroissent avoir diminué progressivement en raison du rapprochement de leurs époques respectives. Il faut pourtant excepter les catarrhes compliqués d'angines gangreneuses; car ceux-là sont toujours graves; et lorsqu'ils deviennent véritablement épidémiques, ils moissonnent un grand nombre de malades et laissent après eux de longs souvenirs de terreur.

L'auteur passe ensuite à la vraie manière dont on doit envisager la formation des affections catarrhales; il ne croit pas, avec la plupart des médecins, que la

suppression de la transpiration et l'influence du froid et de l'humidité soient les seules ni même les principales causes des maladies catarrhales ; les hémorroïdes irrégulières, différentes éruptions, les rhumatismes chroniques, etc., peuvent être remplacés par des flux muqueux et même par des catarrhes de la poitrine ou du cerveau : certaines habitudes de foiblesse ou de mobilité du système nerveux se trouvent souvent accompagnées d'une disposition catarrhale qu'elles entretiennent, et qui de son côté contribue à rendre leur guérison plus difficile ; enfin presque toutes les circonstances énervantes rendent les hommes, même les plus vigoureux, plus sujets à toute espèce de rhumes ; et chez les individus plus foibles, elles les produisent quelquefois immédiatement.

Sur les maladies catarrhales.

Plusieurs circonstances viennent à l'appui de l'opinion de M. Cabanis. Dans nos histoires des maladies régnantes, nous avons cité plusieurs fois des affections catarrhales, soit épidémiques, soit sporadiques, dans des momens où l'on ne pouvoit guères en accuser ni le froid, ni l'humidité de l'air ; et d'un autre côté nous avons eu à traiter quelques maladies catarrhales sur des individus, qui depuis long-tems n'avoient point quitté leur chambre ou même leur lit.

C'est pour s'être trop arrêtés à ces prétendues causes déterminantes des affections catarrhales, et pour avoir trop accordé aux inspections cadavériques dont les moindres inconvéniens sont de présenter comme les causes de la maladie les conséquences de la mort, que quelques médecins modernes ont considéré les affections catarrhales et les rhumatismes comme des lésions de nature essentiellement inflammatoires. La réfutation

Sur les maladies catarrhales.

de cette erreur n'est pas le moindre mérite par lequel se recommande l'ouvrage que nous analysons.

« Ce que je dis ici des rhumatismes et des rhumes, n'est pas moins vrai des catarrhes de la vessie et de ceux des intestins. C'est d'après les effets du traitement, et non d'après des théories anatomiques, si souvent illusoires, qu'il faut juger de leur caractère. La méthode inverse qui consiste à calquer les traitemens sur certaines apparences qu'offrent les organes après la mort (apparences qui peuvent dépendre de causes si variées), a toujours été, depuis qu'on veut fonder exclusivement la pratique sur les dissections, la source de beaucoup de fautes et de malheurs. Bordeu s'étoit déjà plaint et même moqué de cette habitude où sont quelques hommes de l'art de voir des inflammations par-tout où se présentent sur le cadavre des injections sanguines et des rougeurs. Antoine Petit, l'un des plus grands praticiens de l'école de Paris, et qu'on ne peut pas soupçonner d'avoir méconnu la réelle et véritable importance de l'anatomie, s'en est expliqué non moins librement. Il est sûr que les injections sanguines qu'on trouve souvent après la mort à la surface, ou dans l'intérieur des différens organes, sont loin de prouver toujours une inflammation préalable; souvent elles sont plutôt un symptôme de foiblesse et d'inertie, que d'accroissement maladif de ton et d'action; et lors même qu'elles sont la suite d'une irritation notable de la partie, il ne s'ensuit pas toujours, à beaucoup près, que cette irritation ait été vraiment inflammatoire, et que le système dit antiphlogistique ait dû faire la base du traitement ».

est remarquable, contre cette idée d'inflamma-
que l'on veut attacher aux maladies catarrhales. Sur les maladies catarrhales.
ces lésions ne demandent que rarement l'usage
antiphlogistiques proprement dits, et que presque
ours c'est à l'aide des toniques qu'on les combat
acement. M. Cabanis a beaucoup insisté sur cette
dans son ouvrage, où l'on trouvera d'ailleurs
très-bonne description du rhume en particulier,
les affections catarrhales en général, aussi bien
d'excellens apperçus sur les diverses méthodes
apeutiques qui leur conviennent dans les divers
Nous aimons à retrouver dans cet écrit des idées
notre pratique particulière nous avoit suggérées
à, et que nous avons consignées avec plus ou
ins de détails dans les diverses histoires de ma-
ies régnantes, que nous publions chaque trimestre.
Avant de terminer ce que nous avions à dire de
ivrage de M. Cabanis, ouvrage que nous avons
ercé à indiquer à nos lecteurs plutôt qu'à le leur
re connoître par notre extrait, nous nous arrête-
ns un instant aux considérations suivantes, moins
ur les critiquer que pour attirer sur elles l'atten-
on des praticiens.

« Le rhume, dit l'auteur, a une odeur particu-
ière très-facile à reconnoître quand on l'a remar-
uée une fois, mais qu'il n'est pas plus possible de dé-
ire que toute autre sensation directe. Dans les
umes légers elle est foible; elle est forte dans ceux
ui sont violens. Les rhumes violens sont presque
ujours contagieux; ils paroissent l'être d'autant
us que leur odeur est plus vive et plus marquée.
e n'ignore pas qu'on refuse en général d'admettre

Sur les maladies catarrhales.

l'influence des causes déterminantes de ces affections. Ainsi, par exemple, un dyssentérique qui sortiroit hors du foyer de l'épidémie, et qui iroit à des distances éloignées du lieu où la maladie règne, n'emporteroit pas avec lui la propriété de communiquer la dyssenterie aux individus qui se trouveroient en rapport avec lui. On peut en dire autant de toutes les affections catarrhales. Au reste, quelle que soit notre opinion sur cette question, nous regrettons que, dans un ouvrage uniquement consacré à l'histoire des maladies catarrhales, M. Cabanis n'ait pas donné plus de développement à son idée sur la contagion de ces maladies : peut-être a-t-il, en faveur des observations concluantes, des raisons auxquelles nous serions forcés de nous rendre.

La troisième et dernière proposition que nous voulions examiner, est celle qui regarde la contagion comme se propageant par le moyen de particules odorantes, exhalées du foyer morbifique. Nous avons encore à regretter ici que M. Cabanis n'ait pas dit sur quoi il fonde sa manière d'envisager la contagion.

La question étoit assez importante et assez directement liée à son sujet, pour que l'auteur l'eut traitée à fond. Sans connoître les raisons qu'il peut avoir, nous trouvons quelques faits à l'appui, mais un grand nombre aussi contre : au reste, nous attendrons, pour les discuter, que M. Cabanis ait donné plus d'étendue à cette idée, et nous nous permettrons de l'engager à répandre, sur ce point important de la médecine, toute la clarté qu'il a coutume de porter sur les questions qu'il aborde. Il trouvera ici l'occasion de déployer la logique sévère que l'on remarque

s ses écrits, et qui ne se trouve dans aucun de ouvrages à un plus haut degré que dans son mé- ire sur la certitude de la médecine.

F. J. D.

IBLIOGRAPHIE MÉDICALE.

uxième coup-d'œil sur la folie, ou *exposé des causes essentielles de cette maladie;*

uivi de l'indication de divers procédés de guéri- , par *P.-A. Prost*, docteur en médecine, de la ciété de Médecine de Paris, de celle de médecine d'agriculture de Lyon, etc. Brochure in-8°. Prix, r. 50 c., et 1 fr. 65 c. fr. de port. Paris, 1807. ez *D. Colas*, imprimeur-libraire, rue du Vieux- lombier, n°. 26, faubourg Saint-Germain; *Croul- ois*, libraire, rue des Mathurins; *Gabon*, libraire, ce de l'École de Médecine.

Bibliographie.

On trouve aux mêmes adresses :

Le *Coup d'œil physiologique sur la Folie*, ou Réxions et Recherches analytiques sur les causes qui posent à cette maladie, et sur celles qui la déminent et l'entretiennent; suivies des diverses méades qu'il faut employer dans son traitement en ison de ces causes, etc.; par le même. Brochure 8°. Prix, 1 fr., et 1 fr. 10 c. franc de port.

On pourra juger le premier de ces deux ouvrages r ce que nous avons dit déjà du dernier, l'un n'étant le résumé ou le complément de l'autre.

Bibliographie.

Examen critique et Eclaircissement de la Doctrine Brownienne comparée avec le systéme humoral. Par G. G. LAFONT-GOUZI, docteur en Médecine à Toulouse. . . . . .

Un volume in-8°. Prix, 1 fr. 50 cent., et 2 fr. franc de port. A Paris, chez *Allut*.

Liste générale des Médecins, Chirurgiens, Docteurs en médecine, Docteurs en chirurgie, Officiers de santé et Sages-femmes, ayant droit d'exercer dans le département de la Seine.

Cette liste a été dressée et publiée le 1er avril 1807, par M. le Conseiller d'Etat Préfet du Département, en exécution de la loi du 19 ventôse an 11, relative à l'exercice de la Médecine, et conformément aux dispositions prescrites par la circulaire de son Excellence le Ministre de l'Intérieur, en date du 29 prairial an 13. Prix, 3 fr.

Se trouve à Paris, chez *Grabit*, libraire de la Préfecture, rue du Coq-St.-Honoré, n°. 8.

Mémoire sur cette question : Est-il vrai que le médecin puisse rester étranger à toutes les sciences et à tous les arts qui n'ont pas pour but d'éclairer sa pratique ; par M. A.-J. POUVIER, *docteur en médecine, médecin ordinaire de S. A. I. et R.* MADAME, *etc., in-8°., 26 pages. Paris, 1807, chez* Migneret, *rue du Sépulchre, n°. 20.*

L'auteur vivement pénétré de la nécessité de puiser, dans les sciences accessoires, des connoissances tou-

urs plus ou moins utiles à la médecine par les antages qu'il en a tirés, n'a pas eu de peine à résudre le problême qu'il s'étoit proposé; et la négaïe de la question qu'il discute se trouve établie, ans son travail, avec toute l'énergie de l'homme rtement convaincu de la vérité qu'il cherche à ropager, et qui veut faire partager aux autres le ien qu'il en a obtenu pour lui-même.

De l'influence de l'imagination sur le système sécrétoire ; par J. MICHEL DE MONTLUÇON, *médecin de Gênes ; in-4°. 10 pages.*

Un grand nombre de faits qui se présentent facilement à la mémoire, lorsqu'on veut y réfléchir, sont les preuves que l'auteur a administrées en faveur de l'influence de l'imagination et des diverses passions sur la sécrétion de la salive, des larmes, de la semence, des urines, etc.

Observations sur les laits répandus, par F. PELISSOT; *in-8°, 56 pag. Paris, 1807; chez* Crouillebois, *libraire, rue St.-Jacques, n°. 37; et à Gand, chez* Nondin, *rue Catalogne.*

La question de l'existence des maladies laiteuses a été très-souvent disentée, et jamais on n'en a donné une solution satisfaisante : cela vient de ce qu'on s'est trop livré au raisonnement, et qu'on n'a pas attaché assez d'importance à l'observation des faits. C'est d'après une semblable méthode, que monsieur Pélissot est arrivé à cette conclusion : *Qu'il n'existe de dépôts laiteux qu'aux seins.*

Bibliographie.

Mémoire sur la transmission du virus vénérien de la mère à l'enfant ; par P.-G. VASSAL, *ancien chirurgien des armées, etc. in-8°., 78 pages. Paris, 1807, chez* Gabon *et chez* Méquignon, *libraires, rue de l'Ecole de Médecine.*

L'auteur pense que la transmission du virus vénérien, de la mère à l'enfant, a lieu très-facilement, non-seulement lorsque la mère, étant grosse, se trouve actuellement infectée, mais même lorsqu'elle devient mère, après avoir été traitée et guérie de la maladie.

Les nourrices contractent très-facilement la maladie, lorsqu'elles donnent leur sein à des enfans ainsi infectés.

L'auteur a donné les symptômes caractéristiques de ces différens états, et il a indiqué les diverses méthodes de traitement qu'il convient de leur opposer.

Observ. et expériences faites à l'Ecole vétérinaire Impériale de Lyon, sur le pain moisi et sur quelques poisons minéraux et végétaux, suivies du précis de plusieurs essais sur la castration des bêtes à laine ; par J.-B. GOHIER, professeur de cette école ; in-8°., 107 pag. Lyon, 1807. Se vend à Paris, chez Mad. *Huzard*, rue de l'Eperon ; et à Lyon, chez *Rayman*, rue St.-Dominique.

Mélanges d'histoire naturelle, de physique et de chimie, mémoires sur l'aérologie et l'électrologie ; ouvrage divisé en deux parties ; la première servant de complément au traité sur le climat d'Italie ; la deuxième devant servir d'introduction au traité sur la

ralogie des Alpes; par M. P. Th..., doct. méd. Bibliographie.
ris; 1806, 3 gros vol. in-8°. Prix, 18 fr. pour
s, et 22 fr. 50 c. par la poste. Chez *Arturs-Berd*, rue Haute-Feuille, n°. 23.

ctes de la Société de Médecine-Pratique de ntpellier, années 1804 à 1806, contenant les tra- historiques de cette Société et les mémoires des adjugés par elle; vol. in-4°. Montpellier, 1807. *Tournet*, Place de la Préfecture.

ans le prochain Cahier, nous rendrons un compte illé de ces trois derniers ouvrages.

---

ociété de Médecine pratique de Montpellier.

ix proposés et remis. La Société propose pour d'un prix, consistant en une médaille d'or valeur de 300 francs, qui sera adjugé dans la e publique du 1er. mai 1808, la question sui-

quel avantage est, ou peut être, l'analogie en ecine, soit dans la détermination des maladies elles ou inconnues, soit dans celle de la méthode ative qu'il faut choisir dans les cas douteux; jus- à quel point est-elle un guide sûr dans l'une autre circonstance; et quelles sont les règles rales qui, dans son application à la médecine, ent en étendre ou en limiter l'usage?

tte question fait naturellement suite à celle que ociété a proposée sur l'analyse.

Société propose pour la seconde fois, pour le d'un prix, consistant en une médaille d'or de

Bibliographie.

la valeur de 300 francs, la question qui suit a cru devoir ainsi modifier :

Y a-t-il des maladies contre lesquelle maladies soient véritablement un secours quelles sont ces maladies ; peut-on les pro les diriger, pour ainsi dire, à volonté ; et circonstances où l'art parviendroit à les don sont les divers moyens d'en écarter les a assurer le succès ?

L'utilité de la fièvre a été le sujet d'un cerné par la Société Royale de Médecine et la Société de Médecine pratique a écart programme cette considération médicale. médecins ont eu l'idée que la syncope et l pourroient influer sur les maladies existante seroit important de rechercher les avantage gers ou les limites de cette influence : mais n'en fait plus une condition essentielle de la sol question. Plusieurs auteurs (1) ont écrit sur les

(1) *Schrader, de morborum quorumdam salubrita* 1692.-*Weise, de morbo auxiliari; Lugd. Batav.* 169 *de morbis morborum auxiliis ; Altd.* 1708.-*Rivinu bis auxiliaribus ; Lips.* 1710.-*Weger, de morbis Regiom.* 1720.-*Alberti, de morborum salubritate ; l Richter, de naturâ morborum per morbos victrice ; C et opuscul med. Tom. I, pog.* 311 — *Baignères, morbi salutares? Paris.* 1774.— *Nietzky, de mor notione rité applicandâ ; Hal* 17 5.— *Combalusie morbi salutares ? Paris.* 1758.— *Baldinger, de affec taribus, qui fiunt in morbis ; Jen.* 1760.— *Balding thodo medendi morbis, quæ adstruit per morbos pr tares effectûs ; Jen.* 1761. — *Cartheuser, de morbis remediis ; Franc.* 1763.-*Hartmann, de naturâ corpor*

lutaires ou sur celles qui deviennent remèdes pour
s maladies qui existoient déjà. Hunter a dit que
ux actions morbides ne s'établissoient point en
me tems; et Hippocrate a avancé qu'une douleur
fait disparoître une autre. Il est tems que tant
faits épars soient ramassés, discutés, et qu'on
me un point de doctrine lumineux où incontes-
le.

Bibliographie.

Les mémoires pour ces deux prix, écrits très-li-
lement en français ou en latin, seront adressés,
cs de port, avant le 15 mars 1808, ce terme étant
rigueur, à M. Baumes, professeur en médecine,
étaire perpétuel de la Société de médecine-pra-
e, avec les conditions ordinaires des concours,
sont de ne se faire connoître directement ni in-
ctement, et de joindre au mémoire envoyé un
bien cacheté, renfermant le nom, la qualité,
meure de l'auteur, et la répétition de l'épigra-
qui aura été placée en tête de l'ouvrage.

---

*guration de l'École Impériale de Médecine et
Chirurgie de Toulouse, faite le 7 mai 1807.*

Le Gouvernement ayant établi à Toulouse une
le Impériale de Médecine et de Chirurgie, l'ins-
tion solemnelle de MM. les professeurs, faite
une séance publique, où M. le Préfet; M. Lar-
, directeur des écoles; M. Dubernand, professeur
médecine-clinique; et M. Salgues, élève de

---

rbolum pro Atigatrice; Fr. 1769. – *Detharding, de morborum
lido per morbos; Butzow.* 1776 — Dessaix, diss. méd. sur
maladies utiles; Paris, 1806.

Bibliographie.

cette école, ont prononcé des discours analo la circonstance.

Les professeurs nommés par le Gouvern sont MM. Larrey, Tarbès, Duclos, Lafont bernand père, et Vignerie : les suppléans - ac sont MM. Amiel, Adome, Tournon, Dubo fils.

Note bibliographique.

Dans nos considérations séméiotiques, plac commencement de ce cahier, nous avons ann pag. 250, comme très-prochaine, la traducti l'ouvrage d'Avenbrugger, par M. Corvisart, un grand nombre de notes importantes. En dant que ce travail soit publié, on pourra co ter la traduction de cet ouvrage, donnée par l Rozière de la Chassagne, docteur en médeci la faculté de Montpellier, et imprimée à Pa 1770, chez Humaire, à la suite du Manue pulmoniques, ou Traité complet des maladies poitrine, par le même auteur.

Errata.

M. Desgranges, placé dans la classe des as étrangers, comme demeurant à Morges, en Su (v. tom. 29, pag. X, lig. 17, 1re. col. de ce jour demeure actuellement à Lyon, et doit se trouver la classe des associés nationaux.

C'est par erreur typographique que M. Gend associé national, résidant à Vendôme, ne se t pas sur le tableau.

istoire d'une maladie organique du cœur, communiquée par M. Boucher, *chirurgien à la Fléche.*

Maladies organiques du cœur.

Mademoiselle R..., née de parens sains robustes, ayant joui d'une bonne santé squ'à l'âge de quinze ans, éprouva une èvre putride vermineuse, déterminée probablement par un régime assez inexact; la nvalescence fut parfaite.

Pendant un an environ, la santé se forfia, l'accroissement se développa avec avange : tout annonçoit, à raison de l'âge et de force, que les règles ne tarderoient pas à manifester. Cependant Mlle. R... devint lle, bouffie; bientôt elle se plaignit d'opression et d'une palpitation incommode. jugeai que cet accident pouvoit dépendre tant de l'état chlorotique que de la prénce des vers : en conséquence, je prescrivis l'usage des martiaux et des anthelmintiques. Cependant je ne restois pas sans quiétude, parce que la palpitation se faisoit sentir continuellement le jour et la nuit. n voyoit la nuit qu'elle soulevoit les couvertures, sans interrompre le sommeil; ce qu'on observe pas dans l'état purement nerveux.

Maladies organiques du cœur.

De plus, les battemens du cœur n'étoient pas distincts, mais tumultueux ; et ils ne se montroient pas isochrônes avec ceux du pouls.

Enfin, le moment de l'apparition des règles arriva, et causa une grande satisfaction dans la famille qui crut que tous les accidens alloient céder : je ne m'en flattai qu'un instant ; car bientôt la bouffissure reparut ; les lèvres devinrent d'un rouge violet ; le bout du nez prit la même couleur, ainsi que le milieu des joues ; les yeux parurent un peu injectés. Ayant palpé la région précordiale, je retrouvai le même mouvement tumultueux. Je fis part aux amis de la maison des inquiétudes que je conçus sur un vice d'organisation dans le principe de la circulation. La famille s'apperçut bientôt de cette inquiétude, et la partagea.

Dans cette position, une seconde fièvre putride vermineuse, très-grave, se déclara. Après avoir mis les jours de la malade en danger, elle céda aux moyens prescrits suivant les indications ; et cette nouvelle convalescence fit croire aux parens que, toute l'économie animale ayant dû éprouver un grand changement, il devoit en être résulté un favorable dans toute la santé. Je ne pus me le

persuader, ayant toujours observé le même mouvement du cœur; la bouffissure avoit à la vérité cédé, ce qui dépendoit souvent de la diète, des vésicatoires et de l'amaigrissement universel: la pâleur de la peau, suite nécessaire de cette fièvre, avoit aussi fait disparoître la couleur violette du visage. Je crus qu'il étoit prudent de laisser subsister l'écoulement des jambes par un épispastique, et revenir aux anti-vermineux et aux emménagogues.

Maladies organiques du cœur.

L'accroissement avoit augmenté pendant la maladie, l'embonpoint s'y joignit bientôt, et Mlle. R... devint une personne d'une haute taille: tous ses membres s'arrondirent d'ailleurs avec avantage; la gorge se développa en proportion; les traits du visage devinrent agréables; les règles s'établirent d'une manière régulière: elles furent à la vérité peu abondantes; mais elles prirent leur cours sans causer de tranchées, ou tout autre accident utérin: le caractère étoit constamment doux, porté à la gaîté. Au milieu de tant d'avantages naturels, je voyois les mêmes symptômes qui décéloient un principe destructeur toujours subsistant depuis environ quatre années.

« Alors je consultai deux praticiens de la

Maladies organiques du cœur.

capitale, jouissant l'un et l'autre d'une réputation bien méritée. Leur opinion commune fut que l'état de Mlle. R... étoit une chlorose grave, due à l'atonie générale et particulièrement à celle de l'utérus, laquelle pouvoit laisser craindre un désordre organique dans le cœur ou dans ses gros vaisseaux, si on ne se hâtoit d'augmenter le ressort de la fibre : en conséquence, ils prescrivirent sous différentes formes les apéritifs et les emménagogues.

Je ne pus partager entièrement cette opinion ; 1°. parce qu'aucun symptôme hystérique n'avoit jamais eu lieu, et qu'il sembloit que la matrice ou ses dépendances auroient dû être affectées plutôt que le cœur et ses gros vaisseaux ; que d'ailleurs les jeunes garcons sont sujets à cette funeste maladie.

2°. Parce que je croyois le vice organique déjà subsistant; cependant je respectai les prescriptions, à cela près des vomitifs qu'on désiroit donner de tems en tems.

La malade fit plusieurs de ces remèdes; mais depuis quelque tems elle éprouvoit, comme les personnes affectées de sa maladie, une grande instabilité dans sa confiance. Alors M. Lépine, médecin, fut appelé : son

ugement confirma celui que j'avois porté.

Maladies organiques du cœur.

Dans cette fâcheuse position, Mlle. R... fut ttaquée d'un frisson suivi de fièvre : on m'appela de nouveau. Dans l'examen que je fis, je trouvai le cœur dans le même état, mais plus tumultueux; la bouffissure plus considérable aux jambes, à la face; enfin, l'intensité de la couleur violette de ces parties augmentée.

Le 3e. jour, il survint une éruption érysipélateuse à la jambe gauche : on appliqua es résolutifs spiritueux.

Le 5e., des taches gangreneuses parurent ur le pied : on mit la malade à l'usage du kina et du vin généreux.

Le 8e., les déjections alvines furent semblables à celles du *méléna* ou maladie noire. l'observerai que toutes les positions étoient à-peu-près égales à la malade; cependant elle affectoit de se tenir plus ordinairement ur le côté gauche.

Le 9e., mieux apparent dans toute l'économie animale.

Le 11e., l'oppression, l'anxiété, le mouvement tumultueux du cœur furent à leur comble; le pouls parut effacé, un froid glacial couvrit toute la surface du corps, la tête s'égara de tems en tems : cependant il fut permis de satisfaire aux devoirs de la

Maladies organiques du cœur.

religion que la malade manifesta vouloir remplir.

Pendant quatre jours, cet état d'agonie ayant subsisté, il survint un léger mouvement convulsif. La malade mourut âgée de vingt-un ans, après cinq années environ de maladie.

Ouverture du cadavre.

La famille se refusa d'abord aux demandes que je lui fis de l'ouverture du cadavre; cependant elle se rendit à mes vives instances, mais ce fut aux conditions suivantes : qu'il n'y auroit de présent que M. Lépine; que je ne ferois de recherches que sur le cœur, et dans le plus court espace de tems possible. Une personne de confiance fut commise pour faire observer ces conditions.

Voici ce que M. Lépine et moi observâmes.

Le sternum enlevé, les côtes brisées, le péricarde se présenta comme une grosse vessie, occupant un tiers de la poitrine, ayant repoussé, en haut et en arrière, les poumons. A son ouverture, il s'échappa environ un verre de liquide aqueux; le cœur à découvert nous parut avoir deux tiers de plus que son volume ordinaire; l'aorte et l'artère pulmonaire avoient conservé leur

rme et leur grosseur naturelles; les deux reillettes offroient une étendue proportionnée celle du cœur; toutefois elles conservoient ur proportion respective; ainsi la droite toit plus volumineuse, plus ferme que la auche, et sa couleur plus foncée : nous y ouvâmes un grand verre de sang, dont ne partie fluide, et l'autre polypeuse; celle-i tapissoit, avec une forte adhérence, les olonnes et les anfractuosités des parois du œur. Les languettes des valvules tricuspides toient longues de cinq à six lignes. L'ouverure par laquelle cette oreillette verse le ang dans le ventricule droit, auroit pu donner passage à un œuf de poule.

Maladies organiques du cœur.

L'oreillette gauche contenoit moins de ang.

Le scalpel, loin de nous montrer un mincissement dans les parois des ventricules; amincissement qui auroit dû faire supposer l'extension de l'organe, nous fit voir ne épaisseur et une consistance doubles de état naturel, sur-tout dans les parois du entricule gauche; l'un et l'autre contenoient ne prodigieuse quantité d'un sang en partie luide, en partie polypeux : celui-ci adhéoit fortement aux colonnes et aux anfractuoités de ces parois; le gauche en contenoit noins.

Mala'cs organiques du cœur.

Pressés par quelques voix du dehors, nous terminâmes nos recherches; cependant les poumons nous parurent mollasses, fort engorgés; le foie gros et pâle. Au reste, nous n'apperçûmes nulle affection particulière à aucun autre organe; et il y a tout lieu de croire que nous n'eussions trouvé que des stases sanguines ou lymphatiques.

Réflexions.

Si le célèbre Corvisart, si les plus grands observateurs n'ont pas osé déterminer la cause efficiente des vices organiques du cœur, je me garderai bien d'aller plus loin qu'eux, et de vouloir l'indiquer. Au reste, cette cause doit toujours supposer un vice primordial dans l'organisation de la partie; c'est ainsi que tel individu naît avec des poumons, un cerveau, ou tel autre viscère, qui tôt ou tard deviennent malades au point de produire des accidens qui terminent la vie.

Il est bien plus aisé d'expliquer les symptômes. Il est en effet facile de concevoir que, les veines ayant toujours la facilité de verser le sang de toute l'habitude du corps et du poumon dans de vastes ventricules, et qu'au contraire les artères pulmonaires et

orte n'étant pas d'un calibre proportionné, sang a dû ne sortir du cœur qu'avec ine, peu-à-peu, et non par un seul jet : là ce mouvement perpétuel, tumultueux, cet organe, dont l'irritation étoit conti- elle par la présence de cette même quan- é de sang.

Maladies organiques du cœur.

Cependant, quoique les ouvertures des eillettes fussent très-vastes, le sang veineux i abordoit au cœur les remplissant, elles voient éprouver, si j'ose parler ainsi, un p plein, et ne pas se vider parfaitement; ntant plus que le système veineux ne jouit du mouvement contractile. Tout ce sys- me a donc dû s'engorger non-seulement s les vaisseaux sanguins, mais dans les lym- atiques, d'où il est résulté un flux menstruel diocre, une couleur livide dans les endroits il y a beaucoup de ces vaisseaux, des filtrations dans le tissu cellulaire des par- s éloignées de la circulation, une grande ficulté de respirer; enfin, la cessation de vie, qui est occasionnée par l'augmen- tion de l'atonie, de l'engorgement univer- l, de l'épaississement polypeux du sang s les ventricules, et l'ensemble de tous accidens qui ont suivi cette maladie.

Observations relatives aux accidens qui suivent l'opération par laquelle on perce le lobe des oreilles, et à ceux que causent les boucles d'oreille mal placées, par M. Bobe-Moreau, *méd. à Rochefort*.

Accidens qui suivent l'opération par laquelle on perce le lobe des oreilles.

Le silence des auteurs modernes, sur les accidens qui suivent l'opération par laquelle on perce le lobe des oreilles, et sur ceux occasionnés par les boucles d'oreille, qui ne sont pas en rapport avec les trous qu'elles doivent traverser, m'a déterminé à vous adresser les observations suivantes :

Première Obs. Un enfant très-jeune avait eu les oreilles percées par un bijoutier; l'irritation, soit qu'elle eût été déterminée par l'instrument employé dans cette opération, soit qu'elle le fût par la présence de l'anneau, produisit un gonflement énorme de la conque, une douleur vive, l'insomnie, la fièvre. Un fil de plomb d'un très-petit diamètre, substitué au bijou d'or, fit cesser aussitôt les accidens.

Deuxième Obs. Un jeune homme, âgé de 17 ans, se fit percer les oreilles en 1805; on y plaça aussitôt des anneaux : l'irritation qui suivit cette opération fut accompagnée de douleurs vives, de fièvre, d'engorgement

toutes les parties voisines; quatre abcès cessifs furent les produits de cette irrita- n: l'engorgement chronique d'une des pa- ides et des jugulaires voisines persiste en- e, quoique ce malade ait quitté ses bou- d'oreille depuis dix-huit mois; ce que l'ai pu obtenir qu'avec la plus grande ie.

Accidens qui suivent l'opération par laquelle on perce le lobe des oreilles.

Troisième Obs. Mlle. Alexandrine P..... ouve des accidens analogues à la suite de même opération; j'accuse les boucles reille; on doute, on plaisante, on rit: l'est qu'après plusieurs jours d'inquiétude, nsomnie, de fièvre, qu'on cède enfin; et s les accidens cessent aussitôt qu'un fil plomb plus mince remplace le bijou d'or.

Quatrième Obs. Un érysipèle occupoit le nton, le cou, les épaules, la partie su- rieure de la poitrine, le dos, et, laissant suder de nombreuses pustules qui le com- iquoient, ainsi qu'une très-grande quantité sérosités, suivit la même opération chez n enfant de cinq ans. Cette phlegmasie, la vre très-intense qui l'accompagnoit, cédè- nt aussitôt qu'on eut enlevé les boucles oreille.

Cinquième Obs. Une jeune Dame, arri- nt de Paris, et destinée à passer aux îles

Accidens qui suivent l'opération par laquelle on perce le lobe des oreilles.

du Vent, avoit les joues et le menton co
verts de pustules croûteuses, jaunâtres, tra
parentes, semblables à celles qui se dévelo
pent quelquefois sur le visage des enfan
et qu'on nomme feu volage. Les parties
bres de pustules étoient dans un état éry
pélateux. La malade souffroit beaucoup: el
avoit du chagrin d'être ainsi défigurée. U
léger suintement des bords du trou des lob
de l'oreille m'indiqua que ces boucles d'
reille causoient de l'irritation, et qu'on d
voit leur rapporter tous les accidens que ce
Dame éprouvoit. Je conseillai de se déba
rasser de ces dangereux bijoux; mais la m
lade ne vouloit pas perdre l'avantage inapr
ciable d'en présenter la première l'énor
calibre; on n'en avoit pas en effet enco
vu d'un aussi vaste diamètre. L'empire de
mode l'emporta sur les conseils de la méd
cine; la malade préféra prendre beaucou
de remèdes inutiles pour dépurer son sang
chasser les humeurs mises en mouvemen
pendant son voyage, que de se priver de s
chers bijoux. Son état ne s'améliora pas pe
dant plus d'un mois. Ces anneaux avoient é
placés dans des trous anciennement faits.

Sixième Obs. Une jeune Demoiselle
plaça, au mois de prairial an 13, des anneaux

més *Calibres* dans des trous ancien-
ent pratiqués dans les lobes de ses oreil-
bientôt après, tuméfaction de ces par-
, engorgement des glandes voisines,
iissemens réitérés, fièvre continue; on
ploya les émétiques, les purgatifs, etc.;
ièvre diminua, mais une éruption de pus-
s croûteuses très-abondantes se développa
les joues, sur les lèvres et principalement
le menton; de nouvelles pustules suc-
oient à celles qui se desséchoient. Cet
persista jusqu'au mois de mars 1806; il
essé aussitôt que, d'après mes conseils,
e Demoiselle eut quitté ces bijoux.

Accidens qui suivent l'opération par laquelle on perce le lobe des oreilles.

eptième Obs. Le plus effrayant exemple
ces accidens m'a été fourni par une jeune
noiselle de cette ville, qui avoit beau-
p de fraîcheur. Elle se para, en l'an 12,
es anneaux connus sous le nom de *Ca-
es*; ils furent placés dans des trous an-
nement faits. Bientôt après, la conque se
éfia, toutes les glandes salivaires et lym-
tiques voisines s'engorgèrent, la tête étoit
ctée d'une douleur gravative très-intense;
ièvre, une insomnie qui dura plus de six
is, des pustules au menton et aux joues
atoient à tous ces maux. La répugnance
rême de cette malade pour les remèdes

Accidens qui suivent l'opération par laquelle on perce le lobe des oreilles.

l'empêcha d'appeler des conseils ; elle
loin de soupçonner qu'elle dût rapporter
mal qu'elle éprouvoit à ces anneaux ; el
l'attribuoit à une humeur dirigée vers la
elle y opposa des vésicatoires. Je conse
à cette Demoiselle de se débarrasser de
boucles d'oreille, elle céda avec peine.
a plus de dix-huit mois qu'elle ne porte
ce fâcheux bijou ; cependant, et malgré
sage des remèdes appropriés, un engo
ment, quoique léger, des organes salivai
et du tissu cellulaire environnant, inco
moda cette Demoiselle. Plusieurs glande
gulaires présentent encore le volume d'
grosse amende.

Huitième Obs. Chez une autre De
selle, les accidens ne cessèrent qu'après
le lobe de l'oreille eut été divisé par le p
des anneaux.

L'engorgement permanent des glande
gulaires, remarqué chez les sujets des
et 7e. observations, ne paroîtra pas plus
traordinaire que la sorte de scrophule no
mée sympathique par quelques auteurs,
quelle se développe à la suite des caries
os maxillaires, par exemple ; sans qu
puisse accuser les malades atteints de

idie, d'avoir été souillés d'un virus avant ces os fussent cariés.

Accidens qui suivent l'opération par laquelle on perce le lobe des oreilles.

n préviendra les accidens indiqués dans uatre premières observations, en perçant oreilles avec un instrument approprié, ati, pointu et tranchant sur les côtés, olable, ou à-peu-près semblable à ceux Heister et Bell ont fait graver dans leurs ages (1), et en plaçant aussitôt dans la un fil de plomb d'un petit diamètre, arfaitement cylindrique. L'oxide qui se era à la surface de ce fil portera sur les es de cette plaie sa vertu dessicative, et favorisera la cicatrisation. On doit bien garder d'employer, pour hâter cet effet, huiles d'œuf ou d'hipéricum (*hipericum foratum*) recommandées par Heister (2): remèdes amphractiques, et susceptibles cquérir de la rancidité, pourroient cau- des accidens qu'on ne doit pas craindre l'emploi du fil de plomb. Ce ne sera qu'a- s la guérison de cette légère plaie qu'on bstituera les bijoux à ce fil. Il sera néces-

1) Heister chir. tom. 2, chap. 70 tab. 19, fig. 6, 8. Bell. chir. tom. 4, fig. 6, tab. 64.

2) Heister chir. t. 2, p. 11, s. 2, c. 70.

saire que la partie des boucles d'oreille qui

Accidens qui suivent l'opération par laquelle on perce le lobe des oreilles.

doit répondre au trou soit parfaitement cylindrique et d'un petit diamètre. On ne peut douter en effet que les accidens qui suivent l'opération de percer les oreilles, ne doivent être rapportés à la sorte de poinçon mal acérée et non tranchante qu'on emploie pour faire cette opération, à l'huile rance qui est souvent portée dans la plaie avec cet instrument, aux angles que présentent quelquefois les boucles-d'oreille, et peut-être au peu de rapport entre les trous des lobes et ces bijoux.

On préviendra les accidens que produit la distension qu'exercent les boucles-d'oreille, si les diamètres des trous pratiqués dans les lobes sont plus grands que ceux des parties de l'anneau qui doivent les traverser, si celles-ci sont lisses et cylindriques. Il est aussi nécessaire que ces bijoux soient légers, la pression qu'ils exerceront sera moins grande, moins dangereuse; ils ne mutileront pas les oreilles en les fendant : il suffit d'enlever ces bijoux, ou de diminuer le volume de la portion qui doit traverser les trous des lobes, pour remédier aux accidens causés par leur présence. L'instruction proposée par

Celse

else (1) n'est sûrement jamais nécessaire.

Accidens qui suivent l'opération par laquelle on perce le lobe des oreilles.

Comment parvient-on, aux îles Philipi es, à dilater aussi monstrueusement les trous atiqués dans les oreilles (2) ? Ce ne peut re qu'en raison de quelques préventions rticulières et par l'effet d'une compression duée, très-lente, mais continuellement exerée par des corps parfaitement lisses et cyndriques.

Observation sur la régénération d'une partie de l'humérus, communiquée par par M. Bouillangy, *chirurgien à Pont;*

Lue à la Société le 19 mai 1807.

Régénération d'une partie de l'humérus.

Le 12 frimaire an 13, je fus appelé dans a commune de Rigny-la-Noneuse, distante

(1) *At ubi aures perforatæ sunt, et offendunt, tradere id cavum celeriter candente acusatis est, ut celeriter ejus oræ exulcerentur.* Corn. Cels. lib. 7, cap. 8, fol. 102.

(2) Voyage de Lapeyrouse autour du monde (a),

(a) Ils sont d'un tel diamètre, dit Montaigne, « qu'un homme d'aujourd'hui dit avoir vu le soin de les agrandir en tel crédit et les charger de si pesans joyaux, qu'à plein coup il passoit son bras vêtu au travers d'un trou d'oreille ». (Essai. V. t. 1 chap. 12, pag. 44.) Paris, Langeard.

Régénération d'une partie de l'humérus.

de Pont-sur-Seine, où je demeure, d'environ trois lieues, pour y voir un jeune homme de quatorze ans, que l'on disoit attaqué d'une paralysie au bras droit depuis trois semaines, et pour laquelle un chirurgien des environs avoit employé sans succès toutes les ressources à lui connues.... A mon arrivée chez le père du malade, je jugeai, au premier coup-d'œil, qu'il y avoit fracture; et, en effet, après un examen scrupuleux de la partie, je fus convaincu avec tous les assistans que le bras étoit fracturé en trois endroits; savoir, au col de l'humérus, quatre pouces plus bas, et enfin cinq pouces au-dessus du coude.

Surpris de l'erreur du chirurgien et du silence des parens qui affectoient d'ignorer les causes d'un si singulier accident, je multipliai les questions; j'eus recours même aux menaces d'abandonner l'enfant, si on persistoit à me taire ce qui avoit pu produire trois fractures dans un si petit espace; mais je ne pus en tirer les plus légers éclaircissemens: j'interrogeai alors les voisins, et leur version sembla me dévoiler tout le mystère. Suivant cette version, le père du jeune homme, irrité de quelque désobéissance, l'a-

it frappé à diverses reprises avec un cro-
et, et l'avoit ainsi mutilé.

Régénération d'une partie de l'humérus.

Appuyé de ces découvertes, j'éclatai con-
e la brutalité de ce père dénaturé.... Chose
ouie !.... au lieu d'en tirer le moindre aveu,
ne vis que des larmes et n'entendis que
horribles sermens attestant son innocence.
espérois m'instruire davantage en interro-
ant séparément le malade; mais je ren-
ntrai la même opiniâtreté, et tout ce que
pus apprendre de lui fut qu'en allant à
forêt couper du bois mort, il étoit tombé
e dessus un chêne, et que depuis ce tems
avoit constamment souffert.

Jugeant donc que tous mes efforts seroient
utiles, et que la vérité ne parviendroit jus-
'à nous qu'avec le tems, je me bornai à
ire la réduction des fractures qui en parois-
ient susceptibles.

L'enflure du bras étoit devenue considé-
able depuis la tête de l'humérus jusqu'au-
essous de la seconde fracture, tant par le
ps de tems écoulé que par l'application in-
nsidérée des aromatiques, et par les frictions
ui avoient causé l'irritation et l'inflamma-
on; il existoit même une fluctuation sen-
ible sous les tendons du deltoïde et du grand
ectoral. Je n'entrepris donc que la réduc-

Régénération d'une partie de l'humérus.

tion de la fracture inférieure, la seule qui me parut praticable, et je me contentai, pour les deux autres, du bandage à dix-huit chefs ; je tins l'enfant toujours au lit, et son bras dans la situation la moins douloureuse, jusqu'à ce que la nature m'offrît des moyens plus efficaces, ou me forçât à une amputation dont je commençois à entrevoir et à craindre la nécessité.

Indépendamment de ces précautions, j'ordonnai une diète sévère ; j'employai les cataplasmes émolliens et résolutifs ; je visitai et pansai le malade tous les jours.

Au bout d'un mois, j'eus le bonheur de voir se consolider la fracture dont j'avois tenté la réduction ; mais, pendant ce tems, l'inflammation supérieure avoit fait des progrès alarmans. Un dépôt s'ouvrit près l'articulation de l'omoplate, et me montra à découvert le col de l'humérus entièrement séparé de sa tête. Le pus étoit de mauvaise qualité, le malade n'avoit plus de forces, il étoit dans le marasme ; tout enfin sembloit présager une mort prochaine. Il restoit toutefois la ressource de l'amputation dans l'article ; cependant je ne perdis pas courage ; je mis en usage le kinkina, le styrax et les plus forts anti-septiques. Comme j'avois eu

soin de retenir le malade au lit, le bras se trouvoit dans une situation horisontale ; je parvins, au moyen des compresses graduées, à empêcher le pus de faire sac, sans toutefois pouvoir lui rendre cette qualité balsamique sans laquelle on ne peut espérer une bonne cicatrisation.

Régénération d'une partie de l'humérus.

Cet état de choses dura environ trois mois, c'est-à-dire jusqu'au huit d'avril 1806; ce fut à cette époque que je sentis dans la partie supérieure de l'humérus non réduite un ébranlement qui ne me laissa aucun doute sur la séparation totale de quatre pouces environ, de substance osseuse, devenue corps étranger capable de prolonger et d'augmenter les accidens. Cette découverte me décida sur-le-champ à en faire l'extraction. Je prévins les parens, et après avoir obtenu leur consentement, je saisis avec mes pinces le col de l'os sortant par la plaie; et, détruisant, à l'aide d'un bistouri, les adhérences musculaires qui le retenoient, je le tirai enfin sans effort et sans hémorragie.

Il est bon de remarquer que la tête de l'os, isolée dans sa cavité glénoïde, y conservoit librement et parfaitement ses mouvemens; phénomène que je laisse aux réflexions des anatomistes consommés.

Régénération d'une partie de l'humérus.

Depuis ce moment, l'enfant reprit sensiblement ses forces et sa gaieté; la suppuration diminua. La partie du bras qui n'étoit plus qu'un fourreau, ne s'oblitéra nullement; la plaie se ferma, et au quinze de mai suivant il s'étoit opéré une régénération osseuse complette, solide, et conservant au bras sa forme naturelle. Enfin, au moment où j'écris, ce jeune homme, qui est le fils d'un tisserand, tourne la roue pour faire des trames, s'habille seul, lance des pierres comme les autres, va au bois, fait son fagot, bat à la grange, pioche aux vignes, bêche au jardin, et n'a d'autre difficulté que de porter sa main sur le sommet de sa tête, parce que la flexion de l'avant bras n'est pas entièrement libre.

J'adresse à la Société de Médecine de Paris la partie de l'os dont j'ai fait l'extraction, afin qu'elle ait preuve en main contre les incrédules qui voudroient élever quelques doutes sur la vérité de ce fait, à l'appui duquel il me seroit aussi facile qu'inutile de rassembler les témoignages de quatre cents témoins oculaires.

Quant aux observateurs sans partialité, il leur sera aisé d'apprécier l'étendue des ressources de la nature lorsqu'on étudie et qu'on

uit attentivement la marche qu'elle indique; et de juger combien un chirurgien doit temoriser lorsque sa patience ne peut compromettre la vie de ses malades.

Régénération d'une partie de l'humérus.

Rapport sur cette observation, par Messieurs ROUX et LÉVEILLÉ, *fait à la Société le 7 juillet* 1807.

A l'observation curieuse, communiquée par M. Bouillancy, nous joindrons la description de la pièce anatomique que l'observateur a bien voulu faire parvenir à la Société; c'est-à-dire la portion d'os qu'il a extraite du bras de son malade. Elle est longue de trois pouces; sa surface extérieure est assez irrégulière. En dehors, on voit que la substance compacte n'est point altérée dans une hauteur d'un pouce sur quatre ou cinq lignes de largeur. Tout le reste est inégal, raboteux, buriné ou comme rongé par des vers. En dedans, on voit une échancrure longue d'un pouce, et large de quatre lignes; le contour en est inégal, dentelé. L'extrémité inférieure, fort irrégulière, présente trois pointes obtuses bien marquées. La moitié supérieure de ce séquestre, entièrement spongieuse, paroît s'être séparée au-

Régénération d'une partie de l'humérus.

dessous des tubérosités qui donnent attache aux muscles sous-scapulaire, petit rond, sus et sous-épineux. Dans cette partie supérieure, la substance corticale ou compacte du séquestre paroît être restée continue à la tête entièrement conservée dans sa cavité; en sorte que nulle part on n'aperçoit que le fragment soit de toute l'épaisseur de la partie supérieure de l'humérus; de plus l'extrémité inférieure, tout-à-fait compacte, n'est point de toute l'épaisseur des parois du canal médullaire.

Il résulte des détails de l'observation et de l'examen rigoureux du séquestre, qu'il a existé une nécrose produite par cause externe; que par-tout, à l'extérieur, où l'on voit des inégalités, des traces d'érosion, etc., la substance corticale de l'os, adhérente au périoste, a formé une gaîne osseuse au moyen de son propre développement, puisqu'elle conservoit la vie. Il ne s'est passé aucun phénomène semblable dans cette partie de la surface qui est lisse et polie, et qui étoit probablement à découvert dans l'altération des parties molles où le périoste avoit été fortement contus et détruit par la suppuration. Il semble aussi démontré que ce séquestre étoit engrené en haut, dans la partie

:ol de l'humérus qui supportoit la tête os conservée intacte dans sa cavité. En , il n'est pas complet dans ce point, seulement il comprend une grande par- le la substance spongieuse. Tout ce qui compacte et extérieur, se trouvoit en- continu avec ce qui est resté dans l'ar- lation.

Régénération d'une partie de l'humérus.

)uand on considère la moitié inférieure :e séquestre, la grande échancrure qu'on erçoit en dedans atteste assez l'irrégula- avec laquelle il s'est détaché du corps ıcipal. Celui-ci devoit alors se terminer)ointe vers l'omoplate. L'épaisseur de la)i médullaire n'est pas non plus telle dans l'état naturel; elle se trouve plus ce; en sorte que nous sommes portés à re que le corps de l'humérus s'est dé- é en pointe dans l'intérieur de ce sé- stre, et a conservé ses propriétés vitales ues proche sa tête. Il est de fait aussi ce corps étranger qu'on a extrait est ıe longueur et d'un volume considérable; teste que son isolement a été avec perte ubstance bien marquée dans la circon- nce et dans la longueur de l'os du bras.)uant à la circonférence, cette perte n'est de toute l'épaisseur, puisqu'il n'y a qu'un

Régénération d'une partie de l'humérus.

seul point, d'une étendue d'un pouce, où la nécrose étoit complette; et que le reste se trouvoit évidemment enveloppé d'une gaine osseuse, formée par cette couche corticale encore vivante, eu égard à ses adhérences conservées avec le périoste intact; enfin qu'une ulcération consécutive a pu le détruire en partie pour faciliter l'issue et l'extraction du corps étranger. Pour ce qui est de la longueur, la perte complette de substance peut être d'un pouce; de sorte que la tête de l'os encore contenue dans sa cavité, n'étoit que peu distante de l'extrémité supérieure du fragment inférieur. L'extraction du séquestre ayant mis fin à la maladie, les deux bouts de l'os n'avoient pas un grand espace à parcourir pour se rapprocher et contracter union : d'une part, ce phénomène s'est opéré par la force contractile des muscles; de l'autre, par l'expansion celluleuse et vasculaire du tissu parenchymateux de chaque extrémité respective, autant que par l'affaissement de ces mêmes parties dans lesquelles le séquestre se trouvoit engagé.

Vos commissaires concluent qu'il est probable qu'il n'y a pas eu de régénération d'os pour suppléer à la portion extraite, puisqu'il se trouvoit assez de tissu conservé pour don-

er au membre toute sa solidité. Par la suite, Régénération d'une partie de l'humérus.
s deux bouts de l'os, la tête et le corps se
ont réunis au moyen d'un véritable cal, qui
e diffère des cals ordinaires que par la lenteur
vec laquelle il s'est opéré, et par les obstacles
ui en ont suspendu les progrès. De plus,
il y a eu du raccourcissement, il doit être
eu marqué; moins parce qu'il s'est fait une
égénération, qu'eu égard au peu de distance
rimitive qui séparoit les surfaces qui se
ont réunies. Le membre a recouvré le libre
xercice de ses fonctions, les muscles qui
ntourent l'épaule n'ayant pas été lésés dans
urs points d'attache: d'ailleurs, ce phéno-
ène, le plus important pour le malade,
e prouveroit point en faveur d'une repro-
uction, puisque nous connoissons des ob-
ervations multipliées, suites d'opérations
ans lesquelles on a excisé une assez grande
ongueur des os des membres, qui consta-
ent que les fonctions ont été recouvrées,
malgré le raccourcissement et la non-régé-
ération évidente de ce qui avoit été enlevé.

Cette observation est sur-tout intéressante
ar ses heureux résultats; elle fait honneur
la sagacité du praticien éclairé, en consta-
ant à la fois les ressources infinies de la na-
ure et de l'art.

Observations sur deux pertes utérines occultes, communiquées par M. Bourcher, *chirurgien à la Fléche.*

Pertes utérines occultes.

L'épouse du sieur C....., marchand épicier de cette ville, âgée de trente-quatre ans environ, ayant eu quatre enfans dont elle accoucha heureusement, redevint grosse neuf à dix ans après sa dernière couche; elle en conçut beaucoup de chagrin. Quelques inquiétudes sur son commerce augmentèrent ses peines; elle perdit sa fraîcheur et ses couleurs; un léger crachement de sang survint, pour lequel on lui conseilla la saignée: elle ne voulut pas s'y soumettre.

Parvenue à son dernier terme, frappée de l'idée de la mort, cette dame sentit, dans la nuit du 10 avril, de légères douleurs, et les eaux s'écoulèrent tout-à-coup. Vers les cinq heures du soir, elle envoya chercher sa sage-femme ordinaire, et vaqua à plusieurs affaires domestiques en sa présence, les douleurs n'étant que légères et peu rapprochées.

Sur les cinq heures et demie, quelques tranchées se firent sentir assez vivement; et la sage-femme, qui jusques-là n'avoit pas cru devoir toucher l'orifice de la matrice, ni empêcher la femme de se mouvoir dans sa chambre,

représenta que l'accouchement ne tarde- pas à se faire, si ces mêmes tranchées se ouvelloient; elle la décida à se mettre un matelas garni : les tranchées se present bientôt, et l'enfant vint présentant ête dans la meilleure des trois positions ntageuses : nulle effusion de sang ne le céda. La ligature du cordon fut à l'instant te, l'enfant étant fort, vigoureux, et ayant é un cri. Une grosse masse charnue sucla à sa sortie, c'étoit le milieu du placenta qui tomboit dans le vagin. La sagenme passa la main sur un de ses bords et ttira sans difficulté : tout-à-coup un flot nsidérable de sang, partie coagulé, partie uide, sortit avec bruissement. Cependant ad. C..... donne quelques ordres à sa sœur, t de jeter le placenta dans les commodis, etc. La sage-femme, effrayée de ce flot, emande du vieux linge qu'elle imbibe de inaigre, et dont elle tampone l'accouchée: lle-ci bientôt perd connoissance et n'a lus qu'une respiration plaintive; le pouls efface en partie. Cet état de foiblesse, subtant depuis une demi-heure, détermine sage-femme à demander le chirurgien de maison, praticien très-habile, et le prie passer la main dans le vagin, afin de

Pertes utérines occultes.

Pertes utérines occultes.

prendre connoissance de la cause de cette foiblesse effrayante, devenue d'autant plus surprenante que le sang ne couloit plus. Le chirurgien, ayant ôté les tampons, passa la main dans la matrice, et la trouva contractée dans tous ses points, et formant au dehors une tumeur ferme; il sentit seulement un bruissement, peut-être dépendant de l'air contenu dans un boyau, peut-être rendu par quelques caillots formés par les tampons. Cependant il en replaça de nouveaux imbus de vinaigre, et ne perdit pas l'espoir de voir renaître les forces, la chaleur et la connoissance, parce que le pouls n'étoit pas toujours affaissé, et qu'il sembloit se relever quelquefois; que d'ailleurs on voit la plupart des femmes qui éprouvent des pertes internes, résister plusieurs heures, et même revenir comme de la mort à la vie; mais il n'en fut pas ainsi dans le cas de la dame C... en vain le chirurgien essaya une eau cordiale, il eut la douleur de voir périr une mère de famille chérie et digne de l'être.

Réflexions.

Quelle peut avoir été la cause de cette perte si fatale? Il paroît que cette cause est le détachement du placenta dans une grande

tie de son milieu, sans que ses bords sent décolés. On ne peut croire qu'elle soit : au défaut de contraction du fond de la trice qui, ne s'opérant pas, donne lieu : pertes internes dont la connoissance est à Levret. En effet, dans ce cas, la perte commence que quelques momens après sortie du placenta; et dans ce cas-ci, le t de sang a inondé dès que le placenta a : extrait par la sage-femme : de plus, dans cas de la perte interne dont a parlé Le-et, l'accouchement a été précipité; et dans lui-ci l'enfant n'est sorti de la matrice que s de douze heures après l'écoulement des x : la matrice n'est donc pas tombée dans ertie.

Pertes utérines occultes.

Peut-on soupçonner la sage-femme d'avoir des violences capables de déchirer la trice? Il faudroit alors soupçonner que placenta eût été adhérent: or, dans cette constance, la sage-femme n'obtient le centa qu'au bout d'un tems assez long, l'accouchée ne peut retenir ses plaintes; : jette des cris perçans, quelque ferme elle soit. Ici, le placenta est venu tout-coup se présenter de lui-même; son ex-tion a été facile : de plus, dans le cas dhérence, le sang coule peu-à-peu, à

Pertes utérines occultes.

mesure que la main opère le décolement et ici un flot considérable a paru tout-à co formé d'un sang en partie coagulé, et en par fluide ; d'où il faut conclure que la perte a co mencé quelques heures avant l'accouchem

Je n'avois aucune connoissance d'un p reil cas, soit par ma pratique, soit par m auteurs ; et je doutai presque du rapport la sage-femme, quoique je connusse sa p tique ordinaire, d'après laquelle elle ne f jamais l'extraction du placenta qu'elle n' passé la main sur le ventre pour s'assurer d formation du globe utérin. J'étois dans doute, lorsque M. de la Forterie me co muniqua le fait suivant, arrivé deux jo après celui de la dame C....

Une femme âgée de trente-six ans, de commune de Ligron, à deux lieues de Flêche, ayant eu plusieurs couches, do une de deux enfans arrivée l'année dernière éprouva dans les premiers jours du m présent une toux violente, et de la fièvre

Au huitième mois d'une nouvelle gro sesse, étant pressée de douleurs, elle envo chercher la sage-femme qui, après avoir présente pendant douze heures, la vit to ber dans un état alarmant ; la connoissa se perdit, les yeux s'éteignirent. Ayant att

Pertes utérines occultes.

n toujours, mais en vain l'accouchement
n'elle croyoit apparemment devoir sauver
a malade, elle fit prier M. de la Forterie de
enir à son secours : ce chirurgien n'arriva
u'après la mort. S'étant assuré de l'extinc-
ion absolue de la vitalité par la flétrissure
es yeux, par la flexibilité de la mâchoire et
es membres, et par tous les signes de la
ort, il pratiqua l'opération césarienne.
yant ouvert le fond de la matrice avec
récaution, il en sortit tout-à-coup un
ot de sang noir, non coagulé, que l'on es-
ma à trois chopines au moins; ce qui
onna lieu de reconnoître un grand vide
ntre le placenta et le fond de la matrice.
lors, introduisant la main dans toute la cir-
onférence de cette cavité, le chirurgien re-
onnut que les bords du placenta avoient con-
rvé leurs adhérences naturelles avec l'uté-
us. Le fond de cet organe étoit sans rupture :
'enfant extrait de la matrice vivoit encore,
ais il périt bientôt.

Le vagin ne contenoit aucune trace de
ng, pas même des glaires rougeâtres; l'o-
ifice de la matrice paroissoit peu dilaté.

Ne reconnoît-on pas une grande analogie
ntre ces deux cas? Il n'y a de différence
e dans la fluidité du sang. Chez la dame

Pertes utérines occultes.

C..... il étoit partie en caillots, partie fluide; et dans ce second cas, il a conservé toute sa fluidité: d'où l'on peut conclure qu'il y avoit plus de tems que le décolement avoit commencé chez la dame C..... que chez la femme de Ligron.

Ces deux évènemens semblent établir une espèce de perte interne cachée, que j'appelle occulte, qui jusqu'ici n'étoit pas connue, et qui mérite de l'être, si le jugement de mes confrères confirme mon opinion.

Il me resteroit à présenter les causes antécédentes et les symptômes de cette perte; mais je n'ai pu rien recueillir de certain sur ces deux points. L'attention des praticiens éclairés pourra seule jeter du jour sur cet objet.

L'histoire médicale des pertes utérines cachées ou occultes est connue depuis peu de tems; et c'est là un des points importans, sur lesquels la Société de Médecine de Paris se félicite d'avoir répandu quelque jour, et dont elle a propagé la connoissance par son journal.

On en trouve, il est vrai, des observations isolées dans Mauriceau, dans Levret, dans l'art des accouchemens de M. Baudelocque; mais c'est sur-tout à ce dernier que l'on doit la connoissance de ce point important de la

pratique des accouchemens. Ses idées à ce sujet sont consignées et développées dans un excellent mémoire qu'il a publié dans le tome 3, pag. 3 et suiv. du Recueil périodique de la Société; mémoire que l'auteur a rédigé à l'occasion de deux observations adressées dans ce tems à la Société par le docteur Balme. Pertes utérines occultes.

Ce genre de perte bien caractérisé par l'épithète d'occulte ou cachée est d'autant plus dangereux, que le sang ne se faisant point d'issue au-dehors, le médecin peut rester dans une funeste sécurité en attendant l'accouchement, lorsque la prompte délivrance seroit le seul moyen à opposer à ce danger imminent, afin de donner à la matrice la faculté de se contracter sur elle-même, et faire ainsi cesser l'hémorragie.

A la suite des observations de M. Boucher, que nous avons publiées autant pour l'intérêt particulier qu'elles présentent, que pour l'avantage qu'elles ont de reporter l'attention des praticiens sur un point assez peu connu; à la suite de ces observations, dis-je, on lira avec fruit les observations du docteur Balme (1), et sur-tout le mémoire déjà cité

(1) Voy. Recueil périod. de la Société, t. 2, p. 15.

Pertes utérines occultes.

de M. Baudelocque, dans lequel on trouvera d'ailleurs mentionnées et rapportées, soit par extrait, soit en totalité, les diverses observations analogues, connues jusqu'à présent sur cette maladie.

Observation sur une intumescence de la langue ; par M. Poilroux, *médecin à Aix.*

Intumescence de la langue.

Les diverses causes de l'intumescence et de l'inflammation de la langue, ramenées dans le Journal général de Médecine, tom. XXVIII, p. 258 et suiv., à la suite des observations de M. Carron, m'ont rappelé un fait propre à à étayer l'assertion de M. Double, qui dit, pag. 273, que la maladie dont ils'agit est souvent le produit d'une fluxion catarrhale.

Le 20 août 1801, à huit heures du soir, je fus appelé pour visiter un homme robuste, âgé d'environ 45 ans. Il venoit de perdre subitement la parole; il avoit la respiration gênée; sa langue fort enflée remplissoit la bouche; au-dessous de la langue il existoit une tumeur en forme de coin qui la soulevoit; tout le cou étoit très-enflé, sur-tout du côté droit, où la tumeur assez dure se prolongeoit sur la joue du même côté; le visage

oit d'un rouge-brun, le pouls à peine fré- Intumes-
ient; il y avoit une sueur considérable; et cence de la langue.
malade, dont l'ouie ne paroissoit pas lé-
e, indiquoit avec le doigt que la plus vive
ouleur se faisoit sentir vers le larynx.

Cet homme, quinze jours auparavant,
oit été surpris par un orage et entraîné
ar les eaux d'une rivière débordée, dans
quelle il avoit failli se noyer. Sa santé en
it altérée, mais il ne se crut pas obligé à
ire des remèdes. Neuf jours après, pendant
n autre voyage, il fut pris d'enflûre à la
orge, avec perte de la parole. En deux jours
recouvra cette faculté et se retira chez lui.
appela son chirurgien ordinaire, auquel
se plaignit de l'opiniâtreté de l'enflûre au
ou, plus remarquable vers la parotide droite.
y avoit constipation, dégoût, et la parole
'étoit pas entièrement libre. Le 19 août on
ratiqua une saignée, qui ne produisit aucun
Tet sensible. Le lendemain au soir, ce malade
: sentit tout-à-coup très-mal, et il annonça
u'il passeroit une mauvaise nuit.

Son chirurgien étant à la campagne, je fus
ppelé et je le trouvai dans l'état décrit ci-
essus. La modération du pouls, la couleur
eu vive des parties internes de la bouche,
uoique engorgées, me firent juger que l'hu-

Intumescence de la langue.

meur fluxionnaire étoit toute catarrhale: j'ordonnai un vésicatoire autour du cou, et quelques cuillerées de bouillon, du moins autant que possible. A neuf heures, la respiration avoit acquis un peu de liberté; à onze, la tuméfaction de la langue avoit augmenté, la déglutition étoit à-peu-près nulle.

A une heure après minuit, la suffocation paroissoit augmentée; les sueurs s'étoient renouvellées, le pouls avoit de la plénitude et peu de fréquence. Cependant, vu l'imminence du danger, il fut fait de suite une abondante saignée du bras droit.

Quelques minutes après, il parut des crachats qui annonçoient une détente, et j'allai me coucher, séduit par une espérance trompeuse; à trois heures la suffocation empira de nouveau, et la mort eut lieu à quatre heures.

Cette fin prompte m'étonna d'autant plus que la fièvre étoit peu marquée. Cette circonstance autorise à conclure que les mouvemens fluxionnaires n'avoient point lieu par la circulation sanguine. La fluxion se faisoit, non d'une manière uniforme, mais par bouffées, si on peut le dire. A sept heures et à onze heures du soir; à une heure après mi-

nuit et à trois heures, la suffocation empiroit sensiblement.

Intumescence de la langue.

Il est évident qu'une violente fluxion catarrhale a oblitéré en neuf heures de tems les voies aériennes de ce malade. Terminaison fatale qui n'étoit point annoncée par la bénignité de la maladie pendant les jours précédens.

Cet homme, tout mouillé, entraîné par les eaux, frappé de frayeur, éprouva sans doute un dérangement dans la transpiration, dont les suites d'abord peu menaçantes n'inspirèrent pas assez de crainte. Le mal couva sous la cendre et produisit cette terrible explosion.

Est-ce la disposition individuelle qui attira l'humeur catarrhale sur la langue et au cou, ou bien cette disposition étoit-elle le fruit de la constitution régnante? Pendant le mois précédent, plusieurs fièvres ardentes avoient présenté parmi leurs symptômes l'intumescence de la langue: et ce symptôme étoit de mauvais augure.

L'inutilité de la saignée, dans les deux observations rapportées par M. Carron, où cependant l'ardeur, la rougeur de la langue et le caractère du pouls indiquèrent cette opération, doit la faire négliger: à plus forte

Intumescence de la langue.

raison dans les cas d'affection catarrhale, ou du moins on s'en promettra peu d'efficacité. Ce praticien judicieux a retiré un avantage manifeste de la saignée locale par les sang-sues. Pourroit-on s'y fier, lorsque le catarrhe est cause essentielle de la maladie? Je n'oserois le faire, parce qu'il est probable que ces animaux ne pompent que du sang, et qu'il s'agit de diminuer la masse des sucs lymphatiques entassés par la fluxion. Je préférerois les incisions sur la langue, pratiquées sur le malade de M. Dupont, ou au moins je réunirois ces deux moyens. S'il existoit quelque tumeur externe, comme dans l'observation ci-dessus, je n'hésiterois pas à ordonner aussi des scarifications sur cette même tumeur.

Enfin, là où la suffocation n'auroit pu être prévenue, à cause des secours arrivés trop tard, la bronchotomie seroit la dernière ressource que j'offrirois au malade.

En publiant mon observation, mon but a été d'inspirer des craintes contre toute tumeur, même de nature catarrhale, qui produiroit l'intumescence de la langue et menaceroit les organes de la respiration; et de prouver que l'on perdroit un tems précieux en attendant le développement de la fièvre pour appliquer les moyens les plus énergiques.

:OMMISSION DE VACCINE DE LA SOCIÉTÉ.

ıbleau de la vaccine et de la petite vérole, en concurrence sur le même individu ; par ET.-MICH. BOUTEILLE, *docteur-médecin.*

Plus les bienfaits de la vaccine sont étendus, plus il convient de ne pas les exagérer.

SÉDILLOT, J. G. de Méd. t. 28, janv. p. 5.

Coincidence de la petite-vérole et de la vaccine.

La vaccine est par-tout annoncée comme le ophilactique spécifique de la petite-vérole, son virus comme le véritable antidote du va- olique : il doit être curieux et intéressant de ›ir les deux virus antagonistes se réunir r le même individu. C'est le singulier spec- cle que vont présenter mes observations ; les sont extraites d'un mémoire manuscrit, ı'en 1803 je rédigeai en qualité de membre ɜ la Société de vaccine de Digue. La lec- re des très-intéressantes observations de :. Sédillot (1) et de M. Duplan (2) m'a en- ıgé à publier les miennes, dans le flatteur

(1) J. G. de Méd., t. 28, p. 2 ; janvier 1807.
(2) J. G. de Méd., t. 28, p. 129, février 1807.

Coïncidence de la petite-vérole et de la vaccine.

espoir de pouvoir concourir, avec ces estimables confrères, au progrès des connoissances vacciniques dans un point aussi essentiel.

J'oserai à peine placer mes observations à côté de celles qui ont été rédigées sous les yeux du docteur Menuret, dont les talens et les qualités commandent la plus haute considération.....

1re. *Observation.* Le 21 vendémiaire an 11, nous inoculâmes la vaccine de bras à bras, par piqûres, à Miette Alie, âgée de deux ans, d'une constitution saine.

Deux jours après, la fièvre variolique s'annonça chez cet enfant; l'éruption de la petite-vérole se manifesta le quatrième jour de la vaccination; elle commença au visage, et se répandit successivement aux bras, à la poitrine et par-tout le corps: l'éruption fut discrette; et les boutons assez nombreux parurent de la plus belle espèce.

Le 25 vendémiaire, quatrième jour de l'inoculation, les piqûres vaccinales se montrèrent légèrement phlogosées; à chacune d'elles nous apperçûmes une petite pustule cristalline. Le lendemain, les pustules cristallines étoient plus étendues, transparentes à leur sommet et un peu rouges à leurs bases: ces pustules

aient très-distinctes des boutons de vaccine qui étoient ronds et remplis de matière purulente bien foncée. Coincidence de la petite-vérole et de la vaccine.

Le 27 vendémiaire, sixième jour de la vaccination, les pustules, auparavant cristallines, furent trouvées remplies de pus; elles avoient une forme en tout pareille aux boutons varioleux qui étoient en suppuration, et dont il nous fut impossible de les distinguer.

Les virus vaccins et varioliques se sont-ils trouvés mélangés ensemble dans ces pustules originairement vacciniques? ou bien le virus a-t-il été annullé par l'abord subit du pus variolique dans les pustules des piqûres, que leur caractère distinct a dû nous faire regarder comme vraiment vacciniques jusques au 27, où elles prirent la forme et la constitution des boutons de la petite-vérole?

IIe. *Observation.* Scholastique-Barthélemi, âgée de deux ans et demi, d'une constitution délicate, a été vaccinée, le 20 vendémiaire an 11, par quatre piqûres, deux à chaque bras, une supérieure et l'autre inférieure.

Le soir du même jour, cette enfant fut prise de fièvre: l'épidémie de petite-vérole qui régnoit, nous fit pressentir que c'étoit la fièvre

Coincidence de la petite-vérole et de la vaccine.

variolique ; elle se soutint avec assez d tensité pendant les trois jours suivans.

Le quatrième jour de la vaccination, parition des boutons varioleux au visag aux bras ; l'éruption se répandit progress ment sur tout le corps les cinquième, si me et septième jours.

Le cinquième jour, légère inflamma à l'endroit des quatre piqûres vacciniq avec augmentation des pustules, plus sidérable à la piqûre inférieure de que bras, qu'à la piqûre supérieure, cependant les pustules étoient plus éle que la veille, mais dont la base étoit à p augmentée.

Le septième jour, rougeur autour pustules inférieures, dépression de leur tre, renflement de leurs bords. Ces c gemens sont moindres aux pustules s rieures, dont le sommet est applatti san pression marquée au centre. Le huitième les parties supérieures forment une es de bourrelet à leur base, quoique la dé sion du centre soit à peine sensible et véritablement lieu que dans un point que imperceptible: même état qu'hier les pustules inférieures, l'aréole est plus due et plus rouge.

dixième jour, une croûte desséchée remplacé les boutons vaccins; l'aréole, ue moindre, subsistoit encore en partie. pustules varioliques étoient alors en suppuration; quelques-unes seulement isage commençoient à se flétrir. Cette -vérole, qui a été bénigne et fort belle, vi son cours sans le moindre accident rquable; et le dix-septième jour, à ption de quelques-unes, les pustules se roient désséchées.

Coincidence de la petite-vérole, et de la vaccine.

ze mois environ après, nous avons exa- la petite Scholastique avec la plus grande tude, et nous n'avons pu découvrir sur ucune de ces empreintes que les bou- le la petite-vérole laissent souvent après au contraire, la cicatrice des boutons s étoit très-apparente aux deux bras, roit des piqûres sur-tout inférieures.

Observation. Justine Bonnety, âgée ois ans, fut vaccinée le 21 vendémiaire , avec la matière prise sur une pustule e de Joseph Bonnety, son frère aîné. jour même que cette enfant fut vac- elle eut la fièvre que nous préjugeâ- voir être celle de la petite-vérole; deux après, l'éruption variolique se mani- et se répandit sur tout le corps, à la

Coincidence de la petite-vérole et de la vaccine.

corps; et quoique cette enfant n'eût pas été décidément en danger, elle a cependant paru grièvement malade : cela contredit l'assertion de ceux qui ont dit que la petite-vérole est toujours extrêmement bénigne, si elle survient en même tems que la vaccine, à qui l'on attribue la propriété de la bonnifier.

Enfin, il paroit que dans ces trois cas la petite-vérole a eu la supériorité sur la vaccine, et qu'ainsi elle a triomphé de son antagoniste, puisque les pustules vaccines ont fini par être en quelque sorte métamorphosées en boutons varioleux.

IVe. *Observation.* Dans le mois de germinal an 9, André de Ganogobie fut inoculé de la vaccine avec sa femme et sa sœur, par M. Thézé, médecin : cet homme étoit âgé de 19 ans, d'une forte constitution. La veille de son inoculation étant à Lurs, il avoit joué pendant une partie de la journée avec une jeune fille encore convalescente d'une petite-vérole qu'elle venoit d'essuyer, et dont elle portoit des marques récentes.

L'inoculation eut son effet ordinaire, elle produisit à chaque piqûre la pustule caractéristique. Le huitième jour, lorsque ces pustules approchoient de leur plus grand accroissement,

sement, le malade fut attaqué de lassitudes, d'altération, de vicissitudes de froid et de chaud, de nausées, de douleurs dans les reins, etc.; quatre jours après, douzième jour de la vaccination, les boutons varioleux parurent; ils furent très-nombreux et confluens; ils parcoururent successivement, et à la manière ordinaire, leurs périodes d'accroissement, de suppuration et d'exsication. Il est à observer que l'épouse de cet homme qui avoit été vaccinée le même jour que lui avec la même matière, eut une vaccine des plus belles; que pendant tout le cours de la maladie de son mari elle ne le quitta jamais, lui donnant des secours continuels, et qu'elle coucha dans le même lit que lui, sans qu'elle ait pris la petite-vérole. Il paroît qu'André avoit contracté la contagion varioleuse la veille de sa vaccination, jour où il passa son tems à jouer avec une fille encore infectée du virus variolique qu'elle exhaloit. Il est possible que la vaccine ait pu retarder de quelques jours l'effet de la contagion, qui enfin, malgré le développement presque complet de la vaccine, a pris le dessus, a déployé toute sa violence en produisant une petite-vérole des plus abondantes. Voilà un exemple remarquable d'une petite-vérole qui

Coïncidence de la petite-vérole et de la vaccine.

Coincidence de la petite-vérole et de la vaccine.

ne s'est annoncée par la fièvre que le huitième jour de la vaccination, et qui n'a manifesté d'éruption que le douzième jour, c'est-à-dire, lorsque la vaccine avoit à-peu-près suivi toutes ses périodes.

Il en résulte que, dans une personne qui s'est préalablement exposée à la contagion varioleuse, la vaccine, quoique produisant sur le corps ses effets ordinaires avant que la petite-vérole manifeste les siens, n'est pas un sûr anti-variolique; et cela ne faisoit-il pas présumer que l'inoculation variolique pourroit être contagieuse, si elle étoit précipitamment faite à un sujet dont la vaccine ne fait que de finir son cours?

V^e. *Observation.* Petit François Chabrier, âgé de 15 ans, a été inoculé de la vaccine, au moyen des mêches, le 16 vendémiaire an 11. L'apparition des marques de l'infection ayant tardé à se manifester aux incisions, la crainte qu'inspiroit l'épidémie régnante de petite-vérole, décida de vacciner une seconde fois cet enfant par piqûre, de bras à bras. On vaccina en même tems Elizabeth, sa sœur cadette, de la même façon et avec la même matière. Ce fut le 22 vendémiaire qu'on fit cette opération. Elisabeth eut une vaccine simple et régulière.

François, le lendemain de cette seconde ccination, eut une légère phlogose à chaque cision de la première insertion; et il sur- nt à ces incisions une vraie vésicule vac- ne; cela n'empêcha pas les piqûres de la conde vaccination d'avoir chacune aussi ne pustule vaccine qui, comme celles des cisions, a parcouru toutes ses périodes gulièrement; mais il a paru que ces der- ères avoient moins d'intensité que les pre- ières.

Coïncidence de la petite-vérole et de la vaccine.

Le 25 vendémiaire, neuvième jour de la emière vaccination, et le troisième de la conde, l'enfant a été pris de la fièvre assez rtement, avec mal-aise, nausées, accable- ent, etc.; elle a duré deux jours, et a ssé à mesure qu'il est survenu une érup- on variolique, dont les boutons ont par- uru les périodes accoutumées d'accroisse- ent, de suppuration et d'exsication avec us les caractères distinctifs de la petite- érole.

Cela n'a pas empêché que les vésicules accines, placées sous les incisions et les pi- ûres, n'aient aussi suivi leur cours ordinaire; ais elles ont eu une aréole plus prononcée t des symptômes inflammatoires moins écidés. Pourroit-on attribuer cela à ce que

Coïncidence de la petite-vérole et de la vaccine.

l'éruption variolique a fait diversion à la phlogose des vésicules vaccines?

Il auroit été également curieux et instructif d'employer la matière de l'une et de l'autre espèce de boutons, soit vacciniques, soit varioliques, sur des sujets qui n'auroient pas encore été atteints de la petite-vérole, afin de connoître par le résultat la nature de la matière de chacune de ces deux espèces d'éruptions : souvent nous en avons formé la résolutions, mais la réflexion nous en a empêché. Nous avons cru que ces expériences pouvant, dans bien des cas, aboutir à des épreuves louches, indécises et non concluantes, il seroit à craindre qu'on en abusât pour décrier la vaccine auprès du public. Notre crainte étoit d'autant plus fondée que, lorsque, forcés par les parens, nous nous sommes décidés à vacciner leurs enfans au milieu de l'épidémie de petite-vérole qui ravageoit notre ville, nous avons eu le désagrément (passager à la vérité) d'entendre blâmer la vaccine et les vaccinateurs, sur ce que, comme dans les exemples cités, plusieurs vaccinés ont été, dans ces circonstances, assaillis de la petite-vérole, malgré la vaccination et pendant son cours. En conséquence, nous avons cru ne pouvoir con-

:r prudemment l'inoculation de la vaccine à l'emploi d'une matière dont l'efficacité t très-sûre.

Coincidence de la petite-vérole et de la vaccine.

VIe. Observation. Cette observation, qui ›us a été communiquée, offre une espèce éruption plus régulière que toutes les précedentes. Dans le mois de nivôse an 9, un offier de santé du pays vaccina le fils et la fille : M. D.., tous les deux fort jeunes et sains. fit à l'un et à l'autre deux piqûres à chaıc bras : le petit, âgé d'environ neuf mois, ı t à l'époque ordinaire un bouton bien formé très-beau à chaque pustule; la maladie ivit son cours et sans aucun accident.

La fille, âgée d'environ deux ans, eut, en ême tems que son frère, des aréoles bien arquées et bien circonscrites autour de aque piqûre; mais il ne parut aucune ıstule : on ressentoit seulement à l'endroit qué une dureté qui annonçoit la formie un bouton en dessous des tégumens : nulle ›vre, quelques légères inquiétudes annonrent seulement le tems où l'éruption auıit dû se faire. Un mois après, sans que petite eût été revaccinée, on vit avec surrise la même aréole se renouveller au›ur de chaque piqûre, avec les mêmes symp›mes que la première fois; et cette aréole

Coincidence de la petite-vérole et de la vaccine.

se dissipa, sans éruption, peu-à-peu dans l'espace de six jours.

Cette enfant fut vaccinée un mois après une seconde fois ; on préféra l'insertion des mêches aux piqûres. L'évènement fut le même ; il ne survint aucune pustule aux incisions, mais seulement de la rénittence et des aréoles tres-bien prononcées : et ce qui rend l'observation plus remarquable, c'est qu'après un mois révolu on vit, comme la première fois, la même aréole reparoître et suivre le même cours, sans qu'il y ait eu dans aucun cas éruption ni générale, ni locale.

VACCINE.

Quelques circonstances dues au hasard ont donné l'éveil à divers praticiens sur la question de savoir, si, comme la petite-vérole, la vaccine peut exister sans éruption ? La Société de Médecine seroit curieuse d'avoir des éclaircissemens sur cet intéressant point de pratique. Elle invite ses correspondans à lui communiquer ce que l'expérience auroit pu leur apprendre à cet égard.

S.

NSTITUT NATIONAL, CLASSE DES SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

Rapport sur un mémoire de M. BOULLAY, *ayant pour objet la décomposition des éthers muriatique et acétique*, par messieurs FOURCROY et VAUQUELIN;

Lu à l'Institut le 29 juin 1807.

Décompos. des éthers muriatiq. et acétique.

Dans son mémoire sur l'éther muriatique, Thenard a laissé en question le mode de mposition de ce corps singulier. M. Boully, qui s'étoit aussi occupé de la préparan de l'éther muriatique, ainsi que M. Thérd l'annonce lui-même, a cherché, en ntinuant son travail, à connoître par l'exrience l'état dans lequel les principes de ther muriatique se trouvent réunis.

La grande quantité d'acide muriatique qui développe pendant la combustion de cet her, sans qu'on en puisse découvrir l'exisnce par les moyens les plus puissans qui écèlent ordinairement cet acide, rendoit la lution du problème extrêmement intéresnte: elle devoit conduire ou à la connoisnce des principes constituans de l'acide uriatique, ou au moins à celle d'une cominaison très-remarquable d'alkool et d'acide uriatique.

Décompos. des éthers muriatique et acétique.

L'éther soumis à l'analyse par M. Boullay a été préparé de la manière suivante: Il a saturé, à l'aide d'un appareil convenable, 1000 grammes d'alkool à 38 degrés, de gaz acide muriatique; il en a fallu 680. La combinaison s'est fortement échauffée sans se colorer; elle avoit une consistance huileuse, une pesanteur de 1,134, et répandoit des vapeurs dans l'air.

Il a retiré l'éther de ce mélange en le distillant à une chaleur douce, et en condensant les vapeurs qui s'en élevoient au moyen d'un froid artificiel de 8 à 10 degrés.

Il a agité le produit obtenu par cette opération, avec une dissolution de potasse; et par le repos il s'en est séparé une liqueur qui nageoit à la manière des huiles, et qui avoit tous les caractères de l'éther muriatique.

Pour séparer les élémens de cet éther, M. Boullay a essayé différentes substances, parmi lesquelles les alkalis et les acides lui ont paru mériter la préférence.

Lorsqu'à froid il n'y avoit point d'action entre les matières, il élevoit la température à volonté au moyen de l'appareil décrit dans son mémoire sur l'éther phosphorique.

Première Expérience. En agitant souvent de l'éther muriatique avec une forte dissolution de potasse, il remarqua au bout de

Décompos. des éthers muriatique et acétique.

gt-quatre heures que la couche d'éther
oit beaucoup diminué de volume, et que
dissolution de potasse contenoit alors une
antité notable d'acide muriatique.

Dans l'espérance de rendre plus prompte
plus complette la décomposition de l'éther
riatique, M. Boullay en a fait passer au
vers d'une dissolution très-concentrée et
uillante. La plus grande partie de l'éther
été décomposée par ce moyen. Cependant
s'est produit un gaz qui contenoit encore
l'éther non décomposé, ce que montroit
couleur verte de sa flamme qui étoit en
même tems mêlée de jaune.

Il a obtenu aussi un produit liquide ayant
e odeur de lessive, mais qui par une se-
nde distillation a donné un alkool ressem-
ant à du rhum.

Il a ensuite divisé en deux portions la
ssive alkaline où avoit passé l'éther muria-
que. Dans l'une il mit de l'acide sulfurique
ncentré, qui tout-à-coup en dégagea beau-
oup d'acide muriatique. Dans l'autre por-
on saturée d'acide nitrique, il mêla de la
ssolution de nitrate d'argent, et il obtint
ondamment du muriate d'argent.

Deuxième Expérience. Quoique les résul-
ts de cette expérience parussent suffisans à
. Boullay pour prouver l'existence de l'a-

Décompos. des éthers muriatique et acétique.

cide muriatique dans l'éther de ce nom, cependant il a cherché à la fortifier par plusieurs autres, et la suivante nous semble très-propre à remplir ce but.

Elle consiste à agiter souvent, pendant dix à douze jours, un mélange de 10 grammes d'éther et de 25 grammes d'ammoniaque liquide. L'éther se trouve peu-à-peu absorbé, et l'on peut démontrer ensuite dans l'ammoniaque la présence de l'acide muriatique par la dissolution d'argent et l'acide nitrique.

Cette combinaison d'éther et d'ammoniaque saturée avec l'acide sulfurique foible, et soumise à la distillation, a fourni de l'alkool d'une odeur désagréable.

L'expérience que nous venons de rapporter où, sans le concours de chaleur étrangère, la totalité de l'éther a été absorbée par l'ammoniaque, et dans laquelle on retrouve l'acide muriatique et l'alkool en quelque sorte séparés, paroît prouver que l'éther muriatique est une simple combinaison d'alkool et d'acide.

Après avoir examiné l'effet des alkalis sur son éther, M. Boullay a voulu connoître aussi celui des acides.

Au moyen de son appareil il a fait passer dans l'acide sulfurique chaud, de l'é-

muriatique : le mélange s'est aussi- Décompos. des éthers muriatique et acétique.
oloré en noir, le ballon s'est rempli d'a-
lantes vapeurs d'acide muriatique; il a
é un gaz qui brûloit comme le gaz olé-
des chimistes hollandais, et qui, comme
ernier, déposoit beaucoup de charbon en
ant. M. Boullay dit s'être assuré que tous
produits se forment avant qu'il ne pa-
sé d'acide sulfureux.

'acide nitrique à 36 degrés n'a point d'ac-
à froid sur l'éther muriatique; mais à
le de la chaleur l'acide muriatique est
agé; l'acide nitrique agit sur l'alkool et
ransforme en éther nitrique.

oupçonnant entre l'acide muriatique et
de acétique une analogie dans leur ma-
e d'agir sur l'alkool, M. Boullay a sou-
l'éther acétique aux mêmes épreuves,
l en a séparé de l'acide et de l'alkool.
a explique parfaitement pourquoi l'éther
ique est plus lourd que l'alkool, pour-
i l'on en obtient plus que l'on n'a em-
yé d'alkool; pourquoi enfin une portion
ide acétique disparoît dans cette opération.

D'après les faits que nous venons de rap-
ter, et dont l'un de nous a vu les princi-
x, il ne paroît pas douteux que M. Boullay
t décomposé les éthers muriatique et acé-
ie, et que ces substances ne soient formées

Décompos. des éthers muriatique et acétique.

des acides dont ils portent le nom, et d'alkool.

Ce résultat est d'autant plus curieux, que les propriétés des principes de ces éthers sont entièrement masquées. Ils ne sont plus solubles dans l'eau, l'acidité a complètement disparu. Les alkalis, les dissolutions métalliques les plus propres à faire paroître l'acide muriatique sont dans ce cas insuffisans. Il faut employer des moyens extraordinaires.

M. Boullay soupçonne que l'éther nitrique n'est non plus qu'une combinaison d'alkool et de gaz nitreux; mais ceci demande à être confirmé par l'expérience.

Le travail dont nous venons de rendre un compte succinct, rend la théorie de l'éthérification infiniment plus simple et plus claire. L'on voit maintenant pourquoi l'éther sulfurique et le phosphorique se ressemblent entr'eux et diffèrent des autres; l'on saura aussi que les éthers muriatique et acétique ne se ressemblent que par l'alkool qui leur est commun.

Nous pensons donc que M. Boullay a fait faire un pas important à la Chimie, et qu'en même tems il a rendu service à la médecine, qui saura désormais ce qu'elle emploiera dans les éthers; et nous sommes d'avis que son mémoire soit imprimé dans les volumes des savans étrangers.

Histoire de la constitution médicale du second trimestre de l'an 1807, *observée à Paris ; par* F. J. DOUBLE.

Omnis danda opera est ut morborum vulgarium genius, et quæ illorum ad se invicem ratio, quique, ad diversa quibus oriuntur, vigent, emoriuntur, tempora, respectus sit; quis unius in alterum transitus, complicatio, etc., exactè pernoscatur. Stoll. rat. med. t. 1. p. 280.

Constitut. médicale du 2e. trim. de 1807.

Quelle que soit la bénignité de la constitution des maladies régnantes pendant telle t telle autre saison, il ne faut pas moins t tenir compte et en noter toujours l'hisire avec le plus grand soin. En multipliant s sortes d'observations, on arrivera à préir le genre, et même jusques à un certain int le nombre des maladies que l'on doit obablement attendre dans tel ou tel autre ms; à connoître l'époque à laquelle la nstitution des maladies régnantes est bégne ou maligne: (ainsi l'expérience apend que dans la capitale la saison de l'été t celle où les maladies sont le plus béniles et le moins nombreuses, sans doute rce que dans ce pays, et à cette époque

Constitut. médicale du 2e trim. de 1807.

assez chaud; le ciel s'est montré serein; le vent a soufflé du nord-est. Vers le 10, le ciel s'est chargé de nuages; le tems a entièrement changé; il a plu souvent; le vent soufflé du sud-ouest. On voyoit dans ces jours quelques éclairs et même par instans des rayons de soleil un peu chauds; mais le ciel s'obscurcissoit, et bientôt il ne tardoit pas à pleuvoir en plus ou moins grande abondance. Cet état de l'air a duré ainsi jusques au 17 et 18, époque à laquelle l'air est devenu très-frais : le vent a été nord-est ou nord-ouest : les nuages, qui se résolvoient en pluie les jours précédens, ont donné, pendant deux jours, de la neige fondue : on voyoit aussi quelquefois le matin de la gêlée blanche; et dans le jour il faisoit encore froid.

Mais le 23, le soleil s'est montré et a resté tout le jour sur l'horison; il en a été de même les jours suivans jusques à la fin du mois. Il n'en a pas fallu davantage pour échauffer considérablement l'atmosphère et pour lui donner en quelque sorte l'apparence de la constitution æstivale.

On voit combien la saison a été variable durant ce mois; il seroit fort difficile de lui assigner un caractère dominant.

Il en a été de même de l'ensemble des maladies

Constitut. médic. du 2e. trimes. de l'an 80.

aladies régnantes ; elles se sont montrées trêmement variables. Des affections ca- rrhales de toutes les sortes, et n'affectant ucune forme, aucune physionomie fixe; s éruptions de tous les genres, et parti- ulièrement des scarlatines avec fièvre ; beau- up de fièvres intermittentes de tous les pes, dont quelques-unes offroient les ca- ctères des fièvres pernicieuses ; telles ont é les diverses maladies qui se sont offertes la pratique.

Quant aux moyens curatifs, la saison n'a ercé sur eux aucune influence notable ; et s maladies ont généralement cédé aux divers- s méthodes thérapeutiques dont l'expérience constaté l'efficacité ; on a seulement re- arqué que les fièvres intermittentes étoient ouvent opiniâtres ; et que, lorsqu'elles cé- oient, soit spontanément, soit par le se- ours de l'art, dès le septième accès, assez ouvent cette guérison étoit suivie de rechûtes.

Mai. Nous avons vu les chaleurs no- es pour la fin du mois d'avril, se con- nuer encore durant le mois de mai : toute- is elles ont été interrompues, sur-tout dans s premiers dix jours, par plusieurs pra- s qui, à raison de la pluie dont ils étoient ivis, refroidissoient ou plutôt rafraîchissoient

Constitut. médic. du 2e. trimes. de l'an 1807.

plus ou moins l'atmosphère : le vent soufflait toujours du nord-est ou du nord-ouest.

Quelques jours après il a encore plu, malgré qu'il n'y eût plus d'orages ; et ce n'est que vers le quinze que l'air est devenu sec et chaud : la constitution atmosphérique s'est ainsi soutenue dans cet état jusques au 25, le vent étoit nord-est.

A cette époque le vent a subitement soufflé du sud-ouest ; le ciel s'est chargé de nuages, le tems a été lourd ; et il a plu, par averses plus ou moins fortes, tous les jours, jusques à la fin du mois.

Ainsi, la constitution de la saison durant ce mois a été alternativement sèche et chaude, ou humide et chaude.

Malgré ces changemens dans l'ensemble de la constitution de l'air, les maladies n'ont guères changé de nature comparativement à ce que nous avons observé pour le mois dernier. Seulement les fièvres intermittentes ont été en augmentant, quant au nombre, sans rien diminuer de leur intensité : du reste, les maladies catarrhales considérées dans leur ensemble ont continué à se montrer de la même manière que dans le mois précédent ; il faut en dire autant des affections rhumatismales.

Juin. Dans le commencement de ce mois tat de la constitution de l'air a offert des rs ou même des instans de beau et de ie qui se succédoient irrégulièrement; le nt souffloit aussi alternativement du sud- t et du sud-ouest.

Dès le 10, l'air a été très chaud et le ciel nstamment serein; le vent a presque tou- rs soufflé du nord-est, si l'on en excepte utefois quelques variations qu'il seroit trop ng d'indiquer, et qui suivoient ou qui pré- doient les instans de couvert que nous ons notés à cette époque, lesquels étoient s-probablement la suite de divers orages, i ont eu lieu au loin de la capitale: ces angemens venoient par fois raffraîchir l'air.

Au total, la constitution de la saison a chaude et sèche.

Il y a eu peu de maladies durant ce mois; celles que l'on a eu occasion d'observer, étoient guères que la continuation de ce e nous avions vu à cet égard dans le urant des mois précédens.

Tous les fruits de la saison aussi bien que s légumes ont donné avec beaucoup d'a- ndance cette année, et ils ont été de la eilleure qualité; cela est sur-tout vrai des uits rouges. Cette circonstance devient fort

Constitut. médic. du 3e. trimest. de l'an 1807.

importante à noter. Dans cette saison, les fruits et les légumes qui sont la presque totalité de la vie animale, ont, par leurs qualités, la plus grande influence sur la nature et d'intensité des maladies régnantes.

Nous remarquerons à cette occasion que nous avons vu des diarrhées, mais en petit nombre, plus souvent salutaires que nuisibles. Elles étoient dans tous les cas si bénignes, que nous les avons considérées plutôt comme un bénéfice de nature que comme une maladie: elles avoient lieu presque toujours chez des individus qui mangeoient beaucoup de fruits rouges, de cerises sur-tout, et nous n'avons rien ou presque rien fait pour arrêter ces évacuations; à moins que par leur continuité ou par leur abondance il n'en soit résulté un affoiblissement trop considérable. Alors nous les opposions avec succès des boissons légèrement adoucissantes, l'eau de riz gommée, par exemple, et édulcorée avec le sirop de gomme arabique. Ces moyens ont presque toujours suffi pour empêcher la dégénération de ces diarrhées en dysenteries, dégénération qu'il faut presque toujours craindre, lorsque la diarrhée dure trop long-tems.

Les fruits doivent être considérés, dans cette

ison, comme un des grands moyens de Constitut. médic. du 2e. trimes. de l'an 1807.
érison à opposer aux maladies chroniques, ur-tout à celles qui sont caractérisées par he irritation nerveuse plus ou moins forte: ur qualité raffraîchissante et nutritive à fois les rend d'un usage très-salutaire dans s sortes de cas. Vanswieten rapporte plueurs guérisons de maniaques, opérées par unique usage des cerises prises à la quanté de vingt livres par jour. Schulz a vu usage des fraises guérir plusieurs personnes taquées d'éthisie. Hoffmann cite la guérian d'un phthisique, par des fruits pris grande quantité. Prosper Alpin raporte qu'ayant été lui-même attaqué, en gypte, de la fièvre pestilentielle avec forte iarrhée, il n'avoit dû son rétablissement u'aux baies de l'épine-vinette.

L'usage des fruits m'a paru sur-tout saluaire aux individus atteints d'obstructions, l'engorgemens, etc., dans quelque partie que e soit. Je les ai fait prendre avec avantage ceux de mes malades qui, ayant déjà usé les sucs d'herbes, ne se trouvoient que médiocrement soulagés. Et comme l'estomac eut rarement supporter une assez forte dose le ces fruits, j'en ai prescrit le suc exprimé

Constitut. médic. du 2e. trimes. de l'an 1807

avec beaucoup de succès (1), notamment sur une malade attaquée d'engorgement d'obstruction ou de squirrhe au pylore, et à un phthisique au troisième degré. Je n'en ai pas obtenu les mêmes effets sur une affection goutteuse de presque toutes les parties du corps, et qui résiste aux moyens les mieux indiqués: je m'étois décidé à conseiller les fruits, les fraises sur-tout, prises tant en suc exprimé qu'en nature, d'après l'observation de Linnée, qui dit s'être préservé lui-même des retours de la goutte en mangeant tous les ans de grandes quantités de fraises.

En considérant la nature des maladies auxquelles l'usage des fruits est convenable, et particulièrement les conditions et les circonstances diverses de ces mêmes maladies où il convient sur-tout d'en manger; en comparant ensuite ces premières données avec les époques de l'année où les fruits sont le plus communs, et avec les climats où ils croissent en plus grande abondance, on trouvera un

(1) Je fais exprimer les sucs des fruits, de la même manière et par les mêmes procédés que les sucs des plantes: je conseille seulement d'édulcorer avec suffisante quantité de sucre ceux qui sont par trop acides, la groseille, par exemple.

semble de relations et de rapports dont le médecin pourra tirer avantage. *Creator*, a-t Vanswieten, en parlant des fruits, *eos ssit abundare eo tempore, dùm molesto Zore æstuant, sub æstivo sole, homines; et sponitur sanguis ad atrabiliariam nec non flammatoriam cacochymiam: durant in etumnum usque, ut illorum usu solvi ssit, et, blandâ vi alvum laxante, ex- lli, melancholica saburra æstatis tem- re collecta.*

Constitut. médic. du 2e. trimes. de l'an 13.

Il faut ranger les fruits parmi les alimens ui se laissent le plus promptement dissoudre r les agens de la digestion: *alimenta tenuium rtium* comme le disoient les anciens; ils nt d'une assimilation facile *facile apponun- r*; mais aussi ils restaurent peu, *facile con- emuntur.*

C'est sur des qualités nutritives que repo- nt en général les propriétés médicamenteu- s des fruits: ajoutons que, par suite de leur rompte solution dans le suc gastrique, et ar l'impression de débilité qu'ils portent sur estomac, on doit savoir en redouter l'usage ans telle ou telle autre circonstance.

OBSERVATIONS MÉTEOROLOGIQUES

De Juillet 1807,

Jours	Thermomètre. Maxim.	Minim.	A mid.	Baromètre. Maximum.	Minimum.	Midi.
1	+17,4 mi.	+ 9,8 ma.	+ 17,4	27,11,40 s.	27,11,01ma.	27,11,40
2	+17,4 mi.	+11,2 ma.	+ 17,4	28,1,15 s.	28,0,85 ma.	28,0,80
3	+15,7 s.	+ 9,8 ma.	+ 13,5	28,1,45 ma.	28,0,89 s.	28,1,35
4	+16,2 mi.	+11,1 ma.	+ 18,2	28,1,40 ma	28,1,25 s.	28,1,30
5	+20,6 mi.	+13,8 s.	+ 20,6	28,1,44 ma.	27,11,30s.	28,0,70
6	+19,5 mi.	+13,6 ma.	+ 19,5	28,0,50 s.	27,11,00ma.	27,11,00
7	+19,0 s.	+10,8 ma.	+ 19,0	28,2,72 s.	28,1,64 ma.	28,1,60
8	+20,3 s.	+ 9,5 ma.	+ 20,0	28,3,10 min	28,2,80 ma.	28,3,10
9	+21,0 s.	+11,0 ma.	+ 20,8	28,3,40 ma.	28,2,58 ma.	28,3,10
10	+21,8 s.	+11,7 ma.	+ 21,2	28,2,25 min	28,0,50 s.	28,1,55
11	+27,3 s.	+18,7 s.	+ 25,6	27,11,25ma.	27,9,75 s.	27,10,30
12	+24,7 s.	+17,3 ma.	+ 24,2	28,0,55 s.	27,11,75 s.	28,0,70
13	+24,0 mi.	+14,5 min	+ 23,6	28,2,10 mi.	28,0,25 ma.	28,1,10
14	+22,8 s.	+17,3 s.	+ 21,5	28,2,40 ma.	27,11,50ma	28,2,00
15	+21,8 s.	+13,8 s.	+ 21,5	28,1,85 ma.	28,0,36 s.	28,0,75
16	+20,0 s.	+11,5 ma.	+ 18,1	28,1,70 s.	27,0,44 ma.	28,1,40
17	+20,9 s.	+11,4 ma.	+ 20,5	28,1,80 mi.	28,1,60 ma.	28,1,80
18	+20,0 mi.	+11,6 ma.	+ 20,0	28,2,50 s.	28,1,56 mi.	28,1,56
19	+20,1 s.	+ 9,4 ma.	+ 19,3	28,2,30 mi.	28,1,40 min	28,2,30
20	+23,6 s.	+15,5 s.	+ 21,5	28,0,95 ma.	27,11,90 s.	28,0,75
21	+25,7 s.	+14,1 ma.	+ 24,0	27,11,88ma.	27,11,10min	27,11,80
22	+25,7 s.	+13,8 ma.	+ 25,6	27,11,00ma.	27,10,50mi.	27,9,25
23	+23,4 s.	+17,2 ma.	+ 22,8	27,10,75s.	27,10,45ma.	27,10,62
24	+22,6 mi.	+13,1 ma.	+ 22,6	28,0,30 min	27,10,53ma	27,10,90
25	+21,2 mi.	+12,1 ma.	+ 21,2	28,0,75 ma.	27,11,35min	28,0,30
26	+25,2 mi.	+11,3 ma.	+ 25,2	28,11,55 s.	27,10,50mi.	27,10,50
27	+22,7 mi.	+14,9 min	+ 22,7	28,0,90 min	28,8,72 ma.	28,0,90
28	+22,0 s.	+12,8 ma.	+ 21,8	28,0,95 ma.	28,0,25 min	28,0,90
29	+25,2 mi.	+11,3 ma.	+ 25,2	27,11,60ma.	27,11,30mi.	27,10,20
30	+22,5 s.	+13,8 ma.	+ 21,0	27,10,65mi.	27,10,07 s.	27,10,05
31	+25,7 s.	+12,2 min	+ 22,8	27,11,25min	27,8,00 s.	27,8,87

RÉCAPITULATION.

Plus grande élévation du mercure.	28,3,40	le 9
Moindre élévation du mercure.	27,8,00	le 31
Élévation moyenne.	27,11,70	
Plus grand degré de chaleur.	+27,3	le 11
Moindre degré de chaleur.	+ 9,5	le 8
Chaleur moyenne.	+17,6	

TES A L'OBSERV. IMP. Par M. Bouvard astronome, membre de l'Institut national.

	Hyg. à mid	Vents.	VARIATIONS DE L'ATMOSPHERE.
	65,0	N. E.	Ciel couv., nuag. et trouble, très-nuageux.
	67,0	N. N. O.	Ciel couv., par int., très-nuageux.
	70,0	O.	Ciel couv., id. à demi-couvert.
	70,0	O.	Entièrement couv., id., nuageux.
	65,0	E. N. E.	Beau ciel, petits nuag. vapeur., ciel nuag.
	74,0	N. E.	Couv., à demi-couv., couv.
	70,0	N. E.	Couv., nuageux, assez beau ciel.
3	70,0	E. N. E.	Ciel barré, bandes nuag. ciel nébul, nuag.
9	63,0	N. E.	Beau ciel, idem.
5	56,0	N. N. E.	Ciel assez beau, sup. ciel, légèrem. voilé néb.
1	60,0	S. E.	Beau ciel, quelq. nuag. clairs et él. o. tr. et nu.
2	61,0	O.	Assez beau ciel, id., très-nuag.
3	65,0	O. S. O.	Ciel en tr.-gr. p. couv. c. nuag. ton au l. pl. nu.
4	64,0	S. S. O.	Quelq. nuag. beau ciel, ciel couv.
5	72,0	O. N. O.	Assez beau ciel, couv. en par., très-nuag.
6	72,0	N. O.	Ciel nuageux, id assez beau ciel.
7	70,0	N.	Très-beau ciel, beau ciel, nuageux.
8	71,0	N. N. O.	Ciel nuag. et tr., quelq. nuag ol et él., ciel c.
9	66,0	N. N. O.	Ciel barré. ciel sup., beau ciel.
10	63,0	N. O.	Fort beau ciel, nuag., ciel assez beau.
11	60,0	S. E.	Beau ciel, nuag., beau ciel par int.
12	55,0	E.	Ciel sup., très-beau ciel, ciel couv.
13	62,0	S. S. O.	Ciel couv., à demi couv. as. nuag., c. tr.-cou.
14	69,0	S. S. O.	Ciel nuag. pet. pl., quelq. éclairs, ciel rouv.
15	68,0	O. S. O.	Ciel à demi couv., quelq. nuag., beau ciel.
16	65,0	S. S. O.	Ciel pommelé, beauc. de pet. nuag., g. t. c. co.
17	68,0	S. O.	Ciel tr.-couv., par int., quelq. nuag.
18	64,0	N.	Ciel nuag., nuag. très-légers, ciel nuag.
19	61,0	O.	Assez beau ciel, quelques écl., p. pl. par int.
30	73,0	S. O.	Ciel chargé de p. nuag., ent. couv., nuag.
31	78,0	S.	C. nuag. pl. et ton., couv., v. o. des pl. viol. to.

Nomb. de jours beaux.		Le vent a s. du N.	6 fois.
de couvert	6	N. E.	7
de pluie.	4	E.	3
de vent.	31	S.-E.	2
de gelée.	0	S.	5
de tonnerre.	4	S.-O.	8
de brouillard.	0	O.	7
de neige.	0	N.-O.	5

Eau de pluie tombée dans le c. du mois 4 lig. 9 dixièmes.

Sur l'allaitement, par M. DESGRANGES

Allaitement.

L'ALLAITEMENT des enfans est souvent empêché par les gerçures ou crevasses qui surviennent aux mamelons des seins ; et si, par le moyen des secours de l'art habilement dirigés, on a réussi souvent à en triompher et à le faire continuer (l'allaitement), il faut convenir aussi que plus d'une fois on a été obligé de l'interrompre, d'y renoncer même, et de s'occuper promptement des moyens de tarir la source du lait. On a vu des fissures légères se convertir en ulcérations profondes, le mamelon se décharner par sa base et tomber ; ce qui prive le nourrisson d'une mamelle.... Quelquefois, sans un aussi grand désordre local, la sensibilité seule de ces parties naturellement très-exquises, développée par les gerçures et exaspérée par la douleur à chaque allaitement, amène des spasmes nerveux et des agitations convulsives qui forcent de renoncer à nourrir, etc.

L'art s'est enrichi d'un moyen qui, mettant le mamelon à l'abri du tiraillement, du serrement et de la torsion qu'opèrent sur lui les deux mâchoires du nourrisson, prévient toutes gerçures, et facilite leur prompte guérison quand elles ont lieu. De cette manière, l'allaitement est rendu plus sûr et plus exempt de souffrances, parce que le lait arrive à l'enfant par l'intermède d'un mamelon factice ou d'emprunt, et qu'il peut l'extraire et l'attirer lui-même sans porter sa bouche et presser de ses mâchoires le mamelon de sa nourrice. Ce moyen mécanique est un

strument qu'on pourroit appeler *galacto-phore externe*, ou *le suçoir des nouveaux-nés*, de l'invention de deux savans, l'un Français et l'autre Anglais. Il est composé de deux pièces. La première, qui est la principale, a été imaginée il y a plus de 30 ans par *Levret*, célèbre accoucheur français, qui l'a nommée *étui à mamelon*. Cet étui ressemble assez bien à un petit chapeau détroussé, ayant 22 à 24 lignes de diamètre, et demi-ligne ou à-peu-près d'épaisseur : celui qui représente la forme est semblable à un dé à coudre percé à son extrémité de cinq trous, avec 8 à 9 lignes de profondeur sur autant de largeur, c'est-à-dire avec une capacité et une étendue capables de recevoir avec aisance le mamelon pour lequel il est destiné. On peut faire cet instrument d'argent, d'étain, d'ivoire, de gomme élastique et de tige de buis. *Levret* préféroit cette dernière matière, n'employant l'étui à mamelon que vers les derniers tems de la grossesse et dans le début de l'allaitement, seulement pour favoriser l'alongement du mamelon, et prévenir son aplattissement et son refoulement ou sa rentrée, en le garantissant de la pression des vêtemens. La concavité légère de sa face interne est pour mieux accommoder l'instrument à la convexité de la mamelle, ce qui ne contribue pas peu à faire saillir le mamelon en dehors. Les trous qui sont à l'extrémité du dé, laissent échapper ou sortir le lait qui doit être sucé par l'enfant.

Allaitement.

La seconde partie du *galacto-phore*, qu'on croit être une invention moderne, est attribuée à un accoucheur anglais. Elle consiste en un mamelon de vache dont on déchausse la tétine, ou qu'on enlève de des-

Allaitement.

sus son pis (1), et que l'on prépare avec acreté propreté ; ce qui procure un fourreau semblable à un doigt de gant, avec lequel on coiffe la forme d'un petit chapeau, le fixant à sa base, où se trouvent plusieurs trous, par quelques points d'aiguille. Cette partie molle, percée à son sommet d'une ouverture qu'il faut aggrandir, doit dépasser l'instrument de cinq à six lignes : c'est elle que l'enfant saisit quand le *galacto-phore* est en place, c'est-à-dire appliqué sur le sein recevant le mamelon et couvrant l'aréole ; et c'est à sa faveur qu'il suce le lait de sa nourrice sans la faire souffrir, suivant le mécanisme clairement exprimé dans le Bulletin de Lyon, n°. 62 de cette année.

Une précaution essentielle au succès de l'entreprise, c'est d'avoir au moins deux mamelons de vache ainsi préparés, dont l'un trempe dans l'esprit-de-vin pendant qu'on se sert de l'autre. On doit faire baigner celui que l'on veut employer, d'abord pendant cinq à six heures dans de l'eau froide pour enlever le goût et l'odeur de l'esprit-de-vin ; puis pendant quelques minutes dans de l'eau tiède sucrée, afin que le nourrisson soit attiré à le prendre de suite par sa douceur et par sa chaleur analogue à celle de la mère-nourrice. Il est bon de changer de mamelon tous les cinq à six jours, et de mettre de nouveau tremper dans l'esprit-de-vin celui qui vient de servir, et ainsi alternativement.

(1) *Tetine* et *pis* expriment, pour la vache, ce que désigne le mot *mamelle* pour la femme. Le bout saillant par où sort le lait se nomme toujours *mamelon*.

bord du chapeau ou son contour externe ne doit
du tout rentrer en dedans, sur-tout lorsqu'il
abriqué en argent, de peur de blesser par son
hant et de mutiler le sein. J'ai reconnu ce dé-
à quelques *galacto-phores* d'argent que j'ai eu
sion de voir : ceux en métal, beaucoup moins
, n'offroient pas cet inconvénient.

Allaitement.

emploi de cet instrument présente deux avan-
précieux, qui doivent lui mériter l'attention des
de l'art et le faire rechercher par les nourrices.
premier, d'aider à la formation du *bout* des
elles, à son alongement et au débouchement des
ux lactifères; le second, de les garantir des gerçures
lant cette opération, et de favoriser leur guérison,
jà elles se sont établies avant qu'on y ait eu re-
s. Au bout de quelque tems la nourrice pourra
asser de ce secours.

e ne parle point des attentions particulières et
soins de propreté nécessaires au bon effet du
cto-phore, ni des cérats et autres topiques dont
est obligé d'user quelquefois; ces moyens sont
z connus des gens de l'art.

Traité analytique de la folie; par M. Amard, *docteur en médecine, chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité de la ville de Lyon.*

Extrait fait par M. Larrey, docteur-medecin à Paris.

Sur la folie

Cet ouvrage renferme une description exacte des affections maniaques; il comprend leur nature, leurs causes, leurs différences, les moyens de les traiter et de les guérir: on y retrouve quelques observations de l'auteur, qui décèlent son talent.

A l'article de l'idiotisme, M. Amard cite un homme de quarante ans qui, dès sa jeunesse, fut placé à la campagne en qualité de berger, et qui plusieurs fois abandonna, dans les champs, les animaux confiés à sa garde, sans même se rappeler de les y avoir conduits. Cet idiot, rapporte l'auteur, « s'occupe journellement à tenir une paille entre ses doigts, qu'il l'examine d'une façon mystique. Il tient beaucoup » à ses habitudes, qui consistent à aller, venir, » manger, dormir, chanter et siffler tour-à-tour. » M. Amard observe que la raison de cet idiot semble » bloit prendre plus d'empire, et que son intelligence » se développoit à proportion que la douleur que » lui causoit un panaris, acquéroit plus d'intensité. »

En réunissant une autre observation de M. le professeur Pinel sur cet état, l'auteur donne pour caractères de l'idiotisme, l'oblitération plus ou moins prononcée de l'entendement, celle des facultés affectives du cœur et des fonctions animales; d'où résultent l'imbécillité, l'indifférence, l'oubli de soi-même.

Sur la démence. L'auteur rapporte une observation

cueillie par lui, d'une jeune personne de quatorze ans, une intelligence précoce, qui, « après une éruption considérable de petite-vérole, fut attaquée de la teigne. Cette dernière maladie disparut, la malade tomba dans la langueur avec perte de l'appétit, fièvre lente, et vomissement de pelotons de vers. Pendant cette affection, la malade babilloit continuellement sans jamais déraisonner, et l'on remarquoit du relâche quand la teigne paroissoit au-dehors. Le moral s'est insensiblement affecté; la jeune personne jouit d'ailleurs d'une bonne santé; mais elle s'emporte quand on la contrarie, jusqu'à tomber en convulsion. Alors il y a suffocation apparente, sanglot, hoquet douloureux; ces crises durent trois ou quatre heures: d'autres fois elle reste dans la stupeur pendant dix ou douze jours; ensuite elle se lève, change de place, babille et varie sans cesse ses occupations, ses affections et sa conversation. » Sur la folie.

L'observation suivante de M. le professeur Pinel, sur la démence d'un ancien noble, est rapportée par M. Amard. Rien n'égaloit la mobilité et « les aberrations de l'effervescence puérile de cet homme nourri dans les préjugés de l'ancienne noblesse. Il s'agitoit sans cesse dans sa maison, crioit, s'emportoit pour des choses légères, tourmentoit ses domestiques par ses ordres minutieux, et ses proches par des inconséquences et des écarts brusques, dont il ne conservoit, un moment après, aucun souvenir ni aucune trace. Il parloit tour-à-tour de la cour, de sa perruque et de ses chevaux, sans attendre de réponse et sans donner le tems de suivre

Sur la folie.

» ses idées, tant elles étoient incohérentes et
» rates. »

Après ces observations, M. Amard caract
démence comme étant le produit d'une actio
tinuelle du cerveau, avec perte de l'attention,
gement et de la mémoire; d'où résultent de
multipliées, mais isolées, disparates, irréfl
et un oubli plus ou moins complet de tout é
térieur.

Sur la manie sans délire. — Une observa
l'auteur fait mention d'une Demoiselle de
d'un tempérament bilieux, « très-irritable,
» à des frayeurs, fatiguée par de mauvaise
» tions, des douleurs de tête et de l'hypocon
» gonflement de la rate, hilarité insolite avai
» que des règles, bien-être extraordinaire;
» air sombre, rêveur, agitation dans tout l
» chaleur remontant du ventre à la tête. Alor
» gination pervertie, penchant à des actes de
» envie prononcée de se détruire. Pour éviter
» chant, elle prend par anticipation toutes l
» cautions que la crainte d'un pareil crime
» suggérer. »

Une observation de M. le professeur Pinel,
lie sur un insensé de Bicêtre, constate le mên
glement dans un état encore plus confirm
» malade, jouissant à d'autres égards du libre
» de sa raison, même pendant ses accès dans
» il se sent porté à sacrifier, avec une sorte
» reur, la première personne qui s'offre à s

La manie sans délire, périodique ou conti
regardée par l'auteur, comme produite par

ersion des viscères du bas-ventre, « des ganglions et des plexus abdominaux, d'où résulte une altération marquée dans les facultés affectives, sans aucun dérangement dans ses fonctions intellectuelles. Cette altération porte les malades à des actes de fureur sanguinaires. »

Sur la folie.

On ne sera pas éloigné de croire à cette perversion d'actions des viscères du bas-ventre comme cause de cette espèce de manie, indiquée par l'auteur, lorsqu'on se rappellera la variété des phénomènes et des accidens extraordinaires que les femmes éprouvent, quand elles sont attaquées d'hystérie et de nymphomanie.

L'auteur de ce traité analytique termine le tableau des affections maniaques par une description générale de la manie avec délire. « Dans cet horrible état, le malade vocifère comme un furieux; il se livre à des actes d'extravagance; il déraisonne et s'abuse sur des choses incontestables à tous les yeux. Quel que soit le sujet de ses idées chimériques, ces erreurs durent autant que l'accès, et se terminent avec lui par un état de stupeur remarquable au moral et au physique. Ces accès durent quatre ou cinq mois; ils diminuent par leur succession, et la maladie se termine: ou bien ils s'accroissent et le malade succombe. »

Le docteur Amard, après avoir énoncé sommairement les diverses formes dont se revêtent les affections maniaques, a décrit, pour rendre leur tableau plus complet, les phénomènes qu'elles produisent sur les divers systêmes organiques du corps.

Les causes diverses de la folie; le jugement qu'on

Sur la folie.

doit porter sur chaque espèce ; ce que l'inspection du crâne et de la face peut fournir de données ; les constitutions les plus exposées à la démence sont autant de sujets discutés avec sagacité.

Les organes des sens produisent, dit l'auteur, les premières idées « que j'appelle idées de la sensation ; » indépendantes de l'entendement, et que je distingue » des idées de réflexion, qui sont le résultat de la » réaction du cerveau sur une sensation ». Ainsi, le docteur Amard pense que, « dans la démence, les » idées résultent immédiatement de l'impression de la » sensation, et qu'elles sont dénuées de toute réac- » tion de la part du cerveau ; en un mot, qu'elles » sont les idées de la sensation, et non celles de la » réflexion ; ce qui fait, dit-il, aisément concevoir » la cause de leur incohérence et de leur multi- » plicité. »

M. Amard, ayant abordé l'idéologie, assigne aux plexus et aux nerfs abdominaux un ordre de sensation, qu'il nomme « sensations animales, et dans » lesquelles le grand symphatique a une action très- » marquée. Ces sensations sont indépendantes de » l'entendement ; car, dit encore l'auteur, comme le » jeu des sens fait naître la pensée, le jeu des viscères fait naître les affections ; aussi rapproche-t-il » la manie sans délire, de la mélancolie, et de l'hy- » pocondrie ; et il pense qu'elle doit être séparée des » autres manies. En effet, dans cette espèce de ma- » nie, les fonctions du cerveau ne sont ni exaltées » ni affoiblies ; le malade jouit de son intelligence ; » il éprouve seulement une impulsion aveugle et ir-

coercible à des actes de fureur sanguinaire; il juge et déplore sa triste situation; etc. »

Dans cet ouvrage, l'art de diriger le traitement de folie est développé avec méthode; et chaque moyen de curation est apprécié à une juste valeur. « J'avois ordonné, dit l'auteur, « de mettre un gilet de force à un jeune maniaque qui se levoit pendant la nuit et alloit jeter les autres malades hors de leur lit. Les gens de service s'y étant pris avec aigreur, il devint furieux et résista avec opiniâtreté à tous leurs efforts. J'abordai l'insensé d'un air très-calme, et voyant son lit incliné, j'appelai les desservans, et leur dis : Ne voyez-vous pas que ce lit penche, et que ce brave malade court le risque de se laisser tomber et de se mutiler les membres par votre négligence à le servir. Mettez-lui donc un corset qui le retienne, afin de prévenir tout accident. A ces mots, l'insensé, qui se tenoit sur la défensive, parut touché de cette attention, et s'aida lui-même à prendre le gilet de force qu'on lui présenta. »

En rappelant les préceptes qu'il convient de suivre dans le traitement moral des aliénés, M. Amard a cherché à résoudre une difficulté importante, celle d'assigner les principes de traitement relatifs aux diverses espèces de folie; il indique les différens moyens qu'on doit mettre en usage pour diriger avec succès la curation des insensés : ses principes sont étayés par des observations intéressantes et bien choisies.

Dans une brochure de cent et quelques pages, l'auteur a su non-seulement faire mention de toutes les

connoissances acquises jusqu'à nos jours sur cette maladie ; mais présenter encore quelques vues nouvelles. On trouve dans toutes les parties de ce traité un laconisme et une clarté que l'auteur sait fort bien allier ; ce qui distingue plus particulièrement ce travail de ceux que l'on publie communément.

Mélanges d'histoire naturelle, de physique et de chimie : mémoires sur l'aérologie et l'électrologie, ouvrage divisé en deux parties ; la première, servant de complément au Traité sur le climat d'Italie ; *la seconde, devant servir d'introduction au Traité sur la minéralogie des Alpes et de l'Appennin* ;

Par M. P. Th., *D. M. de l'université de Montpellier, ancien inspecteur des eaux minérales et des hôpitaux militaires de France, proto-médecin de la province d'Alsace, membre de plusieurs académies, aggrégé au collége de médecine de Venise*, etc. (1).

Mélanges d'hist nat. de phys. et de chimie.

L'Auteur de l'ouvrage dont nous allons essayer de donner une idée sommaire, a-t-il voulu réellement garder l'anonyme ? Il est difficile de se le persuader lorsqu'on voit, tant dans le titre que dans le cours du livre, que c'est le même que celui du traité sur le climat de l'Italie, publié en 1797 ; et qu'on y lit aussi une foule de particularités qui doivent nécessai-

(1) Voy. plus haut l'annonce bibliographique de l'ouvrage, pag. 348

ment indiquer le nom dont on ne trouve dans le
re que les lettres initiales. Nous ne savons pas trop
quoi attribuer cette fausse réserve : le médecin à
ai nous devons ces mélanges d'histoire naturelle,
ssi bien que le traité sur l'Italie, est trop avanta-
usement connu en médecine pour qu'il puisse crain-
e de placer son nom en entier à la tête de son
uvrage : les malveillans pourroient dire que M. Th.
craint d'avouer publiquement les idées souvent
sarres et les opinions extraordinaires qu'il professe.
uoi qu'il en soit, nous respecterons son secret à
égard des lecteurs qui n'en seroient pas déjà ins-
uits, et nous nous contenterons de dire que ces mé-
oires, comme tous les ouvrages du même auteur,
ontiennent des idées originales, des opinions sin-
ulières, et qu'ils sont écrits dans un style à la fois
iginal et singulier.

Mélanges d'hist. nat. de phys. et de chimie.

Ce qui paroîtra le plus étonnant, c'est que sur les
incipales idées de physique, de géologie, etc., et
otamment sur le galvanisme, partie qui depuis dix
ns a si fort changé de face par les découvertes
portantes des physiciens et des chimistes moder-
es, l'auteur a suivi la même manière de voir ces
énomènes, que celle que l'on trouve dans ses mé-
oires sur le climat de l'Italie, publiés en 1797.

Le travail que vient de faire paroître aujourd'hui
M. Th., a sûrement été préparé en même tems
ue celui qu'il a livré à l'impression en 1797 :
t l'on peut, sans craindre de se tromper beaucoup,
ger le mérite des Mémoires sur l'histoire naturelle,
physique, la chimie, l'aérologie et l'électrologie,

Mélanges d'hist nat d. phys et de chimie.

par le mérite des mémoires sur le climat de l'Italie: les premiers font même suite aux seconds, si toutefois il est, dans ces deux ouvrages, une chose qui fasse suite à une autre.

L'un et l'autre de ces deux écrits sont rédigés de telle manière, qu'on ne sait pas souvent ce que l'auteur a voulu dire dans telle ou telle autre phrase, tant il a créé de nouveaux mots, ou plutôt tant il en a transporté des autres langues, et sur-tout de l'italien, dans la langue française. M. Th., à la fin de son quatrième volume sur le climat d'Italie, ayant sans doute bien senti ce vice ou cet inconvénient, avoit promis de donner, par la suite, comme un dictionnaire explicatif de tous ces mots; l'utilité d'un pareil travail sera proportionnée au nombre des personnes qui voudront lire l'un et l'autre de ces ouvrages.

En continuant ainsi de comparer ces deux traités du même auteur, nous conviendrons que le premier l'emporte sur celui qui paroît aujourd'hui, sous ce rapport qu'il contient quelques dissertations médicales dont l'intérêt est bien supérieur au mérite des vues de l'auteur sur l'histoire naturelle, sur la chimie et sur la physique. Nous y avons remarqué, entre autres choses, un bon mémoire sur la pellagre, l'un des premiers et des plus importans travaux qui aient été publiés en français sur cette maladie assez peu connue.

L'ouvrage dont nous allons donner un apperçu, se divise, ainsi que l'indique le titre, en deux parties: la première, physico-médicale, et la seconde, purement physique.

Dans l'une, l'auteur a d'abord parlé des maladies épidémiques et contagieuses en général et de leur mode de transmission en particulier. Par rapport à cette seconde considération, M. Th. regarde comme fort importantes les émanations locales et immédiates du sol, sans les considérer toutefois comme la cause unique de l'insalubrité de l'air. Il a tenu compte de la diffusion et de l'expansion de ces émanations dans le sein de l'atmosphère; de la circonstance accidentelle ou passagère de l'épanchement des eaux; enfin, des vents qui, dans les contrées diverses, changent, modifient, dénaturent souvent les émanations terrestres dont ils sont les conducteurs. En général, dit-il, les vents du nord propagent ou étendent, plus avant sur les régions méridionales de l'Europe, leur influence salutaire ou nuisible, que les vents du midi le font à l'égard des régions du nord. M. Th. remarque avec juste raison, d'après le docteur Zecchinelli, que le climat d'un pays ne résulte pas seulement de son degré de latitude, mais encore de son élévation au-dessus de la mer; de la nature de son sol; du genre de culture qui y est adopté; de la hauteur, de la direction et de la distance des chaînes ou des groupes de montagnes, s'il se forme des ventilations diverses. « Au même degré de latitude, dit-il, en Amérique, il existe une congélation perenne, et en Europe la fertilité. Le Portugal et la Pensylvanie sont situés sur le même parallèle, et pourtant leurs climats sont bien différens, etc. »

L'auteur distingue dans les influences morbifiques des constitutions de l'air 1°. les intempéries variables de l'atmosphère; les méphytiques ou effluves qui se déga-

es qu'il a précédemment émises sur l'influence de
icune des circonstances atmosphériques dont il a
lé.

C'est ainsi qu'il dit que les germes de la fièvre jaune,
exemple, dont le propre est de produire les symp-
nes de la septicité et de l'asthénie, ceux de l'accu-
lation et de la dissolution bilieuse, font bien d'au-
s ravages sous le règne des ventilations australes au
isinage des marais pélagiques et des exhalaisons
remmeuses que dans des circonstances toutes oppo-
s. Il est également connu, ajoute-t-il, que les ma-
ies d'une diathèse en apparence contraire à la pré-
lente, celles qui, comme le catarrhe russe, se mon-
nt sous la forme sthénique, inflammatoire, fluxion-
ire, sont généralement produites ou singulièrement
gravées par les ventilations boréales, par les effusions
estres.

L'auteur fait remarquer aussi qu'en Egypte, comme
d'autres parties du levant, fort sujettes au retour
s fièvres pestilentielles, on observe que la présence
l'ammoniaque est aussi commune dans les terres
e celle du nitre l'est au Bengale, au Tibet, etc.

Il regarde la fièvre jaune comme dépendant sur-
nt de la constitution atmosphérique; et la fièvre pé-
chiale comme un exemple de fièvre épidémique et
ntagieuse plus assujettie aux atteintes de la conta-
on qu'aux influences de la constitution atmosphé-
que.

Des discussions assez longuement développées sur
nature et les modes divers de la contagion termi-
ent les deux mémoires relatifs à la fièvre jaune et à la
èvre pétéchiale. Dans ces discussions, l'auteur a ré-

futé en partie les opinions purement théoriques de Darwin sur ce même sujet ; et il a mis, à la place, des idées qui ne souffriroient pas mieux que celles de M. Darwin un examen un peu rigoureux.

Nous insisterons beaucoup moins sur la deuxième partie de l'ouvrage du docteur Th., sur ce qu'il appelle son système d'électrométrie ou de physique souterraine. Outre que les détails qu'elle contient, se rapportent bien moins à l'objet principal de nos travaux, il règne d'ailleurs, dans ces mémoires, une incohérence telle, et un si grand nombre de pensées neuves, que, pour en avoir une idée suffisante, il faut les lire dans l'ouvrage même.

Nous ferons cependant remarquer que l'auteur a reproduit ici une partie des idées qu'il a émises il y a longtems dans un traité *ex professo*, sur l'identité du magnétisme et de l'électricité ; aussi bien que toutes ses opinions sur l'électricité souterraine.

« Cette communauté de types, dit-il, cette identité de lois dans la répartition des différens fluides, y compris celui de l'électricité et du magnétisme, ne peuvent que ramener de plus en plus à l'idée d'une même origine ; à celle aussi d'une transmutabilité perpétuelle des uns aux autres pour constituer une seule et même force par leur combinaison réciproque. »

Plus bas il ajoute : « si de toutes ces expériences, tant électriques que magnétiques, on veut déduire l'identité parfaite des deux fluides, il ne faut pas oublier toutefois qu'il est d'autres expériences qui, tout en prouvant que ces fluides sont soumis aux mêmes lois, font voir dans leurs effets et présumer dans leur nature, des différences tranchantes. Mais si de sem-

blables différences observées entre le fluide électrique et le galvanique, n'ont pas empêché la plupart des physiciens de les assimiler l'un à l'autre, on a les mêmes raisons de le faire à l'égard du fluide magnétique, etc. »

Les expériences prouvent que, quoique le fluide magnétique soit soumis aux mêmes lois que le fluide électrique, ces deux principes ne sont nullement identiques: diverses observations indiquent, dans l'état actuel des connoissances physiques, une différence de nature entre l'un et l'autre.

Le fer et deux ou trois autres minéraux (le nickel, le platine, le cobalt.) sont les seules substances qui aient donné jusqu'à présent des signes bien constans de magnétisme; tandis que tous les corps sont susceptibles de se charger d'électricité et de manifester les phénomènes électriques. Les phénomènes naturels du magnétisme exercent une action durable et à-peu-près constante; tandis que les phénomènes naturels qui appartiennent à l'électricité ne sont sensibles que dans des circonstances locales et variables: ils prennent naissance au milieu des météores, qui n'ont eux-mêmes qu'une existence passagère: enfin, s'il nous convenoit de pousser plus loin des rapprochemens sur les analogies et les différences du magnétisme et de l'électricité, l'on verroit que les différences l'emportent de beaucoup sur les similitudes.

F. J. D.

Observations et expériences faites à l'Ecole impériale vétérinaire de Lyon, sur le pain moisi et sur quelques poisons minéraux et végétaux, suivies de précis de plusieurs essais sur la vaccination des bêtes à laine; par J.-B. GOHIER, *professeur à ladite école* (1).

Sur le pain moisi.

La brochure que nous annonçons renferme trois mémoires: le premier est relatif aux effets du pain moisi sur les animaux.

M. Gohier avoit reçu d'un de ses élèves deux observations tendantes à faire regarder le pain moisi, donné depuis une livre et demie jusqu'à dix livres, comme un poison très-actif pour le cheval. M. Gohier a eu le bon esprit de faire des expériences à ce sujet, tant sur le cheval que sur l'âne et le mulet, et il a été amené aux conclusions suivantes:

1°. Le pain moisi ne peut être un poison pour les animaux solipèdes, que lorsqu'il est donné en très-grande quantité, c'est-à-dire, à 3 ou 4 kilogrammes (environ six ou huit livres), quantité qui paroît avoir été mangée par la jument qui fait l'objet de la première observation citée;

2°. A la dose de deux kilogrammes (environ quatre livres), il peut en résulter des indigestions accompagnées de météorisation et d'accidens graves, mais dont la nature seule peut triompher;

3°. A celle d'un kilogramme (deux livres envi-

(1) In-8. 107 pag. Paris, chez Mad. Huzard, rue de l'Eperon. Lyon, 1807.

on), ou même d'un kilogramme et demi (un peu plus de trois livres), il ne produit aucun effet. Sur le pain moisi.

Il s'agiroit de savoir à présent si ce pain ne peut pas être plus dangereux pour les animaux ruminans, que pour le cheval, l'âne et le mulet; c'est ce que M. G. ne croit pas, puisque l'expérience journalière prouve que les alimens âcres vénéneux, et même les poisons, ont infiniment moins d'impression sur les estomacs des premiers que sur ceux des seconds. A l'égard des autres animaux domestiques et des gallinacées, il n'a fait à ce sujet aucune épreuve. Mais il est probable qu'ils n'en seroient pas plus affectés que ne l'ont été les chevaux, les ânes et les mulets dont il vient d'être parlé (1).

« Je ne pense pas cependant, malgré ce que je viens de dire, que le pain moisi soit un aliment bien sain; je crois même qu'il est prudent de n'en faire usage que le moins possible, et de le donner toujours en petite quantité. »

« On m'objectera peut-être, relativement aux expériences que je viens de citer, qu'elles ont été faites la plupart sur de vieux animaux très-foibles, et même dans le marasme, et en qui par conséquent la sensibilité pouvoit être plus ou moins diminuée. Il est

(1) On peut aisément tenter, dans les écoles vétérinaires, des expériences sur les chevaux et les chiens; mais il n'en est pas de même des autres animaux, tels que le bœuf, le mouton, la chèvre, le cochon, les gallinacées, etc.; il seroit à desirer que l'on voulût bien faire à ce sujet quelques sacrifices pour éclairer plusieurs points encore douteux de la médecine légale et de la matière médicale vétérinaire.

Sur le pain moisi.

possible que cet état apporte quelques légères modifications aux conséquences que j'en ai tirées; mais on ne se décide pas aisément à faire de semblables essais sur des animaux de prix. Voilà pourquoi j'ai cru devoir les répéter sur un grand nombre de ceux qui étoient à ma disposition. »

« Reste à concilier maintenant la seconde observation de M. Dementhon avec les expériences dont je viens de donner le précis. Elâne pense point que le cheval qui en fait l'objet, ait été empoisonné par les 367 grammes (trois quarterons) de pain moisi qu'il mangea. Je présume, au contraire, qu'il aura fait une chûte violente qu'on n'aura point voulu avouer, ou que, fatigué comme il l'étoit, il lui aura été donné de suite beaucoup plus d'alimens que son estomac ne pouvoit en supporter, d'où aura résulté une indigestion mortelle. J'ai été appelé une fois pour faire l'ouverture d'un très-beau cheval de selle, acheté depuis trois jours, et qui étoit mort dans de violentes coliques, dont il avoit été saisi après avoir fait environ trois lieues. A l'ouverture, je trouvai le diaphragme déchiré dans trois endroits, et un trou assez grand à la courbure diaphragmatique de l'intestin colon. »

« Quant à ces indigestions qui se terminent en peu d'heures par la mort, elles ne sont pas rares, surtout dans les convalescences, et lorsque les animaux ont été exténués par des travaux excessifs. D'ailleurs, quoique les chevaux et les autres animaux domestiques soient en général moins sujets que l'homme aux morts subites, sans causes apparentes, ils n'en sont

néanmoins tout-à-fait à l'abri. J'ai eu occasion
i voir quelques exemples. »

Sur le pain moisi.

On voit, d'après ce que nous venons de dire, que
i ne doit prononcer qu'avec la plus grande réserve
certaines substances, quand il s'agit de les con-
érer comme poisons; parce que, dans quelques cas,
pourroit résulter des suites fâcheuses d'un jugement
p précipité à cet égard. »

Pour répandre plus de jour sur son travail et ren-
i ses expériences plus concluantes, l'auteur a fait
ıminer le pain moisi par M. Raymond, professeur
chymie à Lyon. Ce chimiste a opéré, sur cette
bstance; et ses diverses analyses lui ont fourni les
rollaires suivans:

« Il résulte des expériences ci-dessus, 1°. que la
veur douceâtre et sensiblement alkoolique, ainsi
e l'acide carbonique que l'on retrouve dans l'eau
rès que celle-ci a séjourné pendant un certain tems
ec du pain moisi, sont le produit de l'espèce de
rmentation saccharine que paroît d'abord subir ce
rnier, dans le premier instant de son contact avec
e certaine quantité d'humidité; »

» 2°. Que cette production d'acide carbonique,
ınsi que son dégagement, vont toujours en crois-
ınt, jusqu'au moment où la fermentation acide vient
succéder à la spiritueuse, époque où la liqueur se
ıarge d'acide acéteux, ou de vinaigre, produit cons-
nt de cette espèce de dégénérescence; »

» 3°. Enfin, que si le pain moisi, donné comme
iment aux animaux, leur est devenu quelquefois
ıneste, cet effet ne sauroit être attribué à la présence
'un principe vénéneux développé dans le pain atta-
ué de moisissure; à moins que ce principe ne soit

Sur le pain moisi.

d'une nature assez fugace pour pouvoir échapper à l'analyse chimique. Mais il faut de préférence en rapporter la cause à la grande quantité de fluides aériformes que ce pain altéré, une fois abreuvé des sucs digestifs contenus dans l'estomac, et échauffé aussi par la chaleur naturelle concentrée dans ce viscère, doit laisser dégager pendant l'espèce de fermentation qu'il y subit, lesquels fluides venant à prendre la forme aérienne, et par conséquent l'état élastique, doivent nécessairement distendre énormément les viscères abdominaux, et donner ainsi lieu à une espèce de tympanite, ou de colique venteuse, qui peut, dans certaines circonstances, devenir mortelle pour l'individu qui l'éprouve; d'où il suit, pour dernière conclusion, que le pain moisi, même abstraction faite de tout principe vénéneux dans sa substance, ne doit pas être regardé comme une nourriture saine pour les animaux ».

Action des poisons minér. et vég. sur l'âne, le cheval et le mulet.

Le deuxième mémoire de M. Gohier est relatif aux empoisonnemens du cheval, de l'âne et du mulet, par les poisons tant minéraux que végétaux. Il a donné pour cela à très-haute dose l'arsénic, la ciguë, la belladonne, la morelle, la pomme épineuse, la noix vomique, l'opium; et il s'est assuré, par un assez grand nombre de faits, que le cheval, le mulet et l'âne ne sont pas des animaux aussi faciles à empoisonner qu'on pourroit se l'imaginer, malgré qu'ils soient privés, comme on le sait, de la faculté de vomir.

M. Gohier ajoute qu'il a obtenu, pendant près de trois ans, les plus heureux effets de l'emploi du

ande ciguë, *conium maculatum* L., donnée à des oses assez fortes dans le cas de farcin.

Action des poisons miner. et vég. sur l'âne, le cheval et le mulet.

Voici comment il employoit cette plante. Il commençoit à faire prendre, pendant environ une semaine, tous les chevaux affectés de farcin, 5 à 6 litres à-peu-près cinq à six pintes) par jour, d'une décoction de pariétaire (*parietaria officinalis*) ou de ourrache (*borrago officinalis*), avec la mauve *malva sylvestris*), ou la racine de guimauve (*althæa officinalis*), quand il se trouvoit dans des pays cette dernière plante croît spontanément dans les amps. Au bout de trois ou quatre jours de l'emploi ces médicamens, il extirpoit tous les boutons et toutes cordes de farcin accessibles au bistouri; il cautérisit ensuite légèrement l'intérieur des plaies qui en réltoient, ainsi que les boutons ouverts d'eux-mêmes, dont il avoit l'attention de rafraîchir les bords. pansement consistoit dans l'application d'étoupes ches, coupées bien menu; et après avoir nettoyé s ulcères, dans une décoction d'aristoloche *ristolochia*), on évitoit le grand froid pendant pansemens, si c'étoit dans l'hiver. Quelques jours rès cette opération, plus ou moins longue suivant la antité de boutons de farcin qu'il avoit à enlever, passoit à l'usage de la grande ciguë, qu'il donit, tous les jours, à la dose de 45 à 60 mmes (une once et demie à deux onces) sèche, décoction dans 2 litres (à-peu-près deux pintes) au; ou à celle de 152 grammes 971 milligrammes nq onces) et même de 183 grammes 565 millimmes (six onces) verte. Dans ce dernier cas, il donnée plusieurs fois, coupée par petits morceaux,

Action des poisons min. et vég. sur l'âne, le cheval et le mulet.

dans de l'avoine. Pour les chevaux de taille, la dose est susceptible d'être encore tée sans danger, comme on peut en jug raisonnement. De huit en huit jours, rompoit son usage par un purgatif compo grammes (une once), ou de 45 grammes 8 grammes (une once et demie) d'aloës, suiv la taille, la force et le tempérament du administroit ce purgatif dans un litre d' chaude. Un pansement de la main bien fait menade tous les jours, la plus grande pr toute la salubrité possible dans les infirmeri les moyens qui lui ont paru seconder parf les propriétés fondantes de la grande ciguë

Le troisième et dernier mémoire a pour faire connoître le résultat des expériences r la vaccination des bêtes à laine.

Nous nous contenterons d'indiquer le tats des expériences faites à ce sujet par fesseur Gohier. Ces résultats généraux sont le virus vaccin prend très-bien sur les bêtes

2°. Qu'il semble éprouver un changem marqué dans ces animaux, puisque les bou casionnés par du vaccin tiré d'une bête à l plus gros et paroissent beaucoup plutôt qu le vaccin vient immédiatement de l'espèce h

3°. Que le développement du vaccin sur l tons a lieu plus promptement que chez l'h puisqu'au bout de quarante-huit heures les sont très-bien formés, tandis que chez les il faut huit à neuf jours, et quelquefois dav

4°. Que leur apparition n'est accompagnée d'aucun mptôme maladif apparent ;

5°. Que trois agneaux vaccinés, exposés pendant ıit jours avec un agneau affecté du claveau, n'ont ›int contracté cette maladie ;

6°. Enfin, que l'inoculation du claveau n'a pro- ıit chez eux qu'autant de boutons qu'il y a eu de qûres, et que ces boutons se sont dissipés dans space de huit jours, sans avoir occasionné le moin- e dérangement dans la santé de ces animaux.

ITTÉRATURE MÉDICALE ÉTRANGÈRE.

:gundo anno del real estudio de medicina clinica de Barcelona ; por el doctor Don Francisco Salva, *primer catedratico* (1).

Segundo anno del real estudio de med. clinic. de Barcelona.

Nous avons annoncé dans le tems le commence- ent de ce travail que l'on verra avec plaisir con- aué par l'auteur. Occupant à Barcelone la chaire Clinique, il fait recueillir par ses élèves, chargés x-mêmes de la visite des malades, ainsi que cela pratique à Montpellier et à Vienne, les observa- ons qui se présentent, et il publie ensuite les plus structives.

Cette seconde année des observations du professeur lva offre 1°. l'histoire de la continuation de l'é- le clinique, avec l'indication des différentes amé- rations qui ont été introduites dans cette partie de

(1) In-4., 180 pag. Barcelone, 1806.

Segundo anno del real estudio de méd clinic. de Barcelona.

l'enseignement : au moyen de ces changemens, l'école clinique de Barcelone se trouve montée absolument sur le même pied que celle de Montpellier (1); 2°. des observations sur un ictère noir, lesquelles donnent lieu à de savantes réflexions, ayant pour objet de rechercher l'origine de la couleur ictérique que présentent ces malades, d'examiner les fondemens de l'opinion, qui veut que dans ces cas la bile reflue dans le sang, et d'assigner les dangers attachés à ce phénomène, suivant qu'il arrive tel ou tel autre jour de la maladie ; 3°. deux observations qui répandent le plus grand jour sur la nature de la fièvre observée en 1803 dans le port de Barcelone, sur ses causes et sur sa prophilactique ; et enfin des détails qui servent d'éclaircissemens et de preuves aux quatre propositions suivantes :

1°. On auroit évité toutes les discussions qui ont eu lieu sur la prétendue nouveauté de la fièvre jaune, si les médecins se fussent livrés à des recherches suffisantes dirigées tant du côté des anciens que du côté des modernes.

2°. La jaunisse et le vomissement noir qui accompagnent ces fièvres, dépendent sur-tout des influences de l'air, etc.

3°. Ces accidens, la jaunisse et le vomissement noir, doivent par conséquent être regardés comme des symptômes éventuels de ces fièvres, et non point comme des symptômes essentiels ou caractéristiques de telle ou de telle autre maladie.

4°. En étudiant les différentes histoires de la ma-

(1) Voyez ce que nous en avons dit, t. XVI, p. 312.

lie appelée fièvre jaune, on verra facilement que n'est point une maladie nouvelle, ni en Grèce, ni Europe.

Segundo anno del real estudio de méd. clinic. de Barcelona.

L'auteur pense que la fièvre jaune est presque tou- rs une maladie compliquée, dont les divers élémens mandent aussi diverses méthodes de traitement : et ainsi que l'on conçoit, suivant lui, les succès des rgatifs, des saignées, des toniques, obtenus dans férentes épidémies.

Le travail du docteur Salva offre plusieurs points ntérêt : il constate de nouveau le mérite déjà connu l'auteur, sous le double rapport de l'érudition et la pratique.

Le docteur Salva nous a fait passer en même tems e brochure publiée en 1770, dans laquelle il a mbattu les idées exagérées de l'influence du climat r le traitement des maladies. Les opinions du doc- r Salva à ce sujet s'accordent entièrement avec ce e nous avons dit à cet égard, t. XXVII, p. 3 et suiv. Journal Général de Médecine. M. Salva nous an- nce en même tems qu'il se propose de traiter cette estion avec plus ou moins de détails : on ne peut e l'engager à nous faire jouir le plutôt possible ses savantes méditations.

F. J. D.

Notes extraites des journaux étrangers.

Le docteur Rademin, d'Altona, a communiqué l'ob- rvation suivante relative aux bons effets du galva- sme employé contre un mutisme qui existoit

depuis treize ans, et qui fut guéri en neuf jours par le moyen indiqué.

Une Demoiselle âgée de 24 ans, née en Hollande, avoit depuis deux ans, et par suite de la petite-vérole, la langue paralysée, roide, recourbée en bas vers la pointe, et privée de sentiment et de mouvement. Elle entra à l'hôpital d'Hambourg, où M. Rademin la fit galvaniser. Il n'employa pour cela que deux disques, chacun de la largeur d'un écu de six livres; il plaça celui de zinc sous la langue et celui de cuivre sur le même organe.

Les deux ou trois premières fois, la malade n'éprouva qu'une sensation assez légère, laquelle prit successivement plus d'intensité. Bientôt la pointe de la langue se trouva redressée et souple, et au bout de sept jours la paralysie étoit presqu'entièrement guérie, et la muette commençoit à parler, quoique encore avec peine. M. Rademin réitéra encore trois fois l'application du galvanisme dans le même jour; le lendemain l'usage de la langue étoit revenu au point que la malade parloit sans obstacle comme avant son accident.

M. Demangeon a trouvé dans la collection des écrits de la commission pour la peste de Moskow, publiés par le docteur Schafforski, que c'est à un chirurgien nommé Margraf, qu'est due la première idée de faire des fumigations avec le nitre et le soufre, pour détruire le miasme de la peste; mais que c'est le docteur Sagolski, membre de cette commission qui en a fait connoître la composition, laquelle fut approuvée aussi par les autres membres.

En voici la recette :

Prenez feuilles de genièvre, rapure de bois de Gayac, bois de genièvre, son de froment, de chaque six livres : nitre purifié, huit livres ; soufre nitreux, six livres ; myrrhe, deux livres.

L'efficacité de cette poudre ayant été éprouvée sur sept criminels condamnés à mort qui furent infectés de la peste, et préservés en même tems par ces fumigations, on la fit connoître publiquement en 1770. C'est à la décomposition du nitre par l'acide sulfurique qu'il faut en attribuer l'efficacité : elle s'est trouvée aussi utile en Wolhinie, où l'on n'ajouta au nitre et au soufre que des copeaux de pin et de sapin résineux. Ainsi, les médecins de Moskow pourroient contester avec raison l'honneur de cette découverte à MM. Morveau et Smith, qui s'en disputent la priorité.

Dans un recueil d'observations sur la colique des peintres ou la colique causée par le plomb, le docteur Burger, de Wolfsberg en Carinthie, présente la combinaison de l'opium avec le mercure, comme le meilleur moyen à opposer à cette maladie.

Notices et Extraits divers.

Le professeur *Hufeland* recommande contre les maladies nerveuses les plus opiniâtres, le remède suivant :

Folior. aurant. virid.
Rad. caryophyl.
Valerian. sylv.
Summit millefol., ana M. I.

La dose est d'une demi-once à une once et demie, qu'on fait infuser dans une livre d'eau de pluie; on prend de cette infusion trois fois par jour un tiers de la quantité à froid, ou on en prend en moindres doses à des époques plus fréquentes.

Le docteur *Kapp*, de Bareuth, assure que l'oxide de manganèse est un remède excellent contre les maladies d'un caractère herpétique, scabieux, et sur-tout siphilitique.

Le docteur *V. Horst*, à Bachen, a guéri une tache superficielle, dure et luisante de la cornée par l'onguent de *Conrade*. Il le compose de la manière suivante:

Ol. nuc. jugland. dragm. ij
Fel. tauri dragm. sem.
Sal. C. gr. ij.

Il faut en oindre la cornée deux fois par jour avec un pinceau.

Le docteur *Hufeland* assure avoir obtenu le plus grand succès de l'onguent suivant contre les taches de la cornée:

Ol. nuc. jugland. dragm. ij.
Merc. sol. etalin. gr. ij.

Il faut en oindre la cornée deux fois par jour.

IBLIOGRAPHIE MÉDICALE.

uveau lieu d'élection pour l'amputation de la jambe, roposé par J.-C. Garrigue. Dissertation inaugu-zle, in-4°. 25 pag. Strasbourg, 1807.

lusieurs raisons, assez généralement connues, déterminé les praticiens à fixer, à quatre grands ers de doigt au-dessous de la tubérosité antérieure tibia, le lieu d'élection pour l'amputation de la be.

Bibliographie méd.

Des raisons en apparence assez solides ont agé M. Garrigue à appeler de ce précepte ique; et pour asseoir son opinion, il a com-ncé par attaquer les motifs qui servoient de e au précepte antérieurement admis. Il pense sur-qu'on ne doit point s'arrêter aux craintes des es de la commotion, de la carie, etc., qui avoient conseiller de faire l'amputation bien au-dessus siége de la maladie; et il veut que, pour laisser facilité d'appliquer une extrémité artificielle le ns incommode possible, on respecte la cuisse au-que les circonstances le permettront. En consé-nce, il veut qu'on scie le tibia au niveau du som-de la tête du péroné.

a méthode qu'il propose, suivant l'auteur offre, plu-rs avantages qu'il a su faire valoir avec beaucoup t, et qu'il faut lire dans sa dissertation dont voici leurs les conclusions générales.

Je crois avoir établi, par le raisonnement et par faits, que l'on peut, dans certains cas, amputer mbe au-dessus du lieu d'élection, préférablement amputation de la cuisse. Il me reste à exprimer

Bibliographie méd.

le desir de voir se multiplier les observations analo-
gues à celles que je publie. Peut-être des exemples
plus nombreux de succès obtenus par cette méthode
porteroient-ils à examiner la question de savoir si
elle ne devroit pas être, par la suite, plus généralisée.

« En comparant les deux procédés, il me semble que
si celui que j'ai décrit présente l'inconvénient de la
destruction d'une portion plus considérable du membre
il réunit d'un autre côté des avantages frappans. Dans
ce procédé, on ne coupe que la peau et quelques
tendons. On n'éprouve pas les difficultés qui résultent
de la section des chairs comprises dans l'espace in-
terosseux. On n'a qu'un seul os à scier, et on le
scie dans quelques secondes; de plus, on n'a point
l'artère poplitée à lier, et ce vaisseau est toujours
facile à découvrir et à saisir: on éloigne en outre
la multiplicité des instrumens. L'opération est donc
d'une exécution plus facile, plus prompte et moins
douloureuse. La peau, appliquée sur la substance
spongieuse, y adhère plus facilement; elle est d'ail-
leurs moins retirée en haut par les muscles. On a
point à redouter les nombreux accidens qui rendent
l'amputation de la jambe plus dangereuse que celle
des autres parties. La guérison en est par conséquent
accélérée et plus sûre. Enfin, le peu de longueur du
moignon permet d'y adapter une jambe artificielle
qui, mettant la cicatrice à l'abri de tout choc, corrige en même tems complettement la difformité:
double but de la prothèse. »

Sans autre réflexion à ce sujet, nous dirons au
l'auteur qu'il n'appartient qu'à l'expérience de déro-
ger aux préceptes que plusieurs siècles ont respectés.

oup-d'œil sur la culture de quelques végétaux exotiques, dans les départemens méridionaux de la France, et notice sur l'état présent des sciences physiques et naturelles aux Etats-Unis d'Amérique; par le Docteur VALENTIN. *Brochure in-12, 50 pag. Marseille*, 1807.

Le titre de ce travail indique assez qu'il offre deux arties bien distinctes. La première est consacrée à examen des végétaux dont on pourroit, avec succès, ransporter la culture en France, et à l'exposition les conseils sur les diverses précautions à prendre our rendre cette culture profitable.

L'auteur a examiné sous ce point de vue le ricin, ont l'huile est si efficacement usitée en médecine; arachide et le coton annuel, l'arachide sur-tout, ont l'huile peut être substituée à celle de l'olive: a patate douce, dont la culture a déjà réussi à oulouse, entre les mains de M. Lapeyrouse; nfin, un assez grand nombre d'arbres exotiques qui éunissent l'utile à l'agréable. Les détails relatifs à a culture de ces différens végétaux sont trop nombreux pour que nous puissions les indiquer ici à nos ecteurs, qui aimeront mieux les puiser eux-mêmes ans le travail du docteur Valentin.

La deuxième partie de ce travail offre le tableau e l'état actuel des sciences physiques et naturelles ans les Etats-Unis d'Amérique. Nous nous bornerons à parler de ce que l'auteur a dit de la médecine; t, dans cette branche, nous citerons particulièrement

Bibliographie méd.

ses notes relatives au cholera des enfans, *cholera infantum*, et à la fièvre jaune.

Le cholera des enfans, très-commun aux Etats-Unis, fait tant de ravages dans la classe des individus qu'il atteint, particulièrement sur les contrées maritimes, « que le collége d'Harvard, à Cambridge, a proposé en 1803 un prix, d'après la demande de M. N. Boylston, qui en a fait les fonds, pour l'auteur du meilleur mémoire sur les moyens de la prévenir et de la guérir. Le docteur James Mann a remporté le prix (*A dissertation upon the cholera infantum, etc. Boston*, 1804). L'auteur examine en détail les sept causes qui passent pour produire le cholera des enfans. Il rejette celle de la bile à laquelle on l'attribue communément. Le traitement général consiste à donner l'ipécacuanha, le calomel d'abord comme purgatifs, les alkalis, les boissons mucilagineuses et les lavemens de même nature, avec le laudanum et les bains chauds. Dans le traitement particulier, selon les indications, on administre le calomel depuis un quart de grain jusqu'à trois grains, chaque 6, 8 ou 12 heures. A l'exemple du docteur E. Miller de Newyork, il le combine avec l'opium (Voyez la traduction du mémoire de ce médecin dans la littérature médicale étrangère, ou supplément au recueil périodique de médecine de Paris, tom. I, p. 33). Pour un enfant d'environ deux ans, on fait prendre le sixième d'un grain d'opium et le tiers d'un grain de calomel, chaque 2, 4 ou 6 heures. Les sels alkalins, l'eau de chaux, la magnésie, la répétition de l'ipécacuanha, les lavemens froids, l'élixir parégorique, les embrocations de laudanum sur l'estomac, quelquefois l'application d'un vésica-

re sur le dos, les onctions d'huile sur tout le rps, et lorsqu'il y a complication d'évacuations guines, deux grains de sel de Saturne et un grain pium, donnés chaque huit heures, sont les prin-aux moyens que l'on a souvent employés avec ucoup de succès. Le docteur Mann recommande ne point administrer les amers, ni les astringens, ant la cessation totale de l'état inflammatoire des mbranes internes des intestins. Il termine sa dis-tation, en indiquant les moyens préservatifs de tte affection. L'un des principaux est l'éloignement le séjour à la campagne.

Bibliographie méd.

Voici ce que l'auteur a dit sur la fièvre jaune: Un fléau indigène aux pays dont nous parlons, à, depuis des siécles, s'est aussi développé sponément dans la méditerranée et ailleurs, occupe gulièrement aujourd'hui les esprits en Europe. La vre jaune, cette maladie qui paroît dans les lieux posés aux émanations marécageuses et seulement ns la saison des chaleurs et de la grande séche-se, a fait, depuis trois ans, très-peu de victimes x Etats-Unis. La constitution atmosphérique y gle toujours l'intensité de la maladie. En 1804, té fut extraordinairement doux et frais sur toute côte du nord de Charleston, et il n'y eut cune ville affligée de la maladie jaune. Tandis u'au midi, Charleston, Augusta en Georgie et la ouvelle-Orléans l'éprouvèrent, parce que la chaleur fut excessive. Au nord, les pays de l'intérieur rent, au printems, des inondations répétées. Les eux bas et enfoncés, où la chaleur étoit plus con-ntrée et plus forte, où les eaux restèrent stagnan-

Bibliographie med.

tes, où les gaz émanés des substances putrescentes infectèrent l'atmosphère, éprouvèrent ensuite des épidémies, dans lesquelles on observa la véritable fièvre jaune. Dans quelques années précédentes et par des causes locales semblables, on a vu cette fièvre, quoique maladie endémique des côtes, se développer à 130 et à plus de 150 lieues de la mer, au delà des montagnes Apalaches. L'endémicité si évidente de cette affection a des distances aussi considérables; les preuves bien complettes qu'elle n'avoit pu y être transportée, puisque les villes maritimes en étoient exemptes, malgré l'abord continuel des vaisseaux venant des Antilles, ont offert un grand contraste qui a dérangé considérablement les conceptions des partisans de l'importation. »

« En 1805, l'été fut plus chaud dans le nord. Philadelphie et Newyork furent seules atteintes de l'épidémie. Il n'y en eut qu'un petit nombre à Newhaven et à Providence. Vous n'apprendrez peut-être pas sans intérêt, Messieurs, qu'il n'y a pas eu un seul exemple de contagion; que ceux qui ont fui les lieux infectés, soit qu'ils emportassent avec eux les miasmes de la maladie, soit qu'ils en fussent atteints, ne l'ont point communiquée dans les villes ou dans les campagnes où ils se sont retirés, et qu'il en a été de même à Livourne; qu'aucun de ceux qui ont soigné les malades dans les hôpitaux situés hors de Philadelphie et de Newyork, et destinés exclusivement au traitement de la maladie jaune, ne l'ont contractée; et qu'à l'hôpital de Bellevue, près de Newyork, des infirmiers, excédés de fatigue, se sont endormis impunément sur le même lit et à côté des

ibonds, qu'ils trouvoient quelquefois morts à leur Bibliographie méd.
eil. Ces faits consolans et sans réplique ne sont
les simples résultats de ma correspondance. Je
les rapporte point dans les vues de confirmer l'o-
ion que j'ai émise (voyez mon traité de la fièvre
ne, publié en 1803), et qui est appuyée sur des
s semblables, dont j'ai été souvent témoin sur les
ux mêmes : ils sont consignés dans un rapport fait
mois de janvier 1806, à S. E le Gouverneur
vis, par le docteur Edouart Miller, médecin ré-
ant du port de Newyork. Cet opuscule doit être
alé aux magistrats, aux médecins et à tous les
ministrateurs de la santé publique. On y retrouve
preuves du développement de la fièvre jaune dans
vaisseaux où règne la malpropreté, l'encombre-
nt, le défaut de ventilation, où il y a des cuirs
ts, des provisions corrompues, etc., sans qu'on
les accuser de l'avoir apportée des pays étran-
s. Nous avons des exemples que des vaisseaux
rtis des ports du nord de l'Europe, notamment de
ngleterre et d'Irlande, d'autres de la Méditerra-
e, ont eu cette maladie à bord, dans leur traversée
Amérique. »

« Les comptes rendus par les médecins résidans
x hôpitaux des quarantaines, conjointement avec
ux des docteurs Mitchill et Miller, démontrent la
cessité d'assainir, le plus promptement possible,
s navires qui sont dans cet état, à leur arrivée dans
s ports, par des lavages avec les lessives alkalines
soude et de potasse, ou par la chaux et par une
ntilation bien entendue. Les hommes et leurs vête-
ens doivent être soumis aux mêmes lavages. »

Bibliographie méd.

« Je termine cet exposé, en donnant l'assurance qu'il n'existe presque plus qu'une opinion sur la maladie jaune, parmi les médecins de l'Amérique septentrionale; que, d'après la répétition des faits, ceux qui tenoient au système d'importation l'ont entièrement abandonné; et que le collége de Philadelphie persiste seul dans celui qu'il avoit publié en 1793. L'un des plus célèbres médecins et des plus recommandables sous tous les rapports, le docteur B. Rush, professeur en l'Université de Pensylvanie, a publié une rétractation formelle de son ancienne opinion relativement à cette maladie qu'il croyoit être importée et contagieuse. Il confesse, avec toute la candeur et la bonne foi qui caractérisent le vrai savoir, qu'il s'étoit trompé. Il reconnoît maintenant que la fièvre jaune est d'origine domestique, et qu'elle ne se communique pas, hors du lieu infecté, de l'homme malade à l'homme sain. »

Théorie du beau dans la nature et les arts ; ouvrage posthume de P. J. BARTHEZ, *médecin consultant de S. M. I. et R.*, etc.

Mis en ordre et publié par son frère, avec la vie de l'auteur : Paris, 1807, *chez* CROULLEBOIS, *libraire, rue des Mathurins-St.-Jacques. In-8°., 465 pages.*

Malgré que cet ouvrage n'ait qu'un rapport très-indirect avec notre objet principal ; cependant comme il vient d'un des médecins les plus marquans de ce siècle, nous n'avons pas cru devoir le passer sous silence ; et nous en parlerons plus au long dans un de nos prochains cahiers.

Observations

Bibliographie méd.

bservations sur la rétention d'urine dans la vessie ; dissertation inaugurale ; par J.-J. Hernu, *docteur en chirurgie, in-4°., 15 pages. Paris, 1807 ; chez* Croullebois, *libraire.*

M. Hernu a examiné la question de la nécessité la ponction, dans le cas de la rétention d'urine ; voici comment il l'a résolue :

» D'après ces considérations et notre pratique particulière, étayée de l'expérience que nous avons été à même d'acquérir à l'Hôtel-Dieu pendant quatre ans, sous deux grands maîtres, nous croyons être autorisés à avouer qu'il n'y a aucun malade attaqué de rétention d'urine, qu'un chirurgien bien exercé ne parvienne à sonder, quel que soit l'obstacle qui se rencontre : s'il en est ainsi, la ponction à la vessie doit être bannie de la chirurgie. »

---

manuel de l'art du dentiste, etc. ; ouvrage composé, rédigé et publié par M. Jourdan, *docteur-médecin de la Faculté de Montpellier ; et* M. Magiolo, *chirurgien-dentiste de la Faculté de Gênes, in-12, 230 pag. avec figures. Nancy, 1807 ; prix, 6 fr. 60 c. par la poste. Se vend à Paris, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins-St.-Jacq.*

On trouvera dans cet ouvrage tout ce qu'il faut connoître pour le manuel de l'art du dentiste, et particulièrement des détails importans sur la préparation, l'arrangement et la disposition des dents artificielles.

Bibliographie méd.

DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Des Monstruosités et Bizarreries de la nature, principalement de celles qui ont rapport à la génération ; de leurs causes, de la manière dont elles s'opèrent, etc., avec des réflexions philosophiques sur le monstrueux et dangereux empiétement des sciences accessoires, telles que la chimie, la droguerie, etc., sur la vraie Médecine ; ouvrage très-propre à mettre les mères à l'abri de l'influence et leur fruit à l'abri des effets des affections de l'ame, de l'imagination, des envies, des frayeurs, des maléfices, etc., et les jeunes praticiens à l'abri de la séduction des nouvelles théories médicales ; par G. JOUARD, docteur en médecine, auteur de plusieurs ouvrages.

Deux volumes in-8°. de 400 pages chaque. Prix, 8 fr., et 11 fr., francs de port. A Paris, chez *Allut*, Imprimeur-Libraire, et Propriétaire du Journal de l'*Encyclopédie Médicale* et des Ouvrages de Brown, rue de la Harpe, n. 93, collége Bayeux ; et chez les Libraires des départemens, et les directeurs des Postes.

Notice biographique sur Mathias Saxtorph, professeur à l'Université de Copenhague, médecin en chef de l'hospice d'accouchemens de cette ville, conseiller d'état et membre de plusieurs Sociétés savantes, traduite de l'Allemand du docteur Schéel, par J.-B. DEMANGEON, *docteur en médecine, etc. Brochure in-8°., 23 pag.*

M. Demangeon a fait connoître les divers titres qui recommandent le docteur Saxtorph à la recon-

noissance de la postérité, en indiquant ses diverses productions. Les notices biographiques méritent d'être recueillies, sous ce rapport sur tout qu'elles présentent le tableau des diverses productions des hommes qui en sont l'objet.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

Concours ouvert sur la maladie connue sous le nom de Croup.

Prix proposé sur le Croup.

Le ministre de l'intérieur, en exécution de l'ordre donné par Sa Majesté l'Empereur, le 4 juin dernier, au quartier-général de Finckestein, d'ouvrir un concours sur la maladie connue sous le nom de Croup, dont l'objet sera un prix de 12,000 fr. pour le meilleur ouvrage sur le traitement de cette maladie; et vu le rapport de l'Ecole de Médecine de Paris, en date du 16 du courant, arrête :

Art. Ier. Il est ouvert un concours sur le sujet suivant : « Déterminer d'après les monumens pratiques de l'art, et d'après des observations exactes, les caractères de la maladie connue sous le nom de Croup, et la nature des altérations qui la constituent; les circonstances extérieures et intérieures qui en déterminent le développement, ses affinités avec d'autres maladies; en établir, d'après une expérience constante et comparée, le traitement le plus efficace; indiquer les moyens d'en arrêter les progrès et d'en prévenir l'invasion. »

II. Tous les médecins nationaux et étrangers sont appelés au concours proposé pour le traitement curatif et préservatif du Croup.

Prix proposé sur le Croup.

III Les mémoires seront rédigés en latin ou en français, et écrits lisiblement ; ils porteront en tête, pour marque distinctive, une devise qui sera répétée dans un billet cacheté, contenant, en outre, le nom et l'adresse des auteurs. Ce billet sera joint au mémoire.

IV. Les médecins qui auront déjà publié quelqu'ouvrage sur cette maladie, pourront le reproduire au concours, en lui donnant les formes indiquées, et en l'adaptant à la solution des questions proposées.

V. Les auteurs s'attacheront à n'établir leur opinion que sur des faits de pratique et sur des observations ou des expériences positives, dont toute théorie ne doit être que la conséquence nécessaire. Ils rempliront, autant que possible, la série des questions détaillées à la suite de ce programme, comme étant les plus propres à développer tous les genres de recherches qui peuvent concourir à la solution complette de la question principale.

VI. Tous les mémoires destinés au concours devront être adressés au Ministre de l'Intérieur. Pour donner lieu à un renouvellement suffisant des circonstances qui peuvent favoriser les expériences et les observations, le concours ne sera fermé qu'au premier janvier 1809. Ce terme passé, les mémoires qui parviendroient au ministère ne seront point admis au concours.

VII. Une commission spéciale sera chargée de faire un rapport au Ministre sur les ouvrages admis au concours. Cette commission sera composée de douze membres, dont quatre seront pris dans la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Insti-

tut, quatre parmi les professeurs de l'École de Médecine de Paris qui ne feront point partie de l'Institut, et les quatre autres dans le corps des médecins de Paris. Prix proposé sur le Croup.

VIII. Il sera décerné un prix de 12,000 fr. au médecin auteur du meilleur mémoire sur la nature du Croup, et sur les moyens de prévenir cette maladie, ou d'assurer le succès de son traitement.

IX. L'École de Médecine de Paris présentera incessamment au Ministre un recueil de tous les faits et observations relatifs au Croup, contenus soit dans les ouvrages nationaux et étrangers qu'elle possède, soit dans les mémoires non publiés, dont la Société royale de Médecine étoit dépositaire. Ce recueil sera rendu public, afin de jeter de nouvelles lumières sur la nature du Croup, et de guider les concurrens dans leurs travaux.

Questions particulières, servant de développement au programme proposé sur la maladie connue sous le nom de Croup *Angina stridula, Angina polyposa, Angina membranosa.*

Commencer par une description exacte et caractéristique de tous les tems de la maladie désignée par cette dénomination. Ensuite, satisfaire aux questions suivantes :

Ire. — *Origine et fréquence de la maladie.*

Dans les descriptions de maladies qui nous ont été transmises par les anciens et par les auteurs antérieurs au siècle dernier, en est-il qui présentent les symptômes caractéristiques du Croup ? Cette maladie est-

Prix proposé sur le Croup.

elle devenue plus commune dans nos contrées, qu'elle ne l'étoit avant d'être mieux connue et mieux observée? Est-elle plus fréquente dans le pays du nord qu'elle ne l'est parmi nous? Y existoit-elle aussi communément qu'à présent, avant le milieu du siècle dernier? A quel point est-elle commune et répandue actuellement dans nos climats?

II°. — *Caractères propres et différenciels.*

Quelle difference y a-t-il entre cette affection et les catarrhes pulmonaires, ainsi que les différentes espèces d'angine? Les symptômes qui lui sont particuliers, tiennent-ils d'une différence essentielle entre cette maladie et les autres? Est-il des âges qui en soient exempts, et quelles sont spécialement les époques de la vie auxquelles elle est le plus communément attachée?

III°. — *Causes occasionnelles déterminantes.*

Est-il des circonstances connues et appréciables qui concourent à la répandre plus généralement dans un pays que dans un autre? Avec quelles maladies régnantes concourt-elle plus communément? Est-elle épidémique? Peut-on la regarder comme contagieuse? Est-elle quelquefois consécutive d'une autre maladie, et spécialement d'une maladie éruptive? Y a-t-il quelque rapport entre la fréquence de cette maladie et les épidémies de rougeole, de scarlatine et de coqueluche?

IV°. — *Mortalité.*

Quelle est la mortalité relative à cette maladie?

V°. — *Etat des organes.*

Quelle est la nature de la concrétion muqueuse

qui donne naissance à la fausse membrane qu'on observe après la mort, et qui forme les tuyaux que l'on rend quelquefois pendant la maladie ? A part les causes naturelles qui déterminent cette concrétion dans le Croup, l'art a-t-il des moyens de produire un effet semblable dans les animaux vivans ? Et quels sont les phénomènes qui se manifestent pendant les expériences qui y donnent lieu ? Dans quel état se trouve, sous cette concrétion, la membrane muqueuse propre de la trachée et des bronches ? Jusqu'où s'étend, dans les voies aériènes, l'altération propre à cette maladie ? Peut-on distinguer l'altération qui la constitue, de celles qui sont, dans le poumon, l'effet de la maladie ou la conséquence de la mort ?

Prix proposé sur le Croup.

VIe. — *Traitement.*

Quel traitement est le plus convenable dans cette maladie ? En est-il un qui lui soit propre ? En est-il auquel on ait pu attribuer spécialement et évidemment, non-seulement le soulagement, mais la guérison ; à part les circonstances favorables résultant des forces du malade, et du degré d'intensité de la maladie, qui peuvent quelquefois favoriser une guérison spontanée ?

VIIe. — *Préservation.*

Est-il des signes qui peuvent faire prévoir l'invasion future du Croup ? Est-il des moyens de la prévenir et d'en préserver ?

Suite des mémoires manuscrits parvenus a la Société.

Suite des mém man. parvenus à la Société.

1103. Question relative à un point de thérapeutique dans l'asphyxie des nouveaux-nés; par M. Sédillot (Jn.)

1104. De l'emploi du charbon dans le traitement des ulcères putrides et gangreneux; par M. Coffinières, à Castelnaudary.

1105. Réflexions sur le premier aphorisme d'Hippocrate, entre-mêlé de quelques observations pratiques; par M. Lafaurie, médecin à Cancon.

1106. Observations sur une fièvre continue avec redoublement, suivie ou accompagnée d'une affection crowpale; par MM. Filleau et Engaz, ch. et méd. à Etampes.

1107. Dissertation sur l'incision des bords de la matrice, dans le cas de convulsions qui se manifestent à l'époque de l'accouchement : observations qui prouvent l'utilité de cette opération : description d'un instrument nouveau propre à la pratiquer avec sûreté et facilité; par M. Coutouly.

1108. Observations sur une affection convulsive très-meurtrière, observée dans le courant de janvier et de février 1806; par M. Gaulthier-de-Claubry.

1109. Observation sur les heureux succès obtenus par l'usage de la scille combinée avec l'oxide de fer noir, dans une hydropisie ascite atonique; par C. A. H. A. Bertrand, méd. à Clermont-Ferrand.

1110. Observation sur une ophthalmie compliquée, guérie par l'extraction des dents de la mâchoire supérieure correspondantes à l'œil malade; par M. Emmanuel, père, ch. à Boissi-sous-St. Yon.

Suite des mém. man. parvenus à la Société.

1111. Observation sur une ophthalmie périodique, et réflexions sur les moyens de la guérir ; par le même.

1112. Observation sur la régénération d'une partie de l'humérus ; par M. Bouillancy, chirurgien à Pons.

1113. Observation sur l'activité des cantharides, données soit comme substance abortive, soit comme emmenagogue ; par L. C. Burel, méd. à Exmes.

1114. Observations diverses de chirurgie sur le peu d'effet des grandes causes et les grands effets des petites causes ; par M. Emmanuel, père.

1115. Observation sur la pousse successive de deux dents, en place de deux autres arrachées à un vieillard presque séculaire ; par le même.

1116. Histoire d'une maladie du cœur ; par M. Boucher, chirurgien à la Flèche.

1117. Observations sur deux pertes utérines occultes ; par le même.

1118. Sur l'usage de l'arsenic dans la médecine interne ; par le docteur Desgranges, médecin à Lyon.

1119. Observations sur les accidens qui peuvent suivre l'opération par laquelle on perce le lobe des oreilles ; par M. Bobe-Moreau, médecin à Rochefort.

1120. Observation sur une asphyxie d'un enfant nouveau-né, causée par une surabondance de mucosités, et sur la nécessité de l'emploi d'un émétique pour prévenir la jaunisse, qui quelquefois est consécutive à l'apoplexie ; par P. H. Golfin, méd. à Montpellier.

1121. Lettre de M. Lafond-Gouzi, docteur médecin à Toulouse, à M. Sédillot (Jn.), secrétaire de la Société de Médecine de Paris ;

Sur la faculté qu'ont les parties vivantes de se

Bibliographie méd.

« Je termine cet exposé, en donnant l'assurance qu'il n'existe presque plus qu'une opinion sur la maladie jaune, parmi les médecins de l'Amérique septentrionale ; que, d'après la répétition des faits, ceux qui tenoient au système d'importation l'ont entièrement abandonné ; et que le collége de Philadelphie persiste seul dans celui qu'il avoit publié en 1793. L'un des plus célèbres médecins et des plus recommandables sous tous les rapports, le docteur B. Rush, professeur en l'Université de Pensylvanie, a publié une rétractation formelle de son ancienne opinion relativement à cette maladie qu'il croyoit être importée et contagieuse. Il confesse, avec toute la candeur et la bonne foi qui caractérisent le vrai savoir, qu'il s'étoit trompé. Il reconnoît maintenant que la fièvre jaune est d'origine domestique, et qu'elle ne se communique pas, hors du lieu infecté, de l'homme malade à l'homme sain. »

Théorie du beau dans la nature et les arts ; ouvrage posthume de P. J. BARTHEZ, *médecin consultant de S. M. I. et R.*, etc.

Mis en ordre et publié par son frère, avec la vie de l'auteur : Paris, 1807, *chez* CROULLEBOIS, *libraire, rue des Mathurins-St.-Jacques. In-8°., 465 pages.*

Malgré que cet ouvrage n'ait qu'un rapport très-indirect avec notre objet principal ; cependant comme il vient d'un des médecins les plus marquans de ce siècle, nous n'avons pas cru devoir le passer sous silence ; et nous en parlerons plus au long dans un de nos prochains cahiers.

Observations

Bibliographie méd.

Observations sur la rétention d'urine dans la vessie ; dissertation inaugurale ; par J.-J. HERNU, *docteur en chirurgie, in-4°., 15 pages. Paris, 1807 ; chez* Croullebois, *libraire.*

M. Hernu a examiné la question de la nécessité de la ponction, dans le cas de la rétention d'urine ; voici comment il l'a résolue :

» D'après ces considérations et notre pratique particulière, étayée de l'expérience que nous avons été à même d'acquérir à l'Hôtel-Dieu pendant quatre ans, sous deux grands maîtres, nous croyons être autorisés à avouer qu'il n'y a aucun malade attaqué de rétention d'urine, qu'un chirurgien bien exercé ne parvienne à sonder, quel que soit l'obstacle qui se rencontre : s'il en est ainsi, la ponction à la vessie doit être bannie de la chirurgie. »

Le manuel de l'art du dentiste, etc. ; ouvrage composé, rédigé et publié par M. JOURDAN, *docteur-médecin de la Faculté de Montpellier ; et* M. MAGGIOLO, *chirurgien-dentiste de la Faculté de Gênes, in-12, 230 pag. avec figures. Nancy, 1807 ; prix, 6 fr. 60 c. par la poste.. Se vend à Paris, chez* Croullebois, *libraire, rue des Mathurins-St.-Jacq.*

On trouvera dans cet ouvrage tout ce qu'il faut connoître pour le manuel de l'art du dentiste, et particulièrement des détails importans sur la préparation, l'arrangement et la disposition des dents artificielles.

Bibliographie med.

DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Des Monstruosités et Bizarreries de la nature, principalement de celles qui ont rapport à la génération ; de leurs causes, de la manière dont elles s'opèrent, etc., avec des réflexions philosophiques sur le monstrueux et dangereux empiétement des sciences accessoires, telles que la chimie, la droguerie, etc., sur la vraie Médecine ; ouvrage très-propre à mettre les mères à l'abri de l'influence et leur fruit à l'abri des effets des affections de l'ame, de l'imagination, des envies, des frayeurs, des maléfices, etc., et les jeunes praticiens à l'abri de la séduction des nouvelles théories médicales ; par G. JOUARD, docteur en médecine, auteur de plusieurs ouvrages.

Deux volumes in-8°. de 400 pages chaque. Prix, 8 fr., et 11 fr., francs de port. A Paris, chez *Allut*, Imprimeur-Libraire, et Propriétaire du Journal de l'*Encyclopédie Médicale* et des Ouvrages de Brown, rue de la Harpe, n. 93, collége Bayeux ; et chez les Libraires des départemens, et les directeurs des Postes.

Notice biographique sur Mathias Saxtorph, professeur à l'Université de Copenhague, médecin en chef de l'hospice d'accouchemens de cette ville, conseiller d'état et membre de plusieurs Sociétés savantes, traduite de l'Allemand du docteur Schédel, par J.-B. DEMANGEON, *docteur en médecine, etc. Brochure in-8°. 23 pag.*

M. Demangeon a fait connoître les divers titres qui recommandent le docteur Saxtorph à la recon-

noissance de la postérité, en indiquant ses diverses productions. Les notices biographiques méritent d'être recueillies, sous ce rapport sur tout qu'elles présentent le tableau des diverses productions des hommes qui en sont l'objet.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

Concours ouvert sur la maladie connue sous le nom de Croup.

Prix proposé sur le Croup.

Le ministre de l'intérieur, en exécution de l'ordre donné par Sa Majesté l'Empereur, le 4 juin dernier, au quartier-général de Finckestein, d'ouvrir un concours sur la maladie connue sous le nom de Croup, dont l'objet sera un prix de 12,000 fr. pour le meilleur ouvrage sur le traitement de cette maladie ; et vu le rapport de l'Ecole de Médecine de Paris, en date du 16 du courant, arrête :

Art. Ier. Il est ouvert un concours sur le sujet suivant : « Déterminer d'après les monumens pratiques de l'art, et d'après des observations exactes, les caractères de la maladie connue sous le nom de Croup, et la nature des altérations qui la constituent ; les circonstances extérieures et intérieures qui en déterminent le développement, ses affinités avec d'autres maladies ; en établir, d'après une expérience constante et comparée, le traitement le plus efficace ; indiquer les moyens d'en arrêter les progrès et d'en prévenir l'invasion. »

II. Tous les médecins nationaux et étrangers sont appelés au concours proposé pour le traitement curatif et préservatif du Croup.

produite par un coup de sabre ; par M. Jacquem

Rapport sur cette observation ; par M. Tartra
Expériences et observations pratiques sur les
plombées qui sont susceptibles de l'influence g
nique ; par M. Duval.
Note sur quatre dents d'une conformation extrao
naire ; par M. Laveran.
Note sur un vice de conformation.
Mémoire sur une nouvelle manière de faire l'op
tion de la lithotomie par l'appareil latéral ;
M. Debrit.
Rapport sur ce mémoire ; par M. Deschamps.
Observations relatives aux accidens qui suivent l'
ration par laquelle on perce le lobe des orei
par M. Bore-Moreau.
Observation sur la régénération d'une partie de
mérus ; communiquée par M. Bouillancy.
Rapport sur cette observation ; par MM. Rou
Léveillé.

Accouchemens.

Traité d'accouchemens de maladies des femmes
l'éducation médicinale des enfans ; par M. G
dien.
Observations sur deux pertes utérines occultes ;
M. Boucher.
Sur l'allaitement ; par M. Desgranges.

Vaccine.

Tableau de la vaccine et de la petite-vérole, en concurrence sur le même individu par M. Bouteille. 393

Médecine vétérinaire.

Mémoire sur l'épizootie qui a régné parmi les cochons, dans l'arrondissement de la Flèche; par M. Boucher. 57
Rapport sur ce mémoire; par MM. Huzard et Bouvier. 71
Expériences faites par M. Gohier,
1°. Sur le pain moisi; 444
2°. Sur les poisons minéraux et végétaux; 448
3°. Sur la vaccination des bêtes à laine. 450

Bibliographie médicale. Annonce de prix. Objets divers.

Tableau des membres de la Société. 3
Rapport fait à la Société de Médecine sur les seringues à cric, inventées par M. Boicervoise; par MM. Jacquemin, Guyart et Cadet, rapporteur. 55
Bibliographie médicale. 121, 235, 345, 457
Lettre de M. le Conseiller d'état Préfet du Département de la Seine à la Société de Médecine. 127
Annonces de prix. 237, 346, 467
Suite des mémoires manuscrits parvenus à la Société. 472

ERRATA.

Page 246, lig. 17, empyenés, *lisez* empyémes.
Page 247, lig. 22, Hyp., *lisez* Hipp.